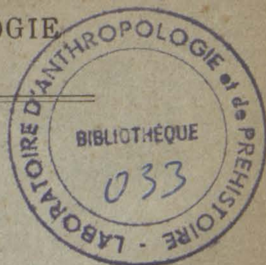
SOCIÉTE DE GEOGRAPHIE ET D'ARCHEOLOGIE
DE LA PROVINCE D'ORAN



BULLETIN TRIMESTRIEL

DE

GÉOGRAPHIE

ET

D'ARCHÉOLOGIE

DOUZIÈME ANNÉE — TOME X
FASCICULE XL. — JANVIER-MARS 1889

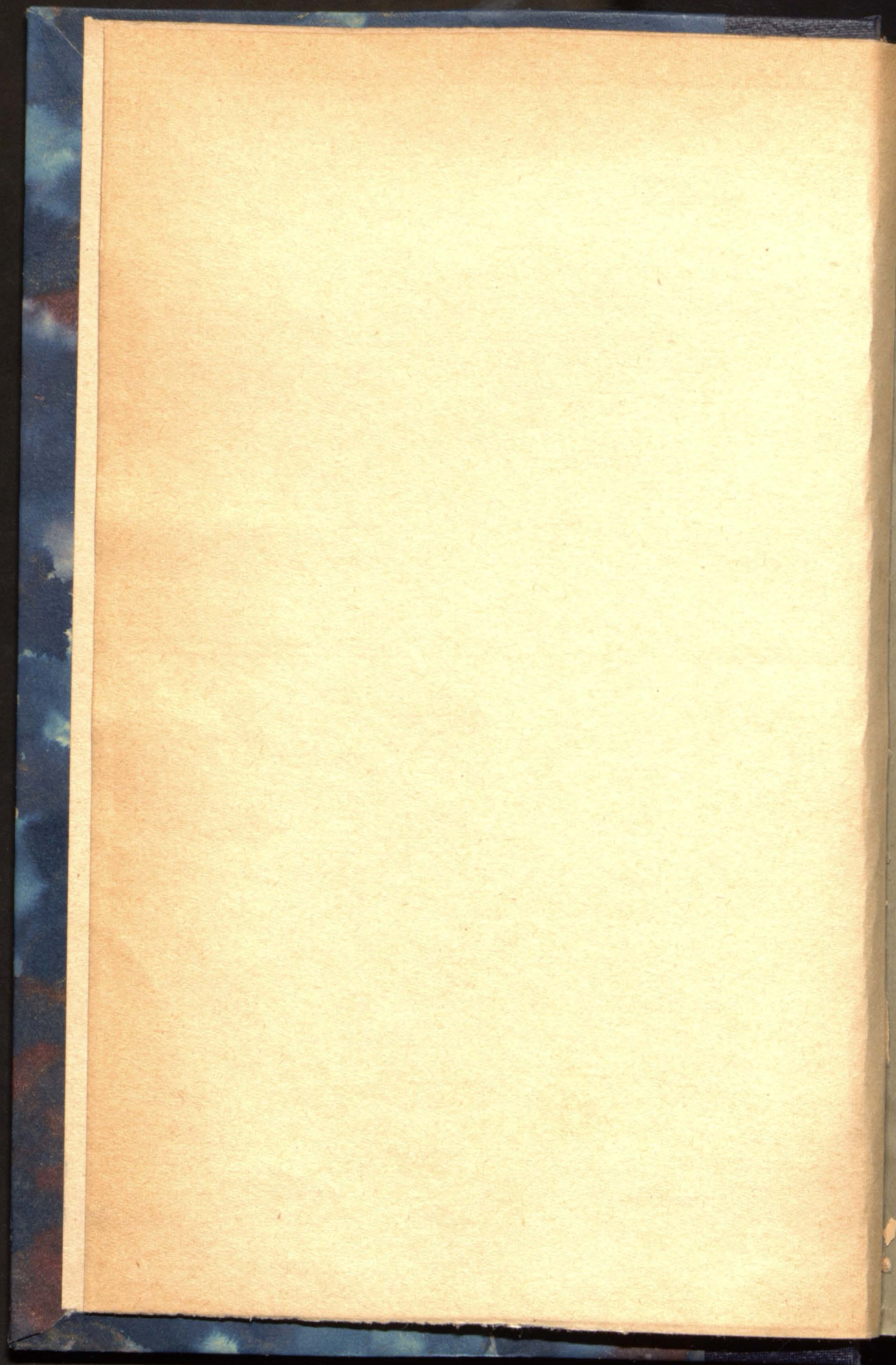
SOMMAIRE

ORAN
Typographie et Lithographie Paul PERRIER, boulevard Oudinot, 15.

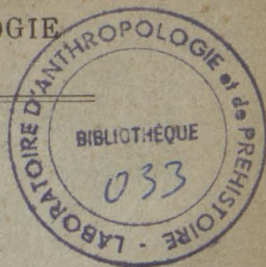
1889




LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE et de PREHISTOIRE
BIBLIOTHÈQUE
033



SOCIÉTE DE GEOGRAPHIE ET D'ARCHEOLOGIE
DE LA PROVINCE D'ORAN



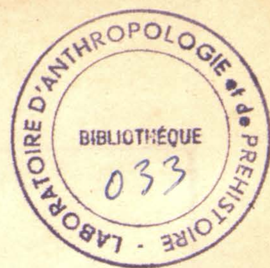
BULLETIN TRIMESTRIEL
DE
GÉOGRAPHIE
ET
D'ARCHÉOLOGIE

DOUZIÈME ANNÉE. - TOME IX
FASCICULE XL. — JANVIER-MARS 1889

SOMMAIRE

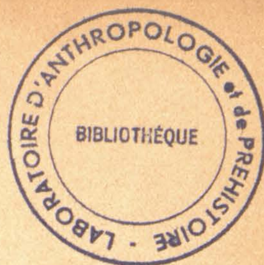
ORAN
Typographie et Lithographie Paul PERRIER, boulevard Oudinot, 15.

1889


LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE et de PREHISTOIRE
BIBLIOTHÈQUE
033


CARTE
DES BENI SNASSEN
et de la frontière marocaine
Dressée d'après l'itinéraire
et les notes de
Si M'hammed ben Rahhal
Echelle de 1 à 200.000
Iles Zafarines
Cap de l'Agua
GARET
Kebdana
Taragraret
Es Saïda
Bordj
Souk Adjeroud
Bordj
El Aïmeur
Cap Milouia
Nemours
Ahl Trifa
Alhia
M'Sirda fouaga
M'Sirda tahta
Souahlia
Djebala
Nédroma
Oued Moulouya
Mechera el Abiod
Plaine de Trifa
Oued Kiss
Menasseb Kiss
Redoute du Kiss
Dra el Doum
Achache
Maâziz
Cherra
Beni Yacin
Ruines
Beni Ouaklan
O. Ali Ou Assema
BENI SNASSEN
Taraghit
Taherbans
A. Teyellout
Beni Khaled
Beni Ouassin
Ourimèche
Beni Tagma
Montagne des Beni Snassen
Ras Foghat
Beni Menkouch
Taghegirt
Sofron
Ras Mouillah
Barrage
Oued Mouillah
Marnia
Aïn Tafoyalt
Marché
Beni Attig
PLAINE D'ANGAD
Frontière Marocaine
Ahl Angad
Dj. el har
Aïn Séfa
Dj. Magrez
Oued Isly
Sidi Zaher (Bordj)
Route de Gar Rouban à Marnia
St Sollan
Ech Chebika
Isly
Champ de Bataille
Oudjda
Teurt
St Yahya
Oued
Tralcha
Mehaya
El hamra
39°00
38°80
38°60
5°00
4°80
5°20
4°60
V. Béatrix delt
autog. Perrier. Oran





A TRAVERS

LES

BENI SNASSEN

PAR

MHAMMED BEN RAHHAL



PRÉFACE

Lorsque, par manque de talent ou insuffisance de savoir, on ne peut prétendre à l'insigne honneur d'instruire et d'éclairer les autres, je considère comme un devoir de livrer ce que l'on sait — peu ou beaucoup — à ceux qui sont capables de le faire.

Cette considération seule — qu'on veuille bien le croire — me pousse à publier les feuillets qui suivent ; trop heureux si un chercheur opiniâtre y trouve un jour quelques matériaux à utiliser.

A TRAVERS

LES

BENI SNASSEN

I. — Le Départ

C'est le dimanche, 14 octobre, par une après-midi claire et chaude – dernier effort d'un automne aux abois — que, laissant derrière nous Marnia et son houleux marché, nous nous dirigeons vers Oudjda.

L'Ouerdeffou franchi et ses verdoyantes rives dépassées, Angad (1) s'étend devant nous morne, brûlé, sans eau et sans ombrage. Seul, à notre droite, le bois de *Betim* tâche la plaine fauve de son vert corrodé et sombre. Derrière lui se dresse, peu élevée, la croupe des Beni-Snassen (2) faisant pendant à celles, plus hautes, des Beni-Yala et Zekara, qui barrent l'horizon à gauche. Enfin, devant nous, mais bien loin, les hautes cimes des Beni-Bou-Zeggou ferment cet immense amphithéâtre.

Pendant que nos chevaux, accablés par la chaleur, cheminent en silence, contournant les buissons de jujubiers qui font sinuer

(1) Plus correctement Eingad. Pour éviter les confusions, nous maintiendrons pour les noms propres l'orthographe généralement admise, même si elle est incorrecte.

(2) Se prononce Beni-Iznacen et quelquefois Iznaten.

la piste foulée par leurs sabots ; pendant que Black, trompé par l'aspect giboyeux du terrain, quête vainement un gibier absent et que Ghazal, en slougui de race, grisé par la vue de la plaine, pique des charges désordonnées et fait valoir ses jarrets flexibles, nous allons, pour l'intelligence de ce qui va suivre, donner une description sommaire du pays que nous voulons parcourir et faire en quelques lignes l'historique de ses habitants.

II. — La montagne des Beni Snassen

Le pâté montagneux des Beni-Snassen est une longue chaîne d'une centaine de kilomètres de long, sur vingt environ de large, courant de l'est à l'ouest et séparant — en les dominant — deux vastes plaines de grandeur inégale, Trifa et Angad.

En se rejoignant derrière son extrémité occidentale, dans le pays actuellement occupé par les Chedjaa, ces deux plaines l'isolent complètement et en font une sorte de presqu'île parfaitement délimitée, que les massifs de la frontière algérienne rattacheraient au continent.

Trois portions principales parfaitement distinctes forment — comme on le voit — le pays des Beni-Snassen.

Au nord Trifa, au sud Angad et, entre les deux, la montagne sus-mentionnée.

Trifa est un large parallélogramme, resserré entre la Méditerranée au nord, le massif précédemment décrit au sud, le Kiss à l'est et les monts Kebdana à l'ouest.

Son altitude est d'une centaine de mètres au-dessus du niveau de la mer.

Quoique sa superficie atteigne près de cent kilomètres carrés, cette plaine ne contient aucun centre de population sédentaire.

Trois fois plus considérable, Angad, qui donne asile à Oudjda, est limité au nord, par le pâté montagneux; à l'est, par Marnia, à proximité de laquelle passe la ligne fictive qui sert de frontière, et fermé, des deux autres côtés, par les montagnes des Beni-Bou-Hamdoun, Beni-Hamlil, Beni-Yala, Zekara et Beni-Bou-Zeggou. Son altitude moyenne doit être de 800 à 900 mètres.

De ce vaste territoire, les Beni-Snassen n'habitent plus que la partie montagneuse, le reste leur ayant été ravi, après la grande invasion arabe, par des tribus makiliennes, aujourd'hui appelées, du nom des territoires qu'elles occupent, Ahl-Angad et Ahl-Trifa.

Tandis que la montagne, arrosée par des sources abondantes, est couverte d'arbres fruitiers et de riches jardins, la plaine, absolument dépourvue d'eau, est nue comme la main.

Et c'est dommage vraiment ! car ces immenses espaces dénudés sont couverts d'un terreau étonnamment riche, incroyablement fécond, et qui, par les bonnes années, pluvieuses, donne, sans grande peine, des rendements tellement fantastiques que l'on hésite à les écrire.

Aussi, bien que la campagne agricole réussisse à peine une fois sur cinq, toutes ces populations seraient-elles riches, si l'anarchie qui désole leur malheureux pays ne venait les distraire des travaux des champs, pour lesquels les Beni-Snassen, notamment, ont un réel penchant.

Deux races, différentes par les mœurs comme par l'origine, se disputent la possession de ce territoire : dans la plaine, les Arabes et, dans la montagne, ceux qu'il est convenu d'appeler les Kabyles.

Est-ce par instinct de race que le Berbère, comme l'aigle, aime à nicher sur l'inaccessible sommet des rocs et que l'Arabe, au caractère inconstant, à l'humeur vagabonde, se plaît à errer dans les vastes solitudes ? ou bien, ce fait est-il simplement la continuation d'un état de choses créé par les guerres de l'invasion musulmane, qui ont forcé le vaincu à chercher son salut dans les lieux les moins exposés aux tentatives de l'ennemi ?

Ce n'est pas moi qui résoudrai jamais un pareil problème. Mais n'est-il pas étrange de constater encore aujourd'hui un phénomène caractéristique que signalait déjà Salluste au septième siècle de Rome ?

Pourtant, bien des années se sont écoulées depuis, et, si « les Berbères de l'ancien temps sont les kabyles du nôtre (1) » rien ne prouve que les Numides d'autrefois soient de même origine que les Arabes d'aujourd'hui.

Ce qui est hors de doute, c'est que partout où ces derniers se sont rencontrés avec les Berbères, les uns ont grimpé les flancs des montagnes et les autres, comme par un accord tacite, se sont installés dans la plaine.

De nos jours encore, les gens de Guelaya, quoique nombreux et bien armés, ne traversent Trifa ou Garet (2) qu'en tremblant d'une peur vague quasi-superstitieuse, et les Beni-Snassen, même à cheval, préfèrent combattre dans leurs défilés étroits.

Les Beni-Snassen sont zénatiens. Tout le dit : leur nom, la langue qu'ils parlent, le lieu de leur habitation et le qualificatif donné par les Arabes à un de leurs chefs, Abou-Saadi Khalifa, qu'ils appelaient par mépris Zénati Khalifa (le Zénatien Khalifa).

Iznacen, dit Ibn Khaldoun, qui hésite sur leur origine, vient du mot zénète *yguenacen*, qui signifie : assieds-toi à terre.

En nous donnant pour vraie cette étymologie quelque peu fantaisiste, si l'immortel auteur de l'histoire des Berbères a voulu faire allusion à leur amour pour le sol natal, il ne s'est assurément pas trompé.

Ni les coups terribles d'Okba et de ses successeurs, ni les hordes de la grande invasion arabe, ni plus tard cette ambition des grandeurs qui, en agitant les cervelles zénètes, fit surgir les empires Ald-El-Ouadite et Mérinide et les principautés de Beni-Toudjin et de Maghraoua, n'eurent en effet assez de puissance pour les décider à quitter leurs montagnes escarpées.

---

(1) C. Kaupet. *Guerre de Jugurtha*, introduction.

(2) Vaste plaine qui sépare les Kebdana des Guelaya, habitée par des tribus très pillardes.

III. — Notice Historique

Bien que des stations romaines m'aient été signalées dans le pays des Beni-Snassen, je ne puis dire ce qu'ils furent sous la domination du peuple-roi, dont j'ignore d'ailleurs parfaitement l'histoire.

De bonne heure, ils embrassèrent l'Islamisme et, comme la généralité des zénètes, ils en furent d'assez fidèles observateurs.

Vers la fin du 2e siècle de l'hégire, Idris-ben-Abdallah, fuyant le ressentiment des Abbassides de Bagdad, vint se réfugier au Maghreb. Les tribus zénatiennes lui prêtèrent un concours dévoué, et les nombreuses mosquées que l'on rencontre sur tout le littoral d'Oran à Tanger et qui portent encore son nom prouvent les profondes racines que sa cause avait jetées parmi elles. En 473, l'Almoravide Youçof Ben Tachefin soumit les Beni-Snassen et les incorpora dans ses états.

Au commencement de l'hégire, lors de l'envahissement de l'Afrique par les tribus arabes de Hilal, Soleïm, etc., les Beni-Snassen, de concert avec tous les Zénètes, eurent à repousser leurs assauts multipliés. A défaut de l'histoire, la tradition raconte les exploits du chef berbère Abou Saadi Khalifa (1) contre Diab Ben Ghanem, le chef des Hilaliens.

Rien de plus intéressant que ces luttes — grossies par la légende — et où chacun des deux princes déploie les ressources d'esprit et les artifices de guerre particuliers à sa race.

Un trait entre mille : Diab a plusieurs juments de sang et surtout certaine blanche, dont le vent égale à peine la rapidité. Grâce à sa vitesse incomparable, aucun coup de main n'est trop hardi pour son cavalier, nulle action d'éclat ne lui est impossible.

Diverses embûches n'ayant pas réussi à l'en priver, Zénati Khalifa tente un coup suprême. Il en coûte à son amour-propre et à son orgueil, mais il le faut.

---

(1) Khalifa était originaire des Beni-Snassen On montre encore sur le Djebel-Fougha l, le sommet le plus élevé du pays, la place où ce despote faisait rouler ses chevaux sur un lit de sable apporté du bord de la mer et monté jusque là à dos d'hommes.

Suivies d'une escorte d'honneur, sa femme et sa fille (1) se rendent chez Diab, qui, en fils de grande tente, les reçoit avec distinction. Le troisième jour (2), en se disposant à rentrer chez elles, elles lui demandent sa jument favorite.

Le coup est habile: s'il la donne, Diab est perdu ; s'il la refuse — à une femme surtout — le déshonneur viendra le flétrir, et il ne sera plus digne de commander à sa tribu.

Mais il n'aurait pas été le digne chef des Hilaliens, si Bou-Mekaïber (3) n'avait prévu la chose et n'y avait déjà remédié.

La veille donc, il enfonçait dans le genou de son coursier une aiguille acérée et lui faisait avaler une drogue qui le mettait sur le flanc.

Lorsqu'on la traîne devant ses hôtesses, la jument est dans un si piteux état que, malgré ses instances, celles-ci refusent de l'accepter. N'est-elle pas hors de service et à l'agonie ? Non, elles accepteront la noire, celle qui vient après l'autre, mais qui prendra le premier rang à la mort imminente de celle-ci.

Diab se rend à leur désir, mais dans la lettre qu'il écrit à son rival pour flétrir sa peu généreuse tentative, il glisse l'aiguille traîtresse.

Que signifie celà ? demanda le Zénatien étonné.

L'Emir te prévient, lui dit-on, d'avoir à préparer ton linceul, et il t'envoie une aiguille pour le faire coudre.

Quelque temps après, il était tué dans le Zab.

Les Doui-Obeid-Allah, qui allaient violemment s'installer à leur côté, étaient des arabes d'origine makilienne. Au moment de l'invasion ils étaient, dit Ibn Khaldoun (4), au nombre de moins de deux cents. Mêlés aux tronçons épars d'autres tribus venues avec eux, ils s'agrandirent rapidement et, au bout de peu de

---

(1) Lorsque les arabes ont une faveur exceptionnelle à demander, ils envoient une femme, un enfant, ou un marabout à la tente de celui qu'ils sollicitent. Il est rare que ce dernier ose résister à un tel moyen, qui est regardé, d'ailleurs, comme la capitulation, le cri de merci de celui qui en use.

(2) Hospitaliser trois jours un étranger est une obligation qui devient facultative seulement après.

(3) *L'homme au petit nouvelliste*, comme qui dirait le pénétrant, le perspicace. Ainsi surnommé à cause de son extraordinaire pénétration, qui passait pour surnaturelle.

(4) Il est superflu de dire que les détails historiques qui précèdent et qui suivent sont empruntés, pour la plupart, à cet éminent historien.

temps, peuplèrent toute la partie ouest du Maghreb central, de la Méditerranée à l'Atlantique. De ce vaste territoire les Doui-Obeid-Allah occupèrent la portion comprise entre Tlemcen, Sidjilmassa, le Za et la Méditerranée. (1).

Nous avons dit que les Beni-Snassen — qui ne leur ont pas encore pardonné leur violente intrusion — disputèrent vaillamment aux envahisseurs un sol auquel ils étaient profondément attachés.

Les Beni-Amer, voisins des Obeid-Allah et leurs ennemis acharnés, les secondèrent dans la lutte.

Mais leurs efforts réunis furent impuissants à écraser une peuplade aussi considérable.

Bientôt d'ailleurs, la puissance des Beni-Amer fut abattue par la fortune grandissante des Beni-Abd-El-Ouad, tandis qu'à l'ouest les Mérinides faisaient leur apparition (courant du VIIe siècle H.) Depuis quelque temps déjà, les Doui-Obeid-Allah étaient alliés à ces derniers. Les Beni-Snassen, soit par communauté d'origine, soit en haine de leurs ennemis, cultivèrent l'amitié des Abd-El-Ouadites.

Venus des déserts de Sidjilmassa au déclin de la dynastie almohade, les Beni Mérin virent bientôt que leur ambition pouvait prétendre à la royauté du Maghreb-El-Aksa. D'abord leurs cavaliers jettent la terreur de Taza à Fez, puis imposent des tributs aux campagnes et aux villes, en s'engageant à les protéger, et plus tard leur émir, Abou-Yahia Ben-Abd-El-Hack ben Mahyou, pour assurer son autorité, distribue partout ses partisans (642 H.). C'est à cette époque sans doute qu'il faut placer l'arrivée aux Beni-Snassen des Beni-Mahyou et leur installation à proximité de Sidi-Makhoukh.

C'en était fait de la dynastie d'Abd-El-Moumen. Après l'Espagne et l'Ifrikia, le Maghreb central leur échappait et les Beni-Mérin osaient s'attaquer à leur dernier asile : le Maghreb El Aksa. Dans un effort suprême, qui terrifie les Zénatiens et réduit les Mérinides sans coup férir, le sultan Essaid tente de recon-

(1) Ce fut Yacoub Ben Youçef Ben Abd El-Moumen, qui, en 584 de l'hégire, les amena de l'Ifrikia où ils l'avaient combattu et les interna dans le Maghreb. Il s'en repentit vivement plus tard et, à son lit de mort, il prononça ces paroles prophétiques : « C'est une de mes plus grandes fautes politiques, car ils seront cause de la ruine de mon empire ! »

quérir l'empire de ses aïeux ; mais il trouve à Tamzezdekt, au sud-est d'Oudjda, une mort qui laisse à l'ambition de ses ennemis une carrière large ouverte (646 H.).

Abou-Yahia, qui était en observation à Aïn-Es-sfa (1) (Beni-Snassen) tombe à l'improviste sur l'armée almohade démoralisée, et ses dépouilles vont servir à asseoir sa puissance.

Mais, à côté des Beni-Mérin, s'élevait, comme nous venons de le dire, la dynastie Abd-El-Ouadite des Beni-Ziane.

Ennemis acharnés, quoique d'origine commune, ces deux puissantes tribus étaient constamment en guerre. Leur compétition au pouvoir va servir à leur haine séculaire de nouvel aliment. Dans l'espace de quelques années, Angad les voit plusieurs fois en venir aux mains, et l'Oued Isly est rougi de leur sang. Aussi, les tribus limitrophes ont-elles fort à faire pour conserver leur fidélité.

Toujours vaincu, mais jamais abattu, Yaghmoracen ben Ziane reviendrait bien vite leur faire expier la moindre défaillance.

En 695 pourtant, le sultan mérinide, Youçof Ibn-Yacoub, ayant manifesté par l'occupation de Za, où il avait installé les Beni-Asker, son frère Abou-Yahia à leur tête, son intention formelle de ne plus abandonner le pays, les Beni-Snassen furent contraints de se rallier à lui. Son retour inopiné les ayant laissés sans défense, Othman-Ibn-Yaghmoracen vint les châtier. Leurs villages furent incendiés et le caractère religieux de Tasekdelt — Ribat dédié au jurisconsulte Abd-el-Hamed — ne l'empêcha pas d'être détruit.

Mais deux ans après, les Beni-Asker ayant occupé Oudjda, ils durent se soumettre de nouveau, et ce n'est qu'en 706, à la mort de Youçof Ibn Yacoub, qu'ils purent revenir aux Beni-Ziane, leurs premiers souverains.

Ils leur restèrent fidèles jusqu'au jour où Abou-l-Hassan (2) réunit sur sa tête les couronnes des deux royaumes (735 H.).

Quelques années auparavant, les Doui-Obeid-Allah, profitant de la faiblesse des Beni-Abd-El-Ouad, s'étaient jetés sur la partie

---

(1) Prés de Sefrou, dans les Beni-Menkouche ; lieu de campement ordinaire des armées qui occupent Angad.

(2) Un des sultans mérinides les plus célèbres.

occidentale de leur empire, avaient envahi Angad, Oudjda, les Beni-Snous, Nedroma et intercepté les communications entre Tlemcen et Honein.

De ce dernier port, nul ne pouvait se rendre à la capitale sans leur payer un droit élevé.

Yahia Ibn-El-Euzz, chef des Beni-Snassen, s'étant mis au service d'Abou-l-Hassan et lui ayant persuadé de soumettre les ksour du Sahara central, ce prince lui confia le commandement de l'expédition dont les Doui-Obeid-Allah devaient faire partie. Ceux-ci, furieux, l'assassinèrent dans sa tente et rentrèrent dans leurs premiers campements.

A dater de ce jour, ils s'installèrent à Angad et Trifa et se rallièrent à la cause des Beni-Abd-el-Ouad, à laquelle ils restèrent fidèles jusqu'à sa chute.

En 753, les derrières d'une armée mérinide ayant été pillés par un *goum* de leur parti, le sultan Abou-Einan leur infligea un rude châtiment.

Depuis cette époque jusqu'à l'extinction des dynasties zianide et mérinide et à l'occupation de l'Algérie par les Turcs, l'histoire des Beni-Snassen se résume en luttes avec leurs puissants voisins et en querelles intestines.

Le premier mouvement de Aroudj, après l'occupation de Tlemcen, fut de se jeter sur le Maroc, et c'est dans leurs montagnes, dit une version, qu'il trouva la mort (1518 de J. C.) (1).

Peu après, la dynastie des chérifs sâadites supplantait à Fez le Mérinides ou plutôt les Beni-Ouattas, et Abou-Mohammed Ech-Cheikh occupait Tlemcen, après avoir pacifié les Beni-Snassen (1551 de J.-C.).

L'imam El-Kharroubi, envoyé par Soliman Chah, tente vainement d'établir entre les deux puissances une ligne de frontière nettement définie (1553 de J.-C.).

Ses efforts ayant échoué, les contestations durèrent jusqu'à l'époque où le traité de 1842 entre le gouvernement français et le Maroc vint régulariser la situation.

---

(1) Une note écrite par la main de mon père, sur la marge d'un manuscrit, place son tombeau aux Beni-Moucy, dans un lieu appelé *Dar-Ben-Mechaal*. Je n'ai pas songé à vérifier le fait.

Durant tout ce long intervalle, la suprématie appartint aux arabes, et les pays environnants, ainsi que les Beni-Snassen, eurent beaucoup à souffrir de leurs déprédations.

Lorsque, vers 1660, Mouley Rechid, deuxième souverain de la dynastie alaouide (1), entra en compétition avec son frère Mouley Mhammed, c'est parmi eux qu'il recruta ses premiers partisans.

Une légende fort accréditée au Maroc veut qu'à cette époque les Beni-Snassen fussent sous le joug despotique d'un certain Ben-Mechaal — païen, disent les uns, juif (2), disent les autres — qui possédait des richesses immenses. A la tête d'une poignée d'étudiants (Talebs), Mouley Rechid parvint à s'emparer de lui, et, sa fortune ayant été distribuée à ses compagnons, ceux-ci demandèrent à Dieu qu'il lui accordât la couronne.

Ce vœu ayant été exaucé dans la suite, les Talebs, en commémoration de cet heureux évènement, instituèrent, dit-on, cette fameuse fête des Tolba qui se tient chaque année à Fez et qui offre tant d'analogie avec les *Estudiantinas* espagnoles.

Lorsque Abd-el-Kader, poursuivi par les troupes françaises, fut acculé à la Moulouya, une partie seulement des Beni-Snassen se rangea sous sa bannière. L'autre partie, sous les ordres d'El-hadj Mimoun, bien qu'elle ne lui fût pas hostile, refusa obstinément de le suivre, son chef voulant à tout prix rester fidèle à Mouley Abd-er-Rahman, son légitime souverain. Plus tard, lorsque l'agitateur Mohammed ben Abdallah voulut les entraîner à sa suite, le même phénomène se reproduisit, et c'est pour châtier les dissidents de sa tribu, qu'Elhadj Mimoun, après l'expédition française de Tafaghalt, signa la demande d'indemnité exigée par le général de Martimprey (1859). Nous raconterons plus loin cet épisode.

---

(1) Celle qui règne aujourd'hui au Maroc.

(2) Une fraction des Beni Moucy (Beni Atig) porte encore le nom parfaitement juif de Beni Amier. Ce Ben Mechaal doit être le dernier israélite d'entre eux qui ait refusé de se convertir.

IV. — Etat Actuel

Aujourd'hui les Beni Snassen se divisent en quatre tribus principales ; savoir, en allant de l'est à l'ouest : les Beni Khaled, les Beni Menkouche, les Beni Atig, les Beni Ourimmèche.

Cette dernière est la plus importante, la plus peuplée et la plus riche en bestiaux et en céréales. Elle peut mettre en ligne plus de quatre mille fusils et se subdivise en six grandes fractions :

Ouled Abbou,
Beni Nouga,
Beni Mahyou,
Beni-Bou-Abd-es-Seyed,
Tagma,
Ouled ali-Ech-Chebab.

Les Beni Menkouch, pour l'importance, viennent immédiatement après. Ils sont moins bien partagés qu'eux pour le sol, car si, du côté qui regarde Trifa, leur montagne est assez fertile, vers Angad, elle est stérile et nue.

Ils possèdent 4000 fusils et se divisent en :

Beni Khelouf,
Beni Moricen,
Beni Ouaklane,
Ouled Ali Ou-Ammas,
Beni Mimoun.

Ils sont suivis de près par les Beni Khaled, qui disposent du même nombre de fusils mais occupent un pays plus fertile.

Les Beni Khaled se divisent en quatre fractions.

Beni Drar,
Ahl Taghgirt,
Ouled El Ghazi,
Ouled El Moungar,

Enfin viennent les Beni Atig. Territoire en grande partie fertile, mais fort tourmenté au centre.

Ils se subdivisent en :

Beni Moucy, dits les Atache (*les Assoiffés*).
Beni Bou-Yala,
Ahl Tghasrout,
Ouled Ali Ben Yacin.

Ils comptent environ trois mille fusils.

J'estime à soixante-dix ou quatre-vingt mille, la population totale des Beni Snassen. Réunis sous la main d'un chef énergique, ils seraient réellement formidables. Mais des jalousies et des haines héréditaires, engendrées par la compétition au pouvoir et peut-être aussi par quelque diversité dans l'origine de certaines fractions (1), sera pour eux une éternelle cause de faiblesse.

Non-seulement les grandes tribus sont indépendantes les unes des autres, mais, dans leur sein même, il y a des divisions et des luttes et très souvent l'ennemi commun, l'arabe, est recherché comme allié par les uns ou les autres.

V. — Oudjda

Partis à midi, nous étions, trois heures plus tard, aux portes d'Oudjda.

A une heure de là, près d'Aïn-Tinsaïn, nous avions croisé un hammar (2) marocain pesamment chargé. Une centaine d'ânes, chevaux ou mulets transportaient en Algérie deux cents ballots

(1) Nous avons indiqué plus haut l'origine des Beni Mahyou ; les Bsara, qui font partie des Beni Moucy, doivent venir de la ville d'El-Bsara, qui était située à proximité de Télouan et a été détruite au 4e siècle de l'Hégire. Plusieurs autres tribus me paraissent également étrangères, mais je ne puis l'affirmer.

(2) Caravane, du mot *himar*, âne.

de marchandises diverses (tapis, vêtements, babouches, filali, etc.), le tout valant, au bas mot, deux cent mille francs. Et cela en une seule fois, d'un seul coup, à travers une route semée de dangers. Que serait-ce si les chemins étaient meilleurs et les populations moins pillardes ?

Dans le fascicule XXXI du bulletin de la Société, M. Canal a donné sur Oudjda, son histoire et le pays qui l'avoisine, des détails tels, qu'il est impossible d'en parler sans les répéter. Je renvoie donc le lecteur à cette étude aussi consciencieuse qu'exacte.

Enfermée dans un épais fourré d'oliviers, de figuiers, d'orangers et de grenadiers, qui émergent de la vaste plaine d'Angad, comme un îlot émerge de l'océan, entourée de toutes parts de terrains irrigables fort riches, Oudjda serait un charmant séjour si elle n'était le dépotoir infect de toutes sortes d'immondices.

Où que l'on aille, en effet, dans les rues tortueuses étroites comme dans la Casba, au mellah (1) comme chez l'amel, dans la cour des maisons, comme dans les boutiques des *tadjers* (2), partout la vue est poursuivie par l'aspect de saletés innommables et l'odorat assailli par les puantes émanations qui s'en dégagent.

Et au milieu de tout cela, allant, venant, grouillant, se bousculant et hurlant, une population affairée, en perpétuelle agitation.

Des négociants de Fez ou de Tanger, reconnaissables à leur majestueux embonpoint et à leurs vêtements d'une irréprochable propreté ; des Beni-Snassen, rouges comme les taureaux de leurs montagnes, le kolata (3) sur l'épaule, un couteau ou un pistolet au côté ; des arabes d'Angad, non moins rouges et non moins armés que les montagnards, mais plus petits et plus maigres ; enfin des Oudjdis, au teint jaune-citron, scrofuleux, mal bâtis, rachitisés par l'abominable atmosphère au milieu de laquelle ils croupissent, les yeux abîmés par les ophtalmies qui règnent chez eux à l'état endémique ; toute cette population bariolée donne à la ville une animation extraordinaire qu'augmente singulièrement l'exiguité des rues, déjà encombrées de marchands de

(1) Ghetto, quartier réservé aux juifs.

(2) Marchand, au pluriel *toudjar*,

(3) Nom donné par les marocains à tous les fusils se chargeant par la culasse, vient peut-être des mots *espingole, espingolette.*

Kefta, de *choua* et de *halaouet*, de crieurs de *guerrabs*, que sais-je ? tous légers comme Perrette et assurément plus court vêtus (1).

Oudjda compte six à sept mille habitants sédentaires, presque tous agriculteurs ou marchands. Son commerce est considérable. Il consiste en tissus divers, sucre, café, thé, armes et munitions de guerre, savons, épices, bétail, cuir, céréales, etc.

Toutes ces marchandises, sauf les objets en laine ou en cuir, les céréales et le bétail, sont pour la plupart d'origine anglaise ; et certes leur qualité est loin d'être aussi inférieure que veulent bien le dire nos négociants à bout d'arguments. Au contraire, les produits anglais, même à prix moindre, sont presque toujours supérieurs à ceux venant de France ou d'Algérie, et il n'est pas un négociant arabe, fût-il algérien, qui, sur le simple énoncé du lieu d'origine, ne donne la préférence aux premiers. J'essaierai à la fin de cet opuscule d'expliquer le motif de notre infériorité et de montrer que le manque d'initiative en est la seule cause.

La plupart des objets manufacturés viennent par la voie de Mélilla, de Nemours ou de Tlemcen et sont vendus à Oudjda, soit directement aux consommateurs, soit à des revendeurs, qui vont les écouler dans les divers marchés de la contrée.

Quant aux agriculteurs, ils opèrent de même que nos fellahs et usent des mêmes instruments, mais plus réduits et plus simplifiés, la fécondité et la légèreté du terrain dispensant de tout moyen perfectionné comme de tout soin.

Le lendemain de notre arrivée, accompagné d'un des notables de la ville, j'allai visiter l'amel ou plutôt son fils, qui remplit auprès de lui les fonctions de Khalifat et le supplée en son absence.

— Le pacha n'est pas encore levé ! me dit un mokhazni rébarbatif, ridé comme un raisin sec, dont il avait d'ailleurs le noir luisant. Et dans un mouvement plein d'une importance comique, ses lèvres minces serraient convulsivement une mâchoire hélas ! depuis longtemps dégarnie.

Et comme je faisais observer qu'il était près de dix heures.

---

(1) *Kefta*, viande hachée grillée ; *choua*, viande rôtie ; *halaouat*, gâteaux sucreries ; *guerbab*, marchand ambulant d'eau qu'il débite dans une *guerba* (outre).

— Le Khalifat est un enfant des ports (1) ! me glissa à l'oreille mon compagnon, en faisant des yeux un clignement significatif.

— Ah ! fis-je alors, en battant en retraite, je reviendrai plus tard.

A midi je fus plus heureux. Le Khalifat est un jeune homme d'une vingtaine d'années à peine. Ses traits fins, comme ses vêtements, déliés, expressifs, donnent à sa physionomie un charme réel, malgré son teint de mulâtre et les *rouflaquettes* à la juive qui ornent ses tempes et indiquent sa condition de nègre boukhari.

C'est réellement un *enfant des ports*, et lorsque je le quitte au bout d'une demi-heure, je ne crains plus, pour ses trop jeunes épaules, le fardeau pesant de l'administration d'une province.

Une heure après, nous montons à cheval pour une petite excursion à sidi Yahia. Comme nous avons du temps de reste, nous prenons à travers champs, nous dirigeant au sud de la ville, du côté d'Elhamra.

Le pays est nu et, pas plus que depuis Marnia, nous n'y rencontrons de gibier.

Elhamra (la rouge) est un mamelon bas, de quelques kilomètres de long, courant de l'Est à l'Ouest. Il tire son nom d'une carrière d'ocre rouge qu'il renferme et contient aussi du gypse en quantité.

Sidi Yahia ben Younès, qui est à son extrémité Est, est un saint très vénéré. La tradition en fait un des disciples de Jésus-Christ et lui attribue une foule de miracles. Je suis persuadé que c'est en effet quelque saint chrétien comme son nom (Saint Jean fils de Jonas) semble l'indiquer. On m'a promis une relation de sa vie, et peut-être un jour parviendrai-je à dire qui il est (2).

---

(1) Les habitants des villes du littoral passent avec quelque raison pour dissipés et de mœurs légères, la fréquentation des européens et des européennes les ayant quelque peu brouillés avec le Koran. Le Khalifat, qui a été elevé à Tanger, ayant dû veiller beaucoup, il était naturel qu'il ne se fût pas réveillé de bonne heure le lendemain matin, comme me le fait malicieusement observer mon compagnon.

(2) Il est ainsi en Algérie une foule de personnages dont la connaissance serait pour l'histoire une source de précieuses révélations. Je citerai notamment Sidna Oucha (Josué) près de Nemours et Sidi Yahya Ben Younès à Oudjda. Je regrette que mon ignorance de l'Histoire, ne me permette pas d'approfondir la question. Mais je me mettrai volontiers à la disposition de toute personne compétente qui voudrait le faire et mon modeste concours lui est acquis.

L'emplacement exact de son tombeau n'est pas connu. Il est caché, dit la légende, sous un gros jujubier sauvage, d'où le nom de *Ville du jujubier (Médinat-es-Sedra)* qu'Oudjda aurait porté.

Une source abondante et pure sort du pied de la Koubba, au milieu d'un bosquet de figuiers, de lauriers-roses, d'oliviers et de peupliers. C'est elle qui alimente la ville et sa campagne. L'usage de ses eaux, réglé par un syndic spécial, mérite que nous en expliquions le mécanisme.

La source est divisée en trois canaux égaux et chaque canal en huit tours d'arrosage de trois heures chacun.

Le tour revient de dix-sept jours en dix-sept jours, et un roulement continu en fait varier les heures, de telle sorte par exemple que celui qui, en dernier lieu, s'est effectué d'une heure à quatre heure du soir revient de quatre à sept, puis de sept à dix et ainsi de suite.

Selon les années, un tour d'arrosage se loue de cinquante à cent francs, ce qui donne, pour un total de quatre cent huit tours, une somme assez considérable.

Notre hôte, qui nous fournit ces renseignements, nous explique qu'à Figuig les usagers se servent d'une sorte de bidon en cuivre gradué et percé au fond d'un petit trou. Ce bidon, placé dans un bassin disposé à la naissance du canal, s'emplit peu à peu par le fond, et les graduations de ses parois indiquent le commencement et la fin de chaque tour.

De temps en temps, ajoute-t-il, un voisin impatient va passer dans l'œil du récipient — trop lent à son gré — un brin d'alfa en guise de râcloir ; ce qui est l'occasion d'une foule de rixes et de querelles pour ces peu endurants ksouriens.

Avant le coucher du soleil, nous étions de retour.

Disons maintenant un mot de la façon dont Oudjda et son amalat sont administrés.

Trois fonctionnaires y représentent le gouvernement, sous la direction supérieure de L'AMEL, délégué du sultan :

Un CADHI pour la justice,

Un AMIN pour la perception des impôts,

Et un AGHA, qui a le commandement des troupes.

Le cadhi juge en dernier ressort, si l'on peut appeler jugements des arrêts rendus le plus souvent sous l'influence de la crainte ou de la corruption.

Car si l'on a vu et si l'on voit encore au Maroc des cadhis trancher selon leur conscience et résister aux séductions des riches, aux menaces des grands, comme aux supplices des sultans eux-mêmes, on peut dire que la plupart des autres obéissent à de tout autres mobiles. Comment en serait-il autrement dans un pays où la force fait la loi et où le manque de traitements suffisants laisse à la prévarication toutes les portes ouvertes.

Si le cadhi est originaire du pays, l'amin vient généralement de la capitale ou de l'un des ports du littoral. Ses fonctions exigent en effet quelques connaissances du commerce et de la comptabilité, que l'on ne saurait trouver chez les gens du pays.

L'amin achète sa charge ; il est nommé pour un an, mais ses pouvoirs peuvent être prorogés.

Outre la perception des divers impôts et des droits de douane, il est chargé de l'administration des biens habous et de la paie des employés et des soldats du sultan.

A l'expiration de sa gérance, il rend ses comptes au vizir, qui doit les approuver.

Lors des derniers troubles provoqués par les Mehaya et les Ahl-Angad, l'amin ayant fait preuve — pendant la fuite de l'amel — de sang-froid et d'habileté politique, le sultan lui fit remise de toutes les sommes qu'il avait encaissées et lui accorda en outre une forte gratification.

L'Agha commande, sous la direction de l'amel, les troupes de la garnison.

Régulièrement il devrait avoir sous ses ordres un TABOR (bataillon) de cinq cents hommes d'infanterie et deux REHAS (escadrons) de makhzen, sur lesquels cent fantassins et cinquante cavaliers devraient être détachés à la Casba de Djenada (Guelaya) et autant à Saïda (Trifa). Mais comme il est chargé lui-même de recruter ses hommes, il préfère réduire son effectif et (d'accord avec les gros bonnets de l'endroit) empocher la solde des manquants.

L'amel est le délégué direct du sultan ; il a la haute main sur tout le territoire de l'amalat, sur les fonctionnaires qui y exercent et sur les Kaïds des tribus ; pour les affaires concernant les

territoires limitrophes, il est en relations directes avec la subdivision de Tlemcen et le bureau arabe de Marnia.

Ainsi qu'on le voit, il y a à Oudjda, comme dans tous les autres amalats du reste, un embryon d'organisation régulière. Avec un peu d'énergie, d'intelligence, et surtout de la probité, cette organisation serait largement suffisante pour maintenir dans le devoir, protéger et faire prospérer des populations aussi peu exigeantes. Mais il faudrait des hommes pour cela, et, au Maroc, les hommes font défaut.

Aussi les affaires de l'empire sont-elles dans le plus triste état.

Ainsi, dans l'amalat d'Oudjda, la guerre est en permanence. Longtemps elle fut localisée entre les deux grands camps ennemis : les arabes d'Angad et de Trifa contre les montagnards des Beni-Snassen. La défaite de ces derniers, l'internement de leur chef, Elhadj Mohammed ould El Bachir, à Marrakouch et la mort d'un grand nombre de leurs principaux guerriers, vers 1880, ayant donné la suprématie aux arabes, ceux-ci, à leur tour, se sont partagés en deux partis égaux et, en 1886, à la suite des troubles dont M. Canal rend un compte minutieux dans les fascicules XXX et XXXI, la victoire resta du côté des Mehaya.

De leur côté, les Beni-Snassen, livrés à eux-mêmes, se sont divisés en plusieurs fractions et la guerre de *çoff* ou plutôt de *leff* (1) qui est leur expression — règne en permanence parmi eux.

Au milieu de cette anarchie, les habitants d'Oudjda pourraient vivre paisibles et respectés. Mais plusieurs siècles d'asservissement ont brisé les ressorts de leur énergie. Aussi leur constante préoccupation est-elle de lécher les bottes du vainqueur et, par de honteuses dénonciations réciproques et de lâches platitudes, de tâcher de gagner ses bonnes grâces. D'ailleurs il leur faut un seigneur du dehors pour les protéger et... les gruger. Sans quoi ils deviennent vite le domaine particulier, le pacage réservé de l'amel, qui s'entend toujours à les commander de la belle manière.

Et voilà pourquoi l'empire du Maroc croule, voilà pourquoi l'autorité d'un sultan brave, généreux, plein de cœur et de quali-

---

(1) Çoff signifie rang et Leff couverture, enveloppe, et par suite tous ceux *qu'enveloppe* une même cause.

tés, est inconnue, ses finances dilapidées, ses soldats impuissants. Voilà pourquoi aussi les rues d'Oudjda sont sales, ses habitants souffreteux, malingres et si jaunes, si pâles, qu'on se croirait — en les voyant — transporté dans une nécropole dont les habitants auraient subitement ressuscité !

Oudjda est-il la *Calama* (1) des Romains que l'itinéraire d'Antonin place à 50 milles (73 km. 500) de *Ad-Albulas (Azelboun ?)* (2) Nous ne voulons pas augmenter par de nouvelles suppositions la liste déjà trop longue des hypothèses plus ou moins fantaisistes. Etant donnée toutefois la configuration géographique des lieux, nous ne pouvons nous empêcher de croire que la route de *Rusucurru* à *Calama* parallèle à la grande voie du littoral passait, à partir de Tlemcen, par cette large vallée que laissent entre elles les deux chaînes parallèles qui commencent l'une : A Aïn-Kebîra pour finir aux Beni-Ourimmèche, en passant successivement par le Fellaoucen, Bab-Toumaï, sidi Boudjnane et Foughal ; l'autre à Lalla-Setti pour finir à Gar-Rouban, en passant par Terni, Sabra, les Beni-Snous et les Beni-Bousaïd.

La distance entre Ad-Albulas et Calama est bien celle qui sépare Azelboun (près Tlemcen) et Oudjda, et le premier de ces noms ressemble beaucoup, par la consonnance, à celui que nous proposons de lui identifier.

J'ajouterai, avant d'en finir, que de tout Angad, sidi Yahia est le seul point d'eau près duquel il ait été possible d'édifier une ville d'une certaine importance.

Le nom de ce saint, d'ailleurs, qui doit être celui de quelque évêque du pays, est à lui seul un puissant argument.

Nous livrons ces observations aux méditations et aux critiques des érudits, qui ont seuls qualité pour trancher un aussi important sujet.

---

(1) Quelques savants ont émis l'idée que *Calama* pouvait être Nédroma. Que Nédroma ait été un petit poste romain, cela est possible ; mais l'absence de ruines et le fait que la grande voie du littoral passait déjà à *Ad fratres* (Nemours) à 4 lieues de là, prouvent surabondamment que Calama devait être beaucoup plus au sud.

(2) Une inscription, trouvée le 1er février 1889, fait connaître que les ruines d'Albulae sont celles que l'on voit à Aïn-Temouchent (N. D. L. R.)

VI. — D'Oudjda aux Beni Ourimmèche

Le lundi 16, à neuf heures du matin, nous nous mettons en route pour les Beni-Snassen.

Il est un peu tard pour l'étape que nous avons à faire ; mais le chemin est plat comme un chemin du désert et les chevaux frais et dispos : quelques coups d'éperons nous auront vite fait rattraper le temps perdu.

A dix heures quinze, nous franchissons ce Oued Isly, tant de fois illustré par les armes des peuples qui s'y sont rencontrés.

Au moment où nous la traversons, la rivière ou plutôt le ravin est à sec, et rien dans son aspect ne décèle sa terrible renommée.

Le champ de bataille qui immortalisa Bugeaud reste à notre droite, en deçà de l'oued, et le Mokhazni qui nous accompagne nous explique — avec force imprécations à l'adresse des *roumis*— comment Mouley Mohammed, ayant été pris à revers par l'armée française, qui avait suivi le lit du ravin, n'avait été battu que grâce à cette surprise déloyale.

Le brave Boukhari parlait avec une indignation comique et une volubilité qui nous firent tant rire, que, pour le consoler, nous nous mîmes à lui donner le titre de Kaïd (1), ce qui l'apaisa un peu.

L'Isly dépassé, le chemin s'infléchit vers le N.-O. coupant une plaine d'aspect fertile, où campent des Beni-Oukil.

Une heure plus tard, contournant le mamelon de Magrez, nous coupons la Chebika (longue colline basse qui sillonne Angad) à la Koubba de sidi Soltane, où se trouve le seul puits de la région.

A midi et quart, nous sommes à la hauteur d'Aïn Es-sfa. La plaine à perte de vue est couverte de *chih* ; le soleil darde sur le paysage brûlé ses rayons ardents ; pas d'eau, aucune verdure et,

(1) C'est une attention à laquelle aucun soldat marocain ne peut rester insensible, le mokhazni surtout, qui, en sa qualité de gendarme, méprise le soldat (*askeri*) et serait humilié d'être confondu avec lui.

pour comble de disgrâce, une nuée de taons s'abat sur nos chevaux accablés.

De longues caravanes sillonnent route, allant la porter des grains à Nemours ou revenant en chercher. Aucun de ces braves gens ne songe à emporter avec lui la moindre provision d'eau.

Bientôt le chemin se rapproche de la montagne à la toucher, et nous rasons successivement les Bsara et les Beni Moucy.

La chaleur devient insupportable et nos malheureux chiens font pitié. Par bonheur, nous rencontrons un berger qui n'a pas oublié sa guerba et nous pouvons enfin verser à ces pauvres bêtes quelques lampées d'eau, qu'elles lèchent dans le creux d'une pierre.

La montagne au pied de laquelle nous marchons est aussi dénudée que la plaine ; à peine, de temps à autre, quelques maigres figuiers de Barbarie accrochés aux flancs des rochers. Pas un arbre, pas une source à l'horizon. Comment donc ces malheureux font-ils pour étancher leur soif et abreuver leurs troupeaux ? On m'affirme que les Bsara et les Beni-Moucy n'ont pas plus de deux ou trois puits pour les desservir.

A sidi Bou-Houria, où nous arrivons à quatre heures, commence le territoire moins ingrat des Beni-Ourimmèche.

Enfin, à cinq heures et demie du soir, nous arrivons à destination.

VII. — Les Ouded El Bachir ou Messaoud

La maison des Ouled-Bachir, où le jeune si Mohammed Bou-Niag nous accorde une gracieuse hospitalité, est entourée de riants jardins, où s'épanouissent avec une égale force le figuier, l'olivier, l'oranger, l'amandier et le grenadier.

Placée sur les flancs d'un coteau qui domine le vaste cirque formé à son extrémité occidentale par la chaîne des Beni-Snassen, la demeure de l'ancien « chef de la montagne » commande toute la partie Ouest d'Angad.

Elle tend la main aux Chadjaa et aux Beni Bou-Zeggou, ses alliés fidèles, et, par le col d'Aïn-Tafaghalt, domine Trifa et la Moulouya.

Depuis longtemps la famille des Ouled El Bachir ou Messaoud est au pouvoir.

Elhadj Mimoun, qui légua l'autorité à Elhadj Mohammed, son frère, la tenait lui même de leur père, El Bachir, qui la tenait de son père Messaoud.

Elhadj Mimoun a laissé dans le pays un réputation d'équité, de probité et de piété solidement établie. Bien qu'ami d'Abdelkader, qui avait pour ses vertus la plus grande considération, il a toujours refusé de trahir pour lui la cause de son souverain légitime, Mouley Abd-er-Rhaman.

Lors des troubles qui amenèrent l'expédition du Tafaghalt, il refusa de suivre l'agitateur Mohammed ben Abdallah, et c'est malgré ses efforts et ses remontrances que les Beni Menkouche et les Beni Khaled prirent parti pour lui. Aussi accepta-t-il avec empressement l'offre que lui fit mon père, au nom du chef de l'expédition française, de frapper ces tribus d'une amende de cent francs par fusil au profit de la France. Il fut assassiné par les Mehaya.

D'un tempérament violent et sanguinaire, son frère Elhadj Mohammed, qui lui succéda, n'avait aucune de ses qualités. Pourtant une fois au pouvoir, il s'appliqua à imiter son exemple. Il dompta toutes les peuplades de l'Amalat d'Oudjda, s'incorpora les Kebdana et fit trembler Taza et les Ghiatha (1), qu'il eut un moment la pensée de soumettre. La terreur de son nom fit régner dans le pays une paix, une sécurité et une prospérité que l'on regrette vivement aujourd'hui.

Au temps de la splendeur du chef, lorsque les vergers regorgeaient de fruits, les écuries d'étalons, lorsque d'innombrables

(1) La puissante tribu de Ghiatha est pour Taza ce que sont pour Oudjda les Beni Snassen : des protecteurs gênants et insatiables.

troupeaux de moutons, de taureaux et de chameaux couvraient la plaine, lorsque des milliers de cavaliers et de fantassins, campés autour de la demeure seigneuriale, attendaient, drapeaux au vent, le signal du cheikh, la scène devait refléter avec une fidélité singulière quelque épisode féodal du moyen âge en Europe.

Plus rien de tout cela maintenant, comme il arrive souvent en pareil cas, le pouvoir a fait perdre toute prudence à El Hadj Mohammed. Un beau jour, une armée marocaine s'étant présentée sur ses flancs avec des intentions par trop claires, il se jeta sur elle et, suivant l'expression des gens du pays, il la mangea.

Le sultan dissimula son ressentiment et pendant longtemps les choses marchèrent comme si de rien n'était. Puis en 1878, Mouley El Haçan, étant venu visiter l'amalat d'Oudjda, fit convoquer le chef des Beni Snassen et... l'envoya mourir à Marrakouch.

A un signal venu de si haut, tous, arabes d'Angad et de Trifa, Beni Bou-Zeggou, Chedjaa, Kebdana, et les trois quarts des Beni Snassen eux-mêmes, se ruèrent sur les Beni-Ourimmeche et semèrent partout le carnage et la dévastation. Les bâtiments furent rasés, les arbres coupés jusqu'aux racines, les silos vidés, ce qui ne put être pillé fut livré aux flammes, et la famille de l'ancien cheikh, après avoir héroïquement lutté un contre cent, put avec peine se réfugier à Mélilla.

De là elle affréta un navire pour se rendre soi-disant à Tanger, sous la surveillance de deux agents du sultan.

A mi-chemin, une avarie fut simulée et, sous peine de couler bas, le capitaine proposa de se réfugier à Oran. Malgré les feintes protestations des fugitifs, les agents acceptèrent et l'on débarqua à Oran, où les autorités françaises, depuis longtemps prévenues, accordèrent à la malheureuse famille une généreuse hospitalité. D'abord elle fut dirigée sur Nédroma, puis cantonnée au Bordj de Mascara, enfin à Tlemcen.

Mais la nostalgie du pays les hantait partout. Habitués à la vie agitée et pleine d'émotions de leur montagne, ils se trouvaient, dans nos villes, comme des oiseaux en cage. Aussi ne cessaient-ils de travailler pour rentrer chez eux.

Ils y sont arrivés à grand peine et aujourd'hui ils s'efforcent de reconquérir leur ancienne situation.

Réussiront-ils ? je le souhaite ; mais à moins que le caractère volage de leurs tribus, journellement sollicitées en tous sens par des compétiteurs aussi nombreux qu'énergiques — A moins, dis-je, que le caractère de leurs tribus ne vienne à changer du jour au lendemain, je doute que ce soit pour longtemps.

En attendant, les bâtiments ont été hâtivement restaurés tant bien que mal ; les arbres, arrosés et soignés, ont formé de nombreux rejetons, et le sultan, désarmé par la mort de son trop puissant vassal, semble porter à ses enfants une bienveillance sincère.

Un bon dîner nous eut vite reposé des fatigues de la journée et totalement déridé notre mokhazni Belhadj. Ses yeux pétillent, sa large bouche laisse voir, dans un rire homérique, une mâchoire formidable et sa langue remue enfin.

VIII. — Le Kaïd Belhadj, — Les Boukharis (1)

C'est un type curieux que le mokhazni, le Boukhari surtout.

Esclave du sultan, le Boukhari est son homme, son instrument, sa chose. Sa condition serait à plaindre si l'esclavage était, en pays musulman, ce qu'il a été un moment dans certains pays chrétiens.

Outre cela, les Boukharis jouissent de la situation privilégiée des individus placés dans le voisinage immédiat de l'influence et du pouvoir. Toutes les charges de confiance leur sont dévolues et presque tous les commandements importants sont entre leurs mains. Aussi seraient-ils de vrais Mamlouks, de véritables janissaires s'ils étaient organisés. Malheureusement pour eux, heu-

(1) Abid El Boukhari ou Bouakhra, du nom du saint sous l'invocation duquel ils sont placés.

reusement pour leur maître, ils ne le sont pas; partant, leur influence n'a rien de dangereux, et ils sont beaucoup plus utiles qu'embarrassants (1).

Le Kaïd Belhadj professe pour son souverain un culte véritable. Son père, porte-parasol de l'Empereur, lui a dit, la dernière fois qu'il l'a vu, en lui imposant les mains sur la tête: « dans quelque situation que tu te trouves, n'oublie jamais, mon fils, que tu es l'esclave fidèle du sultan et le serviteur dévoué du descendant du prophète. »

Quand il raconte cet épisode, le brave homme devient sérieux, sa voix baisse de ton, son rire inextinguible cesse tout à coup et, tandis que sa main bourre fièvreusement son *sebsi* (2), des larmes voilent son regard intelligent. Si Mouley El-Haçan a beaucoup de serviteurs semblables, il peut se vanter d'être fanatiquement aimé ! (3).

Elevé au milieu des aventures, des intrigues de Cour, des expéditions guerrières, où le plus souvent il n'a pour lui ni la force ni le nombre, le Boukhari s'habitue de bonne heure à compter sur les seules ressources de son intelligence pour le tirer des mauvais pas et des situations difficiles. Aussi est-il bientôt dégourdi et sait-il vite se débrouiller.

Comédien habile, il saura tour à tour être complaisant ou raide, serviteur sans prétention ou maître cassant et plein d'exigence. Que vous lui donniez à panser votre cheval, votre selle à racommoder ou que vous lui confiez une mission diplomatique, il s'acquittera également bien de l'une comme de l'autre tâche. Avec cela réellement brave et cavalier consommé.

En lisant une relation de voyage en Abyssinie, j'ai été plus d'une fois frappé de la ressemblance qui existe entre le soldat du Négus et le Boukhari du sultan. Là d'ailleurs ne s'arrête pas

---

(1) Sous Mouley Abderrahman pourtant, ils massacrèrent le grand vizir Ahmad et se présentèrent en armes devant le sultan. La contenance prudente de ce dernier sauva sa tête et son empire.

(2) *Sebsi*, petite pipe dans laquelle on fume le Kif. Tout mokhazni est généralement un grand fumeur de kif.

(3) Le sultan est généralement aimé et respecté de ses tribus. Mais lorsqu'elles ont baisé sa main et payé l'impôt, elles ne comprennent pas qu'il puisse demander autre chose et se mêler par exemple d'arrêter leurs querelles particulières.

l'analogie. A la description de certains usages des Abyssins, de quelques coutumes de leurs fonctionnaires, de l'apparat et de la dignité dont ils se revêtent, de la forme solennelle de leurs procédés et jusqu'à leur usage de monter des mules de préférence aux chevaux, j'étais tenté de m'écrier : Mais c'est du Maroc que l'auteur veut parler !

A l'entendre, le kaïd Belhadj n'a jamais quitté le sultan d'une semelle. Il a fait partie de l'expédition dirigée contre le Riff, de celle du Sous, de l'Oued Noun, etc., etc. Et lorsque l'Empereur, en occupant le pays des Jakana ou Tajakent (1), eut mis en fuite les Roumis qui exploitaient à son insu les mines d'Açaka (2), voulut se rendre compte de ce qu'étaient ces mines, il l'accompagnait dans sa visite.

— Kaïd Belhadj ! lui aurait dit le grand vizir, descends dans ce grand puits noir et rends nous compte de ce qu'il y a dedans.

— Ce qu'il y a dedans ? mais, mon seigneur, c'est la même chose que ce qui est aux abords. Et comme en faisant cette affirmation, Belhadj qui, de sa vie, n'avait été mineur, se reculait avec un effroi non dissimulé, le sultan serait parti d'un éclat de rire dont son fidèle serviteur se rappelle encore.

Notre digne Mokhazni me paraît légèrement hâbleur. Quoi qu'il en soit, sa conversation est intéressante et, s'il n'a pas réellement assisté aux choses dont il affirme avoir été le témoin oculaire, ses renseignements doivent être exacts.

— Ces braves Jakanas ! nous dit-il, il n'est pas de musulmans plus pieux et sachant mieux le koran ! Depuis plusieurs années il régnait chez eux une famine telle, que les chiens, réunis en troupes affamées, allaient piller les villages et dévorer les habitants. Aussi leur fîmes-nous une véritable guerre. Le sultan, qui amenait des vaisseaux pleins de provisions, fut accueilli en libérateur. Il se montra d'ailleurs pour ces malheureux plein de bonté et d'humanité, se laissant aborder par tous et causant affablement avec tous. Il y en eut qui lui apportèrent en présent des poules et des œufs, qu'il accepta. Ses ordres les plus sévères

(1) Limite extrême du Maroc, confine au Soudan et à l'Océan Atlantique.

(2) Petit port du Tajakent à proximité duquel se trouvent des mines exploitées par les portugais.

nous étaient donnés pour les respecter, et, dans les transactions, nous dûmes suivre leur système monétaire, malgré la perte considérable qui en résultait pour nous.

XI. — Au marché des Beni Ourimmèche

Le lendemain mercredi, nous allons visiter le marché des Beni Ourimmeche, qui se tient à une demi-heure de là.

Partout sur notre chemin — un vrai chemin de chèvres — des maisons incendiées, des ruines, de beaux arbres coupés ras du sol ou brûlés. Les Ouled El Bachir n'ont pas été les seuls à souffrir du vandalisme de leurs ennemis ; tous les leurs ont subi le même sort.

Dans un pays où — même pour une heure — on ne peut être complètement rassuré, la première condition pour un marché c'est d'être situé sur un emplacement tel, que l'on puisse avoir un œil sur sa marchandise et un autre sur la maison ou le troupeau. Il est tant de braves gens qui attendent pour faire leur coup que les hommes soient au marché et le village moins surveillé !

A ce point de vue, celui des Beni Ourimmèche ne laisse rien à désirer. Il faut une heure d'une ascension pénible pour y grimper et un clin d'œil pour en descendre. En outre quelques arbres et plusieurs fourrés qui l'environnent empêchent heureusement les tentatives de vendetta (1).

Peu de produits sur le marché et à peine un millier de personnes. Des grains, du sel, quelque bétail, des poules et des œufs, que des revendeurs marocains — au grand scandale des montagnards — entassent dans des grandes corbeilles pour les expédier — devinez où ? — sur Oran par Nemours.

---

(1) La vendetta *(outila)* existe aux Beni Snassen dans toute sa force, et nul n'est plus méprisé que celui qui ne venge pas son parent tué ailleurs que sur le champ de bataille.

En revanche, beaucoup de munitions et de fusils. Chacun a le sien sans préjudice des couteaux, pistolets et autres accessoires. Des bonshommes de douze ans portant sans sourciller des kolata plus lourdes qu'eux. Partout des winchesters, des remingtons, voire des chassepots et des *gras* et — en infime minorité — quelques longs moukahlas que l'on regarde passer avec des sourires de dédain. Devant les marchands d'armes, la foule se presse serrée et vivement intéressée.

Un acheteur se présente et d'abord examine attentivement le fusil dans ses moindres détails ; puis il soupèse, épaule pour s'assurer de la bonne couche du bois, met en joue et vise longtemps, avec une attention et un soin méticuleux. Enfin, il glisse une cartouche dans l'arme et vise un objet quelconque — Le palmier ! crie la foule émue — non le figuier de barbarie à gauche — non pas ! non pas ! la grande pierre blanche, c'est plus loin ! — Enfin le coup part et la balle va ricocher sur le but éloigné.

— Ouah ! Ouah ! Ah ! Seigneur ! Seigneur ! Oh ! mon enfant ! mon enfant ! hurle la foule émerveillée. Ah ! roumis, roumis. Dieu nous donne la santé ! fils de démons que vous êtes.

Et c'est une répétition continuelle. Les marchands sont nombreux, mais les amateurs plus nombreux encore. Aussi est-ce toute la journée une fusillade nourrie assourdissante, à raison de plusieurs coups par minute

Ah ! civilisation ! civilisation ! Tu es une bien belle chose, mais tu te présentes toujours par le mauvais bout !

Le soir notre hôte nous fait admirer un magnifique coucher de soleil sur Angad. Le coup d'œil est réellement attachant. Les derniers rayons de l'astre à son déclin teignent le fauve panorama de rayons dorés et changeants, tandis que, dans le lointain, les cimes éclairées des montagnes noires semblent se hausser pour voir la lumière encore un instant, rien qu'un instant !

En suivant la retraite des rayons lumineux notre vue s'arrête sur les Bou-Zeggou.

— Connaissez-vous leur kaïd Hommada ? nous demanda notre hôte.

— Non.

— C'est un des beaux-pères du sultan ; un fier homme ! Un

jour que sa tribu s'était révoltée, il envoya demander des renforts à la Casba d'Aïoun sidi Mellouk et aux tribus alliées. Quand les secours arrivèrent, les dissidents avaient déjà envahi les jardins de sa maison et mis le feu au portail. Hommada, vainqueur, en prend dix des plus marquants et les fait pendre à l'entrée de son bordj, à la place même qu'occupait le portail brûlé.

Malgré l'intervention des chérifs et des marabouts et leurs pressantes instances, il ne les fit dépendre qu'au bout de plusieurs jours, lorsqu'un portail neuf, confectionné à Oudjda, pût être mis à leur place.

— En une seule nuit, il épousa trois femmes... légitimes.

— Un jour un Bou-Zeggaoui ayant volé une jument, alla la cacher chez une tribu de Mahaya.

Voler une jument est assez peu de chose ; mais la prendre dans sa tribu pour en faire profiter une tribu ennemie, c'était impardonnable. Hommada fait chercher le voleur et, l'ayant entouré d'un cercle de gens armés, il donne à son frère l'ordre de lui brûler la cervelle, sans quoi ils mourraient tous deux.

Et le malheureux, prenant le fusil qu'on lui tendait, dut servir de bourreau à son propre frère.

X. — Aux Beni Atig

Jeudi 18. — Après déjeuner, nous nous mettons en route pour Zeyzel.

Pendant une demi-heure, nous suivons la direction N.-E. comme revenant sur nos pas. Puis, nous étant engagés dans le couloir que laissent entre-eux les Beni-Moucy au sud et les Ouled Abbou au nord, nous disons adieu à Angad.

Brusquement le chemin se met à descendre, comme en se précipitant, suivant la pente exagérée des ravins et des rivières.

Pensez donc ! nous nous dirigeons vers Trifa, qui est à plusieurs centaines de mètres au-dessous d'Angad, et nous avons à peine dix kilomètres pour racheter cette différence de niveau. Aussi descendons-nous plus rapidement que nous ne l'aurions voulu et par des chemins qui ne ressemblent en rien à ceux que nous venons de quitter.

Nous passons à Hassi Ennakhla, où se trouve le puits des Beni Amier, puis à côté de l'ancien marché d'Elhadd des Beni-Atig, et, à une heure trente, nous sommes dans le bordj de Mimoun ould El Habil, Kaïd de Ahl-Tghasrout, et nous pouvons examiner à loisir la route suivie par une partie de l'armée française (la brigade Deligny), lors de l'expédition de Tafoghalt (octobre 1859). Le moment est venu, je crois, de dire quelques mots de cette mémorable expédition.

XI. — Expédition du Tafoghalt

« L'Empereur du Maroc, Abd-er-Rahmann, venait de mourir et sa succession était à peine ouverte que ses héritiers se disputaient l'empire. Les populations qui avoisinent notre frontière, jalouses de suivre l'exemple donné par les Riffains, qui assiégeaient les Espagnols dans leur forteresse de Ceuta, et sollicitées peut être par un des prétendants, voulurent « faire parler la poudre. »

« Quelques tribus, excitées par un prétendu chérif, prenant le nom traditionnel de Mohammed ben Abdallah, violèrent notre territoire, surprirent des convoyeurs civils et des soldats isolés, puis attaquèrent un gros de chasseurs et de spahis qui opéraient une reconnaissance.

« Bientôt le mouvement gagne de proche en proche : les douars arabes soumis à notre autorité furent impitoyablement saccagés par les partisans du Chérif, qui, peu après, vinrent au nombre de sept mille assaillir nos avant-postes. Défaites à Tiouly (11 septembre), les bandes marocaines durent repasser la frontière, abandonnant dans la fuite leurs morts et leurs bagages, mais elles pouvaient reparaître plus nombreuses et recommencer la lutte : afin d'assurer l'avenir, une expédition fut résolue, et le ministre de la guerre ordonna la formation d'un corps expéditionnaire sous les ordres du général de Martimprey, alors commandant supérieur des forces de terre et de mer.

« Ce corps comprenait deux divisions d'infanterie, commandées par les généraux Walsin-Esterhazy et Jusuf, et une division de cavalerie aux ordres du général Desvaux.

« Toutes les troupes furent promptement réunies sur l'Oued-Kiss, en face des Beni-Snassen. Mais, instruit par l'expérience des guerres précédentes, le général de Martimprey ne voulut commencer les opérations qu'après s'être créé une base solide par la construction de deux grandes redoutes, où il réunit, en quantités suffisantes, des approvisionnements de guerre et de bouche, pour satisfaire, pendant au moins vingt jours, aux besoins de la colonne.

« Tandis que s'élevaient ces redoutes et que se formaient ces approvisionnements, deux colonnes légères se mettaient en mouvement, l'une sous les ordres du général Durrieu, l'autre sous les ordres du commandant de Colomb. Elles avaient pour mission de faire une diversion à l'attaque principale contre les Beni-Snassen et d'empêcher les Mahïas, les Angades et autres tribus nomades du Sahara marocain d'inquiéter nos tribus du sud et de se réunir aux contingents kabyles. — Bien que la chaleur fût accablante et que le choléra fît de grands ravages, nos troupes étaient pleines d'ardeur et demandaient à combattre : quand le moment d'agir fut venu, le général lança la brigade Deligny (1re division) contre les Beni-Snassen, qui s'étaient groupés sur le col d'Aïn-Taforalt, point stratégique de la montagne dont la possession devait désorganiser la résistance. Pour arriver au col, la brigade avait à franchir une distance de 6 kilomètres et à s'élever d'une hauteur de 800 mètres environ dans un terrain

boisé, rocheux, particulièrement tourmenté, et où les kabyles avaient, de longue main, multiplié les obstacles. — La brigade Archinard (division Jusuf) forma une seconde attaque, à droite de la première, à travers des difficultés analogues et sous le feu de villages fortifiés, qu'occupaient leurs habitants en armes.

« Au commandement du général en chef, l'action fut entamée des deux côtés avec un égal entrain et poussée avec une extrême vigueur jusqu'aux objectifs assignés aux colonnes. Après une lutte opiniâtre, qui avait duré trois heures, la montagne était gravie : le général Deligny établissait sa brigade sur le plateau d'Aïn-Taforalt, et le général Jusuf, maître du village de Tagma, poussait un bataillon à l'entrée d'un col secondaire donnant accès sur le plateau principal. — Aux approches de la nuit, toute résistance avait cessé : l'armée tenait la clef du pays.

« Les Beni-Snassen s'avouèrent vaincus : leur chef vint en personne trouver le général de Martimprey et implorer l'aman ; comme gage de sa soumission, il accepta, et garantit même toutes les conditions que le général jugea nécessaire d'imposer à sa tribu et à celles qui avaient pris part au mouvement.

« Les Angades et les Mahïas, également coupables, devaient être également châtiés : sur l'ordre du général en chef, le général Durrieu, exécutant une habile manœuvre, atteignit ces deux tribus, alors qu'elles cherchaient à gagner le Sahara, et fit sur elles un immense butin (5 novembre).

« Ainsi se termina cette expédition, une des plus pénibles et des plus glorieuses de l'armée d'Afrique. Elle fut courte mais décisive. Nos troupes y firent ample moisson de gloire, et le premier aide de camp du général de Martimprey, M. Mircher, chef d'escadron d'état-major, eut l'honneur de remettre à l'Empereur les bannières enlevées aux Mahïas et aux Angades, ainsi que les armes de prix et une riche djebira enlevées aux chefs marocains dans la journée du 5 novembre et à l'attaque du col de Tafoghalt. » (1)

---

(1) Achille Fillias, Géographie de l'Algérie, page 111 et suivantes.

XII. – De Tghasrout a Zeyzel

Le Kaïd est, ainsi que tous ses collègues, chez le sultan, qui les a emmenés, à sa suite, combattre les Beni Mguiled révoltés. (1)

Bou-Lenoir, son frère et son khalifat, profite de son absence pour montrer son énergie et se faire un peu la main. L'avant-veille, voulant vider une discussion avec les Beni-Moucy, il avait réuni quinze cents fusils et s'était porté dans leur direction. Comme on lui représentait que son frère, se trouvant chez le sultan, était exposé à payer cher ses incartades: «que m'importe», répondit-il violemment.

On eut les plus grandes peines à l'arrêter. En arrivant aux Beni-Amier, il s'était emparé d'un mulet. Il refuse obstinément de le rendre, et cette circonstance sera probablement le prétexte de sanglantes représailles.

Après deux heures de repos, nous remontons à cheval en refusant énergiquement son hospitalité ; dans l'état actuel des choses, nous aurions été pour lui une gêne et un embarras.

Le chemin devient de plus en plus raide, le pays plus tourmenté, la pente augmente et la piste décrit lacet sur lacet. Au bout d'une demi-heure, notre guide s'arrête subitement et met pied à terre.

— Qu'est-ce ? demandai-je.

— Taouraï !

Ne comprenant rien à cette réponse laconique, je fais comme lui ; mes compagnons imitent mon exemple et alors commence par nos chevaux ahuris la descente d'un escalier à pic dont ils n'avaient certainement jamais franchi le pareil.

Que l'on se figure un gigantesque coup de sabre, large de vingt mètres environ, donné en plein roc et coupant une montagne en deux, sur une profondeur de trois à quatre cents mètres.

---

(1) Grande tribu berbère au N.-E. de Fez-Mekinez, qui venait de se révolter contre le sultan. Battue et rasée, elle s'est vu imposer dix-huit kaïds et une forte contribution de guerre.

Avec des précautions infinies nous tirons à nous nos montures et, un à un, nous disparaissons dans le lacet étroit qui doit nous mener au fond de l'abîme. Nos pauvres bêtes, frissonnantes de terreur, s'accrochent aux parois du rocher, soulevant leurs sabots avec crainte et ne les posant d'aplomb qu'après avoir bien tâté la solidité du terrain. De temps à autre un caillou détaché par le cheval de queue vient rouler sur nos têtes. Mais rendus endurants par l'imminence du danger, nous nous contentons de murmurer avec le bon apôtre : « Seigneur je vous l'offre ! » Si nos bêtes ne pensaient pas comme nous, pour sûr elles ne faisaient pas davantage.

Parfois quelqu'un risque une plaisanterie, mais un passage plus difficile lui coupe vite la voix et nul ne songe à l'imiter.

Au bout d'une demi-heure, nous arrivons au fond du gouffre et nous pouvons enfin échanger quelques réflexions.

— Pendant sept ans, nos ancêtres, massés ici — nous dit Bou-Niag — ont tenu en échec un sultan du Maroc (1). Nous le croyons sans peine.

Deux ou trois kilomètres durant, nous suivons le lit du ruisseau qui serpente au fond de la crevasse, puis enfin, celle-ci s'élargissant un peu, nous prenons à droite et nous voilà à Zeyzel, la Zaouïa des ouled Mouley-Ahmed.

Une foule de chérifs de tous les âges et de toutes les couleurs s'empressent de nous recevoir, et l'affabilité de leur accueil nous eut vite fait oublier l'aspect ingrat de leur pays.

XIII. — A Zeyzel

Zeyzel est bien le site le plus curieux qu'il m'ait été donné de voir. Imaginez un petit plateau de quelques hectares de superficie, entouré de tous côtés par de hautes montagnes qui l'isolent

(1) C'est, je crois, Mouley Ismael ou Mouley Sliman (17e siècle de J.-C.). Ne pouvant en venir à bout, il fit construire les kasbas (redoutes) de Cherraa, Aioun-sidi-Mellouk etc., et les bloqua étroitement jusqu'à leur soumission.

complètement. Ce plateau est arrosé par deux grandes sources, Taouraï et Zeyzel, qui, après l'avoir contourné en creusant autour de lui un ravin profond et encaissé, vont se réunir à sa partie inférieure au-dessus de Takerboust.

A ceux qui me demanderont la raison d'une configuration si bizarre, je répondrai que Zeyzel est le cratère d'un ancien volcan éteint.

Un beau jour, ainsi qu'une mine puissamment chargée, la montagne a éclaté comme éclate une grenade mûre, provoquant du sud au nord, une large déchirure — l'Oued Zeyzel — et une autre perpendiculaire à celle-ci — Taouraï — tandis que des entrailles de la terre se précipitait un torrent de lave, qui s'écoulait vers la mer par la partie inférieure de Zeyzel.

Tout le prouve : la disposition du lieu en forme de large entonnoir à bordure déchiquetée et tranchante, les blocs de basalte qui le parsèment en affectant parfois la forme de hauts minarets et jusqu'au torrent d'eau bouillante qui, en hiver, s'élance de la grotte de Bou-Rbah et vient faire mûrir les délicieux fruits de ses orangers.

L'oranger en effet est l'arbre de prédilection de Zeyzel. Partout où il a trouvé un coin de terre disponible, le propriétaire l'en a couvert ; si bien que, sur cet espace de moins de cent hectares, il y a certainement plus de vingt mille orangers. L'arbre est d'une vigueur étonnante, et nous avons dit qu'en hiver, au moment où la rigueur de la saison empêche d'ordinaire la maturité des fruits, les eaux chaudes de Bou-Rbah viennent à point pour les sauver. (1)

Un air vif et embaumé, des bois touffus, une eau pure d'une abondance extraordinaire, tout cela enfermé par une haute barrière de montagnes, font de Zeyzel un des sites les plus pittoresques.

— « Aussi, me disent mes hôtes, nul ne le visite qui ne désire y rester. »

---

(1) Ces oranges, qui vont jusqu'à Tlemcen, sont connues sous le nom *d'oranges des Beni-Snassen*. Aujourd'hui la douane s'oppose à leur entrée et les fait détruire. Je ne sais pourquoi.

Je partagerais volontiers cette opinion, si la nature moins jalouse avait ménagé dans les murs de basaltes qui l'enserrent la moindre petite vue sur la mer.

Depuis plus de trois siècles, les Ouled Mouley-Ahmed habitent ce coin retiré.

Persécuté par le sultan de son époque, leur ancêtre, Mouley-Ahmed El Ayachi, se réfugia un moment à Aïn-Kébira, dans nos Traras où il fit souche, puis revint mourir dans sa terre natale. Sa postérité fort nombreuse est aujourd'hui éparpillée sur tout le territoire compris entre Taza (Maroc) et la Tafna.

Ce sont des gens de bien, fort respectés partout, et dont l'intervention dans les querelles sanglantes qui désolent le pays est d'une heureuse efficacité.

Ce n'est pas une des choses les moins consolantes pour l'humanité, que de rencontrer au milieu de ces peuplades sanguinaires de paisibles Zaouïas, asiles de charité et de bien, placés sous la sauvegarde de la foi et du respect de tous.

Deux tribus en viennent-elles aux mains ? il suffit qu'un chérif ou un marabout prévenu à temps s'interpose entre les ennemis et agite son burnous pour que la guerre cesse aussitôt.

Dans l'enceinte de leur domaine l'homme le plus faible est à l'abri du plus puissant ennemi.

Asiles inviolables, sanctuaires respectés, les Zaouïas sont aussi des maisons d'hospitalité ouvertes à tous. Nulle part il ne m'a été donné d'y voir ces foyers de fanatisme et de propagande religieuse qu'on se plait à leur attribuer.

Au sud de Seyzel et au-dessus du plateau à pic qui domine Bou-Rbah se trouvent les ruines de l'ancien Tasekdelt (1) élevé, me dit-on, sur l'emplacement d'une station romaine.

Que les romains maîtres du pays, aient occupé Tasekdelt et, plus bas, Er-Rousma pour dominer le défilé si important de Zeyzel et relier l'embouchure de la *Malva* (*Moulouya)* à *Calama (Oudjda ?)*, la plaine de Trifa au plateau d'Angad à travers la longue chaine des Béni-Snassen *(Khalkorikiï Montes ?)* (2),

(1) Tasekdelt est la forme féminine de sekdelt (Zeyzel) comme Tafoghalt est le féminin de Faghal, etc. Je n'ai pu savoir la signification de ces mots, zenatiens assurément.

(2) J'ai puisé les noms romains dans les divers ouvrages de M. le Commandant Demaeght, la seule source qui soit à ma disposition.

c'est un fait qui me paraît hors de doute. Aussi suis-je fort ennuyé de ne pouvoir vérifier le fait par la visite des ruines elles-mêmes, mais Tasekdelt et Er-Rousma sont si peu abordables par le défilé que je me vois forcé de remettre l'excursion à une occasion plus favorable.

XIV. — La grotte de Bou Rbah

Le surlendemain de notre arrivée, nos hôtes, ayant refusé de nous laisser partir, nous allons visiter la grotte.

Bou-Rbah doit avoir été le dernier orifice du volcan. Lorsque le puissant foyer, affaibli par la perte de torrents de lave que son cratère vomissait sur la mer, fut devenu incapable de rejeter tous les éléments qui remontaient de son sein, la grande bouche a dû se fermer insensiblement et, à côté d'elle, s'est créée une bouche plus petite, qui s'est éteinte à son tour et qui est Bou-Rbah.

L'entrée de la grotte est à une dizaine de mètres au-dessus du sol, et, à sa base, se trouve, taillé dans le rocher, un grand bassin dans lequel ont dû se précipiter les dernières matières enflammées rejetées par le volcan.

Quant à la grotte elle même, sauf ses vastes proportions, elle n'offre rien de particulièrement remarquable.

Des myriades de chauves-souris y déposent un guano glissant qui, chaque hiver, est balayé par le torrent qui s'échappe de la caverne.

Lorsque j'expliquai à mes hôtes l'usage du guano ils en furent fort étonnés, et ils se rappelèrent, en effet, que sept ou huit ans auparavant, le fumier ayant manqué, un de leurs fallahs avait eu

l'idée d'en amender sa terre et s'en était fort bien trouvé. Malheureusement, la grotte est à peine praticable pour l'homme ; aussi est-il presque impossible d'en extraire le précieux engrais.

— Chaque année, me dirent-ils, au cœur de l'hiver, nous entendons de sourds grondements, puis nous voyons s'élancer, par cette bouche, un torrent d'eau chaude qui se précipite dans l'Oued Zeyzel, en laissant sur son parcours une traînée de vapeurs épaisses qui ne cessent que lorsqu'il tarit.

XV. — De Zeyzel a Es-Saïda

Le lendemain matin à 9 heures, départ pour Es-Saïda. Naturellement nous ne pouvons sortir que par une fissure du rocher semblable à celle par où nous sommes arrivés.

Nous suivons le lit de l'Oued Zeyzel, et, à droite et à gauche, se dressent perpendiculaires et hautes de plusieurs centaines de mètres les murailles de l'étroit défilé.

Au bout de quelques kilomètres, la nature ayant ménagé un espace un peu moins étroit, une fraction des ouled Mouley-Ahmed en a profité pour y installer le petit village de Takerboust, où se trouve encore debout une mosquée de Mouley Idris.

A partir de là, la pente du chemin augmente, tandis que les parois du défilé deviennent plus élevées.

Enfin à 10 heures et demie, nous débouchons à Trifa par le petit village de Tazaghine, à droite duquel se trouvent les ruines d'Er-Rousma. La croupe des Kebdana s'allonge à notre gauche, tandis que les îles Zaffarines semblent émerger du lit d'azur de la Méditerranée.

Quelques pas plus loin nous franchissons l'Oued Cherrâa à sidi Mhamed Aberkane, où demeura longtemps installé le camp français dont on voit encore les traces.

A la vue de la plaine, les chevaux ont henni de joie. Nous n'avons plus qu'à leur laisser la bride sur le cou, et à 6 heures, nous sommes rendus à Es-Saïda (l'Heureuse).

Es-Saïda est une bâtisse carrée d'environ deux cents mètres de côté, dont quelques bastions couverts forment les seules habitations. Un Kaïd Elmia (capitaine), qui a oublié ses soldats quelque part, en forme l'unique garnison. Nous le rencontrons aux alentours de la Kasba, errant comme un fantôme et probablement en train de méditer sur la distance qui sépare les mots des choses.

Es-Saïda, l'Heureuse ! J'en suis encore à me demander en quoi elle peut l'être.

A quelques pas de là est la frontière formée par l'Oued Kiss, et, un peu plus loin, le bordj d'Adjroud dresse sur un mamelon sa toiture de tuiles rouges sous le commandement d'un officier. Un détachement de spahis y tient garnison.

Le contraste entre ces deux bâtiments, situés à quelques pas l'un de l'autre et séparés par une rivière presqu'à sec, en dit plus long que toutes les réflexions.

A ceux qui veulent juger les gouvernements par leurs actes, les peuples par leurs représentants et, d'une manière générale, les hommes par les choses, je dirai : Allez au Kiss et voyez Adjeroud et Es-Saïda !

XVI. — Quelques réfléxions

Je ne veux pas clore ce travail sans dire un mot de l'avenir de la France au Maroc et d'une question brûlante d'actualité : la rectification de la frontière.

Quelle que pourra être ma conclusion, je crois devoir prévenir que je ne prétends ni critiquer ce qui est, ni donner des conseils pour ce qui devrait être. Non ! J'émets seulement mon opinion, j'exprime simplement ma manière de voir.

Ecrivant d'ailleurs sans arrière pensée et en toute sincérité, on ne m'en voudra pas, je l'espère, de m'être trompé — ceci pouvant arriver à tout le monde.

De tous ceux qui crient : la frontière de l'Algérie devrait être la Moulouya ! je mets en fait que les neuf dixièmes obéissent, les uns à ce sentiment naturel, inné, mais aveugle, qui pousse l'homme à s'étendre au détriment du voisin et les autres à cet autre sentiment non moins naturel mais non moins aveugle : le désir de suivre l'opinion générale.

A ces inconscients-là, il est inutile de répondre. Mais à ceux qui appuient leur opinion sur des raisons stratégiques, historiques, logiques, etc., à ceux-là je dirai :

Au point de vue stratégique, la Moulouya, coulant en pays de plaine n'est pas une frontière plus sûre que le Kiss ou la ligne idéale d'Angad. Quand vous serez là, vous demanderez donc à chercher plus avant une limite plus sûre, plus naturelle, puisque c'est le mot consacré. Elle n'est pas davantage une limite historique car, l'histoire en mains, nous voyons que la frontière avançait, reculait ou même disparaissait suivant les caprices de la fortune et le hasard des combats.

Et quand vous diriez vrai, serait-il logique d'en parler, lorsque vous savez pertinemment que : mettre la main sur un pouce du territoire marocain, c'est autoriser l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne ou l'Italie à s'y installer aussi ?

Car si la France regrette d'avoir laissé l'Angleterre prendre pied en Egypte, et si l'Italie se mord les doigts de voir la France établie en Tunisie, il y a gros à parier que pour le Maroc on ne se contentera pas de regarder faire.

Quelle que soit la puissance que le jeu de la politique européenne nous donnera alors pour voisin à l'occident, pouvons-nous espérer de gagner au change ? J'ai quelque lieu d'en douter.

Et si la constitution d'une Italie puissante aux portes de la France est une faute à jamais regrettable, celle d'un état européen quel qu'il soit à côté de l'Algérie serait-elle un acte plus sage ?

Mais s'il serait imprudent de rectifier une frontière reconnue défectueuse (j'ignore pourquoi) et plus imprudent encore de mettre la main sur le Maroc entier, devons-nous garder l'expectative et laisser faire, sans bouger, les intrigues de l'Allemagne et de l'Italie ?

Non-seulement telle n'est pas ma pensée, mais j'estime que l'influence de la France au Maroc devrait contrebalancer à elle seule l'influence des autres puissances réunies.

Seulement, au lieu d'essayer d'un système qui nous mettrait l'Europe à dos, ne vaudrait-il pas mieux entreprendre la conquête de ce pays par une voie plus pacifique, mais plus profitable aussi : par le commerce, l'industrie et une politique bien entendue et bien dirigée ?

Si primitif qu'il soit, en effet, l'homme ne saurait se passer du commerce et de certains produits de l'industrie ; et c'est pour avoir su admirablement exploiter ce besoin, que certaines nations, comme l'Angleterre, ont acquis cette réputation et cette puissance qui feront l'étonnement de l'Histoire.

N'est-il pas merveilleux en effet, ce fait, que sans armées, sans fonctionnaires, sans gaspillage de sang ni d'or, le peuple britannique soit arrivé à acquérir dans le monde une place dominante et à prendre racine partout.

Au Maroc, par exemple, tandis que l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne disputent à la France une stérile priorité, l'Angleterre, elle, exploite le pays, le couvre de ses produits et y acquiert une réputation de puissance et de grandeur bien plus solide que si des armées s'en étaient mêlées.

Je suis loin d'être un anglomane et si le génie politique, et commercial des fils d'Albion excite mon admiration, leur orgueil froid et leur égoïsme, qui va jusqu'à la cruauté, les placent à mes yeux au-dessous des dernières nations de l'Europe.

Mais sans user d'égoïsme et d'orgueil, le français chevaleresque ne pourrait-il adopter quelques-uns de ses procédés politiques et commerciaux ? Il serait, en tous cas, trop maladroit de ne pas essayer.

A mon humble avis, notre industriel n'a pas l'initiative entreprenante de son voisin. Confiné dans son atelier, il ne court pas le monde comme lui et ne cherche pas, en se mettant directement

en rapport avec le consommateur, à connaître ses usages, ses goûts, ses préférences.

C'est pourquoi il s'attache exclusivement à certains objets, à certaines formes, à certaines couleurs. Au contraire, l'anglais va partout, voit par lui-même, et, au lieu de chercher à imposer ce qu'il aime, comme le fait trop volontiers le français, il tient facilement compte des observations et des désirs.

Citons quelques exemples à l'appui : Rouen est, en France, la ville des cotonnades, comme Manchester et Birmingham le sont en Angleterre. Hé bien ! tandis que, depuis mon enfance, je vois toujours les mêmes marchandises venir de notre ville du Nord, je suis surpris de la diversité de celles qui proviennent d'Angleterre. A chaque instant c'est une forme, une couleur, une disposition nouvelle, qui — véritables modes — entretiennent la vogue du produit et, en augmentant la consommation et la demande, permettent de le livrer de bon en meilleur marché.

De même pour les sucres, savons, bougies, pour lesquels Marseille lutte avec les plus grandes difficultés contre Londres et Gibraltar.

Seul Lyon, pour les soieries et les tissus brochés, semble faire exception à la règle. Encore n'y a-t-il pas longtemps que les manufactures de cette ville ont commencé à imiter certains produits, tels que burnous, haïks, etc. Mais bien que l'imitation soit grossière et imparfaite, leur bon marché leur permet un assez facile écoulement.

Les reproches faits à notre industrie, sont également applicables à notre commerce.

Nos négociants, en effet, ne peuvent pas concevoir un commerçant, autrement que derrière un large comptoir et flanqué d'une pile de registres soigneusement cotés et paraphés, jusques et y compris le carnet d'échéances traditionnel.

Une échéance à une époque déterminée ! est-ce que l'arabe sait ce que cela signifie ? A Oudjda, le revendeur va chez le négociant en grand, prend ce dont il a besoin et paie quand il peut. A la fin de chaque semaine, le créancier va de magasin en magasin et encaisse ce qu'on lui donne. Celui qui n'a pas aujourd'hui paiera la semaine prochaine. Pas de billet, pas de mandat, pas de signatures, aucune lettre ou copie de lettres.

Mais ce n'est pas du commerce, cela ! diront nos négociants effarouchés. Jamais nous ne ferons d'affaires dans de pareilles conditions.

— Et c'est le tort que vous avez, car il en est parmi ces tadjers sans règle de Tanger, de Fez, voire d'Oudjda et de Guelaya, qui jouissent sur les places de Gibraltar ou de Londres de crédits importants ; et, dans quelques villes du Maroc, les noms de certains négociants anglais sont aussi populaires que le sont en France certaines notabilités financières ou autres.

L'infériorité de la France est d'autant moins excusable qu'elle possède en Algérie une pépinière de sujets — français parlant l'arabe, arabes écrivant le français — dont l'entremise faciliterait singulièrement les rapports et ferait prospérer les affaires.

Sans doute l'Algérien est plutôt cultivateur, mais il est avant tout intelligent, et à l'homme intelligent nulle tâche n'est absolument impossible.

Dans ces conditions ne serait-il pas facile aux grandes maisons d'Algérie et de la métropole d'établir tout le long de la frontière, à Nemours, à Marnia, à Sebdou, à Méchéria, etc, des entrepôts de leurs produits sous la direction de gens du pays, qui, par le choix judicieux des marchandises et le bon marché des prix, auraient vite fait de nouer des relations avec les gens du Maroc et de ramener à l'industrie française une clientèle considérable dont l'Angleterre est aujourd'hui la seule à bénéficier.

Si maintenant, quittant le domaine des affaires, nous examinons celui de la politique, nous trouvons chez la France une tendance déplorable à imiter l'exemple des autres nations.

Jalouser le voisin et, par tous les moyens, l'empêcher d'aboutir ; protéger, sans examiner leurs papiers, une foule de gens plus ou moins tarés et tirer pour eux le plus d'indemnités possible du gouvernement marocain ; fatiguer le sultan et ses agents par d'incessantes exigences et les indisposer par un manque absolu d'équité, tel est, en résumé, le jeu de la politique européenne à Tanger.

Quant à user de justice, de douceur et de persuasion, nul n'y songe

A quoi bon ! n'a-t-on pas affaire à des barbares incapables de comprendre autre chose que la force brutale ?

Hélas ! non ; ils ne sont pas aussi barbares que vous le croyez. Ils ne comprennent que trop bien, au contraire, et malheureusement pour la civilisation, malheureusement pour le progrès, chacun de vos procédés ne fait qu'approfondir l'abîme qui vous sépare.

Aussi ne faut-il pas s'attendre à ce que, élevé à la rude école de l'expérience, le sultan actuel se départisse volontiers de la politique de méfiance dans laquelle il s'est prudemment confiné.

On deviendrait méfiant à moins ! seul le regretté Féraud avait compris ce qu'il y avait pour la France de déplorable et d'indigne à user de tels moyens.

Très résolument il avait rompu avec les vieilles traditions, malgré les intrigues d'intéressés nombreux et pressants, et si une fin prématurée n'était pas venue interrompre sa tâche, nul doute qu'il n'eût profondément modifié, à l'avantage de la France, la manière de voir du gouvernement marocain.

Si le sultan est peu ménagé, ses sujets, on le pense bien, ne sont pas mieux traités. Exemple :

Chaque année, à l'époque des moissons principalement, un grand nombre de Riffains, la plupart de Guelaya, viennent chercher du travail en Algérie.

Ce sont des auxiliaires précieux, et sans eux, j'ignore ce que deviendraient nos récoltes.

Le croira-t-on ? Il n'est sorte d'avanies que l'on ne fait à ces malheureux, et l'on voudrait empêcher leur retour, qu'on ne s'y prendrait pas autrement avec eux.

Afin de faciliter et de multiplier les relations commerciales entre les deux pays, le gouvernement exempte de tout droit les marchandises marocaines qui entrent en Algérie. C'est fort bien ! et les instincts de nos voisins pour le négoce étant connus, nul doute qu'il n'en résulte le plus grand bien.

Oui ! mais la douane est là pour y mettre ordre. Ne faut-il pas empêcher la contrebande ? Aussi les ballots sont-ils ouverts un à un, les marchandises soigneusement éparpillées et... arrange-toi comme tu voudras, mais débarrasse les lieux vite, bien vite, plus vite que ça !

J'ai vu des braves douaniers, non contents de fourrer leur nez dans des corbeilles d'œufs venues des Beni-Snassen, y plonger

aussi leur sonde, à seule fin de constater si des marchandises étrangères n'y avaient pas été dissimulées.

— Les contrebandiers sont malins, mais les douaniers le sont davantage. Ah ! mais !...

— Au moment où j'écris ces lignes, une caravane marocaine (1), arrêtée *dans un fondouk* de Marnia attend que les tribunaux aient consacré cette doctrine monstrueuse que : lorsque le soin de votre sécurité personnelle vous aura obligé à voyager avec une personne portant des marchandises passibles de droits, lui, vous, tous sont réputés contrebandiers et traités comme tels. J'arrête là ces citations. On me prendrait pour un esprit grincheux ou un vil calomniateur.

Non ! je ne suis ni l'un ni l'autre. Mais l'injustice me révolte, comme l'aveuglement, et lorsque, dans les écoles françaises, votre jeunesse a été bercée des principes de la droiture, de la dignité et du respect pour les autres comme pour soi, il est attristant, il est dur de constater combien la politique est en contradition avec les théories.

D'ailleurs je m'adresse à ceux qui, par la naissance et le cœur, ont souci de la grandeur et de la prospérité de la France, comme nous l'avons par les liens sacrés de la reconnaissance et de l'éducation.

A ceux-là qu'importe la critique, si elle est motivée par le désir du bien ou du mieux ? Aussi leur répéterons-nous :

Vous industriels et commerçants, modifiez vos procédés et votre manière de faire ; ne vous tenez pas à l'écart d'un peuple dont les relations seront pour lui et pour vous une source de profits mutuels. Multipliez, étendez vos entreprises, surtout ne vous laissez pas décourager par les difficultés des débuts : les débuts sont toujours difficiles.

Vous fonctionnaires, protégez les Marocains comme vous protégeriez vos propres nationaux. Faites qu'en rentrant chez eux, ils puissent raconter vos bons procédés, votre équité et votre urbanité. Souvenez-vous que « ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches ! »

---

(1) Celle-là même que nous avions rencontrée aux portes d'Oudjda.

Vous diplomates, usez de toutes les ressources de votre esprit pour convaincre le Sultan de l'amitié désintéressée et sincère de la France.

Persuadez-lui qu'elle n'en veut ni à sa personne ni à son empire. Aidez-le à obtenir chez lui la paix et la sécurité, et vous en ferez un allié d'autant plus précieux, qu'il ne sera jamais à craindre.

Vous avez affaire à un souverain jeune, actif, plein d'intelligence et de cœur, mais que la rigueur de vos procédés a aigri et rendu méfiant.

Appliquez-vous donc à gagner ce cœur effarouché et à effacer de son esprit cette conviction affligeante que « tout européen est un exploiteur et un spoliateur. »

Et ainsi, peu à peu, par les efforts combinés des uns et des autres, vous créerez entre le Maroc et vous une série de points de contact qui se convertiront en communauté d'intérêts, puis en solidarité et vous rallieront ce riche pays bien plus vite et bien mieux que ne pourraient le faire des promesses ou des menaces.

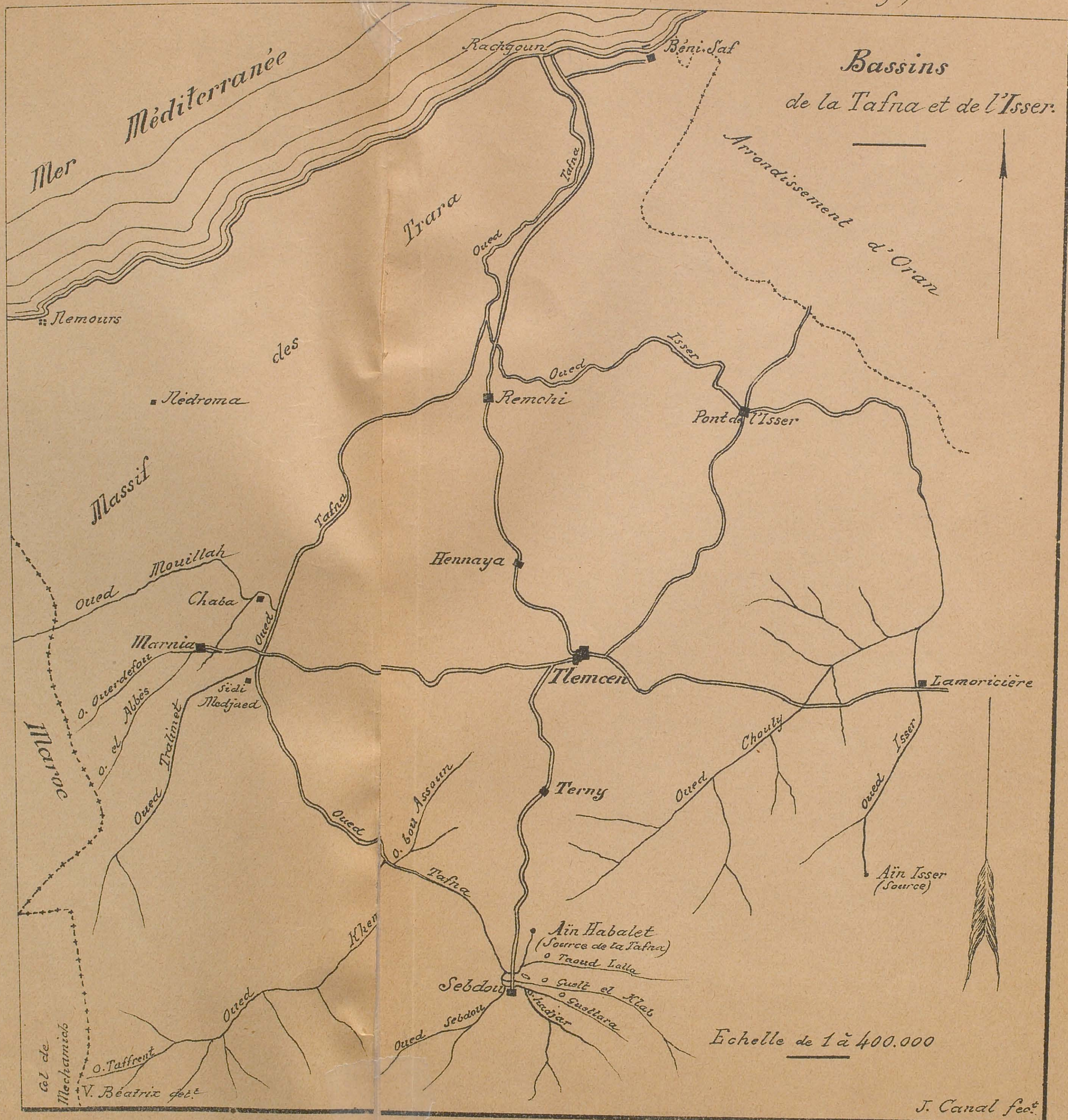
Puisse la France comprendre que ces annexions-là valent mieux, que celles où elle est obligée d'entretenir une armée dispendieuse et un personnel nombreux.

Puisse-t-elle se convaincre aussi qu'à se faire la protectrice des Arabes, je dirai plus — le champion de l'Islamisme — elle peut aspirer à la domination du monde, pour laquelle elle semble avoir été créée !

Nédroma, Novembre 1888.

MHAMMED BEN RAHHAL.

Monographie de l'Arrond^t. de Tlemcen (1er Trimestre 1889.)



MONOGRAPHIE DE L'ARRONDISSEMENT DE TLEMCEN

(Suite)

DEUXIÈME PARTIE

LE TELL

CHAPITRE Ier

BASSIN DE LA TAFNA

Dans les chapitres qui précèdent, nous avons décrit successivement la zone littorale de la région de Tlemcen et tout ce qui se rapporte au versant méditerranéen, ce pays des Trara, dont Nédroma est le chef-lieu géographique et Nemours le port maritime.

Nous allons maintenant franchir la chaîne des montagnes qui sépare cette première zone du reste du Tell, et pénétrer avec le lecteur dans le cœur du pays.

L'hydrographie de l'arrondissement comporte deux bassins principaux : celui de la Tafna à l'ouest et celui de l'Isser à l'est ; ces deux cours d'eau se rejoignent à quatre kilomètres au nord du village de *Montagnac* (Remchi), et de là se confondent, en conservant le nom de Tafna (le plus important des deux), pour aller jeter leurs eaux inutilisées à la mer, en face de l'île de Rachgoun.

Tous ceux qui jetteront un coup d'œil sur une carte du pays, seront frappés de la forme géométrique du cours de ces deux rivières, dont les sources sont sensiblement à la même distance de la mer, à 30 kilomètres au sud de Tlemcen, l'une au sud-est, l'autre au sud-ouest. Chacune d'elles décrit une demi-circonférence autour de Tlemcen, qui se trouve être le centre de symétrie de ces deux figures.

Exactement à 30 kilomètres au nord de cette ville, elles viennent se joindre, en leur confluent, et se diriger ensuite en une seule et même branche vers la mer, en traversant, avant de l'atteindre, ces gorges abruptes qui séparent la plaine de Remchi de celle de Sidi Amara.

De cette façon, si l'on considère, sur la carte, l'ensemble des deux cours d'eau depuis leur origine jusqu'à leur confluent, en prenant de Tlemcen comme centre, une ouverture de compas de 30 kilomètres de longueur qui formera le rayon, et en décrivant ainsi une circonférence autour du centre, on suivra à très peu de chose près les cours de l'Isser et de la Tafna.

Cette particularité graphique mérite d'être mentionnée.

Les bassins de la Tafna et de l'Isser, avec leurs nombreux affluents, arrosent donc le Tell tlemcénien.

On donne, en Algérie, le nom de Tell à la région tourmentée, montagneuse, accidentée, mais labourable, fertile, arrosée par d'importants cours d'eau et colonisée par l'élément européen; celle où le colon trouve à différentes altitudes des terres exceptionnellement productives, des richesses naturelles considérables et des conditions climatériques analogues à celles de son pays natal.

Le Tell est limité au nord par le rivage de la mer, et au sud par les *Hauts-Plateaux*, steppes arides, couvertes d'alfa, sans autres cultures possibles ; séries de plaines ondulées, de cuvettes sans écoulement, qui sont demeurées le domaine exclusif de l'Arabe nomade et pasteur. La région tellienne est couverte de montagnes, de collines, de plateaux et traversée par de longues vallées et de vastes plaines, offrant un aspect des plus variés.

Les anciens disaient que le Tell était le grenier de Rome ; les contemporains en ont fait, non seulement le grenier, mais aussi le cellier de l'Europe car, depuis quelques années, la culture de la vigne y a pris une extension extraordinaire.

Nous allons donc passer en revue les richesses naturelles du Tell tlemcénien avec ses accidents géographiques et les détails historiques du pays, depuis la chaine littorale des Trara jusqu'aux premières pentes des Hauts-Plateaux. Celte deuxième zone a une largeur moyenne de 90 kilomètres carrés, entre la frontière du Maroc et Tatfaman, et autant de profondeur, ce qui lui donne une superficie de 8100 kilomètres carrés.

I. — COURS DE LA TAFNA

Le Tafna est le fleuve Siga des Anciens. Les Romains le désignaient sous le nom de *flumen sigensis*. Son nom arabe de Tafna lui vient d'une tribu dont le territoire est situé entre le village de Montagnac et la plaine de Sidi-Amara.

Elle prend sa source dans la pittoresque grotte d'*Aïn-Habalet* (la source des cordes) située à 6 kilomètres au nord de Sebdou. Les eaux sortent avec fracas du fond de la grotte qui s'ouvre comme une caverne sous une immense voûte de calcaire ; le bruit que font ses eaux, surtout en temps de crue, en bondissant dans un lit de gros blocs et de galets, lui a valu le nom de : *oued el Khouf* (rivière de la peur). Elle coule sur un plateau pendant quelques centaines de mètres et tombe ensuite de cascade en cascade, sur un lit d'incrustations calcaires, jusque dans la plaine de Sebdou. A un kilomètre de ce village, elle tourne brusquement vers l'ouest et va arroser la vallée des Béni-Snous, parfois très encaissée, étroite mais fertile et surtout très accidentée, sur les bords de laquelle s'élèvent les villages kabyles de Tefessera, Tléta, Zara, Béni-Badel et Sidi-Yaya du Kef. Elle passe ensuite à la smala de Sidi Medjaed, défendue par un escadron de spahis, et débouche alors dans la vaste plaine de Marnia, après un premier parcours d'environ 60 kilomètres. De ce point, elle se dirige vers

le N.-E. et passe à Blad-Châba, autre smala de spahis, qui surveille le côté nord de la plaine. Elle arrose les territoires d'Hammam Bou-Ghrara, des Zénata et de Remchi. A partir de son confluent avec l'Isser elle prend la direction nord, arrose les territoires de Sidi-Amara, de la Platrière, de Béni-Ghanem (ferme Nony), de Takembrit et de Rachgoun, où elle se jette à la mer, en face de l'île de ce nom.

Entre Remchi et Sidi-Amara, en un point connu sous le nom de : *Pierre du chat*, la Tafna n'a pu se creuser un passage qu'en rompant la digue de hautes collines qui barrait son cours. En cet endroit, et sur quelques kilomètres de parcours, elle coule bruyamment entre deux hautes murailles, escarpées, serrées ; gorges étroites et abruptes qui semblent ne la laisser passer qu'à regret, mais qu'elle a fini par percer pour déboucher dans la plaine de Sidi-Amara.

Plus loin, à partir de la Platrière, la vallée se rétrécit de nouveau, et la rivière, qui a repris son calme, coule lentement, sans grande pente en décrivant les méandres les plus capricieux.

A quatre kilomètres en amont de son embouchure elle baigne, sur trois côtés, le pied d'un monticule, *Takembrit*, qui domine son cours, et sur le sommet duquel les anciens avaient élevé une ville célèbre dans les annales de l'antiquité.

C'était *Siga,* l'ancienne capitale du roi Syphax chef des Numides Masséssyliens, qui reçut en cette ville la visite de *Publius Scipion*, général romain qui guerroyait en Espagne en l'an 206 de Jésus-Christ.

C'est pendant cette entrevue célèbre que le général Romain et le chef Africain contractèrent une alliance offensive contre Carthage, alliance adroite qui devait assurer les derrières de Rome et préluder aux guerres Puniques en assurant à Syphax une partie des dépouilles de Carthage.

Depuis Siga jusqu'à la mer, la rivière était navigable pour les galères dont le tirant d'eau était insignifiant comparativement à celui de nos vaisseaux modernes.

Actuellement une forte barre de sable empêche l'accès de la rivière, mais au-delà de cette barre et sur plusieurs kilomètres en amont, les eaux, arrêtées à leur débouché sur la mer, ont

formé un bras de rivière de 150 à 200 mètres de large avec un fonds constant de 7 à 8 mètres de profondeur. Elle a ainsi l'aspect d'un lac.

II — Traité de la Tafna

Il est un fait entre tous qui a rendu, de nos jours, le nom de la Tafna assez retentissant : c'est le traité conclu sur ses bords le 30 Mai 1837 entre le général Bugeaud et l'Émir Abd-el-Kader.

L'établissement militaire de la Tafna avait été créé en avril 1836 dans les circonstances déjà décrites (1) ; il avait coûté 600,000 francs, et, malgré tous les soins hygiéniques donnés à nos soldats, les fièvres palustres les décimaient.

Une garnison de 500 hommes, commandée par le capitaine Cavaignac, avait été enfermée dans le Méchouar de Tlemcen avec cent jours de vivres, au bout desquels elle mourrait de faim, bloquée par les troupes de l'Émir. Elle souffrait horriblement dans cette étroite enceinte, plutôt tombeau que prison, car elle était séparée du reste du monde.

Le ravitaillement de cette citadelle, objet constant des préoccupations de la Division à Oran, avait déjà causé certains incidents équivoques, notamment celui de l'intervention d'Ab-el-Kader lui-même, qui se chargea de ravitailler la garnison pour trois mois, moyennant la livraison d'un chargement de soufre, de plomb, d'acier et autres munitions de guerre, que le général Brossard, alors commandant la Division, eut le triste courage de livrer à notre mortel ennemi.

Pour cacher les trafics de cette inavouable négociation, le ravitaillement de Tlemcen fut présenté dans le public comme ayant lieu au prix d'une somme d'argent que l'on devait compter à l'Émir par l'intermédiaire de son oukil, le juif Ben-Douran.

---

(1) 1re partie, Ch. II, Combat de Sidi-Yacoub.

Le ravitaillement fut en effet effectué par les soins d'Abd-el-Kader, mais le général Brossard qui était passé en Espagne et de là avait gagné Paris, fut arrêté par ordre du maréchal Soult, ministre de la guerre, et déféré au Conseil de guerre à Perpignan.

C'est sur ces entrefaites que le général Bugeaud revint à Oran avec des instructions directes du gouvernement de la Métropole et des pouvoirs mal définis, indépendants de ceux du général de Damrémont gouverneur général.

Bugeaud amenait des renforts d'infanterie et des chevaux et mulets pour la cavalerie et le train. Vers les premiers jours du mois de mai 1837, il se mit en marche pour Tlemcen, précédé de proclamations qui appelaient les Arabes à réfléchir sur les moyens puissants que nous comptions employer cette fois pour les vaincre.

Le corps expéditionnaire commandé par Bugeaud était ainsi composé :

Première brigade. — Général LEYDET.

1er régiment de ligne ;
3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

Deuxième brigade. — Général RULLIÈRE.

23e de ligne ;
24e de ligne.

Troisième brigade. — Colonel COMBES.

47e de ligne ;
62e de ligne.

Cavalerie

2e régiment de Chasseurs d'Afrique ;
Spahis réguliers ;
Douair et Sméla.

Artillerie

Deux batteries de pièces de montagne, 12 pièces avec leur matériel et un effectif de 329 hommes.

Génie

Détachement de 64 hommes, dont 4 officiers.

Transport des subsistances

550 mulets du Train, plus 300 chameaux de réquisition.

En tout, 9,000 hommes.

Il gagna ainsi Tlemcen et de là le camp retranché de la Tafna. A peine y était-il, que des bruits de paix circulèrent, sans que l'on sût d'où venaient les premières ouvertures.

Ben-Douran parut au camp de la Tafna, et bientôt l'on vit les agents de l'Émir, Si Hamadi-Sakkal, El Bou-Hamedi et Ben Arach, aller et venir entre le camp du général Bugeaud et celui d'Abd-el-Kader.

A l'endroit connu sous le nom de la Platrière, sur les bords de la Tafna, à 12 kilomètres environ de Rachgoun, débouche, venant de l'Est, un affluent de la Tafna : c'est le Faïd-el-Ateuch, qui forme une longue et étroite vallée, fermée du côté des Oulad Kalfa d'Aïn-Témouchent, par un cirque de hautes crêtes. Ce territoire dépend aujourd'hui des Oulhaça Chéraga qui ont formé la commune de Béni-Saf.

C'était le pays natal du Khalifa El Bou-Hamedi. Là, dans ce cirque qui n'a d'issue que le débouché sur la Tafna, à la Platrière, se tenait Abd-el-Kader.

Le règlement des conditions du traité fut rapide et presque aussitôt, le général Bugeaud et Abd-el-Kader prirent rendez-vous pour une entrevue le 1er juin à Faïd-el-Ateuch.

Cette entrevue est typique entre toutes. Nous croyons devoir entrer dans quelques développements sur ce qui s'y passa.

Le général était parti de Rachgoun à la pointe du jour, avec le petit corps d'armée dont il disposait.

A neuf heures du matin, on fit halte dans ce petit vallon que forme le confluent du ravin d'El-Ateuch avec la Tafna, paysage d'un riant aspect, couvert de moissons et de hautes herbes, égayé par le voisinage de la rivière, qui coule entre deux haies de tamarix. Là était le lieu du rendez-vous, mais on n'y trouvait que la solitude et le silence. Pas un cavalier arabe ne se montrait à

l'horizon. Les troupes se sentirent humiliées de cette mystification, car il fallut attendre, et on attendit longtemps. Les éclaireurs revenaient sans nouvelles. « Habile à s'entourer de prestige, Abd-el-Kader avait voulu se donner auprès des siens, l'avantage d'une supériorité apparente, et le dédain qu'il affectait à l'égard du chef des infidèles était un calcul de sa politique musulmane. Il était tard, l'Émir ne paraissait pas et, pendant que, tourné en gaîté, le mécontentement des troupes s'évaporait de toutes parts en vives saillies, le général Bugeaud avait peine à dissimuler sa colère. » (1)

Justement impatient, le général s'était éloigné de deux kilomètres environ de sa petite armée pour voir de ses yeux si rien ne venait, lorsque tout à coup, il se trouva enveloppé par de nombreux coureurs arabes.

« Le colonel de Maussion, le chef d'escadron d'État-major Eynard, le capitaine de Martimprey, du même corps, l'interprète Brahemscha, le capitaine de Rouvray, le docteur Ceccaldi et deux officiers d'Administration accompagnaient seuls le général avec quelques cavaliers d'escorte.

Le Khalifat de l'ouest, Bou-Hamedi, arriva en ce moment et s'offrit pour leur servir de guide.

« *Je trouve indécent de la part de ton chef, lui dit le général, de me faire attendre si longtemps et venir de si loin* » et il continua à s'avancer précédé d'El Bou-Hamedi.

Dans ce groupe quelques observations s'étaient élevées sur le danger de se porter si en avant ; il y aurait eu danger bien plus grand à se retirer et c'eut été moins honorable. Il fallait aller chercher Abd-el-Kader jusque dans son camp. » (2)

Enfin, l'Émir paraît au loin avec un magnifique cortège de chefs arabes admirablement montés. Douze ou quinze mille hommes, rangés en bataille à un kilomètre en arrière, formaient une ligne demi-circulaire qui se perdait à droite et à gauche dans les replis du djebel El-Cot.

On signale aux troupes restées sur les bords de la Tafna de reprendre les armes et de s'avancer. Aussitôt les tambours

---

(1) Louis Blanc. — *Histoire de dix ans*

(2) Martimprey. — *Souvenir d'un Officier d'État-Major.*

rappellent, on rompt les faisceaux, et chacun court à son rang pour se mettre en marche.

Cependant, le général et l'Émir s'étaient arrêtés à une certaine distance l'un de l'autre ; ce fut alors auprès de Bugeaud une succession de messages ayant pour but de lui apprendre que l'Émir était malade, qu'il n'avait pu se mettre en route que fort tard ; qu'il serait bon, peut-être, de renvoyer l'entrevue au lendemain.

« Mais le général était à bout de patience et, oubliant la dignité de son rang pour n'obéir qu'aux impétueux conseils de son dépit et de son courage, le général Bugeaud laissant au général Leydet le commandement des troupes et suivi seulement du petit État-major, cité plus haut, se porta résolument en avant. » (1)

Abd-el-Kader était vêtu d'un simple burnous blanc ; il montait un superbe cheval noir que son adresse d'écuyer consommé lui permettait de faire cabrer et marcher par bonds. Quatre nègres suivaient les mouvements rapides du cheval et entouraient leur maître.

Après s'être serré la main à deux reprises différentes, le général et l'Émir mirent pied à terre et s'assirent sur l'herbe, un peu à l'écart, au pied d'une colline. Ils n'avaient auprès d'eux que l'interprète Brahemscha et le juif Maklouf qui assistait l'Émir.

Ce dernier était de petite taille ; il avait le visage sérieux et pâle, les traits délicats et altérés, l'œil vif. Ses mains fines et blanches jouaient avec un chapelet de Khouan suspendu à son cou.

Le général lui parlait de la puissance de nos armes, des moyens de destruction dont nous disposions et de la décision bien arrêtée par le roi des Français d'en finir avec la conquête de l'Algérie. Puis, par une transition habile, il lui faisait entrevoir les bienfaits de la paix et le riche avenir agricole de ce sol d'Afrique si fécond et si mal exploité. (2)

L'Émir ne répondait qu'en articulant négligemment quelques exclamations : « Si Dieu le veut, ou, s'il plaît à Dieu, etc. » Son

(1) Louis Blanc. — O. C.
(2) Martimprey. — O. C.

langage était doux, mais son œil était ardent, et il y avait sur ses lèvres et dans l'expression de son visage une affectation de dédain.

Le Général lui fit observer que le traité ne pouvant être mis en pratique qu'après ratification, la trêve serait favorable aux Arabes puisque tant qu'elle durerait on ne toucherait pas à leurs moissons sur pied, que l'Armée française aurait le droit de détruire dans le cas contraire. « Tu peux les détruire, si tel est ton désir, répondit l'Émir, et je t'en donnerai l'autorisation par écrit, si tu le veux, car l'Arabe ne manque pas de grains. »

Cette réponse ironique ne manquait pas de justesse, car on ne comptait plus les riches moissons brûlées sur pied avant d'avoir fait quelque progrès dans ces luttes épiques de la conquête.

Cependant un incident vint relever la fierté contenue du représentant de la France.

L'entretien terminé, le Général s'était levé tandis que l'Émir affectait de rester assis le laissant debout devant lui.

Blessé au vif par ce procédé hautain, le général lui fit dire par l'interprète Brahemscha qu'en face du représentant de la France, il ne convenait pas qu'il restât assis et, au même instant le saisissant par la main et l'attirant à lui brusquement, il le remit sur pied en lui disant : « Mais relevez-vous donc ! ».

Les officiers français spectateurs de cette scène furent charmés de cette inspiration d'une âme impérieuse et intrépide ; mais les Arabes, par un long murmure, laissèrent percer leur étonnement.

Quant à l'Émir, saisi d'un trouble involontaire, il se retourna sans rien dire, sauta sur son cheval et regagna son escorte.

Le général Bugeaud, que rien ne pouvait intimider, s'avança pour mieux juger de l'importance de ce grand rassemblement presque tout composé de cavalerie, pendant que les Arabes, acclamant leur Sultan poussaient un hourrah frénétique, prolongé par l'écho, de colline en colline. Par un hasard des plus singuliers un violent coup de tonnerre y répondit, faisant ainsi cesser ces indécentes clameurs.

Le soir même les troupes françaises étaient rentrées au camp de Rachgoun.

Les clauses contradictoirement débattues du traité de la Tafna étaient les suivantes :

1° Évacuation de Tlemcen et cession d'une partie du matériel qui s'y trouvait ;

2° Évacuation de l'établissement de la Tafna ;

3° Autour d'Oran, concession à la France d'un terrain ainsi délimité : A l'est, la Macta de son embouchure jusqu'à la sortie des marais ; de ce point une ligne droite aboutissant à l'extrémité est du grand lac salé (Sebgha), prolongée par le bord sud jusqu'à son extrémité occidentale ; de là une perpendiculaire au cours du Rio-Salado, aboutissant vis-à-vis du marabout de Sidi-Saïd ; enfin le cours du Rio-Salado jusqu'à la mer limitait à l'ouest la généreuse concession que l'Émir faisait à la France.

La plaine de la M'léta qui renfermait les territoires de nos fidèles alliés les Douair et les Sméla, était en dehors de cette délimitation au grand désespoir de ces braves gens ;

4° Autour de Mostaganem et d'Alger, le traité restreignait notre domination dans les mêmes proportions.

Voici, au surplus, le texte même de ce néfaste traité :

Article premier. — L'Émir Abd-el-Kader reconnaît la souveraineté de la France en Afrique.

Art. 2. — La France se réserve, dans la province d'Oran :

Mostaganem, Mazagran et leurs territoires ; Oran, Arzew, plus un territoire délimité.

Dans la province d'Alger : Alger, le Sahel, la plaine de la Mitidja avec Blida, Koléa et leur territoire.

Art. 3. — L'Émir administrera la province d'Oran, celle de Tittery et la partie de celle d'Alger qui n'est pas comprise, à l'ouest, dans les limites indiquées à l'article 2.

Il ne pourra pénétrer dans aucune partie de la Régence.

Art. 4. — L'Emir n'aura aucune autorité sur les musulmans qui voudront habiter sur le territoire réservé à la France ; mais ceux-ci resteront libres d'aller vivre sur le territoire dont l'Emir a l'Administration, comme les habitants du territoire de l'Emir pourront s'établir sur le territoire français.

Art. 5.— Les Arabes vivant sur le territoire français exerceront librement leur religion. Ils pourront y bâtir des mosquées et suivre en tous points leur discipline religieuse, sous l'autorité de leurs chefs spirituels.

Art. 6. — L'Emir donnera à l'armée française : trente mille fanègues d'Oran de froment, trente mille fanègues d'Oran d'orge, cinq mille bœufs. Cette livraison se fera à Oran par tiers.

Art. 7. — L'Emir achètera en France, la poudre, le soufre et les armes dont il aura besoin.

Art. 8. — Les Koulouglis qui voudront rester à Tlemcen, ou ailleurs, y possèderont librement leurs propriétés et y seront traités comme les Hadar.

Ceux qui voudront se retirer sur le territoire français pourront vendre ou affermer librement leurs propriétés.

Art. 9. — **La France cède à l'Emir : Rachgoun, Tlemcen, le Méchouar et les canons qui étaient anciennement dans cette citadelle.**

Art. 10. — Le commerce sera libre entre les Arabes et les Français, qui pourront s'établir réciproquement sur l'un ou l'autre territoire.

Art. 11. — Les Français seront respectés chez les Arabes, comme les Arabes chez les Français.

Les fermes et les propriétés que les Français auront acquises ou acquerront sur le territoire arabe leur seront garanties.

Ils en jouiront librement, et l'Emir s'oblige à rembourser les dommages que les Arabes leur feraient éprouver.

Art. 12. — Les criminels des deux territoires seront réciproquement rendus.

Art. 13. — L'Emir s'engage à ne concéder aucun point du littoral à une puissance quelconque, sans l'autorisation de la France.

Art. 14. — Le commerce de la Régence ne pourra se faire que dans les ports occupés par la France.

Art. 15. — La France pourra entretenir des agents auprès de l'Emir et dans les villes soumises à son administration, pour servir d'intermédiaires près de lui aux sujets français, pour les

contestations commerciales ou autres qu'ils pourraient avoir avec les arabes.

L'Emir jouira de la même faculté dans les villes et ports français.

Ainsi, la paix était faite ; mais à quel prix ! La France donnait à l'Emir toute la province de Médéa, la région de Mascara et retirait ses troupes de Tlemcen, en détruisant, peu après son édification, l'établissement de la Tafna qui avait coûté tant d'or et de sang.

La colonie était dès lors cernée par deux ennemis implacables : Abd-el-Kader d'une part, Achmed-Bey de l'autre. Tous ces vastes territoires, en dehors des quelques points occupés par nous, étaient livrés à Abd-el-Kader, depuis la province de Constantine jusqu'à la frontière du Maroc.

Le traité lui donnait plus encore : il lui donnait du temps ; et la France apprit bientôt à ses dépens qu'avec du temps et du génie, le fils de Mahi-Eddin savait tout créer et tout entreprendre.

Le général Bugeaud fut désavoué par les Chambres, par l'opinion publique et surtout par l'Armée d'Afrique, dont le gouverneur général se fit l'éloquent interprète :

« Cette convention semble inexplicable, s'écriait le général Damrémont resté étranger à ces négociations ; elle soulève mille objections ; on recherche les causes qui ont amené un résultat aussi imprévu, aussi fâcheux et les conséquences qui s'en suivront pour la puissance et la durée de notre établissement dans le nord de l'Afrique.

» Cette convention rend l'Emir souverain, de fait, de toute l'ancienne Régence d'Alger, moins l'espace étroit qu'il lui a plu de nous laisser sur le littoral, autour d'Alger et d'Oran. Elle le rend souverain indépendant, puisqu'il s'est affranchi de tout tribut, que les criminels des deux territoires seront rendus réciproquement et qu'il entretiendra des agents diplomatiques chez nous, comme nous en entretiendrons chez lui.

» Et c'est lorsqu'on a réuni à Oran 15.000 hommes de bonnes troupes, bien commandées, abondamment pourvues de toutes choses ; lorsque des dépenses considérables ont été faites, lorsqu'une guerre terrible, une guerre d'extermination a été annon-

cée avec éclat, que, sans sortir l'épée du fourreau, au moment où tout était prêt pour que la campagne s'ouvrit avec vigueur, c'est alors, dis-je, que tout à coup on apprend la conclusion d'un traité plus favorable à l'Emir que s'il avait remporté les plus brillants avantages, que si nos armées avaient essuyé les plus honteux revers, que pouvait-il exiger ; que pouvait-on lui accorder de plus, après une défaite totale ? »

Le 4 juin, après avoir détruit et évacué les fortifications de Rachgoun si péniblement édifiées, le corps expéditionnaire fut dirigé sur Tlemcen et de là rentra à Oran.

L'héroïque garnison du Méchouar, ce bataillon d'élite commandé par le capitaine Cavaignac, qui avait enduré, pendant un si long blocus, toutes sortes de privations, rentra enfin à Oran avec quelques centaines de Kouloughis fidèles qui fuyaient le despotisme de l'Emir. Un bataillon du 47e de ligne fut laissé au Méchouar jusqu'au 12 juillet, jour où l'on fit la remise aux troupes de l'Emir de cette citadelle si longtemps convoitée et que la guerre ne leur eût jamais donnée.

Le capitaine Cavaignac fut alors promu chef de bataillon, grade qu'il n'avait pas voulu accepter, tant que la promesse d'avancement d'un grade à tous les officiers de son bataillon n'avait pas été tenue.

C'est ainsi que fut conclu le traité de la Tafna, digne pendant de celui qui devait être signé à Marnia huit ans plus tard, après la victoire d'Isly et qui consacrait, de la façon que l'on sait, la délimitation de notre frontière du côté du Maroc.

III. — Affluents de la Tafna

Sur sa rive droite, la Tafna ne reçoit, depuis son origine jusqu'à la plaine de Marnia, que des petits cours d'eau torrentueux de peu d'importance, descendant des montagnes en temps de crue et souvent à sec pendant l'été.

Dans la plaine de Marnia et de Remchi, elle reçoit : 1° l'oued Barbata ou Souffinirof, qui a son origine dans la forêt d'Ahfir, passe à Aïn-Sabra et se jette dans la Tafna au-dessous d'Hammam-bou-Ghrara.

2° L'oued Guettara, un peu plus bas, auquel les rouliers ont donné le nom de : *ravin des voleurs*, à cause de sa profondeur très encaissée.

3° L'oued Zitoun, qui reçoit lui-même l'oued Bou Messaoud, sa branche principale, et qui descendent, le premier d'Ahl-Zelboun et le second des Béni-Mester.

4° L'oued Isser, appelé quelquefois l'Isser occidental, dont la description viendra plus loin avec les détails quelle comporte.

5° L'oued Lomba, dans la plaine de sidi Amara ; enfin, 6° le Faïd-el-Ateuch, qui se jette dans la Tafna à la Platrière.

Sur sa rive gauche, la Tafna reçoit : 1° l'oued Taout-Lala, qui prend sa source près de Temfouret, arrose des jardins et la prairie de l'Etat dite : Merdja ; cet oued reçoit, à droite dans la prairie, un petit cours d'eau, l'oued Deïlan. Le Taout-Lala coule de l'est à l'ouest jusqu'à son confluent avec la Tafna, situé au milieu d'un petit bois. Son cours est de 8 à 10 kilomètres bordé en partie par des jardins et des lauriers-roses.

2° L'oued-Sebdou, qui prend sa source à *Raz-el-Oued Sidi-el-Frid*, coule vers l'est sur une longueur de 4 à 5 kilomètres, contourne le côté nord du fort de Sebdou et se dirige ensuite vers l'ouest où, après deux kilomètres de parcours, il se jette dans la Tafna, au lieu dit : *Melk-el-Louidan*. L'oued Sebdou reçoit à droite : L'oued-el-Hadjar dont l'origine remonte vers le sud, jusqu'au défilé de Djebs et côtoie la route d'El-Aricha. L'oued Guettara, qui prend sa source à *Guelt-Faradji* et se joint à l'oued-el-Hadjar pour former une cascade d'une dizaine de mètres de haut, formée par un ressaut de rochers à l'entrée de Sebdou. L'oued Guelt-el Klab est un troisième affluent de l'oued Sebdou ; il prend sa source à sept ou huit kilomètres au S.-E. du village dans un défilé du même nom.

3° L'oued Tafrent, qui a son origine sur le versant oriental du Raz-Asfour de Gar-Rouban, à une altitude de 1589 mètres et porte d'abord le nom d'oued Asfour. Cette première branche se

dirige vers le sud-est et se joint à l'oued ben Aziz près du col de Ramla (point frontière), après avoir reçu les eaux de la source Aïn Lamori. De là, il se dirige vers le nord-est, et reçoit à sidi-Mefla les eaux de la source de Tafrent, qui lui a donné son nom. Il passe près d'un ancien camp retranché en ruines, sur le versant nord du djebel Kadda, entre les sources d'Aïn-Mareb et d'Aïn-Berdade. Il reçoit, un peu au-dessus du village kabyle de Zenaga, l'oued Froussa, formé par la source de ce nom, située sur sa rive gauche ; et à droite, l'oued Hallouf qui arrose le village de Mazer. Toute cette vallée est couverte d'abondantes sources, parmi lesquelles nous citerons : à gauche, Aïn-Tidgar, Aïn-el-Oust, Aïn-Seviroul, Aïn-Bezara, Aïn-Tazarine, Aïn-Chouket, Aïn-Boudfane, Aïn-Tirifis, Aïn-Zroukian, Aïn-Rachia. A droite : Aïn-M'rah, près de Mazer, Aïn-Ladoura, Aïn-Hallouf, Aïn-el-Oust, Aïn-Louriech, Aïn-Méchamich, Aïn-Mali, Aïn-el-Hadjar, Aïn-Taga.

A partir de Mazer, le cours d'eau prend le nom d'oued Khrémis et arrose les villages de : Beni Achir, Oulad Moussa, El Krémis, Oulad Arbi, Beni Hamou, et se jette enfin dans la Tafna, au pied du village de Beni Bahdel et à quelques kilomètres au-dessous de Zara.

L'oued Tralimet, grand ravin très encaissé, se jette dans la Tafna aux abords de la Smala de sidi-Medjaed. Il vient du côté de sidi Zaher, et ses bords sont garnis de tamarix et de lauriers-roses.

La Mouilah prend sa source au Maroc et vient faire sa jonction avec la Tafna près des bains chauds d'Hammam Bou-Ghrara.

C'est le plus fort affluent de la rive gauche. Ce cours d'eau est formé, sur la frontière marocaine, à l'endroit où l'on vient de construire un barrage réservoir pour les irrigations et l'alimentation de Marnia, par deux branches principales, l'une venant du N. O. qui porte le nom de Ras-Mouilah (tête de la Mouilah) et l'autre venant de la plaine des Angad, au sud. Sur une faible partie de son parcours et principalement vers son confluent, on a donné le nom d'oued Bou-Naïm à cette dernière branche, qui n'est autre que l'oued Isly, qu'elle porte plus en amont jusqu'au dessus de la ville d'Oudjda.

On sait que l'Isly a été immortalisé par la brillante victoire remportée le 14 août 1844 par le maréchal Bugeaud sur les marocains.

Nous raconterons plus loin les détails de cette action de guerre mémorable dans les annales de l'Armée d'Afrique et qui eut pour cause, apparente, la construction du fort de Marnia.

La Mouilah reçoit à son tour sur sa rive droite : l'oued Ouerdefou, qui arrose Marnia et sur sa rive gauche, l'oued Bou-Selet qui descend du col de Bab-Thaza.

Les autres affluents de la rive gauche de la Tafna, sont : l'oued Djebel Filhaoucen, l'oued Bou-Kiou, l'oued Dahman, l'oued Chia, l'oued Dieb, l'oued ben Djelloul et l'oued Ecod-el-Mâ, qui descendent du massif montagneux des Trara et dont il a été fait mention antérieurement.

Comme on le voit, le bassin de la Tafna est très étendu, il couvre entièrement les parties nord ouest et sud de l'arrondissement de Tlemcen.

Il arrose les territoires des communes mixtes de Sebdou, Marnia et Remchi ; et vers son embouchure, la commune de plein exercice de Béni-Saf.

CHAPITRE II

SEBDOU

I. — Origine, histoire

La commune mixte de Sebdou a été constituée et remise à l'autorité civile le 1er octobre 1880.

Elle a été formée avec Sebdou, village routier, sorte de colonie militaire qui s'est formée peu à peu au pied de la redoute, et les territoires des Oulad Ouriach (Sebdou), des Beni Hédiel ou Aïn-Ghoraba, des Azaïls (fraction des Béni-Snous), des Ahl bel Ghafer et des Oulad Hammou.

On lui a rattaché par la suite le douar-commune des Béni-Ournid avec le centre de Terni, provenant de la Commune mixte de Remchi, et en dernier lieu, les territoires de Tameksalet, des Oulad Addou et de Zaouïa Sidi Ahmed, prélevés sur le territoire de commandement de Marnia.

Antérieurement à 1880, le cercle de Sebdou était administré par un commandant supérieur, maire de la Commune indigène ; ce poste militaire avait pour annexe El Aricha, qui formait notre avant-garde dans le sud,

Sebdou est situé à 38 kilomètres au sud de Tlemcen, à l'extrémité ouest de la plaine des Oulad Ouriach. Il portait autrefois le nom de *Tafaroua*, nom donné à la plaine qui s'étend à l'est jusqu'à Aïn-Tébouda ; mais, du temps d'Abdelkader, il prit le nom de Sebdou, qui signifie *la lisière*, selon les uns, *terre nue*, *stérile*, selon les autres. Sebdou signifie également dans le langage des anachorètes : cilice en poil de chèvre qui n'est pas garni de bure.

Enfin, Sebdou pourrait bien être une corruption de *Sebdoui*, qui signifie : *prairie dont l'herbe a été broutée en partie par les animaux.*

Sebdou faisait partie de cette ligne de postes fortifiés que l'Emir Abd-el-Kader avait élevés sur la lisière du Tell, afin d'enserrer nos colonnes et qui était jalonnée, dans la province d'Oran, par Saïda, Tiaret et Thaza. Le poste se composait d'une redoute en terre élevée par les Arabes sur un mamelon situé au nord-ouest du fort actuel, sur la rive gauche de l'oued Sebdou, touchant le marabout de sidi-Moussa.

Dans l'intérieur de cette redoute en terre s'élevait une construction rectangulaire en mauvaise maçonnerie, aujourd'hui en ruines, qui est connue sous le nom de : maison du Caïd

Lorsque le général Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie, s'était présenté devant Tlemcen, le 30 janvier 1842, la ville avait été évacuée et le khalifat de l'ouest, El Bou-Hamedi, qui en était le gouverneur, avait violemment expulsé de leurs demeures les habitants : Coulouglis, Hadars et juifs, qu'il avait contraints à le suivre dans sa retraite jusqu'à Sebdou. Cette misérable population, mourant de faim, manquant de tout, s'était logée dans des grottes, sortes de tanières que l'on peut voir encore aux environs de Sebdou et sur les deux rives de la Tafna. Une partie de ces grottes borde le chemin aux abords du pont actuel.

Après s'être emparé de Tlemcen et avoir poussé une pointe chez les Ouled Riah, jusqu'à Sidi Medjaed, où il battit Abd-el-Kader accouru, mais trop tard, au secours de Tlemcen, le général Bugeaud se porta sur Sebdou. Il y arriva le 9 février et détruisit immédiatement le fort après une vigoureuse canonnade.

Comme toujours, Bou-Hamedi ne l'y avait pas attendu : il avait évacué, la veille, ce poste, où l'on trouva sept pièces de canon, dont deux avaient été récemment fondues à Tlemcen.

Les fuyards emmenant avec eux les populations expulsées de la ville s'étaient répandus au loin dans la vallée des Béni-Snous, se réfugiant dans les villages kabyles du Kef, de Bahdel et jusqu'à Mazer, où le général Bedeau ira bientôt les déloger.

Ce dernier, appelé à prendre le commandement de la subdivision de l'ouest, s'installa à Tlemcen, après avoir reçu les instructions du gouverneur général, qui ne tarda pas à regagner Alger.

Arrivé à Tlemcen le 24 février, le général Bedeau se mit immédiatement en campagne.

Pour ne pas laisser à Abd-el-Kader le temps de réagir et pour contrebalancer la présence de l'Emir sur les tribus nouvellement soumises, il descendit vers le nord, traversa les Ghossels et se présenta devant Nédroma, ainsi que nous l'avons vu dans l'historique de cette petite capitale des Trara.

Les Béni-Snous, retranchés dans leurs montagnes, conservaient encore une attitude hostile, continuant à retenir de force les habitants de Tlemcen, empêchés de regagner leurs demeures, que nous avions grand intérêt à repeupler. La colonne du général Bedeau, précédée du goum de Mustapha ben Ismaël, pénètre dans leur pays par la vallée de la Tafna, qu'elle remonte et se dirige sur le village du Kef, où il arrive le 11 mars.

Les habitants ayant fait des préparatifs de défense sur la rive droite de la Tafna, couronnent, au nombre de 5 à 600, les hauteurs escarpées qu'ils supposent inaccessibles.

Le chef de bataillon Mac-Mahon, qui commande le 10° bataillon de chasseurs à pied, reçoit l'ordre de tourner les escarpements par la droite, soutenu par un bataillon du 56e de ligne. La gauche est tournée par le bataillon du 26e de ligne, tandis que les cavaliers Douair et Sméla, commandés par Mustapha ben Ismaël, attaquent par la vallée.

Mustapha fait mettre pied à terre à ses cavaliers et escalade les retranchements. Les autres troupes, qui ont tourné la position, arrivent avec une telle assurance, et profitent si bien de tous les accidents du terrain, que les kabyles du Kef, bien que secourus par les gens des environs, évacuent le village dès la première fusillade. Les rochers qui bordent la Tafna sont traversés rapidement ; les troupeaux sont pris, ainsi qu'une grande partie des familles de Tlemcen retenues en cet endroit, et les défenseurs du village, acculés à un col étroit en opérant leur mouvement de retraite, s'enfuient en laissant 45 cadavres sur le terrain.

Le village est détruit, après avoir été pillé et mis à sac par les cavaliers de Mustapha.

Les autres centres de population, véritables nids d'aigle, perchés dans les gorges de ces difficiles montagnes, épouvantés par ce vigoureux exemple, se rendent à discrétion et sont épargnés,

Seul le village de Mazer, situé au fond de la vallée du Khrémis près de l'oued Tafrent, et qui est atteint par la colonne, le lendemain 12 mars, offre une certaine résistance. Il est enlevé de vive force par un bataillon du 56e de ligne et aussitôt brûlé de fond en comble.

Le 13 mars, le général Bedeau rentre à Tlemcen, ramenant les habitants fugitifs de cette ville, après avoir soumis et pacifié toute la contrée des Béni-Snous qui avoisine Sebdou.

Les troupes qui avaient pris part à cette petite expédition chez les Béni-Snous étaient composées comme suit ;

Un bataillon du 26e de ligne ; Deux bataillons du 56e de ligne ; Le 10e bataillon de chasseurs à pied ; Deux sections d'artillerie de montagne ; 500 cavaliers réguliers du général Mustapha ben Ismaël.

Abd-el-Kader, qui avait fui devant nos troupes, chassé de toutes parts du territoire limitrophe du Maroc, avait pris la direction de la vallée du Khrémis et franchi le col de Méchamich, abandonnant à leur triste sort les Béni-Snous, qui n'avaient cessé de le soutenir. Il s'établit en territoire marocain, dans la belle vallée de Missiouin, au sud et non loin d'Oudjda, vallée qui fait communiquer le Tell avec les Hauts-Plateaux.

C'est là qu'il tenta de reconstituer sa Deïra. Dans sa détresse, il cherchait à se concilier le gouvernement marocain, pressentant sans doute que le règlement de la délimitation de la frontière entre cet empire et l'Algérie ne manquerait pas d'amener des complications qui ne pourraient se dénouer que par la force des armes.

C'est aussi en prévision d'une campagne sur la frontière du Maroc, que le général de Lamoricière, commandant la division d'Oran, envoya, en novembre 1843, le commandant d'Etat-major de Martimprey, étudier le pays le long de la frontière.

« La fondation du fort de Sebdou date de cette époque, dit Martimprey, à qui nous laissons la parole.

» Je fus envoyé avec un bataillon du 15e léger pour reconnaître la direction à donner à la route qui mettrait le poste de Sebdou en communication avec Tlemcen.

» Le capitaine Gaubert, chef du Génie de la subdivision, faisait partie de cette reconnaissance.

» Nous arrivâmes à une mauvaise conclusion, en indiquant un tracé passant par le marabout de Lalla-Setti. On dut, plus tard, au prix de nouveaux travaux, ouvrir la voie par Mansourah.

» L'occupation de Sebdou ne présenta rien de particulier et ne fut pas contestée ; le capitaine de Lcurmel fut chargé d'organiser la nouvelle place et de présider à la construction du fort. »

Ainsi fut fondé Sebdou, en janvier 1844.

(A suivre.) J. CANAL.

GÉNÉRALITÉS NUMISMATIQUES

Il n'est pas de science qu'on ne puisse rattacher par quelque point de la philosophie, et dont l'étude ne puisse être utile à tous ceux qui aiment à généraliser leurs connaissances.

La numismatique est une science qu'on abandonne aux érudits, aux amateurs et aux curieux, tandis que l'application qu'on en peut faire est intéressante pour tous ceux qui ont le goût des sciences, des lettres et des arts.

Et c'est sur cette terre d'Afrique, — si féconde en souvenirs, où abondent les ruines romaines et qui renferme dans son sein tant de trésors ignorés, — c'est en Algérie, qu'on devrait rencontrer le plus grand nombre de numismatistes, désireux de découvrir et de conserver les vestiges du passé, l'histoire la plus authentique des peuples.

Il ne faut pas voir seulement dans les as, les statères et les dariques, dans les monnaies de Syracuse ou celles d'Athènes, un métal frappé dans un temps éloigné, devenu rare parce que les siècles en ont détruit la plus grande partie, et curieux parce que les fragments qui sont arrivés jusqu'à nous sont couverts de rouille et presque effacés.

On n'y prendra un réel intérêt que si l'on trouve sur une pièce de monnaie la trace de l'art naissant dans un

pays où il a produit ensuite des merveilles, si l'on découvre le rapport qu'il y a entre cette monnaie primitive et celle qui a circulé dans des temps de luxe et d'opulence, si l'on peut établir une balance entre la valeur de cette monnaie et celle de la nôtre, et si, par ce moyen, l'on passe à des rapprochements utiles sur l'économie politique, le commerce et les mœurs des peuples.

On voit la monnaie abonder dans un pays , être rare dans un autre ; briller ici par la richesse du métal, là par sa belle exécution. Chez un peuple, elle annonce ses droits et constate sa liberté, elle est chez un autre la preuve de son asservissement ; on l'a quelquefois avilie, en y gravant les titres que la bassesse et l'adulation ont inventés pour la puissance ; plus souvent elle s'anoblit par l'effigie des héros et par celle des bienfaiteurs des hommes.

La monnaie des anciens n'avait pas l'uniformité de la nôtre : consacrée par la Religion et exécutée sous l'influence des arts, elle devient pour nous en même temps historique et poétique Elle poursuit mille sujets d'observations, et il est impossible de l'examiner et de l'étudier, sans se croire transporté soi-même au milieu des pays et des siècles d'où elle nous est parvenue.

La mythologie tout entière respire dans la numismatique. Les dieux nous apparaissent sur le métal qui leur fut consacré : chaque contrée nous a conservé le sien. Athénes nous montre sa Minerve telle que Phidias l'avait sculptée ; La Crète, berceau de Jupiter, offre son dieu à nos hommages ; Apollon tient encore sa lyre dans cette Delphes qu'il remplissait de ses oracles, et le temple détruit d'Ephèse a vu s'échapper de ses ruines la Diane que les médailles apportent jusqu'à nous.

L'étude de la numismatique est surtout nécessaire à l'archéologie.

Les médailles indiquent le nom de provinces, de villes, de municipes, dont sans elles on ignorerait l'existence.

On y trouve des représentations réelles ou allégoriques des évènements ; elles en déterminent l'époque d'une manière certaine.

Elles donnent des séries complètes de rois inconnus dans l'histoire.

Elles offrent les noms et les titres des princes et des magistrats, et présentent leurs portraits fidèles.

On y voit les différentes divinités avec des attributs et des surnoms singuliers, les instruments et les cérémonies de leur culte, le costume des prêtres, enfin tout ce qui a rapport aux usages religieux, civils et militaires.

Les médailles peuvent servir à l'histoire de l'art. On y trouve la représentation de plusieurs monuments célèbres, dont les uns existent encore, dont les autres ont été détruits par le temps.

On peut y suivre les différentes époques des différents styles, prendre une idée des progrès de l'art chez les peuples barbares.

Si les auteurs anciens éclaircissent les monuments, les monuments à leur tour éclaircissent les auteurs anciens. Les uns racontent le fait, les autres en présentent le tableau.

C'est surtout dans la sculpture et dans la gravure des médailles que les anciens sont encore nos maîtres. De constants efforts pourraient enfin nous rendre supérieurs dans cette partie, comme nous le sommes devenus dans plusieurs autres, et c'est en faisant une étude plus particulière de la numismatique ancienne que l'on y parviendra.

C'est en sortant des cabinets des curieux et de l'enceinte sévère des musées, pour se répandre dans les classes, dans les ateliers et dans les bibliothèques, que cette science peut prendre un nouvel essor, et que de sa publicité doit naître sa splendeur.

Nous n'avons pas la prétention de faire un cours de numismatique ancienne ; il nous suffit d'appeler l'attention sur une science qui, depuis le dernier siècle, s'est élevée à

la hauteur de toutes celles que l'on cultive aujourd'hui avec éclat et de prouver que la connaissance des médailles — plus particulièrement des monnaies antiques grecques et romaines — offre aujourd'hui des résultats importants et utiles aux lettres et aux arts, par les veilles et les travaux des savants les plus distingués de notre époque, dignes successeurs des Vaillant, des Spanheim, des Eckhel, des Barthelemy, des Mionnet et des Cohen.

La numismatique se divise comme l'histoire : la numismatique ancienne finit avec l'Empire d'Occident ; la numismatique du moyen-âge commence avec Charlemagne ; la numismatique moderne à la renaissance des lettres.

C'est à la première de ces trois parties que doivent s'appliquer les observations précédentes. Nous ne parlerons point de l'époque moderne, dont les monnaies n'ont, à notre avis, ni caractère spécial, ni grand intérêt.

Nous dirons cependant quelques mots sur la fabrication et sur la valeur comparée des monnaies au moyen-âge, afin de faire ainsi profiter les lecteurs du *Bulletin* du résultat des recherches auxquelles nous ont entraîné la détermination et le classement d'un stock de monnaies du XIIe et XIIIe siècle, qui forment une série de notre modeste médailler.

Charles-le-Chauve avait établi huit hôtels des monnaies, chacun dirigé par un maître, sous l'inspection des maîtres royaux. Les officiers de gardes, contre-gardes, essayeurs, tailleurs, ouvriers et monoyeurs remontent à 1214.

Les ouvriers des monnaies se choisissaient eux-mêmes leurs maîtres ou *rois* ; ils n'étaient justiciables que de ces chefs pour tout délit ou crime qui n'entraînait pas la perte d'un membre, c'est-à-dire pour tout autre que ceux de rapt, meurtre ou incendie ; l'obligation de l'ost et de la chevauchée ne les atteignait point. Le garde de la monnaie devait jurer « que les trousseaux ou piles que li a tailleur

« de la monnaie lui baudra, il le gardera bien et loianmment « et ne le baillera à nulli, fors que as monnoiers qui la « monnoie monnoieront. »

Toutes les pièces étaient frappées au marteau ; l'empreinte recevait sept ou huit coups, qui se nuisaient souvent les uns aux autres, et devaient faciliter la contrefaçon.

Un autre abus dépréciait la monnaie royale, mais on y porta remède, c'était la multiplicité des monnoyages de fiefs ecclésiastiques et laïcs. En 1262, Louis IX ordonna que le roi serait averti quatre mois d'avance par les seigneurs, lorsqu'ils voudraient entreprendre une refonte; ce délai donnait le temps de faire écouler les anciennes monnaies. De plus ce prince restreignit par ses ordonnances le cours des monnaies féodales à la terre du seigneur, réservant le cours général pour la monnaie royale exclusivement. Quant à ceux qui n'avaient pas le droit de battre monnaie, l'usage de toutes espèces, autres que celles du roi, leur fut interdit.

L'alliage commença dès le règne de Philippe Ier. La matière frappée provenait de diverses sources ; on refondait les anciennes monnaies des siècles précédents, on faisait venir par échange des lingots d'argent des pays étrangers, on mettait à contribution les trésors des églises, et l'on exploitait en France quelques mines dédaignées maintenant, comme les mines d'argent de Saint-Dié et celles de l'Argentière.

Louis VII avait le premier fait empreindre des figures pédestres sur la monnaie ; Philippe-Auguste s'y fit également représenter quelquefois. Une pièce du seigneur de Bourbon, que nous possédons, frappée de 1108 à 1180, porte l'effigie et le titre du roi Louis VI ou Louis VII, ce qui arrivait assez souvent sur les monnaies des barons.

La pièce de monnaie appelée *vache* portait au revers : *Pax et honor forquie morlacis.* « Paix et honneur à la tourquie de Morlas », c'est-à-dire à la maison seigneuriale

de Morlas, où, dès 940, les vicomtes de Béarn fabriquaient des monnaies d'or.

Les initiales romaines S. P. Q. R. qu'on lisait sur la monnaie de Champagne, et ces mots au revers : *Roma capud mundi* n'étaient-ils qu'une imitation de médailles anciennes ? La même inscription qui se trouve sur les pièces de Charles d'Anjou, avec le lion surmonté de l'écu de Provence, s'explique naturellement lorsqu'on se rappelle que ce prince fut investi de la dignité de sénateur de Rome.

Quelques deniers tournois du règne de Saint-Louis offrent un dessin dans lequel on n'aurait dû voir, ce nous semble, que l'imitation conventionnelle de l'Eglise abbatiale de Saint-Martin de Tours, lieu où ils furent frappés. On a cru que les *bernicles*, instrument de torture mentionné par Joinville, dans son récit de la croisade en Egypte, y étaient représentés. Il n'est guère plus admissible qu'on puisse retrouver dans ces signes les tours de Castille, comme allusion aux armes de la reine Blanche.

Parmi les monnaies qui avaient cours aux XII[e] et XIII[e] siècles, nous citerons comme monnaies royales :

L'aignel, ou denier d'or à l'aignel, valant 12 sols 6 deniers tournois et portant la figure d'un agneau ;

Le florin d'or, avec les noms de Louis et de Philippe, décoré d'un lis semblable à celui des pièces florentines du même nom ;

L'obole d'or, qui valait 5 sols tournois ;

Le denier : sous Saint-Louis il n'était plus que de billon, c'est-à-dire mélangé de cuivre avec 6 grains et demi d'argent ;

La maille, ou obole, formant la moitié du denier.

La nomenclature des monnaies des barons et des prélats nous entraînerait beaucoup trop loin.

En monnaie de nos jours la valeur moyenne du marc d'argent fin, non monnayé, est d'environ 53 francs. Le poids du marc de Paris n'a pas varié sensiblement, de sorte qu'en comparant ce qu'il valait au temps des croisades avec ce qu'il vaut maintenant, on peut en déduire la valeur approximative du *sol* et du *denier*. [1].

En 1144, lorsque le marc d'argent non monnayé valait 40 sols tournois (ce qui mettait le sol à peu près à 1 fr. 32 cent. de notre monnaie), ce marc pouvait valoir 32 sols parisis (le sol à 1 fr. 65 cent.)

En 1158, lorsque le marc valait 53 sols 4 deniers tournois (le sol faisant environ 99 cent.), ce marc pouvait valoir 42 sols 8 deniers parisis (le sol 1 fr. 24 cent.)

En 1207, lorsque le marc valait 50 sols tournois (le sol faisant environ 1 fr. 6 cent.), ce marc pouvait valoir 40 sols parisis (le sol à environ 1 fr. 32 cent.)

En 1266, lorsque le marc valait 54 sols 7 deniers tournois (le sol environ à 97 cent.), ce marc pouvait valoir 43 sols 8 deniers parisis (le sol à 1 fr. 21 cent.)

On comprend que ces évaluations ne sont qu'approximatives. En appliquant ces évaluations approximatives à divers objets dont les prix nous ont été transmis, on pourra se faire une idée, à peu près exacte, du rapport des mêmes sommes au moyen âge et au temps actuel, si l'on observe qu'elles exprimaient jadis, vu la rareté du numéraire et celle des produits commerciaux, une valeur relative quatre ou cinq fois plus forte que celle traduite ici en monnaie de nos jours.

---

(1) Voir Monteil. *Histoire des divers États*, I. — Sainte Foix. *Essais historiques*, I. — Le Blanc. *Traité des Monnaies*, 160-190. — Tobeissen Dubuz. *Monnaies des barons et prélats.*

— Relativement aux gages et loyers dans les cours du XIIe et XIIIe siècle :

L'entretien d'un cavalier aurait coûté au roi : 7 fr. 63 cent. par jour environ. — Celui d'un cavalier ordinaire 2 fr. 12 cent. (1)

Les gages d'un valet de charrue n'auraient été que de 13 fr. à 14 fr. par an ; le loyer d'une belle maison : 528 fr. par an. (2)

— Relativement au prix des objets mobiliers :

Un sac de charbon se vendait 7 à 8 centimes. — deux bouteilles de bon vin de Soissons 48 cent.

Une aune de belle toile pour draps et chemises ne coûtait qu'environ 1 fr. 32 cent. ; — une belle chemise de dame 1 fr. 41 cent.

La robe la plus riche d'un prince coûtait : 206 fr. 70 cent. ; — une robe simple : 38 francs ; — pour la façon d'une mantille, un tailleur ne pouvait prendre que 1 fr. 6 cent. (3)

— Henri III d'Angleterre, passant à Paris, dépensa 1000 livres pour frais personnels (environ 19,400 fr.).

Au couronnement de Saint-Louis, le vin, la table, la cire, les dépenses de la chambre du roi et de la reine, les gages et livraisons de l'hôtel montèrent à 4,333 livres (environ 91,859 francs.

Pour établir la proportion avec les temps modernes, on peut se rappeler que la ville de Paris seulement dépensa pour le sacre de Napoléon, 1,745,000 fr. et que le sacre de Charles X coûta 1,164,000 francs.

Il nous resterait pour compléter ce rapide examen des valeurs numéraires et des signes représentatifs du com-

---

(1) Beaumanoir. Chap. XXII, page 269.
(2) Legrand, Fabliaux II 336 (1136).
(3) Legrand, Fabliaux II.336 (1136).

merce, à faire connaître les mesures et les poids du moyen-âge ; mais malgré le titre de *Généralités*, sous la complaisance duquel nous avons abrité ces notes, nous avons dépassé les bornes que nous nous étions prescrites ; d'ailleurs les mesures et les poids du moyen-âge ont varié comme les monnaies, et, les monuments ayant péri pour nous, l'impression écrite ne fournit plus qu'une idée vague de l'échelle du passé.

F. DE CARDAILLAC.

Inscriptions inédites de la province d'Oran

AD ALBULAS

M. Bacquès, maire d'Aïn-Temouchent, a découvert, le 1er février dernier, une inscription qui établit la véritable synonymie des ruines romaines sur lesquelles cette ville est assise.

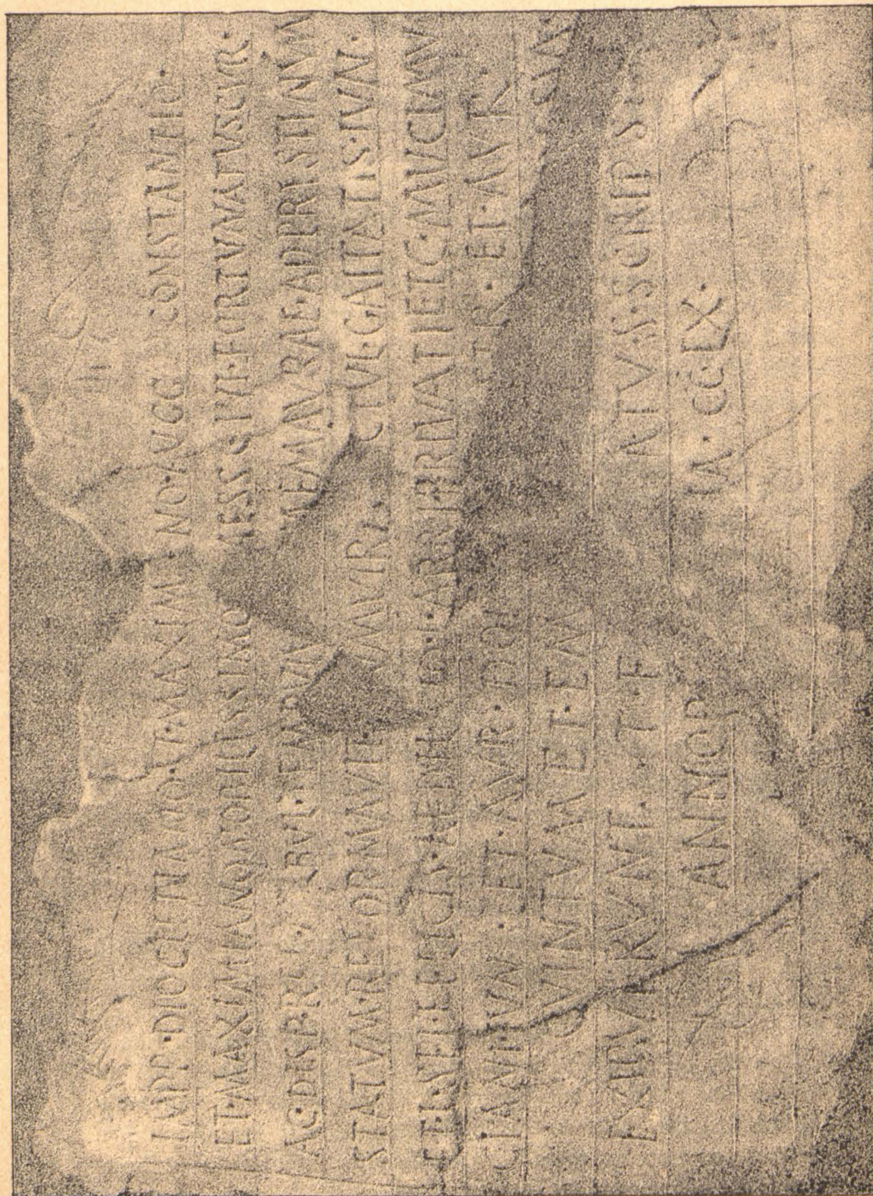
Ces ruines avaient été identifiées, en premier lieu, à celles de Timici, ville de la Maurétanie Césarienne mentionnée dans les *Tables de Ptolémée* et dans l'*Africa Christiana* de Morcelli. Mais cette synonymie ne s'appuyait que sur une certaine ressemblance de son, qui avait fait supposer que le nom de Temouchent n'était que la transcription barbare de celui de Timici. Elle fut abandonnée et remplacée par celle de *Safar*, à la suite de la découverte de deux inscriptions, l'une à Aïn-Temouchent, l'autre à Lamoricière *(Altava)*. La première, publiée au *Corpus I. L. t. III.*, sous le n° 9800, fut relevée sur une pierre sépulcrale où le défunt *Avius* était qualifié de *frater praefecti Safari*. La seconde *(Corpus I. L. tome III, n° 9835)* fit connaître que sous le règne du roi berbère *Masuna*, qui avait pris le titre de *roi des Maures et des Romains*, le préfet de ce prince à *Safar* avait fait édifier le Castrum d'Altava. On en déduisit que les ruines de *Safar*, qui ne pouvait être éloigné d'Altava, devaient correspondre à celles d'Aïn-Temouchent, où l'on avait retrouvé la tombe d'un *frère du préfet de Safar*. Cette synonymie parut acceptable, et elle fut adoptée, mais avec un point d'interrogation cependant, par les épigraphistes français et allemands.

Mais voici que la découverte de M. Bacquès vient mettre à néant l'une et l'autre de ces identifications, en révélant le véritable nom de l'antique cité.

La pierre qui porte l'inscription mesure 0m65 de haut. Elle a été trouvée, en cinq fragments, dans les déblais d'un égoût en construction, à 200 mètres environ à l'ouest de l'avenue qui relie la ville à la gare. Elle est très endommagée : un grand nombre de lettres ont disparu, mais la partie la plus importante de l'inscription est heureusement intacte.

En voici le fac-simile photolithographique :

N° 1123.



Impp(eratoribus duobus) Diocletiano et Maxim[ia]no Augg

(ustis duobus) [et] Constantio et Maximiano Nobilissimo (pour Nobilissimis) [c]aess(aribus duobus), C(aius) Iul(ius) Fortunatus cur(ator) ac disp(unctor) reip(ublicae) [A]lbul(ensium) tempulu[m] (pour templum) [de]ae maurae ad pristinum statum reformavit, [du]umvir[at(u)] C(aii) Iul(ii) Gaitatis Iun(ioris) et L(ucii) Sei(i) Felicis; Aedilicio L(ucii) Arri(i) [P]rivati et C(aii) Muci(i) Muciani Iun(ioris) et Aur, Dom.....str. et Aur. Quintum et Em.... . ssua ex(h)ibuerunt. T. F....atus scrips[it]. Anno P[rovinci]a (pour provinciae) 260 (de J.-C. 299).

La *dea maura* de cette inscription est une divinité indigène, la *Diana Augusta Maurorum* de l'inscription de Sétif.

On voit que les ruines romaines d'Aïn-Temouchent sont celles d'*Albulae*, la station *Ad Albulas* de la voie romaine de *Calama* à *Rusucurru* de l'Itinéraire d'Antonin, dont la partie comprise dans les limites du département d'Oran est décomposée ainsi qu'il suit par le routier impérial :

Calama.			
Ad Rubrae.........	M. P. — XX	$= 29^{k}5$	
Ad Albulas........	M. P. — XXX	$= 44^{k}$	= A. Temouchent
Ad Dracones.......	M. P. — XIIII	$= 20^{k}5$	
Ad Regias.........	M. P. — XXIIII	$= 35^{k}5$	= Arbal.
Tassacora.........	M. P. — XXV	$= 37^{k}$	
Castra Nova.......	M. P. — XVIII	$= 27^{k}$	
Ballene praesidium.	M. P. — XX	$= 29^{k}5$	
Mina............ ...	M. P. — XVI	$= 23^{k}5$	= Ruines près de Relizane.
Gadaum Castra	M. P. — XXV	$= 37^{k}$	

Le document qui nous occupe est daté de l'année 299 de J.-C. A cette époque, l'empereur Maximien se trouvait en Afrique depuis deux ans. Il y était venu, en 297, pour réprimer les révoltes des Quinquégentiens et des Bavares (1), soulevés depuis 290 et dont les incursions ensanglantèrent la Maurétanie Césarienne. Les inscriptions nous apprennent que les Bavares poussèrent leurs courses jusqu'à Arbal (32 kil. au S. d'Oran), car parmi les tombes trouvées sur ce point, plusieurs ont été élevées à la mémoire d'habitants tombés sous leurs coups « *Qui vi Bavarum passi sunt* ».

(1) On suppose que les Quinquégentiens habitaient le massif du Djerdjera, et les Bavares, les montagnes du Babor (arrondissement de Sétif).

BORNE MILLIAIRE

Quelques jours avant la découverte de l'important document qui précède, M. Bacquès avait envoyé au musée d'Oran un tronçon de colonne trouvé également dans les ruines d'Albulae, à 50 mètres à l'ouest de l'avenue qui relie la ville d'Aïn-Témouchent à la gare. On y lit l'inscription suivante :

N° 1124. IMPCAESARMAV
RELIVSCOMMODVS
ANTONINVSAVGPI
VSSARMATICVSGER
MBRITTANNICVS
BVRGISNOVISPRO
VINCIAMVNITAMI
LIARIA CONLAPSA VE
TVSTATERESTITVIT
PER///////////

Le reste de l'inscription a disparu avec la partie inférieure de la colonne.

Comme on le voit, cette inscription rappelle que l'empereur Commode, après avoir doté la Maurétanie Césarienne de nouveaux villages, fit remplacer par d'autres milliaires les anciennes bornes ruinées par le temps.

Ce document se place entre les années 185 et 191. Il ne peut être antérieur à cette époque, attendu que ce n'est qu'en 185, après sa victoire sur les Bretons révoltés, que Commode prit le surnom de *Britannicus*, et il n'est pas postérieur à 191, car c'est sous les noms de *L. Aurelius Commodus* que cet empereur figure, à partir de cette année, l'avant dernière de son règne, sur les monuments et les monnaies.

La qualification de *pius* contraste singulièrement avec ses cruautés et les désordres de sa vie, mais il affectait pour les dieux une grande vénération et semblait, à ce point de vue, mériter ce titre qu'il se fit décerner par le Sénat.

Quant aux surnoms de *Sarmatique* et de *Germanique*, c'est comme héritier de Marc-Aurèle qu'il les reçut ou les prit.

On sait que pour prévenir le retour des disettes dont Rome avait souffert, Commode avait organisé un service régulier de transports pour amener les blés d'Afrique en Italie. En Maurétanie, le commencement de son règne fut marqué par un soulèvement des populations, qu'il fit réprimer par des légats. Plus tard, dans cette province, une grande impulsion fut donnée, par ses ordres, aux travaux d'utilité publique, notamment en 191, sous l'administration du procurateur Cl. Perpetuus. Les troupes furent employées à construire des routes, à relever les ouvrages militaires dégradés par le temps et à construire de *nouvelles tours* (Corpus I. L. n° 8702), espèces de postes dont on voit encore les ruines le long des anciennes voies romaines et qui formaient sans doute des réseaux télégraphiques. C'est probablement à ce gouverneur qu'était dû le remplacement des bornes milliaires rappelé par notre inscription.

L. Demaeght.

RÉSUMÉ

DES

COMPTES-RENDUS DES SÉANCES DU COMITÉ

SÉANCE DU 8 OCTOBRE 1888

Présidence de M. Demaeght.

ORDRE DU JOUR

Circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique relative au congrès des Sociétés savantes en 1889. Programme des questions qui seront traitées dans le dit congrès. A insérer dans le prochain Bulletin.

Circulaire de M. le Directeur de la *France Commerciale*, exposant le but que se propose d'atteindre cette publication périodique ; il demande que notre société souscrive à cette publication.

Considérant l'état de nos finances, le Comité regrette de ne pouvoir satisfaire la demande qui lui est adressée.

M. le Lieutenant de vaisseau Caron, remercie vivement notre société de l'avoir nommé membre honoraire.

Circulaire de M. le vice-président de la commission du congrès international géographique de 1889.

Echange de Bulletin décidé avec la Société de Géographie de Malte.

Lettres de remerciements de quelques Directeurs d'Ecoles, pour l'envoi des prix destinés aux élèves les plus méritants.

Compte-rendu par M. Bouty, au nom de M. Sabatier, député d'Oran, membre de notre société, au sujet de la mission qui lui avait été donnée de nous représenter au congrès géographique de Bourg, et des discours intéressants qu'il a prononcé à cette occasion. Le Comité décide que des remerciements seront adressés à M. Sabatier.

M. Bédier fait part au Comité, du succès qui a accueilli, dans la région financière, l'idée du chemin de fer transsaharien.

ADMISSIONS NOUVELLES

MM. Legay, capitaine d'Infanterie à Tours ;
Guettier, propriétaire à Aïn-Temouchent ;
Dandoy, propriétaire à Aïn-Témouchent ;
Denis, officier d'Administration à Oran.

RADIATIONS

MM. Albert Graud, Riod, Cugullière, Glin, Perrot, Bonnet.

SÉANCE DU 5 NOVEMBRE 1888

Présidence de M. Monbrun.

ORDRE DU JOUR

Rapport de la Société de Géographie de Lisbonne, reproduisant l'adhésion des Sociétés de Géographie de divers pays au projet de balisage maritime.

M. Bédier est nommé rapporteur des travaux à produire au congrès international de Géographie en 1889.

Projet de cadran solaire présenté par M. Bouty, pour être dressé sur un emplacement à déterminer dans l'intérieur de la ville d'Oran.

Le Comité approuve en principe ce projet ; MM. Coudray et Bouty sont désignés pour la détermination du méridien local qui servira de base à l'établissement du cadran. Le Conseil Municipal sera saisi de cette question, au point de vue pécuniaire. M. Bouty est chargé de rédiger un projet définitif.

M. Monbrun annonce que, sur les propositions de M. Jacques, notre collègue, le Conseil Général du département a voté une subvention de 500 francs, au profit de notre société.

Des remerciements sont votés, à l'unanimité à M. Jacques et à M. Monbrun, son collaborateur dans la même œuvre.

M. le Président fait part d'une allocation de 300 francs votée par le Comité de la souscription de l'épée de M. le Général Négrier ; la moitié de cette somme sera versée au profit du Musée.

Approbation d'une facture de 896 francs relative à l'impression du Bulletin pour les deuxième et troisième trimestre 1888.

Vote d'une somme de 35 francs au profit de M. Bouty, à titre de remboursement pour frais de Poste et de correspondance.

Une somme de 20 francs est alloué à un employé de M. Pousseur, trésorier, pour la confection des quittances trimestrielles.

ADMISSION

M. Steward, vice-consul d'Angleterre à Nemours.

RADIATIONS

MM. Cohen, Beauviel, Brummer, Pujol, Duveyrier.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1888

Présidence de M. Coudray

M. Bouty présente le projet définitif du cadran solaire. Le Comité décide que, vu l'état de nos finances, cette question sera reprise ultérieurement.

M. Bayle, directeur de l'*Atlas colonial*, envoi un numéro du journal *La Géographie*, et sollicite un abonnement ; l'exéguité de nos ressources ne permet pas au Comité de faire cette dépense.

Vote d'une somme de 24 fr. 80 au profit de M. Marignan, libraire, pour solde d'une facture.

Proposition d'accorder des récompenses aux auteurs de mémoires ou écrits intéressant l'histoire générale de la province d'Oran. Vu son importance, cette question sera mise à l'étude.

M. Coudray fait la mention suivante : il propose, à l'exemple de ce qui se pratique dans beaucoup de sociétés de France, que des distinctions honorifiques soient demandées à l'Administration supérieure en recours pour des services rendus à notre Société par quelques-uns de ses membres. Il fait remarquer que notre Société a rendu et rend des services incontestables à la science, à l'Algérie, à la colonisation, etc.

Les autres membres du Comité présents, s'associent aux sentiments exprimés par M. Coudray. Il est décidé que M. Monbrun sera prié de faire le nécessaire.

DÉMISSION

M. Johner, constructeur-mécanicien.

Le Secrétaire général,
BOUTY.

BIBLIOGRAPHIE

LES ÉTAPES D'UN PETIT ALGÉRIEN

DANS LA PROVINCE D'ORAN

LIVRE DE LECTURE PUBLIÉ PAR JULES RENARD

Paris, Librairie HACHETTE & Cie, 79, boulevard Saint-Germain

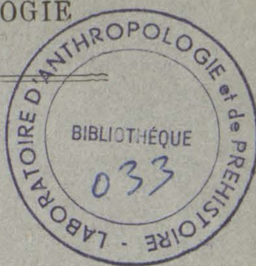
Sous ce titre, M. Renard, membre de notre société, a publié un livre de lecture qui vient d'obtenir le plus vif et le plus légitime succès. Honoré des suffrages les plus autorisés et les plus flatteurs, cet ouvrage est admis aujourd'hui, comme livre classique, dans les trois provinces de l'Algérie et aussi dans un grand nombre d'écoles de la métropole. Sous une forme des plus attrayantes, il contient tous les renseignements qu'on peut désirer sur la géographie et l'histoire de la province d'Oran, les différentes races, les coutumes et le genre de vie des populations, les produits du pays, le commerce, l'industrie, etc.

Aux descriptions vives et colorées, aux narrations pleines de verve et de gaieté qui récréent l'esprit, se mêlent les récits émouvants des principaux épisodes de nos guerres d'Afrique. Les actes d'héroïsme et de sublime dévouement dont l'histoire militaire de ce pays offre de si beaux exemples sont présentés de la façon la plus saisissante et la plus propre à faire germer dans de jeunes cœurs le sentiment du devoir et l'amour de la France et de l'Algérie. Ajoutons que ce charmant petit livre est artistement illustré : quarante gravures d'une exécution parfaite mettent

sous les yeux du lecteur les sites, les races, les monuments, et font pénétrer plus profondément dans son esprit, le souvenir des descriptions qui en sont faites.

En résumé, l'ouvrage de M. Jules Renard réunit toutes les qualités qu'on recherche dans un livre de lecture à l'usage des enfants. Le succès qu'il obtient est donc pleinement justifié et nous y applaudissons avec d'autant plus de plaisir qu'il a été publié sous le patronage de notre société.

SOCIÉTE DE GEOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE
DE LA PROVINCE D'ORAN



BULLETIN TRIMESTRIEL DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE

DOUZIÈME ANNÉE. - TOME IX
FASCICULE XLI. — AVRIL-JUIN 1889

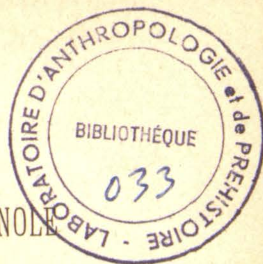
SOMMAIRE

ORAN
Typographie et Lithographie Paul PERRIER, boulevard Oudinot, 15.
1889

DOCUMENTS INÉDITS

SUR

L'HISTOIRE D'ORAN SOUS LA DOMINATION ESPAGNOLE



DIALOGUE

SUR LES

GUERRES D'ORAN

traduit et publié pour la première fois

PAR

R. FRANCISQUE-MICHEL



AVANT-PROPOS

Le petit volume dont nous donnons une traduction rigoureusement littérale constitue une rareté bibliographique. Cité par Ternaux-Compans, il est devenu introuvable, même en Espagne où peu de bibliothèques publiques en possèdent un exemplaire, souvent illisible d'ailleurs, tant par le fait de la mauvaise impression qu'à cause de la déplorable qualité du papier.

Nous n'avons pas à faire ressortir l'intérêt que présente, au point de vue historique, cette relation des campagnes du Comte de Alcaudete ; cette période de l'occupation d'Oran est en effet une des plus glorieuses pour les armes espagnoles, et aussi une des moins connues.

L'auteur, le capitaine Baltazar de Morales fut-il témoin oculaire des faits qu'il raconte ? Il l'affirme, et *l'approbation* officielle semble l'établir ; d'ailleurs, un Cristobal de Morales figure au nombre des capitaines d'infanterie qui servirent sous les ordres du Comte de Alcaudete : malgré la dissemblance de prénom, tout porte à croire que l'auteur a pris part aux évènements dont il fait le récit.

Nous nous bornons à donner une simple traduction sans commentaires du *Dialogue sur les guerres d'Oran ;* nous nous proposons en effet de publier plus tard un manuscrit inédit de la Bibliothèque Nationale de Madrid, manuscrit dû à la plume du licencié Francisco de la Cueva, qui accompagna le Comte de Alcaudete dans ses trois expéditions en qualité de chapelain « avec son fanion blanc et le crucifix à la main. » Nous accompagnerons la publication de cette RELATION d'une étude critique des deux textes au point de vue historique, ces deux documents d'un haut intérêt se complétant en quelque sorte l'un par l'autre.

Le *Dialogue sur les guerres d'Oran,* nous rappelle involontairement le fameux *Dialogue de la langue* qu'on attribue universellement à Juan de Valdes, originaire de Cuença, et qui fut secrétaire de Charles-Quint pour la langue latine. Il existe entre ces deux livres des points de similitude fort singuliers ; en effet, dans le *Dialogue de la langue,* les interlocuteurs se rendent dans une maison de campagne sur le bord de la mer, tout près de Naples, pour discuter de l'origine et du caractère de la langue castillane ; dans le *Dialogo de las guerras de Oran,* les personnages se rencontrent par hasard, dans la cathédrale de Cordoue ; et pour pouvoir causer à leur aise du sujet qui les intéresse, se rendent dans la maison de campagne de l'un d'eux, et passent deux jours à parler du Comte de Alcaudete et d'autres gentilshommes illustres. A part la diversité des sujets, il est certain qu'on trouve, dans ces deux ouvrages, des rapports de langage et de style qui ne peuvent laisser aucun doute sur la tendance de l'auteur du *Dialogue sur les guerres d'Oran* à imiter Valdes. Toujours est-il que le capitaine Baltazar de Morales a écrit comme il a dû parler, en soldat ; et son enthousiasme, qui semble souvent exagéré, est bien excusable, lorsque l'on songe qu'il raconte, en témoin oculaire, des faits d'armes tout à la gloire de la nation espagnole.

La Sénia, près Oran, 8 février 1889.

R. Francisque-Michel.

DIALOGO

DE LAS GVERRAS DE ORAN COMPVESTO

por el capitan Baltazar de Morales, natural de la Rambla, que se hallo en todas las que aqui se tratan del tiempo do los Condes de Alcaudete tuuieron aquella tenencia.

DIRIGIDO A MARTIN ALONSO de Monte mayor.

(?)



CON PREVILEGIO REAL

Impresso en Cordoua en casa de Francisco de Cea Impressor de libros. Año de 1593.

(Fac-simile, en photogravure, du titre du volume Espagnol.)

DIALOGUE

SUR LES

GUERRES D'ORAN

COMPOSÉ

PAR LE CAPITAINE BALTAZAR DE MORALES

Natif de la Rambla

QUI A ASSISTÉ A TOUS LES ÉVÈNEMENTS QUI SE SONT PRODUITS DURANT LE COMMANDEMENT DES COMTES DE ALCAUDETE

Dédié à MARTIN ALONSO DE MONTEMAYOR

AVEC PRIVILÈGE ROYAL

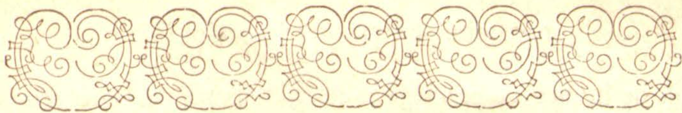
IMPRIMÉ A CORDOUE, CHEZ FRANCISCO DE CEA, IMPRIMEUR DE LIVRES

Année 1593

APPROBATION

J'ai examiné, à la demande de Messieurs du Conseil, ce livre intitulé : *Dialogue sur les Guerres d'Oran*, composé par le Capitaine Baltazar de Morales. C'est de l'histoire véridique, et par la connaissance personnelle que j'ai de beaucoup de faits qui y sont rapportés, je puis juger que ce livre est fidèlement écrit, que beaucoup de gens aimeront à le lire ; et par conséquent, l'impression en peut être autorisée.

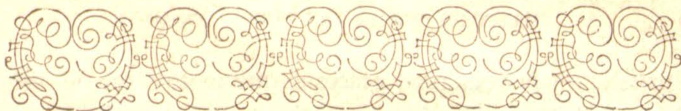
DON ALONSO DE ERCILLA.



PAR LE ROI,

Attendu qu'à votre requête, capitaine Baltazar de Morales, natif de la Rambla, il nous a été rapporté qu'au prix d'un pénible labeur vous aviez écrit un livre intitulé *Dialogo de las guerras de Oran ;* que ce livre doit être très-utile et profitable à la chose publique ; que vous nous avez supplié de vous en accorder, avec l'autorisation de le faire imprimer, le privilège pour dix années suivant notre bon plaisir. Ce livre ayant été examiné par les membres de Notre Conseil, et par son ordre les formalités prévues par notre pragmatique sur l'impression des livres ayant été remplies, il a été décidé que Nous devions vous accorder Notre cédule et Notre approbation. Aussi, Nous vous conférons la licence et faculté, pour une période de dix années qui courront de la présente cédule, de faire imprimer le livre dont il est fait mention ci-dessus et dont l'original soumis à Notre Conseil a été visé et contresigné par Miguel de Ondarza Çavala, son notaire-greffier. Avant qu'il soit mis en vente, vous aurez à le lui soumettre conjointement avec l'original pour qu'il puisse vérifier si l'impression est conforme et pour qu'il ait, par notre ordre, à la corriger d'après ledit original, si besoin est. Nous ordonnons à l'imprimeur dudit livre de ne pas imprimer le titre ni d'en remettre plus d'un seul exemplaire soit à l'auteur soit à toute personne aux frais de laquelle se ferait l'impression, ni à quiconque avant que, tout d'abord, ledit livre ait été corrigé par Notre Conseil. Ces conditions remplies, on pourra imprimer le titre, lequel devra être suivi de l'approbation et de la présente

cédule de licence et privilège ; et ce, sous peine d'encourir les peines édictées par ladite pragmatique et les lois de Nos Royaumes. Nous ordonnons que, pendant ledit laps de temps, aucune personne ne puisse, sans votre autorisation, le vendre ou l'imprimer, sous peine de confiscation des livres, des caractères et presses ayant servi à l'imprimeur, et d'une amende de cinquante mille maravédis pour chaque tirage, amende dont un tiers sera attribué à Notre fisc, un tiers au juge qui prononcera la sentence et le dernier tiers au dénonciateur. Nous ordonnons aux membres de Notre Conseil, Présidents et Conseillers de nos Audiences, Alcades, Alguazils de Notre Maison, Cour et Chancelleries, et à tous les Correjidors, Magistrats, Alcades et Juges quelconques de toutes les cités, villes et villages de Nos Royaumes et domaines, tant actuels qu'à venir, de faire exécuter la présente cédule, dans sa teneur intégrale, et ce, sous peine de dix mille maravédis d'amende au bénéfice de Notre trésor. — Donné à Burgos, le quatorzième jour du mois de septembre de mille cinq cent quatre-vingt-douze années. — Moi le Roi. — Par ordre du Roi, notre maître, Don Luis de Salazar. — Le secrétaire, Çavala.



Dans l'Eglise cathédrale de Cordoue se rencontrent trois gentilshommes, pour pouvoir causer longuement des affaires d'Oran, ils vont passer deux jours dans une maison de campagne appartenant à l'un d'eux, et là racontent tout ce qui est arrivé aux Comtes de Alcaudete, pendant tout le temps qu'ils ont occupé le commandement de cette place.

PERSONNAGES DU DIALOGUE

MENDOZA. — NAVARRETE. — GUZMAN

PREMIER DIALOGUE

MENDOZA. — Combien je me réjouis, Seigneur Navarrete, de vous avoir rencontré, et en aussi bonne compagnie que celle du Seigneur Guzman. En effet, depuis que vous nous êtes revenu, je vous ai cherché maintes fois pour vous dire combien je suis charmé de votre retour ; mais malgré mes efforts je n'ai pu vous rencontrer. Si d'ailleurs on ne m'eût dit qui vous êtes, je ne vous eusse certainement pas reconnu tant vous avez changé depuis le temps où nous allions à l'école.

NAVARRETE. — Je ne saurais dire à quel point je suis content de vous voir, Seigneur Mendoza ; je n'oublie pas et n'oublierai jamais l'amitié passée, et si je désirais revenir dans ce pays, c'était bien pour vous voir, vous et le Seigneur Guzman.

Guzman. — Je vous rend grâces de me mettre sur le même pied que le Seigneur Mendoza.

Mendoza. — Vous le méritez bien, et le Seigneur Navarrete a grandement raison ; il a été fort avisé de se faire accompagner par vous pour lui montrer les dames qui viennent entendre la messe à la cathédrale.

Guzman. — Sur ce point, je pourrais fort peu le servir, peu versé que je suis en cette matière ; au demeurant, le Seigneur Navarette ne veut pas aborder ce sujet, et ses goûts sont tout autres : les hommes qui ont passé par où il a passé ont d'autres aspirations.

Navarrete. — Le fait est que je ne suis pas aussi vieux que j'en ai l'air ; mais les dames ne veulent pas voir les cheveux blancs, qui les ennuient. Voilà pourquoi je ne veux pas m'aventurer auprès d'elles, de peur qu'elles ne me fassent honte ; et d'ailleurs il me faudrait être moins occupé que je ne le suis.

Mendoza. — Quelles occupations avez-vous donc en ce moment ? De soldat, êtes-vous devenu marchand ?

Navarette. — Non certes, je ne le suis pas ; mais si je me croyais capable de faire le commerce, je m'y adonnerais au lieu de faire la guerre, qui est si pénible et rapporte si peu.

Mendoza. — La guerre est-elle si pénible ?

Navarrete. — A ce point, que les mots ne suffisent à le dire ; pour être bon soldat, il faut se donner plus de peine que pour faire n'importe quel métier roturier, et il faut endurer bien de la fatigue.

Mendoza. — Combien je souhaiterais vous entendre raconter les évènements qui se sont passés pendant le temps que vous avez été absent de ce pays ; ce récit doit être plein d'intérêt, et nous qui nous n'avons pas vu, nous aimerions l'entendre de la bouche d'un témoin oculaire.

Guzman. — Je suis persuadé, Seigneur Mendoza, que si vous entendiez ce que le Seigneur Navarrete peut conter, vous vous en réjouiriez au plus haut point, car ce sont des choses vraiment étonnantes.

Mendoza. — Aussi, souhaiterais-je infiniment de passer deux ou trois jours avec le Seigneur Navarrete pour en entendre le récit.

Guzman. — Je vais vous dire ce dont nous sommes convenus à nous deux : si cela vous sied, vous serez le troisième. Nous voulons aller passer trois ou quatre jours à ma campagne, où nous trouverons des fruits en cette saison.

Mendoza. — Oh ! quel plaisir vous me faites en m'invitant ! Et quand partons-nous ?

Guzman. — Mais, tout de suite ; et vous le savez, comme c'est très-près, nous pouvons nous y rendre à pied.

Mendoza. — Du diable si je retourne chez moi ; mais envoyons nos domestiques nous porter des lits, car vous savez combien je suis scrupuleux lorsqu'il s'agit de coucher avec quelqu'un.

Guzman. — Et certes vous avez bien raison, à cause des conséquences que pourrait avoir cette promiscuité.

Mendoza. — Seigneur Guzman, nous sommes tous sains de corps, et il ne s'agit pas de toucher à ce sujet alors que nous avons à parler de choses plus intéressantes. Grand Dieu, que ceci est beau ! Certes, il serait dommage de ne pas consacrer quelque temps à rester dans un si joli endroit. Je vous jure que si cette campagne était mienne, je ne la quitterais jamais, dussè-je perdre tout pour y rester. Qu'en dit le Seigneur Navarrete ? Y a-t-il d'aussi belles choses en Afrique ?

Navarrete. — Comment donc ? Pas même en Europe, quoique en Afrique il y ait beaucoup de campagnes fort belles, les rois de ce pays les aimant beaucoup, et restant au logis la plupart du temps.

Mendoza. — Il semblerait que c'est hier que vous avez quitté l'école.

Navarrete. — Pas précisément, puisque je l'ai quittée en l'an quarante-deux.

Mendoza. — Jésus ! Et cette année-là ?...

Navarrete. — Cette année-là, lorsque le roi de France vint assiéger Perpignan, je quittai Cordoue pour me rendre dans

cette place ; mais l'ennemi s'étant retiré, nous restames par là tous perdus. A ce moment le Comte de Alcaudete, Don Martin, levait des troupes pour aller à Tremecen (1), et je suivis les capitaines qui s'embarquèrent à Carthagène.

MENDOZA. — Vous avez dû bien souffrir avec un pareil homme qui, dit-on, volait et tuait les soldats.

NAVARRETE. — C'est un grand mensonge : j'en sais long sur ce sujet, et je puis vous en parler en connaissance de cause.

MENDOZA. — J'aimerais particulièrement vous entendre sur ce point, parce qu'ici on est persuadé qu'il en est ainsi.

NAVARRETE. — Aussi vais-je vous détromper ; et veuillez remarquer que j'ai été témoin oculaire : je n'omettrai donc rien.

Sortis d'Oran avec les vivres sur le dos par suite du manque d'équipages, nous prîmes le chemin de Tremecen et combattîmes très-souvent les Maures, toujours avec succès. L'année quarante-trois, le jour de Sainte-Agathe, qui est le cinq février, le Comte étant près de Tremecen, le roi maure sortit avec toutes les forces qu'il pût réunir dans son royaume et chez ses voisins ; l'ennemi était si nombreux, que ceux qui avaient été avec l'Empereur à Tunis déclarèrent que ce jour-là le nombre des Maures était encore plus considérable ; ce qui est certain, c'est qu'il nous semblait plus facile de compter les herbes de la plaine que de dénombrer les Maures, car il n'y avait ni colline ni vallée qui n'en fussent couvertes ; et ils étaient tellement serrés que cela nous semblait menaçant ; ils avaient tant de drapeaux et d'étendards que c'était un spectacle admirable.

GUZMAN. — Il y avait de quoi avoir peur.

MENDOZA. — Cela n'a rien d'étonnant ; une armée pareille en face d'une poignée d'hommes !

---

(1) Nous avons scrupuleusement respecté et reproduit l'orthographe espagnole appliquée à tous les noms propres et noms de lieux ; Tremecen pour Tlemcen, Mostagan pour Mostaganem, etc., etc. — Nous ferons d'ailleurs remarquer que les chroniqueurs espagnols ont respecté la prononciation arabe, beaucoup plus que nous qui avons par trop *francisé* la grande majorité des noms géographiques.

NAVARRETE. — Je vous dirai qu'en effet nous n'arrivions pas à 8000 hommes et 200 chevaux, et mal armés nous étions ; tandis que les Maures ont avoué qu'ils étaient plus de 150,000.

MENDOZA. — Et le Comte, que fit-il, en voyant sa vie et son honneur engagés en pareille aventure ?

NAVARRETE. — Ce qu'il fit, ce fut de disposer sa troupe et de marcher à l'ennemi ; et ce, avec tant d'ardeur, que de son côté semblait être la supériorité du nombre.

MENDOZA. — Grande était sa vaillance puisqu'il ne fut pas déconcerté !

NAVARRETE. — Si grande en effet, que je ne crois pas qu'il existe un Espagnol qui eût eu autant de courage ; car peu lui importait d'attaquer à lui tout seul, soit 1000 hommes, soit un homme seul. Telle fut la valeur du Comte que si je ne l'avais vu à l'œuvre je n'y croirais pas ; et en le regardant aller de l'avant avec tant de courage, nous tous nous sentions pénétrés de la même ardeur. Aussi nous rangeâmes-nous rapidement, impatients de combattre. L'ordre de la bataille fut le suivant : Le Comte plaça en avant son fils aîné, Don Alonso, et avec lui ses neveux Don Martin de Cordoba et Diego Ponce de Leon ; puis Don Juan Pacheco et Don Juan de la Cueva, le Noir, et d'autres gentilshommes de marque ; par exemple Alonso Fernandez de Montemayor fils de Diego Ponce de Leon, et Juan Ponce, son frère, et Don Juan de Villaroel, et Don Alonso qui était mestre-de-camp ; en somme, à l'avant-garde se trouvaient les principaux gentilshommes. Le Comte confia à son fils, Don Frant cisco de Cordoba, l'escadron d'arrière-garde et lui-même y priplace. Lorsque nous fûmes bien en ordre, on attaqua les étendards du Roi ; Diego Ponce de Leon, fut le premier qui atteignit les Maures ; mais il les aborda trop vite, fut aussitôt entouré d'une foule d'ennemis et attaqué par tous les cavaliers qui gardaient les étendards et fondirent sur lui : son cheval fut percé de coups de lances et lui-même blessé à la jambe près de la cheville ; il culbuta et tua, avant d'être blessé, un cavalier qui portait un des étendards du Roi. L'étendard tomba à terre ; il était rouge,

avec des franges vertes et en haut une pomme dorée. Don Martin de Cordoba fut désarçonné, son cheval ayant été tué : mais lui-même avait culbuté et tué un Maure qui portait aussi un autre étendard. La rencontre fût fort chaude, et grâce à Dieu, on eut la victoire sans avoir à déplorer d'autres malheurs que ceux que je viens de dire. Encore, furent-ils rapidement réparés, car ces gentilshommes furent secourus et sauvés. Diego Ponce de Leon fut secouru par son fils Juan Ponce qui, lorsqu'il vit son père grièvement blessé, lui retira la lance de la cheville dont l'os était brisé, et le dégagea de son cheval, lequel était traversé de part en part et ne pouvait remuer. Son père lui dit : « Fils, poursuis la victoire que j'ai déjà remportée » ; Juan Ponce, le laissant aux mains de ses valets, rejoignit son frère Alonso Fernandez qui était aux prises avec l'ennemi ; lorsqu'il lui eut dit dans quel état se trouvait leur père, l'un et l'autre devinrent de féroces lions par la bravoure qu'ils montrèrent dans la bataille, tuant des Maures en si grand nombre, que lorsqu'on eut fini de vaincre ils étaient couverts de sang. Rien n'était plus admirable que de voir le Comte marcher à l'ennemi comme un coup de foudre, sur un cheval gris, l'épée haute, frappant de toutes parts ; c'était merveille de voir les ennemis se débander et se sauver devant lui comme les pigeons fuient dans l'air devant le faucon. Il se portait en avant avec une telle furie que nous, qui formions sa garde, nous ne pouvions atteindre aucun Maure, car tous s'éloignaient de l'endroit où il se dirigeait.

Bien que l'avant-garde des Maures eût été mise en déroute, si nombreux ils étaient, que par un mouvement tournant, ils se portèrent vers Don Francisco de Cordoba : et leur attaque fut très violente ; mais heureusement que Don Francisco était là, sans quoi, je crois que cela eut mal tourné pour les Chrétiens.

Guzman. — Alors, il y eut deux batailles le même jour.

Navarrete. — Vous l'avez dit : il y eut deux batailles, car c'est l'usage chez les Maures, bien que leur avant-garde ait été enfoncée, de ne pas se tenir pour battus; il en fut ainsi ce jour-là, et bien que leur avant-garde eut été culbutée et leurs étendards

pris, comme je l'ai dit, ils chargèrent contre l'arrière-garde avec grande vigueur.

MENDOZA. — Que fit donc ce Don Francisco pour que vous l'estimiez tant ?

NAVARRETE. — Il fit continuellement tête à l'ennemi, et en tua nombre de sa main. En le voyant ainsi combattre si valeureusement, tous l'imitèrent ; voilà pourquoi c'est là que les Maures perdirent le plus de monde.

MENDOZA. — J'ai ouï dire que Don Martin, son frère, avait un courage remarquable.

NAVARRETE. — Il n'était pas présent ce jour-là ; mais dans toutes les affaires auxquelles il a assisté, il a toujours montré une extrême vaillance. Il est naturel que les fils d'un tel père soient digne de lui : je ne saurais dire lequel est plus courageux, mais chacun d'eux, par lui-même, semble ne pas avoir d'égal.

GUZMAN. — Et, quelle fut la conséquence d'une bataille si terrible ?

NAVARRETE. — Les Maures vaincus, le Comte entra dans Tremecen et y installa le Roi prétendant à la condition qu'il fût vassal de l'Empereur.

MENDOZA. — Mais quel est donc ce Roi, puisque vous dites que le Roi de Tremecen sortit pour livrer bataille au Comte ?

NAVARRETE. — Voici l'explication : à Oran se trouvait un frère du Roi de Tremecen, qui se nommait Muley-Baudila ; il s'était échappé de chez le Roi son frère qui voulait le faire mettre à mort suivant l'usage : le Comte l'avait recueilli, et il demeura à Oran nombre de jours. Le roi de Tremecen, quoique vassal de l'Empereur, se ligua ensuite avec les Turcs et se révolta contre l'Empereur. Le comte, irrité, supplia l'Empereur de le laisser quitter le Royaume, ce que Sa Majesté autorisa. Ce qui est admirable, c'est que lorsque le Comte sollicita l'autorisation d'entreprendre cette expédition à ses frais, il est certain qu'il n'avait pas 1000 ducats ; on dit que l'Empereur fut stupéfait de le voir se lancer dans cette voie à ses frais, sachant fort bien ce qu'il en coûterait ; mais comme Dieu protège les bonnes inten-

tions, le Comte l'entreprit, et l'argent ne lui manqua pas jusqu'à ce qu'il arrivât à Tremecen. Là, par exemple, on trouva si peu d'espèces que je sais de source certaine qu'il fallut en chercher pour pouvoir manger.

MENDOZA. — De tout ce que vous venez de me dire, voici ce qui m'étonne le plus : La cité de Tremecen était-elle donc si pauvrè qu'elle ne pût fournir aux besoins du Capitaine Général ?

NAVARRETE. — Si la cité n'était pas riche, il s'y trouvait du moins des particuliers possesseurs de grandes fortunes ; mais le Comte était de condition si élevée qu'à celui qui n'avait rien, il donnait sa part de prise que Sa Majesté avait fixée au cinquième de tout ; et il le fit avec tant de largesse, que lorsqu'il quitta Tremecen, il avait déjà donné tout ce qu'il y avait trouvé, métaux précieux, harnachements et vêtements ; le tout avec tant de libéralité qu'il n'y avait personne qui n'en fût surpris ; et s'il avait pu demeurer quelques jours à Tremecen, il fût devenu riche et tous les autres aussi.

GUZMAN. — Pourquoi n'y demeura-t-il pas, puisqu'il y avait des vivres ?

NAVARRETE. — Parce que l'Empereur lui fit parvenir l'ordre d'en sortir, et lui fit savoir qu'il avait besoin des troupes qui s'y trouvaient. Aussi, quitta-t-il Tremecen, en laissant seul le Roi comme vassal tributaire de Sa Majesté. Il avait fait à notre Nation un honneur jusqu'alors inconnu, ce Seigneur pauvre, en entreprenant à ses frais une expédition si dangereuse et si coûteuse, en conquérant un des principaux Royaumes de la Barbarie, lequel s'étend jusqu'à vingt-deux lieux dans les terres. On pourrait dire qu'aucun en Espagne ne s'est élevé plus haut que lui, et que bien peu l'ont égalé ; laissant en arrière tout le passé, si le grand Capitaine Gonzalo Fernandez de Cordoba mérita le titre de Grand, c'est à juste titre, parce qu'il a vaincu nombre de fois les Français, les a chassés du Royaume de Naples; mais ce ne fut qu'avec l'aide des forces du Roi d'Espagne et avec l'aide de l'Empereur Maximilien, grâce auquel il put rompre le cercle des ennemis qui le tenaient presque cerné à Barleta, où, comme

le raconte Jove, il accomplit les exploits que vous connaissez. Je continue cependant : le Comte fut le premier à s'ouvrir un chemin et à pénétrer en Afrique pour en faire la conquête, étendant ainsi la puissance et la réputation de nos Rois, portant la terreur en maints endroits éloignés de nos possessions d'alors. Sans tenir compte des dépouilles qu'il envoya en Espagne, tant en captifs qu'en objets précieux, il est certain qu'il n'est pas dans ce pays de cités ou de lieux importants qui n'aient été marqués par une victoire. Il parvint à recouvrer ainsi une partie de ce que les barbares, dans les temps passés, nous avaient volé pour notre plus grande honte. Dans le château de Alcaudete se trouve une cloche, que le Comte fit porter de Tremecen, où elle servait de lampe dans la Mosquée principale. Elle est fort ancienne, et par les inscriptions qui y figurent, on voit qu'elle nous a jadis appartenu ; elle constituait à Tremecen un affront pour la religion Chrétienne, et maintenant elle est un trophée de la victoire due à la Croix de Jésus-Christ. Il serait trop long de relater les injures subies par les Chrétiens dont il a tiré vengeance et les dommages dont il a tiré réparation.

Mendoza. — Mais non tout cela est fort important, et nous ne souffririons pas que vous gardiez le silence sur ce point.

Navarrete. — Cependant je dois le laisser de côté pour dire combien tout cela est peu de chose en comparaison des avantages que procurerait la conquête de toute l'Afrique, que ne pouvait entreprendre l'Empereur, perpétuellement accaparé par d'autres guerres et ne pouvant conséquemment s'occuper de cette province ; aussi j'ose dire que, avec la seule permission de l'Empereur et à peine aidé par lui, le Comte de Alcaudete a fait les Rois d'Espagne, rois et souverains de la meilleure portion de l'Afrique.

Guzman. — C'était-il donc chose tellement facile que le Comte ait pu l'entreprendre ?

Navarrete. — C'était certes extrêmement difficile ; mais le Comte était rempli de vaillance, avait des projets bien arrêtés et une parfaite connaissance du pays, toutes choses qui aplanis-

sent les difficultés : aussi, était-il certain d'atteindre son but. Toutes les fois qu'il en parlait et montrait sur quelles bases il établissait son raisonnement, il n'y avait pas un homme, fut-il même mediocrement expert dans les choses de la guerre et pas au courant des habitudes de la race maure, qui ne soit convaincu de la réalisation de ce qu'il annonçait. Lorsque nous fûmes plus familiarisés avec ce genre de guerre et avec les choses d'Afrique, nous eûmes encore plus de foi dans l'heureuse issue des desseins du Comte. Aussi était-il écouté religieusement à la Cour et au Conseil de la guerre lorsqu'il parlait des affaires d'Afrique ; mais aussi l'Empereur, ai-je dit, étant fort occupé ailleurs, les émules ne lui manquèrent-ils pas.

GUZMAN. — La meilleure preuve que le Comte a remporté des succès signalés, c'est que l'envie s'est réveillée chez ses émules, et que l'envie ne prend jamais naissance qu'à l'endroit des gens qui ont fait de grandes choses et acquis de la renommée.

MENDOZA. — C'est ce dont se plaint le poète Horace, c'est ce que nous voyons chaque jour.

NAVARRETE. — Or le Comte ayant remporté tant et de si grandes victoires en Afrique, sa gloire venait de ce qu'il avait eu des succès sur des points si différents et situés si avant dans cette région très-étendue. Il alla si loin, qu'il pénétra, en vainqueur, dans la Libye appelée déserte bien qu'elle ne le soit pas du tout, vit et traversa une bonne partie de ses fameuses plaines de sable, tout cela dans le but d'acquérir une plus parfaite connaissance du pays, et pour s'assurer de la réalisation de ses desseins.

GUZMAN. — Cela n'avait pas eu lieu depuis que les Romains ont abandonné l'Afrique pour la dernière fois.

MENDOZA. — En effet : il était inouï de venir, les armes à la main et grâce à des victoires, dans un pays où n'avaient fait que passer quelques rares marchands, poussés par l'appât du gain.

NAVARRETE. — Ce qui constitue un autre et non moins grand titre de gloire pour le Comte, c'est qu'il a toujours man-

qué d'artillerie, de munitions, de vivres et d'argent, toutes choses qui constituent le nerf de la guerre.

GUZMAN. — On le dit du moins.

MENDOZA. — Et avec juste raison.

NAVARRETE. — Ce qui lui fit aussi défaut et par dessus tout, ce fut de n'être point aidé ; ses rivaux lui nuisaient tellement qu'ils dénaturaient la vérité sur les exploits du Comte, lesquels étaient faussement représentés à l'Empereur. Ses faits et gestes, lorsqu'ils étaient portés à la connaissance du César, étaient présentés sous un faux jour, travestis, et non seulement ne paraissaient pas méritoires, mais étaient signalés comme de mauvaises actions. Ses amis, d'ailleurs peu nombreux, n'osaient publier ses exploits parce que ses ennemis les dénigraient aussitôt. Et il pouvait être mis en parallèle avec un capitaine quelconque, quelque grand qu'il soit, lui qui avait conquis un Royaume en Barbarie contre un Roi puissant, souverain légitime, et ayant comme tel tous les avantages possibles ; ce fut une grande chose, dont doivent être fiers tous les compatriotes de ce grand homme. En fait, on peut dire que si peu d'hommes ont été aussi grands que lui, personne ne l'a été davantage.

MENDOZA. — Comme vous aimez le Comte pour faire ainsi connaître ce qu'il a fait, et le célébrer à ce point !

NAVARRETE. — Lui et les siens n'ont pas à m'être reconnaissants de dire la vérité ; plus tard, on dira d'avantage lorsqu'on connaîtra son histoire ; il y aura matière à beaucoup écrire, pourvu que la jalousie ne pousse pas à dénaturer les faits.

MENDOZA. — Il y a un point que je tiens beaucoup à connaître : dites-moi laquelle de ces deux maisons est l'ainée, car l'une et l'autre ont la même origine ? Je voudrais beaucoup le savoir.

NAVARRETE. — Cela je ne puis le dire, parce que je ne le sais pas.

GUZMAN. — J'en ai plusieurs fois ouï parler par mon aïeul avec d'autres vieillards, et je me souviens fort bien de ce qu'ils contaient.

MENDOZA. — S'il en est ainsi, dites nous-le ; puis le Seigneur Navarrete continuera son récit.

GUZMAN. — Ce que les vieillards m'ont conté, c'est que le Seigneur Alonso Fernandez de Cordoba, fils de Don Fernan Nuñez, de Temer et de Donora, Dame du château de Dos Hermanas, gouverneur d'Andalousie, reçut, en récompense des services rendus au Roi et au corps de ville de Cordoue, les tours et le village de Cañete. Il eut deux fils, Martin Alonso et Fernando Alonso. Martin Alonso hérita du Château de Dos Hermanas, ainsi que des salines et des maisons de son père, lesquelles sont près de San Hipolito. Hernando Alonso hérita des tours et du village de Cañete ce qui valait d'avantage que Dos Hermanas.

MENDOZA. — Mais lequel des deux était l'aîné ?

GUZMAN. — Je l'ignore, parce que dans le testament de leur père — que j'ai vu maintes fois, — il n'en est pas fait mention. Les présomptions sont grandes pour considérer Martin Alonso comme l'aîné, parce que c'est à lui qu'échut Dos Hermanas qui venait de son aïeul, et fut le berceau de son père et de son grand-père : c'est ce qui me fait croire qu'il était l'aîné.

MENDOZA. — Je ne suis pas de votre avis, parce que le père a dû donner le plus beau de ses domaines à l'aîné ; or, c'est Hernando Alonso à qui est échu Cañete, c'est donc lui qui doit être l'aîné.

GUZMAN. — N'allez pas si vite ; nous avons vu nombre de pères préférer leur fils cadet, lui donnant le plus qu'ils pouvaient, et en l'état il peut en être ainsi ; et comme il ne pouvait retirer à Martin Alonso ce qui lui revenait de droit, il a donné à l'autre ce dont on lui avait fait présent, laissant ainsi ses deux fils seigneurs de deux châteaux, ce qui à l'époque, avait une grande importance. Aussi ne peut-on dire lequel des deux était l'aîné.

Mais ce que je puis dire, c'est que Martin Alonso épousa Doña Aldonza de Haro, fille de Don Lope Gutierrez de Haro, *el chico*, majordome principal du Roi Don Alphonse le Sage, mariage qui étonna beaucoup de gens, même le Roi.

MENDOZA. — Pourquoi le Roi ?

Guzman. — Voici pourquoi : Don Lope de Haro rencontrant Martin Alonso, se prit d'affection pour lui en le voyant si alerte et si vaillant ; puis il lui dit qu'il désirerait le marier avec sa fille Doña Aldonza de Vizcaya, ce qui lui valut la réponse suivante : « Seigneur Don Lope, je suis aussi bon gentilhomme que vous » ; puis mettant la main sur la garde de son épée, il continua : « tant que je porterai cette épée, je puis me marier avec qui voudra... » Don Lope lui ayant de nouveau affirmé son souhait, Martin Alonso le remercia, et le mariage fut décidé. En l'apprenant, le Roi demanda comment son vassal avait marié sa fille à son insu. Don Lope Gutierrez répondit qu'il ne lui en avait pas donné avis parce qu'il craignait que le Roi ne prît Martin Alonso pour sa propre fille, tant il était bon gentilhomme : ce mariage fut une alliance des plus honorables. Plus tard, au temps du Roi Alphonse XI, les Maures marchèrent sur Castro el Rio, qu'ils cernèrent en grand nombre, d'après ce que disent leurs chroniques ; à cette occasion, toute l'Andalousie se réunit à Cordoue. En conseil, on discuta l'alternative suivante : les uns voulaient combattre les Maures et faire lever le siège de Castro, car il était honteux de perdre une place si rapprochée de Cordoue; les autres disaient que c'était là un projet aventureux, car au cas où les Maures seraient vainqueurs, tout serait perdu : qu'il était préférable de ne rien risquer, et que mieux valait perdre un seul point que tout le pays. Martin Alonso, en brave chevalier, dit que si les assistants engageaient leur parole de gentilshommes de venir à son secours lorsqu'ils apprendraient qu'il est entré dans Castro, il s'engageait, lui, à y pénétrer. Tous le lui jurèrent. Il s'en fut alors à Montemayor où, depuis Dos Hermanas, il avait levé ses troupes, puis à Espejo ; avec tous les gens d'armes qu'il put réunir (suivant la Chronique du même Roi), il sortit d'Espejo, se dirigea vers le camp des Maures, et marcha sur eux avec tant de bravoure et d'impétuosité qu'il arriva jusqu'aux murailles de la place ; mais la porte étant murée, il ne put entrer. Il fallut contourner les murailles jusqu'à une poterne, y décharger les mulets porteurs de vivres ; mais on dut les abandonner ainsi

que les chevaux, dans l'impossibilité où on était de faire passer des animaux par cette voie. C'est ainsi que fut secourue cette place menacée par 150000 hommes. Le Roi maure l'attaqua deux fois ce jour là avec furie ; mais les assiégés se défendirent vigoureusement ainsi que le relate longuement la chronique. Apprenant que Cordoue venait au secours de Castro, le Roi maure leva le siège et se retira. En récompense de ce fait d'armes, le Roi fit à Don Martin Alonso la grâce de lui accorder l'autorisation de placer, dans ses armoiries, la bande avec deux têtes de dragons des Rois de Castille, comme vous pouvez les voir ici dans l'Eglise, sur les portes de la chapelle du Roi Don Alonso le onzième.

MENDOZA. — Et pourquoi ces gentilshommes n'ont ils plus cette bande dans leurs armes comme autrefois ?

GUZMAN. — Voilà pourquoi : toute bande dans des armoiries est un signe de bâtardise ; or, comme ces chevaliers sont légitimes ils ne veulent pas passer pour des bâtards ; chez les Rois c'est simplement un insigne. Je ne l'ai vu porter que comme marque distinctive, quoique toutefois, sur les anciennes portes, elle figure dans les armes de Cordoue.

MENDOZA. — Je suis ravi d'avoir appris tout cela ; mais ditesnous quels événements se passèrent au Campo de la Verdad, et dont s'énorgueillissent les gentilshommes de la maison de Montemayor.

GUZMAN. — Je vais vous le dire : vous savez quel fut le caractère du Roi Don Pedro qui faisait mettre les gens à mort sous le moindre prétexte. Ayant entendu tenir certains propos et sur Don Alonso Fernandez de Montemayor, gouverneur d'Andalousie, fils de Martin Alonso qui avait levé le siège de Castro el Rio, et sur Gonzalo Fernandez de Cordoba qui fut Seigneur de Aguilar, le Roi envoya à Cordoue Don Martin Lopez de Cordoba, Grand-Maître de Calatrava, pour qu'il les fit décapiter. Arrivé à Cordoue le Grand-Maître, constatant qu'ils étaient faussement accusés, n'exécuta pas l'ordre du Roi ; ce dernier en fut tellement irrité qu'il engagea les Maures de Grenade

à s'emparer de Cordoue. Aussi le Roi de Grenade réunit-il les meilleures de ses troupes, et marcha sur Cordoue accompagné du Roi Don Pedro ; or pas un seul chevalier n'avait pris les armes, bien que les Maures soient entrés dans le vieil Alcazar. Ce que voyant, les dames se répandirent dans les rues, pleurant et suppliant les chevaliers de sortir pour résister à l'ennemi. A la fin, ils s'armèrent, sortirent contre les Maures, et les battirent en leur tuant beaucoup de monde. Cette nuit là, les principaux d'entre eux se réunirent en conseil, et élurent pour leur capitaine, par acclamation, Don Alonso Fernandez Montemayor.

MENDOZA. — Mais puisqu'il était gouverneur, à quoi bon l'élire ?

GUZMAN. — Quoique gouverneur, ses pouvoirs n'étaient pas assez étendus, et il fallut une élection, car ils étaient là deux Grands-Maîtres.

MENDOZA. — Et qu'advint-il ensuite ?

GUZMAN. — L'élection faite, il déclara en ville qu'il fallait sortir pour livrer bataille aux Maures ; puis il envoya un messager au Roi Don Pédro pour lui dire que si Son Altesse voulait entrer dans la ville en Roi et Seigneur, Elle pouvait le faire et punir qui Elle voudrait ; mais qu'Elle ne permît pas aux Maures, ennemis de la foi, de maltraiter ou tuer personne. Le Roi répondit qu'il était venu pour châtier la cité, qu'il le ferait de façon à remplir l'abreuvoir de la Corredera de tétons de femmes, et que tout le monde serait mis à mort. Le peuple fut épouvanté, et se mit à gémir dans la rue. Or, le gouverneur Don Alonso Fernandez de Montemayor ayant déclaré qu'il allait se diriger vers les Maures, le peuple s'imagina qu'il sortait pour traiter de la reddition de la cité, et le tumulte fut tel que le bruit arriva aux oreilles de Doña Aldonza Lopez de Haro, fille de Lope Gutierrez de Haro, et qui était mère du gouverneur Don Alonzo Fernandez de Montemayor et de Lope Gutierrez ; c'est de ce dernier, qui fut *Alcalde mayor* de Cordoue et Seigneur de Montilla, que descendent les Seigneurs de Guadalcazar.

MENDOZA. — Cette maison de Guadalcazar est-elle si ancienne ?

GUZMAN. — Certainement ; après celles de Aguilar et de Montemayor, c'est la plus ancienne de Cordoue.

MENDOZA. — Et que dit-on à cette dame Doña Aldonza ?

GUZMAN. — On lui dit que Don Alonso allait sortir pour livrer Cordoue aux Maures ; aussitôt, elle se rendit sous les arcades de la cathédrale, où elle rencontra ses fils Don Alonso et Lope Gutierrez qui sortaient avec toute la noblesse de Cordoue pour marcher sus aux Maures, et dès qu'elle les vit, leur dit : « Savez-vous, Don Alonso, ce dont on m'informe : que « vous allez sortir de la cité pour la livrer aux Maures ; n'oubliez pas que, dans votre race, il n'y a jamais eu de traîtres, et « faites en sorte qu'on ne m'appelle pas mère de traîtres. » Don Alonso, mettant pied à terre, lui baisa la main en disant : « Madame, je vais dans la plaine, où se dénouera la vérité. » C'est pour cette raison que cette vaste plaine s'est appelée et s'appelle encore Campo de la Verdad. Après avoir quitté sa mère, Don Alonso passa le pont et en disposant ses troupes leur dit : « Chevaliers, je sors dans la plaine pour vaincre ou mourir ; que quiconque veut me suivre vienne, et que tout autre s'en retourne parce que je vais faire abattre deux arches du pont pour que nous n'ayions plus d'autre chemin que celui que nous nous ouvrirons à la pointe de l'épée. » Les vieillards affirment que beaucoup rentrèrent dans la cité, et que d'autres restèrent. Lui, sur ces entrefaites, fit abattre deux arches du pont, puis attaqua les Maures. Il le fit avec tant de furie qu'il les culbuta, leur tuant beaucoup de monde ; ils s'enfuirent jusqu'à Castro el Rio. En revenant on ne savait par où rentrer dans la cité ; mais un homme dit à Don Alonso qu'il connaissait un gué par où on pourrait passer, et on l'appelle aujourd'hui le gué du chef des gens d'armes *(Vado del Adalid)*. Toute la cité sortit au devant de lui pour le recevoir, et on lui fit une ovation : certes elle était méritée, et bien due à cette maison plus qu'à toute autre, le père ayant sauvé Castro et le fils défendu Cordoue contre les Maures.

MENDOZA. — C'était justice en effet. Mais dites moi : com-

ment l'élection ne se porta-t-elle pas sur son frère Gonzalo Fernandez, qui était son aîné ?

GUZMAN. — A cette époque, il n'était pas aussi célèbre que son frère ; et puis Don Alonso Fernandez de Montemayor était gouverneur de Andújar et Bailén, et Salvatierra, et Linares de Baeza, et Hornachuelos, et du pont de Cordoue y la Calahorra, solide forteresse, quoiqu'elle ne fut pas alors dans l'état où elle se trouve à présent.

MENDOZA. — Et comment se fait-il que ce haut fait n'ait pas été récompensé ?

GUZMAN. — Les grandes révolutions des dernières années du Roi Don Pedro ne le permirent pas de le récompenser comme il le méritait.

NAVARRETE. — Cela n'est pas étonnant.

GUZMAN. — Toutefois l'Eglise de Cordoue, alors pacifique et absolue maîtresse de son domaine, fit ce qu'elle put pour reconnaître un bienfait si grand et si universel.

MENDOZA. — Que fit-elle ?

GUZMAN. — Elle donna à Don Alonso Fernandez pour lui et tous ses descendants, la chapelle de San Pedro, pour leur servir de lieu de sépulture.

MENDOZA. — Et c'était beaucoup ; car c'est la plus importante chapelle de l'église, ornée de très-riches mosaïques en jaspes et marbres, qui excite l'admiration des étrangers.

NAVARRETE. — Ils ont raison de s'extasier, même les Italiens qui, s'ils voient beaucoup de mosaïques dans les églises de leur pays, n'en verront en Espagne que dans cette seule chapelle.

MENDOZA. — Maintenant, je comprends ce qu'est la belle tombe de marbre blanc d'un seul bloc, qui se trouve au milieu de cette chapelle, laquelle est traversée suivant la diagonale par une bande sculptée dans le marbre, et portant deux têtes de dragons. On voit et qui l'a placée là et pour qui elle y a été placée, puisque Don Alonso Fernandez de Montemayor tenait cette bande en grande estime ; n'avait-elle pas été accordée en effet à son père pour le haut fait d'avoir sauvé Castro el Rio ?

Toutefois, Seigneur Guzman, il doit exister dans la chapelle quelque inscription commémorative à ce sujet.

GUZMAN. — Aucune.

MENDOZA. — Alors, qui est-ce qui indique que c'est la chapelle de Don Alonso ?

GUZMAN. — Deux choses, qui constituent des preuves bien suffisantes. Les Comtes de Alcaudete et la Cathédrale de Cordoue possèdent dans leurs archives respectives un acte authentique que j'ai vu plusieurs fois et dont j'ai pris copie. Aux termes de cet acte, l'Eglise fait don de la chapelle à Don Alonso Fernandez. Il est daté du vingt sept novembre mille quatre cent six, ce qui est l'année mille trois cent soixante-dix-huit de la naissance de Notre Rédempteur. Dans cet acte, le Doyen et le Chapitre lui font don de la chapelle pour lui et pour ses descendants.

NAVARRETE. — Vous avez une excellente mémoire, Seigneur Guzman, pour vous rappeler d'une façon si précise le jour, le mois et l'année.

GUZMAN. — Je pourrais vous dire aussi de mémoire le commencement de cet écrit, car je l'ai appris par cœur tant il est curieux.

NAVARRETE. — Vraîment !

GUZMAN. — Il commence ainsi : « Que ceux qui verront cet acte sachent que nous, le Doyen et le Chapitre de l'Eglise de Cordoue, considérant que vous, Don Alonso Fernandez de Montemayor, Gouverneur principal de la Frontera pour notre Maître le Roi, vous avez rendu d'éminents services, et que chacun de nous a reçu des bienfaits et de vous, et de ceux dont vous descendez ; considérant en outre que vos ancêtres ont conquis cette cité et l'ont remise aux mains des Chrétiens pour que le nom de Dieu y soit loué, et qu'ils ont versé leur sang pour la conquérir ; et comme vous, ainsi que des membres de votre famille, l'avez défendue contre les Maures ennemis de la foi, lorsqu'ils vinrent ici avec Don Pedro le tyran hérétique, et avec le Roi de Grenade pour la détruire et nous tuer tous, nous qui défendions la chrétienté catholique ; comme vous avez toujours

aimé et honoré l'Eglise ; comme vous avez cherché à défendre et augmenter ses libertés et privilèges ; et comme l'Eglise s'honore toujours et se félicite de recevoir les dépouilles mortelles de grands comme vous, etc. »

MENDOZA. — Ces choses font le plus grand honneur ; et quoique peu connues, elles constituent la juste récompense de pareilles actions d'éclat, d'autant plus que cet acte consacre les faits en les relatant.

GUZMAN. — Tout ceci est en outre constaté dans un autre document émanant de l'Evêque ; mais le passage que je vous ai dit est suffisant.

MENDOZA. — Il n'est pas suffisant, et nous sommes friands de connaître le tout. Dites nous-le donc si vous le savez par cœur, et le Seigneur Navarrete et moi en serons enchantés.

NAVARRETE. — Bien certainement.

GUZMAN. — Je crois m'en bien souvenir, d'autant plus que ce document émanant de l'Evêque diffère peu de l'autre. Le voici : « Il est porté à la connaissance de tous ceux qui verront la présente que nous, Don Andrés, par la grâce de Dieu et de la Sainte Eglise Romaine Evêque de la très-noble cité de Cordoue, avec le consentement du Doyen et du Chapitre, nous tous étant réunis dans le Chapitre de notre Eglise pour délibérer sur ce qui suit : sachant que vous, Don Alonso Fernandez de Montemayor, gouverneur général de la Frontera pour le Roi Notre Maître, vous avez rendu de grands services et à nous et à notre Eglise ; que vos ancêtres se sont distingués en conquérant cette cité et en la remettant aux mains des Chrétiens, pour que le nom de Dieu y soit loué, et qu'ils ont accompli ces exploits en versant leur sang ; et comme avec vos parents et les braves habitants de cette cité, aidés de ceux qui étaient au service de Dieu, vous l'avez défendue contre les ennemis de la foi, lorsqu'ils vinrent ici avec le Roi de Grenade pour la détruire, à l'instigation du Roi Don Pedro. Considérant : que vous avez toujours aimé et honoré l'Eglise et que vous avez fait tous vos efforts pour défendre et accroître ses libertés et privilèges ; que l'Eglise s'honore toujours

de recevoir les restes de grands hommes comme vous, etc. » Cet écrit est de trois ans, postérieur au précédent, puisqu'il est du vingt août mille quatre cent neuf, qui est, l'année de Notre Rédempteur, mille trois cent soixante et onze.

Mendoza. — Tout cela est fort bien et il est juste de perpétuer le souvenir de pareil fait ; mais si le Seigneur Guzman nous a fort intéressé, il ne faut pas oublier ce que nous avons commencé ; aussi tiens-je à savoir comment il se fait que le gouverneur Don Alonso Fernandez de Montemayor après avoir été Seigneur de Andùjar, de Bailen et de Linares et Hornachuelos et autres lieux, ait finalement perdu ces titres ?

Guzman. — Je vais vous le dire : Le gouverneur ayant voulu pour lui la chapelle de San Pedro, qui appartient aujourd'hui à cette maison, le Doyen du Chapitre de Cordoue s'y opposa, de sorte que le gouverneur Don Alonso Fernandez ordonna de le tuer. A cette époque, le roi Don Enrique marchant contre le roi Don Pedro, fit dire à Don Alonso que s'il voulait se joindre à lui, il le créerait Maître de Santiago et lui accorderait nombre de privilèges. Le gouverneur refusa malgré le conseil de son frère Lope Gutierrez de Cordoba, quitta Cordoue et s'en fut à Montemayor. Dans ces conditions le Roi Don Enrique resta en mauvais termes avec Don Alonso Fernandez ; or le Roi Don Pedro le haïssait déjà, je vous l'ai dit, parce qu'il n'avait pas trouvé la ville à sa dévotion. Don Enrique ayant eu le dessus, on accusa le gouverneur de la mort du Doyen, on confisqua toutes ses terres et même Alcaudete, et il demeura en disgrâce treize ans, jusqu'à ce que, ayant gagné une bataille contre les Portugais, Alcaudete lui fut rendu. Voilà ce que vous vouliez savoir.

Mendoza. — Comment se fait-il qu'une action d'éclat comme celle de Campo de la Verdad n'ait pas été rapportée dans les chroniques du Roi Don Pedro ?

Guzman. — Les chroniqueurs sont payés pour écrire ; or, beaucoup de faits dignes d'être rapportés sont passés sous silence, et cela par la faute des écrivains contemporains ; ainsi il n'est pas mentionné dans les chroniques que les Maures vinrent

devant Cordoue ; il n'y est rien dit de la venue de Don Martin Lopez, ni de ce qui eut lieu à cette occasion ; tout cela est omis, et on ne sait si c'est à dessein ou par négligence. Le même fait se reproduit chez d'autres chroniqueurs, qui ont passé sous silence des évènements fort importants pour les Espagnols, tandis que des écrivains appartenant à des nations étrangères les ont relatés.

NAVARRETE. — C'est vrai, car j'ai lu beaucoup des choses se rapportant aux Rois d'Espagne sur lesquelles nos écrivains nationaux sont restés muets, parce qu'ils ne les connurent pas, ou bien pour d'autres motifs.

GUZMAN. — C'est incontestable ; par exemple, on ne parle ni de lui ni de son fils Martin Alonso qui défendit Alcaudete ; cependant, d'après la chronique du Roi Don Juan, il est certain que c'est un fait mémorable à cause du courage qui y fut déployé, tout comme à la prise du château de Audita.

MENDOZA. — Quel est le château dont vous parlez ?

GUZMAN. — Je vais vous le dire : l'infant Don Fernando, qui prit Antequera, pénétra dans le pays des Maures, suivi de toute la noblesse d'Espagne. Il apprit que dans un château appelé Audita, qui est dans le pays de Ronda, se trouvait une troupe qui commettait de grandes déprédations ; il y envoya Martin Alonso de Montemayor en reconnaissance. Celui-ci s'y rendit avec sa troupe et son étendard, attaqua le château et agissant de ruse s'en empara. Il le manda à l'Infant qui s'en réjouit et le complimenta beaucoup, parce que c'était une position importante où l'armée devait séjourner longtemps.

MENDOZA. — Certes, ce fut là une action d'éclat bien digne d'être louée. Mais je ne m'étonne plus tant de tout ce qu'à fait le Comte Don Martin, puisqu'il a de pareils ancêtres ; et le Seigneur Navarrete a bien raison de dire que plus tard on sera stupéfait en apprenant tous ces exploits.

GUZMAN. — Maintenant, il serait temps que le Seigneur Navarrete nous dise comment le Comte assura la sécurité du Roi qu'il laissait à Tremecen.

NAVARRETE. — Il n'eut que des engagements écrits et ne pouvait avoir autre chose.

MENDOZA. — Dans quel ordre quitta-t-on la cité ?

NAVARRETE. — Vous avez bien raison de me le demander, car c'est là un point que je veux préciser. Dès qu'on sut dans le Royaume et sur les frontières que nous quittions Tremecen, les combattants se réunirent en plus grand nombre encore qu'à notre entrée, et plus irrités car peu d'entre eux n'avaient pas subi quelque dommage ; aussi se battaient-ils en désespérés. Nous nous vîmes ainsi fort dangereusement compromis, car le chemin est fort encaissé entre des oliviers, et les nôtres ne pouvaient profiter de leur habileté ; si nous n'avions eu quelques petites pièces d'artillerie que l'on trouva à Tremecen, je crois que l'ennemi nous eût fait beaucoup de mal. Grâce à ces canons, on lui tua tant de monde au milieu des oliviers qu'au bout de peu de temps il nous laissa en repos. A ceux qui disent que le Comte dépouillait les soldats, je répondrai que si Saint-François se fut trouvé dans le même cas, il eut agi comme lui. Il fit publier l'ordre que tous les soldats se ralliassent à leurs drapeaux, parce qu'il avait appris que nombre d'entre eux étaient avec les bagages, se disant malades ; puis il se rendit aux bagages, et y trouva des hommes qui avaient attaché à leurs jambes des linges maculés de sang pour faire croire qu'ils étaient blessés.

Il leur fit quitter leurs linges, et voyant ce dont il s'agissait les fit dépouiller. Vous jugez si on peut justement dire qu'il offensa ces hommes, qui avaient mérité la mort, en leur prenant leurs vêtements pour en revêtir ceux qui combattaient ; et lui qui, je vous le jure, ne conserva pas pour lui un seul turban de tout ce dont il s'empara, voilà la réputation qu'on lui a faite ! Ceux qui disent qu'il s'appropria quelque chose, ne le connaissaient pas : Alexandre lui-même, n'eut pas fait comme lui.

MENDOZA. — N'est-il pas vrai qu'il maltraitait par actes et par paroles beaucoup d'hommes, même les principaux de son armée ?

NAVARRETE. — Ce n'est pas cela : le Comte avait l'habitude

de se mettre en colère comme un homme énergique et de châtier quiconque le méritait ; il lui arrivait même d'user de la lance en cas de désordre, mais aussitôt après il avait tant de regrets de ce qu'il avait fait qu'il semblait ne pouvoir le racheter en aucune façon. Par exemple, ayant frappé vigoureusement un gentilhomme, celui-ci en fut fort malade ; le Comte le visita à plusieurs reprises, lui envoya ses repas de sa propre table, lui donna plus de deux cents ducats et deux esclaves. Lorsqu'on s'embarqua sur les galères, ce gentilhomme se trouva par hasard parmi nous ; le Comte, en présence de tous, le traita de telle façon et avec tant de bonté que tout le monde en fut étonné. Le fait est, je crois, que jamais personne au monde n'a autant honoré ses soldats, ne les a autant comblés : nous l'avons vu, à maintes reprises, porter les malades à l'arçon de son cheval, donner à d'autres à boire de sa propre outre, et s'il goûtait de ce qu'on lui portait, il en donnait à tous ceux qui étaient présents avec bonté et douceur, comme si nous avions été ses égaux.

GUZMAN. — Certes, un pareil homme devait être adoré de tous.

MENDOZA. — Vous avez raison, et j'ai regret d'avoir ajouté foi à ce qu'on a dit ; aussi je m'engage, toutes les fois que j'en entendrai parler, à imiter le Seigneur Navarrete.

NAVARRETE. — Et si vous l'aviez entendu causer, c'était merveille de voir son charme et son éloquence ; lorsqu'il était en présence d'un homme tout-à-fait découragé, il avait des paroles pour relever son moral, de sorte que son interlocuteur pouvait se considérer comme son familier.

MENDOZA. — Mais dites nous : que devint la bataille à la sortie de Tremecen ?

NAVARRETE.— Lorsqu'après avoir quitté le passage étroit, nous entrâmes en rase campagne, nous n'eûmes plus à combattre jusqu'à Oran. Là, nous fûmes reçus par Don Martin, fils du Comte, qui y était demeuré en qualité de général. Ces jours-là mourut Don Hieronimo, fils de Don Martin de Cordoba, des blessures que lui avaient faites les Maures. Cette perte fut vivement ressentie par le Comte et par tous, car il était fort aimé.

MENDOZA. — Si je ne me trompe, on nous appelle pour dîner. Allons, et après nous reprendrons notre entretien, pourvu que nous ne fatiguions pas le Seigneur Navarrete.

GUZMAN. — Il me semble qu'étant donné le train où nous allons, nous fatiguerons notre conteur pour toute une semaine.

NAVARRETE. — C'est exact ; mais comme il est l'heure du repas, à table : et je continuerai mon récit, puisqu'il vous intéresse.

MENDOZA. — Je vous dirai qu'il me captive à ce point, que je n'ai point la moindre envie de manger tant j'ai hâte d'en connaître la suite. Cela m'intéresse tellement que je donnerais en vérité tout ce que je possède pour avoir assisté aux évènements que vous racontez.

NAVARRETE. — Au moins avez vous vécu en repos. Quant à moi, je vous affirme que jeusse bien préféré ne pas avoir pris part à tous ces évènements, à cause de ce qu'il m'a fallu endurer.





DIALOGUE SECOND

MÊMES PERSONNAGES

MENDOZA. — Seigneur Guzman : il me semble que nous nous attardons, et que vous avez l'intention de nous mettre à la torture culinaire. Par votre vie, retirons-nous ; nous attendons votre bon plaisir.

GUZMAN. — C'est bon ; je comprends au contraire que vous voulez partir parce que vous avez peu et mal mangé.

NAVARRETE. — Je vous affirme que jamais de ma vie je n'ai tant et si bien mangé, que je n'ai jamais été mieux traité.

GUZMAN. — Puisque tel est votre désir, quittons la table et allons sous ces saules faire la sieste : c'est un endroit agréable et frais.

MENDOZA. — Vous avez bien raison, car je n'ai jamais vu endroit plus charmant ; le lieu semble vous convier à y pénétrer, bien qu'on y soit mal assis. Certes celui qui a disposé cet ombrage a été bien inspiré.

NAVARRETE. — Si vous avez envie de dormir après manger faites-le : vous vous trouveriez mal de rompre avec vos habitudes.

MENDOZA. — Je ne me soucie pas de dormir ; et quoique j'aie l'habitude de le faire chez moi, je m'en abstiendrai aujourd'hui pour ne pas manquer de vous entendre conter, ce à quoi je consacrerais volontiers mes jours et mes nuits.

NAVARRETE. — Vous êtes bien curieux, à ce que je vois ; pour répondre à votre désir, je vais reprendre mon récit où je l'ai terminé : après, comme je vous l'ai dit, que nous fûmes rentrés à Oran et que nous eûmes enterré D. Hiéronimo, le Comte prit avec la plus grande partie de l'armée le chemin de Mostagan, qui est à quatorze lieues à l'Est d'Oran. Le Roi y avait réuni l'armée la plus nombreuse qu'il pût lever et appelé les Turcs qui vinrent avec sept galères et des galiotes, (en petit nombre il est vrai), et qui devaient jouer un rôle considérable en dirigeant les opérations. Lorsque nous arrivâmes à Mazagran, notre armée comptait à peine 5 ou 6.000 hommes et peu de chevaux ; aussi les gens sensés et pratiques jugèrent qu'on devait se retirer cette nuit-là, parce qu'au matin l'ennemi, d'ailleurs très-nombreux, serait rangé en bataille occupant de meilleures positions que nous. En effet, la nuit, nous quittâmes Mazagran en grand silence, sans toutefois que notre mouvement eût pu être complètement dissimulé, puisque nous fûmes salués de tant de cris et de coups de feu que c'était vraiment terrible à entendre. Les nôtres marchaient en lignes serrées ; l'ordre fut donné de tromper l'ennemi sur notre mouvement, et s'il était nécessaire que l'escadron d'avant-garde s'arrêtât, il fut convenu que l'arrière-garde élèverait et abaisserait par trois fois des torches allumées, ce qui constituerait le signal d'arrêt ; l'avant-garde devait répéter le signal pour montrer qu'elle s'arrêtait. De cette façon l'ordre serait plus rapidement exécuté que s'il était transmis de vive voix ; en outre, l'ennemi n'y pourrait rien comprendre. Le jour se leva lorsque nous eûmes fait environ une lieue ; nous arrivions à des dunes voisines de la mer, que les Turcs se mirent à canonner de leurs vaisseaux avec acharnement ; fort heureusement, ils ne nous firent que peu de mal. Le Comte, que Dieu avait doué d'une grande habileté, fit avancer notre artillerie et notamment un gros canon qui s'appelait *El Salvaje*, lequel tira sur une des galères et la coula à fond ; aussitôt celles-ci prirent le large et nous laissèrent combattre à terre l'ennemi.

On nous livra cinq batailles, avec fusiliers, arbalètriers et cavaliers en nombre tel que j'ai ouï dire au Capitaine général des Maures qu'il avait 150.000 fantassins et 30.000 cavaliers, tous tellement beaux et bien en ordre, que c'était un spectacle magnifique. Là, combattit Alonso Fernandez de Montemayor, fils de Diego Ponce de Leon, avec tant de valeur qu'il ne se trouva personne pour l'égaler ; la vaillance qu'il montra terrifia les Maures ; et les nôtres mêmes furent stupéfaits de le voir s'avancer au devant de 10.000 cavaliers, tout comme s'il n'avait eu en face de lui que des mouches.

Je jure en Chrétien avoir entendu dire à Almanzor (qui devint depuis notre ami), que Alonso Fernandez avait combattu à lui seul plus que tous les Maures et que tous les Chrétiens ensemble ; que lui et un nommé Humida, puissant seigneur de ce pays, avaient à eux deux plus de 3.000 cavaliers, et qu'on leur en avait tué un grand nombre sans qu'il leur fût possible de les secourir.

MENDOZA. — Et quelles troupes avait-il avec lui pour accomplir de pareils faits ?

NAVARRETE. — Quelque chose comme 25 cavaliers, tous jeunes gens. Mais lui prenait toujours les devants, et eux n'avaient qu'à le suivre et à l'imiter. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu au monde retraite aussi honorable ; c'est d'ailleurs l'avis de l'Empereur qui, lorsqu'on lui rapporta les faits, fit cette réflexion : « Et dire qu'il n'y avait pas d'allemands ! »

MENDOZA. — Et que faisaient les autres gentilhommes ?

NAVARRETE. — Tous marchaient sus aux Maures et se conduisaient de telle façon que je ne puis le dépeindre ; toutefois, ils nous enfoncèrent un escadron. Bien sûr, si le Comte n'eut été dans le voisinage, nous eussions été mis en déroute ; heureusement, il déploya tant de valeur qu'il semblait vainqueur alors qu'il était pour ainsi dire vaincu, ce qui fut cause que les Maures furent repoussés deux ou trois fois.

MENDOZA. — Cependant, je me suis laissé conter que lorsqu'une armée est en déroute, il n'est pas possible de la rallier. Comment donc cela s'est-il fait ?

NAVARRETE. — Cela se passe ainsi entre chrétiens, mais non lorsqu'on est en présence des Maures ; on a bien rompu leurs lignes cent fois, ils ne sont pas pour cela défaits, parce que leur tactique consiste à marcher sans ordre, et ainsi ils se séparent et vont chacun de leur côté sans inconvénient. Fait curieux : quelques files d'arquebusiers s'étant avancées vers une colline où se trouvait un certain nombre de Maures, on s'aperçut que de l'autre côté de cette colline un fort parti de cavalerie était caché prêt à faire une irruption subite. Dès que le Comte les vit, il cria à l'escadron d'arrière-garde : « La victoire est aux nôtres, allons les soutenir. » Il fit faire volte-face aux soldats et attaquer au travers de ceux qui marchaient sus aux Maures, de façon que lorsque leur cavalerie arriverait (ce qui d'ailleurs se produisit), elle se heurtât contre un rempart d'épées.

Ce fut seulement grâce à cette présence d'esprit que ces soldats furent sauvés. Lorsque les Maures attaquèrent, puis se heurtèrent à une force qu'ils ne soupçonnaient pas, l'artillerie tira de telle façon qu'elle en tua un très grand nombre faisant une trouée fort large partout où passait le boulet. La bataille dura deux jours et deux nuits entières, car les ennemis étaient si nombreux qu'ils pouvaient se remplacer ; quant à nous, ce qui nous éprouvait le plus c'était la soif, car le pays manque absolument d'eau. Je n'entends pas dire qu'on combattit tout ce temps sans interruption (ce qui n'eût pas été humainement possible), mais qu'on tint tête à l'ennemi toutes les fois qu'il se présenta, de sorte que certains ne combattirent pas du tout, faute d'adversaires de leur côté. Somme toute, nous pûmes à grand'peine rejoindre Oran, et non sans avoir perdu beaucoup de monde. Mais pour en échapper tous, il fallut faire un effort surhumain, et, tout en se retirant, gagner cinq batailles, dans lesquelles tout le monde fit brillamment son devoir ; pareille et aussi brillante équipée ne s'était jamais vue et ne se reverra jamais ; aussi, ce succès était-il vanté bien haut par tous les vieux soldats. On sut que les ennemis avaient 17.000 tireurs, tous hommes aguerris. L'armée demeura quelque temps en

repos, puis fut avisée que, dans des montagnes fort rapprochées, se trouvait une grande agglomération de Maures, dont certains ennemis et d'autres nos alliés ; on marcha à leur rencontre. Les gentilshommes qui venaient d'Espagne voulaient qu'aucun des Maures sans distinction ne fût épargné, et s'obstinaient à faire prévaloir leur idée ; Alonso Fernandez de Montemayor fut d'un avis contraire, déclarant qu'il fallait respecter la parole donnée ; on se fâcha, presque jusqu'à en venir aux mains. La situation était compromise parce que l'armée se trouvait partagée en deux sentiments contraires ; par hasard le Comte était absent, il n'y avait là que son fils D. Alonso. Un parti de 600 lances de Maures, nos alliés, vint sur ces entrefaites trouver Alonso Fernandez qu'ils appelaient Burrixa (1), à cause des plumes qu'il portait, et lui dire qu'il était urgent d'attaquer les autres, car conformément à la loi de Mahomet, ils voulaient les emmener à Bougie ou à Melilla ; ils paraissaient fort inquiets et très décidés. Mais Dieu, fort heureusement, inspira D. Alonzo, qui les contint et parvint à rétablir l'ordre.

MENDOZA. — De sorte que, finalement, les Maures ne mirent pas leur projet à exécution ?

NAVARRETE. — Sans aucun doute ils l'eussent fait, car ils étaient connus pour leur bravoure. Or, il arriva qu'Alonso Fernandez fut atteint des fièvres et mourut en quatorze jours ; toute l'armée fut plongée dans la douleur de voir disparaître un homme si vaillant et si jeune, puisqu'il n'avait pas vingt-cinq ans, un homme qui avait de sa main tué tant de Maures sans jamais être atteint, plus noble et plus vaillant qu'on ne peut se l'imaginer. Il fut enterré à Santo-Domingo (2) avec autant de pompe que si c'eut été le Comte lui-même, suivi des regrets de tous, comme il le méritait. Peu après, on traita avec Almanzor, oncle du Roi, le capitaine général que j'ai dit être généreux ;

---

(1) BURRIXA. — L'homme aux plumes ou au plumet : *Bou-Richa.* Les Espagnols ont transcrit le *chine* arabe par la lettre X. C'est ainsi qu'ils ont fait *Burrixa*, et qu'ils écrivent *hixem* pour *hicham*.

(2) *Santo-Domingo* était un couvent ayant son prieur assisté de 6 prêtres et 3 laïques.

en effet, lorsque son neveu fut parti et qu'il eut le Roi, son ennemi, en son pouvoir, on l'assura, s'il voulait le livrer, de toute la bienveillance du Comte, qui lui abandonnerait toutes les richesses et lui permettrait de rétablir son neveu sur le trône.

Il répondit que Dieu ne voulait pas qu'il fût traître à son Roi ; en même temps, il fit éveiller le Roi et lui dit de partir parce qu'il avait appris que le Comte était dans le voisinage ; le Roi parti, il traita avec le Comte qui rétablit son neveu comme Roi.

Ce traité fait, l'armée sortit avec une troupe de 2000 hommes marchant vers la province de Benarax (1), où se trouvait un parti de Turcs à la solde du Roi de Tremecen ; mais ils s'enfuirent et abandonnèrent cette province à Almanzor et à son neveu. Le Comte rentra alors à Oran, car il n'avait plus les moyens de retourner à Tremecen. Sur le chemin d'Oran, se produisit un évènement curieux : le Comte, avec une escorte de 20 Maures et 40 chrétiens, s'étant écarté de l'armée, fut attaqué subitement par 600 lances dans un endroit où il n'y avait qu'un olivier et quelques haies d'épines pour se retrancher ; on s'aborda épées contre épées, et on combattit au grand désavantage des Maures. C'est le combat d'*Aceituno* (2), si célèbre, que vous en avez ouï parler. Je tiens à mentionner ce que fit là Baldelomar, le torero que vous avez bien connu ; il sauta bas de cheval pour briser les lances qui étaient restées au milieu du rond qu'avaient pratiqué les chrétiens ; elles étaient en si grand nombre qu'il emplit deux besaces rien qu'avec leurs fers ; il fit alors tant de mal aux Maures que ceux-ci, voyant qu'ils n'avaient plus de lances,

---

(1) « *Benarax*. Beni-Arax, dit Marmol, est une province qui a 17 lieues de long, sur 9 de large. Tout le côté du midi est une plaine. et celui du nord n'est que collines qui abondent en blé et en pâturages. Les habitants sont Berbères, de la tribu de Magaroa (Maghrâoua). Les Rois de Tlemcen tiraient de ce pays 40,000 pistoles par an et 25,000 hommes de combat à l'occasion, tant cavalerie qu'infanterie, tous gens braves et bien équipés ». Cette province était habitée par les *Moros venarajes* ; or, nous avons publié la relation d'une expédition menée avec succès contre eux, en 1632, par le Capitaine général d'Oran, Don Antonio de Zuñiga y de la Cueva, Marquis de Flores de Avila. L'itinéraire de cette *razzia* permet, conjointement, avec le dire de Marmol, de déterminer très approximativement la position géographique de cette province.

(2) *Aceituno*, l'olivier. Nous avons en vain cherché la trace de cette localité.

ramassaient des pierres pour les lancer, et le fait est qu'il en tombait une telle pluie que des cavaliers en furent désarçonnés. Toutefois, cela coûta cher à l'ennemi, car les tireurs qui se trouvaient là au nombre de quatre ou cinq lui tuaient beaucoup de monde ; un seul d'entre eux, nommé Espinel, chef de troupe, abattit ou blessa 33 Maures avec le même nombre de flèches qu'il avait dans son carquois.

Juan Ponce de Leon se distingua ce jour-là parmi ceux qui se trouvaient a cette affaire ; son frère étant mort, il l'avait remplacé. Les Maures, voyant leurs pertes, l'un d'eux s'avança et cria : « Le Comte est-il là ? » Ce dernier ayant fait répondre que oui, le Maure poursuivit : « Dites-lui qu'il s'en aille au diable, puisque en grand nombre ou en petit nombre nous ne pouvons le vaincre ? » puis ils se retirèrent. Le Comte demeura en cet endroit attendant l'armée qui commençait à se montrer ; on campa là cette nuit, et avec les lances qu'on avait prises on fit des feux de cuisine, car on n'avait pas d'autre bois.

MENDOZA. — Il est certain que toutes ces choses me surprennent, et je ne crois pas que le Cid eut fait davantage ni même autant, parce que vaincre autant de fois tant d'ennemis avec si peu de monde est chose merveilleuse que plus tard on se refusera à croire.

NAVARRETE. — Une chose que je vous certifie, comme le pourrait faire quiconque en a été témoin, c'est que je n'exagère pas ; bien au contraire j'abrége, afin que vous n'ayiez pas lieu de supposer que, par vanité personnelle, j'amplifie le moins du monde les faits.

GUZMAN. — On voit bien que vous abrégez et que vous pressez votre récit ; pour mon compte, j'ai la certitude que vous passez sous silence quelques faits mémorables.

NAVARRETE. — En effet ; mais vous raconter tout m'entraînerait trop loin ; voilà pourquoi je tiens à le faire très court.

MENDOZA. — Or donc, qu'arriva-t-il ensuite ?

NAVARRETE. — Il arriva que les Capitaines Varaez et Aguilera vinrent chercher les soldats, par ordre de l'Empereur, pour la

défense de la Sardaigne ; ils partirent donc, laissant le Comte si pauvre qu'il fallut lui prêter de l'argent pour qu'il pût retourner chez lui, ce qui nous brisa le cœur à tous. J'avais déjà fixé ma résidence à Oran et j'y restai avec Diego Ponce de Leon qui, quoique gravement blessé, avait reçu la compagnie de son fils, Alonso Fernandez, tandis que Juan Ponce conservait la compagnie de tireurs, la meilleure d'ailleurs de l'infanterie. Le Comte parti, son fils D. Alonso demeura ; c'était un gentilhomme fort honoré et bon vivant. Oran redevint ce qu'il était avant la guerre ; on eut quelques succès, notamment on prit un douar appelé *de los Dolientes*, où on demeura en observation ; puis on apprit qu'il y avait quelques galères à Arceo (1), que les galiotes étaient sorties ensemble pour rentrer au port dans la journée. Don Alonso croyant qu'elles étaient parties, sortit de l'embuscade ; mais il ne tarda pas à voir les hunes des galères, et nous nous hâtames de retourner dans le ravin où nous étions embusqués. Quand nous y fûmes, les navires commencèrent à débarquer du monde, des barils et d'autres approvisionnements : ce que voyant, on marcha sur eux, on en tua et fit prisonniers un certain nombre ; quelques captifs se sauvèrent, et il y eut des soldats qui entrèrent dans l'eau pour s'emparer des navires. Il est évident que si on eut agi avec moins de précipitation, on faisait tout le monde prisonnier, car une galère devait être radoubée, et lorsque tout aurait été débarqué son monde n'eût pu se sauver. Mais comme la galère n'avait pas encore été halée à terre, elle se retira là ou étaient les autres navires et on commença à nous canonner ; aussi nous retirâmes nous afin de ne pas subir de pertes.

MENDOZA. — C'est une chose bizarre d'aller par terre s'emparer des galères sur mer.

NAVARRETE. — Le seul but de D. Alonso, était de faire du mal à l'ennemi, ce qu'il fit, et de l'inquiéter car il était tout près d'Oran.

---

(1) *Arceo*, Arzew, Arzeou dans les portulans français du commencement du siècle.

C'était bien le gentilhomme le plus aventureux et le plus habile du monde. Toutefois, comme je vous l'ai dit, on ne se rendit pas compte des projets des Turcs, et voilà pourquoi on ne leur fit pas davantage de mal.

GUZMAN. — Comment ? ce port d'Arceo est-il si près d'Oran ?

NAVARRETE. — A sept bonnes lieues.

GUZMAN. — Quoi ? vous dites que c'est près, et une si petite troupe osait sortir d'Oran toute seule !

NAVARRETE. — A nous voir faire, il semblait que nous étions les fils ou les parents du Comte, ne craignant pas plus les Maures que s'ils eussent été des enfants ; quant à eux, ils étaient aussi craintifs que nous étions audacieux ; c'est à ce point que, quand un de leurs enfants pleurait, on lui disait pour le faire taire : « Assez pleurer, voici le Comte. » Cette terreur du Comte s'étendait jusqu'à Alger, à ce que nous assurèrent des gens qui en venaient. En fait, cela n'avait rien d'étonnant, étant donnés les évènements qui se passaient ; entre autres, je vais vous en narrer un : Ce fut le premier jour que Diego Ponce de Leon sortit dans la plaine depuis sa blessure ; il s'agit de l'aventure la plus singulière et la plus heureuse qui se puisse imaginer. D. Alonso apprit que dans les environs circulaient des troupes du roi de Tremecen, lequel était en guerre avec Oran, et que ces troupes cherchaient à arrêter les vivres qui devaient entrer dans la place.

MENDOZA. — De quel roi s'agit-il ? Était-ce par hasard celui que le Comte y avait laissé ?

NAVARRETE. — Non. Le roi que le Comte y avait laissé avait été détrôné et chassé par son frère, qui était revenu à la tête de contingents très considérables. Ce dernier envoya à la frontière d'Oran un caïd nommé Bullaharaz (1), avec un fort parti de troupes pour empêcher l'entrée dans cette cité, soit des vivres, soit d'autres produits du royaume ; et cependant, nous étions dans une pénurie extrême de toutes choses. En présence de cette disette, D. Alonso sortit d'Oran pour faire du bois à brûler, en

(1) Bullaharaz, Bou-Lakhras, l'homme aux boucles.

ayant soin de laisser des cavaliers en embuscade et d'organiser des grand-gardes ; il pleuvait beaucoup, et pendant qu'on ramassait du bois, on entendit des coups de canon tirés par Oran. On comprit de suite que les Maures nous avaient vus sortir et couraient la plaine. Aussitôt D. Alonso ordonna à son frère D. Martin et au capitaine Luis de Rueda de se porter à main gauche avec 50 chevaux ; à Juan Ponce de Leon de se porter sur leurs derrières avec 20 cavaliers, et lui-même prit le commandement des étendards et des troupes inutiles pour le moment ; il laissa l'infanterie à Diego Ponce de Léon qui était blessé et avait une jambe enveloppée. C'est dans cet ordre qu'on se mit en marche rapidement ; pendant qu'on cheminait ainsi, Juan Ponce et les Maures s'aperçurent en même temps ; ces derniers poussaient des cris de joie parce qu'ils espéraient avoir facilement raison de leur adversaire. Les Maures d'une part et Juan Ponce de l'autre, se trouvaient sur le versant d'une colline ; en digne fils de son père, ce dernier se mit à exhorter les siens au combat. En même temps, D. Alonso apparut au sommet de la colline en faisant sonner ses trompettes et D. Martin de l'autre côté avec ses cavaliers ; il semblait que Dieu les eut conduits là ensemble, tandis qu'ils étaient venus chacun de leur côté. Les Maures qui marchaient sur Juan Ponce durent rebrousser chemin pour faire tête à D. Martin, et ainsi, ils se heurtèrent entre eux, fait qui ne s'était jamais vu chez ce peuple ; Juan Ponce les prit alors en flanc avec sa troupe. Ils furent mis en déroute, on leur prit leur drapeau, et on fit prisonnier leur capitaine général. Ce fut chose merveilleuse de remporter pareil succès sans perdre un seul cheval.

Mendoza. — Vous avez raison de dire que D. Alonso était un téméraire ; le fait est que jamais on ne vit aventure pareille. Et combien étaient les maures ?

Navarrete. — Ils pouvaient être environ 300 lances et beaucoup d'arquebusiers. Tout près, il y avait aussi nombre d'ennemis à pied ; mais ils se gardèrent bien de se montrer, car ils eussent été impitoyablement égorgés, le terrain en pente douce

étant tout particulièrement propice à la cavalerie. Le prisonnier que nous avions fait nous valut beaucoup de vivres, car pour sa rançon, il donna à D. Alonso des quantités considérables de blé qui lui appartenait en sa qualité de capitaine général. Au bout de quelques jours, le Comte revint à Oran, et D. Alonso s'en fut se marier ; aussi nous restâmes avec le vieux qui, pour nous, était comme un tout jeune homme.

Peu de temps après, les Turcs vinrent dans ce royaume pour s'en emparer ; ils convoitaient Oran et marchèrent contre cette cité avec 1000 chevaux et des bandes d'Arabes ; ils s'embusquèrent près du château de Rozaelcazar (1), et se jetèrent sur la troupe qui sortait de cette forteresse chaque jour, pour reconnaître les alentours de la place : deux soldats furent tués et les autres faits prisonniers, car quoique s'étant bravement défendus, ils ne purent rentrer au château, et cependant notre artillerie tirait à force ! Le Comte sortit sur le champ ; à ce moment vient à lui un renégat qui lui dit que l'ennemi s'était retiré, ce qui fit qu'il ne prit que 500 soldats et environ 80 lances. Lorsqu'il fut dans la plaine, il s'aperçut que les Turcs se dirigeaient vers le poste d'observation dit *de los vecinos* (2) ; comme sa troupe avait le soleil en face, il obliqua à droite pour ne pas laisser l'ennemi profiter de cet avantage.

Les Turcs modifièrent leur mouvement et vinrent se placer en face de nous, à une portée d'arbalète ; Diego Ponce rangea sa cavalerie en bataille, et lui même — il me semble que je le vois encore, — monté sur un cheval bai-brun, montrait une

---

(1) *Rozaelcazar*, que les chroniqueurs espagnols ortographient généralement Rosalcazar, est le Château Neuf actuel. Suivant M. A. Gorguos (v. *Revue Africaine*, 2e année, p. 39), Rosalcazar serait une mauvaise traduction de *Rojas Casas*, les bâtiments rouges. — Ce ne peut être que le mot arabe *Raz-el-Kaçar*, qui signifie Palais ou Château principal.

(2) *La Atalaya que dicen de los Vecinos.* Nous avons vainement cherché dans les rapports officiels, fort complets d'ailleurs, une indication quelconque pouvant nous éclairer sur ce poste d'observation. Ils sont tous muets ; nous pouvons en conclure qu'il ne s'agit pas d'un point fortifié fixe mais bien d'un poste militaire mobile dont il ne nous est pas possible de préciser l'emplacement exact. A moins toutefois qu'il ne s'agisse d'un de ces ouvrages détachés que les plans espagnols désignent sous la rubrique *apostaderos separadamente construidos.*

bien grande vaillance qui nous faisait bien augurer du combat. Il dit alors au Comte : « Seigneur Santiago » (1), puis se lança comme un furieux contre les Turcs qui étaient eux-mêmes en bataille. Cette attaque fut tellement impétueuse que les Turcs tournèrent bride et se mirent à fuir, perdant beaucoup de monde. leur étendard et leurs outils de guerre ; on les poursuivit pendant un quart de lieue. Toutefois, les Arabes, en gens habiles, voyant que certains cavaliers étaient en désordre, semblèrent chercher à se ruer sur eux. Diego Ponce occupa une petite colline et fit halte pour donner le temps d'arriver à la troupe d'arquebusiers. Or, un chef arabe s'était mis à la tête des Maures pour les faire revenir à la charge sur nous ; Diego Ponce ordonna à un arquebusier à cheval, nommé Juan de Miranda, de le tirer, ce qu'il fit, et sa balle coucha par terre cheval et cavalier. Nous nous en réjouîmes tous ; mais les Maures en furent consternés, à ce point qu'ils se sauvèrent en poussant des cris de lamentation. Aussi quand arrivèrent l'infanterie et le reste de la cavalerie qui accompagnait le Comte, l'ennemi avait disparu. Cette expédition fut donc fort heureuse et eut beaucoup de retentissement. Le Comte fit force compliments à Diego Ponce, et l'embrassa ; nous rentrâmes alors à Oran, portant beaucoup de têtes coupées (2) et beaucoup de butin. Nous fûmes reçus avec des témoignages de grande joie, parce que jusqu'alors, avec les seules troupes de la garnison d'Oran, jamais on n'avait remporté succès semblable.

Guzman. — Certes, vous ne nous avez encore rien conté de pareil. Et quel jour exactement eut lieu cet évènement ?

Navarrete. — C'est la veille de la Saint-Martin qu'eut lieu cette affaire glorieuse, qui honora Dieu et les chrétiens et qui terrifia les Maures. Elle eut une importance capitale puisqu'elle permit de faire et de défaire un roi à Tremecen. En effet, le Comte

---

(1) *Sanctiago* — par Saint Jacques ! — était le cri de guerre des Espagnols toutes les fois qu'il s'agissait de charger les Infidèles.

(2) Il était d'usage, à cette époque, de suspendre au-dessus des portes d'Oran, les têtes des Maures qu'on avait tués. La *Relacion de la Guerra del Reino de Tremecen* — que nous publierons incessamment dans ce recueil — ne laisse aucun doute à cet égard.

y ayant envoyé une troupe très peu nombreuse sous le commandement d'un capitaine, le Roi qui y était abandonna cette ville au neveu de cet Almanzor qui, je vous l'ai dit, ne voulut ni tuer ni faire prisonnier l'autre Roi. La troupe demeura à Tremecen fort peu de temps ; quand elle fut revenue, l'ancien Roi revint avec des Turcs, et chassa de la cité Almanzor et son neveu, lesquels s'enfuirent auprès du petit roi du Dubudu (1). Ce roitelet, lorsqu'il les eut en son pouvoir, les garda l'un et l'autre comme captifs et s'empara de tout ce qu'ils avaient apporté ; s'ils avaient pu gagner Oran, c'eût été une bonne fortune, car on a dit qu'ils n'avaient pas emporté moins de 500.000 doubles. Le Roi de Tremecen vint à mourir ; l'autre étant captif, on élut pour Roi une troisième personne qui s'appelait Muley-Montaraz. Celui-ci, dès qu'il fut sur le trône, sollicita l'amitié du Comte et s'engageait à payer tribut à Sa Majesté pour être en sécurité ; d'autre part, son frère faisait des offres magnifiques au cas où on lui donnerait le trône ; il leur semblait donc impossible de rester Roi, si on ne l'était de par la main du Comte.

Mendoza. — Où se trouvait alors le Comte ?

Navarrete. — A Oran ; sans en sortir, il faisait et détrônait un Roi, et faisait un capitaine général de l'armée, qu'entre eux ils appellent cheik, la principale et la plus opulente dignité de ce royaume. A cette époque, Almanzor recouvra sa liberté, s'en fut dans le royaume, conféra avec tous les principaux chefs sans exception, puis vint trouver le Comte et s'entendit avec lui pour aller en Espagne supplier l'Empereur de lui fournir des troupes qu'il paierait ; le Comte se rendit en Espagne avec lui, et l'Empereur les autorisa à lever 2000 hommes. Avec cette troupe, le Comte revint à Oran pour replacer le Roi sur le trône, lequel se trouvait vacant, les Turcs ayant renversé et mis à mort l'autre Roi. Le Comte quitta donc Oran pour aller jusqu'à Tremecen ; en route, il apprit que le Roi d'Alger marchait au secours de ses

(1) *Le roi du Dubudu.* Il s'agit ici de la ville de *Doubdoub*, dans le Maroc.

Turcs, et à partir de Cenen (1), qui est un lieu sur le chemin de Tremecen, il se dirigea vers Gabel (2) avec l'intention de livrer bataille si l'ennemi l'attendait.

GUZMAN. — Quoi, le Roi d'Alger venait-il avec si peu de monde qu'il n'attendait pas une poignée d'hommes comme vous étiez ?

NAVARRETE. — Il avait beaucoup de troupes et une bonne artillerie ; mais nous avions avec nous beaucoup d'Arabes qui avaient juré fidélité au Comte, et avaient, à Cenen, fait serment de le suivre jusqu'à Alger s'il y allait ; aussi étions-nous pleins d'espoir et de courage.

MENDOZA. — Avez-vous combattu avec le roi d'Alger ?

NAVARRETE. — Non ; nous arrivâmes à une journée de marche de lui, et nous attendîmes que les Arabes se réunissent, ce que voyant, le Roi d'Alger leva son camp et rétrograda ; nous le suivîmes deux journées durant, et à Tililete (3) qui est une rivière, on traita avec lui que le Roi rentrerait à Tremecen, et que la garnison turque serait retirée. Il envoya un caïd turc au camp du Roi, qui avait à sa suite tout le reste du royaume, pour que ce caïd lui remît la cité et la fît évacuer. Ils se dirigaient donc vers Tremecen, et le turc avait un étendard au vent ; on lui fit dire d'avoir à l'arracher de la hampe parce que l'étendard turc ne devait pas passer déployé devant celui de l'Empereur. Aussi le Turc arracha-t-il l'étendard de sa hampe, et s'en fut jusqu'à Tremecen pour remettre cette cité au Roi, qui s'y rendit après lui, suivi de tous les Arabes qui, bien qu'ayant juré de ne pas abandonner le Comte, lorsqu'ils virent leur Roi s'en aller, s'en allèrent tous comme lui. Ensuite le Comte se mit en route vers

---

(1) *Cenen* n'est autre chose que la rivière qui passe à Aïn-Temouchent et qu'on appelle aujourd'hui *Oued-Sennan*.

(2) *Gabel*, Arbal, à 30 kilomètres d'Oran. « Gabel, dit Marmol, ancienne ville située à 4 lieues d'Oran, fut détruite par un roi de Fez et ne s'est jamais relevée depuis. Elle était fort peuplée et avait de bonnes murailles. Les Arabes qui habitent son territoire sont riches en blé et en troupeaux. »

(3) *Tililete* : c'est l'*oued Telilat*, la rivière des petites collines ou des petits monticules. On l'appelle aujourd'hui le Tlélat.

Mostagan avec les troupes dont il disposait, et envoya demander de l'artillerie à Oran pour en battre la muraille ; Diego Ponce, qui y était demeuré en qualité de général, envoya canons et munitions. Nous fûmes à Mostagan, et y arrivâmes deux jours avant la Saint-Barthélemy, en l'an 1547 ; nous nous mîmes aussitôt à bombarder quelques maisons pour obtenir une capitulation. Mais voyant qu'on ne se rendait pas, comme nous l'avions présumé, on mit en batterie d'autre part de grosses pièces que Diego Ponce envoya sur un galion. Entre temps eurent lieu de fort brillantes escarmouches dans un faubourg que chaque matin nos arquebusiers allaient occuper ; c'était chose vraiment belle de voir ce qui se passait dans les rues, le soir quand on se retirait, et dans les maisons que nos cavaliers parcouraient sans cesse.

Un jour entre autres, D. Martin, fils du Comte, avec quelques arquebusiers et de la cavalerie, prit le chemin de l'Est, et fut attaqué par les Maures du pays : les nôtres se replièrent jusqu'au camp ; or Martin Alonso de Montemayor, fils de Diego Ponce de Léon, était à l'arrière-garde, pénétré du plus vif désir — je le tiens de sa bouche — de se mesurer avec un cavalier maure, et pour cela il ne laissait pas tirer les arquebusiers de l'arrière-garde ; un d'eux cependant, ayant fait feu malgré ses ordres atteignit un cheval à la tête, et cheval et cavalier roulèrent ensemble à terre.

MENDOZA. — Dites nous : comment se fait-il que vous ne nous ayiez pas encore parlé de Martin Alonso ?

NAVARRETE. — Parce qu'il était fort jeune et qu'il n'avait pas encore été à la guerre ; cependant il était capitaine de la compagnie de son père, et avec la fougue de la jeunesse il brûlait du désir de se mesurer avec un Maure. Aussi, aussitôt qu'il vit cet ennemi à terre se précipita-t-il vers lui ; bien que les Maures aient été fort nombreux, il les traita de telle façon qu'il en abattit jusqu'à ce que toute leur troupe tournât bride laissant le prisonnier entre ses mains : ce captif était le frère du Pape des Maures, personnage fort estimé et de haute importance. Or, l'ennemi blâma Martin Alonso, lui reprochant lorsqu'il se trouvait envelop-

pé des Maures venus au secours de l'homme désarçonné — et ils étaient plus de 40 — d'avoir tourné la tête pour voir s'il était suivi de quelque chrétien, et on osa lui déclarer qu'il eût fait preuve d'un bien plus grand courage s'il n'avait pas détourné la tête pour voir si quelque ami ne venait pas à son aide.

GUZMAN. — Certes, on a eu grand tort de lui faire ce reproche, car il n'y a en cela, à mon avis, rien que de très-naturel.

NAVARRETE. — Cette race est si étrange que, lors même qu'un homme n'aurait jamais fait que d'excellentes choses, s'il en fait une seule qu'ils considèrent comme une faute ils oublient tout pour ne voir que l'acte défectueux ; en ce cas, Martin Alonso en est un exemple. En fin de compte, lorsqu'il sut qui était le Maure qu'il avait fait prisonnier, Martin Alonso le conduisit au Comte, qui se réjouit beaucoup avec lui de cette prise. Entre temps, l'artillerie battait en brèche. La batterie était presque terminée, que nous vîmes au Levant arriver nombre de drapeaux et de troupes. On crut que c'était une démonstration des Turcs et qu'il ne fallait pas ajouter grande importance à cette ruse. Mais il n'en était rien : c'étaient 800 Turcs de renfort avec 10.000 hommes du pays et d'autres contingents qui jusqu'alors étaient demeurés dans la plaine. Néanmoins, l'assaut fut ordonné : le soir, les soldats devaient peu à peu s'approcher de la muraille battue, couper des branchages dans les jardins pour faire des fascinages pendant la nuit ; au quart de l'aube, on devait sonner de la trompette et faire halte lorsqu'on serait arrivé plus près. Cependant, l'artillerie ne devait cesser de tirer pendant toute la nuit pour empêcher les assiégés de réparer la brèche. Au jour plein, on devait de nouveau sonner de la trompette et faire feu de toute l'artillerie, s'élancer à l'abri de la fumée ; avec les fascinages qu'on portait combler le fossé qui était pas mal profond, puis recommander son âme à Dieu. Pendant qu'on donnait ces ordres dans les tranchées une clameur s'éleva : « Dedans ! Dedans ! que les soldats entrent par la brèche ! » Voici ce qui s'était passé : un capitaine de la Biscaye, nommé Espinosa, s'était avancé pour s'emparer d'un faubourg très-

rapproché de la brèche ; il lui sembla facile d'entrer, et il se précipita sans en avoir reçu l'ordre : ce qui amena la confusion la plus grande qu'on puisse imaginer. Les Turcs semblaient vouloir abandonner l'endroit et se retirer, car la batterie avait tiré toute la journée et la brèche eût été praticable à cheval ; toutefois, lorsqu'ils virent le désordre qui régnait dans l'attaque, ils parurent sur la muraille et se mirent à tirer avec une rapidité et un entrain qu'on ne saurait croire, nous tuant et blessant beaucoup de monde. Juan Ponce arrivait en face du fossé, lorsqu'il fut atteint de deux coups d'arquebuse qui le couchèrent par terre et le laissèrent sans connaissance. Revenu à lui, il remarcha à l'attaque, descendit dans le fossé et se dirigea vers la brèche ; mais il ne put la gravir parce qu'il était blessé et absolument hors d'haleine. Très-grande était la quantité de pierres, de planches et de poutres qu'on lui jeta, et ces dernières si épaisses qu'il eût été infailliblement écrasé si un soldat de sa compagnie ne l'eut couvert de son bouclier. Voyant le mal qu'on nous faisait, — le Mestre-de-Camp général et bien d'autres avaient été tués, — l'ordre fut donné de battre en retraite, ce qui s'effectua à grand peine, car les turcs et les gens du pays marchèrent avec grande vigueur sur la batterie. Le Comte était décidé à payer de sa personne et je l'ai entendu dire à deux ou trois reprises : « C'est maintenant qu'il s'agit pour nous de s'en emparer », en se retournant vers nous qui avions abandonné la batterie. Nous passâmes là tout le reste du jour à soigner les blessés ; on tint conseil pour discuter si nous devions nous rabattre sur la mer cette nuit là, et c'est ce qui eut lieu, car au matin, nous étions sur le rivage, en face de nos navires. Nous avions perdu une pièce d'artillerie que nous ne pûmes amener jusqu'à la mer, parce qu'elle était fort grosse et que son essieu s'était brisé. Il s'agissait d'embarquer les blessés, la grosse artillerie et les petites pièces, et avec les troupes de nous retirer sans recevoir plus de mal, car nous avions déjà suffisamment souffert. Lorsqu'il fit grand jour, les Turcs et Maures marchèrent sur nous, et il y eut une vive escarmouche d'arquebusiers, à ce point que ni les

uns ni les autres ne pouvaient se lasser de tirer. C'était le jour de Saint-Augustin, le 28 août ; le soleil était insupportable, ce qui fit suspendre le combat jusqu'au soir. Une fois le soleil couché, toutes les forces de l'ennemi vinrent sur nous, parce qu'il avait vu des chalands se diriger vers les navires, et croyait que tout le monde devait s'embarquer. Ils marchèrent contre nous dans l'ordre suivant : les Arabes, environ 2000 lances, allèrent se poster par derrière nous ; puis vinrent les Turcs avec un étendard jaune, qui allèrent se ranger en bataille au midi ; ¡ls étaient environ 700 arquebusiers. Enfin, s'avancèrent par le bord de la mer, plus de 14 ou 15000 hommes à pied, avec leurs armes habituelles. C'est dans cet ordre qu'ils marchèrent contre nous, en tirant tellement de coups de feu qu'ils nous tuaient du monde, bien que nous fussions à l'abri de retranchements en terre que nous avions pratiqués. Le capitaine Luis de Rueda était avec la cavalerie qui comptait 50 hommes ; avec lui se trouvait Martin Alonso, qui, je l'ai dit, commandait la compagnie de son père. Luis de Rueda voyant que ses chevaux souffraient envoya demander des instructions au Comte, lequel lui manda de ne pas bouger jusqu'à nouvel ordre. Puis le Comte plaça deux drapeaux (1) des troupes de Pliego et Alcaudete en face de l'endroit où se trouvaient les Arabes, avec ordre de s'y maintenir et de ne tirer sur les cavaliers maures que lorsqu'ils attaqueraient ; car il était évident qu'ils ne devaient charger les nôtres que lorsque nous-mêmes attaquerions les Turcs.

Lorsque le Comte vit que ce mouvement était effectué, il ordonna à Luis de Rueda de charger les Maures les plus rapprochés, ce que nous fîmes avec autant de furie que si notre nombre avait égalé le leur ; nous fûmes beaucoup soutenus par quelques petites pièces d'artillerie qui, n'ayant pas encore été embarquées, tiraient sans désemparer et firent beaucoup de mal à l'ennemi ; on canonna aussi du galion, ce qui nous fut d'un

(1) Les expressions drapeau et étendard qui se rencontrent fréquemment au cours de ce récit sont prises dans le sens figuré et signifient une unité tactique.

grand secours. Nous enfonçâmes l'avant-garde, et fîmes halte pour donner à notre infanterie le temps d'arriver, car ceux qui avaient fait le premier mouvement offensif n'étaient pas, au dire de beaucoup, plus de 600 ; et quant au reste de la troupe, elle mit grand temps à se former en bataille, ce qui ne permit pas à D. Martin de l'utiliser efficacement. Toutefois, quand on vit que l'ennemi commençait à fuir, le cri joyeux de Victoire ! Victoire ! se fit entendre ; mais les Turcs, sans bouger, tiraient avec furie, sans toutefois nous faire de mal, car il était évident que Dieu leur était contraire. Les Arabes qui, comme je l'ai dit, nous avaient pris à revers, attaquèrent, suivant leur habitude, avec impétuosité et force cris ; mais lorsqu'ils voulurent se jeter sur nos lignes d'épées, ils se heurtèrent aux deux drapeaux que le Comte avait placés là pour leur résister. Au moment où ils arrivèrent, ils furent reçus par une salve d'arquebusades qui leur fit faire un grand détour, ce qui permit à nos cavaliers de faire halte et aux soldats isolés de se rassembler, afin d'éviter qu'ils fussent atteints tandis qu'ils infligeaient aux Turcs des pertes sérieuses. Les Turcs, voyant que leurs tentatives échouaient, prirent au grand galop la direction de Mostagan en disant : « Venez vous en emparer. » Il est certain que nous y serions entrés avec eux si nous avions eu 200 chevaux ; mais je vous affirme que nous n'en avions que 80 utilisables. Peu après, un renégat vint à nous et nous raconta tout ce qui s'était passé — ce que nous ignorions d'ailleurs — et nous nous réjouîmes tous de ce qu'il nous apprit, à ce point que nous ne songeâmes plus aux pertes que nous avions subies la veille, et que nous crûmes être nés ce jour là. Il est certain, grâce à Dieu, que nous dûmes la victoire à ce que le Comte avait disposé deux drapeaux contre les Arabes ; s'ils n'y avaient été placés, on eût été enfoncé par 2.000 lances, nous eussions été décapités sans pitié jusqu'au dernier. Mais Dieu inspira au Comte cette décision, qui fut la ruse de guerre la plus savante qui se puisse imaginer. Lorsque l'on conta ce fait à l'Empereur, il répondit que c'était un fait inouï jusqu'alors de vaincre en bataille rangée

en se retirant après un échec, et répéta deux ou trois fois cette réflexion en ne cachant pas qu'il considérait cela comme un miracle. Donc, nous nous retirâmes vers la mer et nous reposâmes un peu ; pendant ce temps, on embarqua ce qui restait de l'artillerie, les blessés, puis nous tous, et la nuit nous fîmes voile dans la direction d'Arceo ; nous passâmes au matin en face de la rivière appelée Chiquiznaque (1), et nous arrivâmes sans encombre à Oran où nous fûmes reçus avec joie ou avec tristesse, suivant que chaque hôte perdait ou revoyait son ami. Nous demeurâmes à Oran quelques jours jusqu'à l'arrivée des galères de D. Bernardino de Mendoza, dont la venue était décidée et attendue : c'est parce que D. Bernardino avait tardé à arriver qu'on ne put s'emparer de Mostagan. Une fois les galères venues, il fut question de recommencer l'expédition, et on s'entendit avec ce Maure que Martin Alonzo avait fait prisonnier, et qui était un notable, pour qu'il décidât un de ses frères qui était à Mostagan à livrer la ville, ce qui lui vaudrait la liberté. Tout cela prit deux mois, et pendant tout le temps que les galères demeurèrent à Oran, le Comte leur fournit des vivres à ses frais. L'artillerie était déjà embarquée et on allait se mettre en route lorsque D. Juan de Mendoza, fils de D. Bernardino vint dire au Comte qu'il s'en allait avec les galères et qu'il le priait de l'excuser de ne pouvoir agir autrement. Combien le Comte souffrit de voir s'évanouir tous les projets qu'il avait formés pour arriver à prendre Mostagan ! Il se borna à répondre qu'il lui souhaitait bon voyage, que les galères ne lui étaient pas nécessaires et qu'il comptait sur la protection de Dieu. Donc, on prit la campagne avec environ 1,600 soldats et des chevaux qui n'atteignaient pas le nombre de 100 ; on marcha vers Arceo, qui est à sept lieues d'Oran, près de Mostagan ; là, on

---

(1) *Rivière Chiquiznaque :* il s'agit incontestablement de la Macta.

On trouve en effet dans un *itinéraire des territoires de la Barbarie, au Couchant, au Levant et au Midi d'Oran,* itinéraire manuscrit du siècle dernier que nous publierons incessamment : « Côté du Levant, à neuf lieues d'Oran : *Chiquiesnaque,* endroit où la rivière Habra se jette dans la mer. A dix lieues, *la plage de Chiquinaque.* »

a construit une place avec des murailles et des bastions et tous les approvisionnements nécessaires pour, de là, tenir la main au recouvrement des tributs ; le Roi de Tremecen devait, en effet, nous payer avec le blé de Benarax, qui est une province de ce royaume ; or, nous arrivâmes à Arceo le jour de la Toussaint, et en un mois on n'avait pas porté 3.000 fanègues de blé.

Ce que voyant, le Comte, trois ou quatre jours avant les Rois, nous nous approchâmes des Maures qui portaient le blé, nous en prîmes environ 400 en gage de ce qu'ils avaient à nous donner, ce qui était le plus sûr moyen d'être payés; cependant, nous ne pouvions demeurer en cet endroit, parce que nous mangions plus de blé qu'on ne nous en portait ; aussi, nous prîmes le chemin d'Oran. En y arrivant nous poussâmes jusqu'à la Lagune (1) où nous prîmes un douar avec peu de monde et quelque troupeau. Comme nous nous en revenions, quelques Maures nous suivirent, en poussant des cris et harcelant notre arrière-garde ; on supposa que c'étaient des Maures voisins qui avaient fait soumission au Comte et avaient rompu leur traité de vassalité. Aussi, la nuit suivante, on sortit, et deux jours après, dès l'aube, on tomba sur eux ; on leur fit la plus belle prise qui se puisse imaginer puisqu'on s'empara de 450 personnes et plus de 10.000 têtes de bétail ; puis on rentra à Oran, où le butin fut réparti suivant l'usage. Le Comte fit présent aux capitaines qui prenaient leur congé d'esclaves et de joyaux ; c'est ainsi que se termina la guerre si pénible de cette année là. Le Comte retourna en Espagne avec ses troupes, et D. Martin resta à Oran comme général, avec Diego Ponce de Leon comme lieutenant, la guerre rentrant dès lors dans les conditions ordinaires.

Au printemps, la veille de la fête de *Corpus Christi*, les Arabes vinrent jusqu'aux fours à chaux où ils tuèrent deux hommes. On courut aux armes, mais quelque diligence qu'on fit, on ne put les atteindre, car ils poussèrent des cris et s'enfuirent. Don Martin et Diego Ponce revinrent ; mais ils n'avaient pas fini

(1) La *Laguna ;* il s'agit de la Sebkha ou lac salé d'Oran.

de manger qu'une sentinelle de la montagne cria que les Maures étaient à Mazalquivir (1). Tout le monde courut aux armes, Juan Ponce tout le premier ; D. Martin lui donna l'ordre de prendre 50 cavaliers et d'aller dans la montagne pour tâcher de prendre les devants des Maures ; Diego Ponce devait le suivre avec d'autres cavaliers, et ensuite devaient marcher les étendards et la cavalerie. Juan Ponce arriva par la montagne à un endroit appelé Bucifar (2), par où les Maures devaient passer ; ils y étaient passés en effet, et s'étaient répandus dans les jardins où ils mangeaient des abricots. Ponce s'étant rendu compte de la configuration du terrain et ayant reconnu qu'elle lui était favorable, bien qu'il n'eut avec lui que 30 cavaliers, fit sonner de la trompette et cria : « Saint-Jacques, sus à eux. » Les Maures étaient au nombre de 400 lances. Se voyant ainsi attaqués, ils crurent qu'ils avaient en face d'eux tout le monde d'Oran, et qu'on s'était déjà emparé d'un passage situé à un petit village appelé Laonzar (3) ; ils se mirent à fuir par un chemin fort étroit ; or, comme ils étaient nombreux et fuyaient sans ordre, les nôtres les serraient de près. Beaucoup d'entre eux tombaient, et les nôtres chargeaient avec le plus grand ordre pour ne rien perdre de leur avantage. Juan Ponce tua un jeune homme qui était entouré de trois ou quatre écuyers lesquels lui faisaient un rempart vivant ; il lui porta un coup de lance dans le flanc, l'arme sortit entre les épaules. De son côté, le Maure, lui avait porté un coup qui eut dû être mortel ; car la lance du Maure frappa son bouclier et le traversa de toute la longueur de la pique. Cela parait invraisemblable, mais c'est pourtant exact. Juan Ponce me l'a affirmé, ainsi que ceux qui étaient auprès de lui.

Mendoza. — Le fait est que c'est la plus étonnante aventure que je connaisse et aie ouï conter.

---

(1) *Mazalquivir,* le grand port, Mers-el-Kebir.

(2) *Bucifar,* Bou-Sfer. (La chose, l'endroit ou même l'homme à couleur jaune). Ce nom n'aurait-il pas été donné à cette localité à cause de la teinte jaune de ses montagnes ?

(3) *Laonzar,* l'El-Ançor actuel. (La source ou fontaine jaillissante).

NAVARRETE. — Et vous n'êtes pas le seul à vous en étonner. Tout le monde se montra d'abord incrédule même ceux qui étaient présents ; et quand on raconta le fait au Comte il en fut tellement surpris qu'il déclara que rien de ce qu'il avait fait lui-même n'égalait cela ; car, bien certainement l'ennemi n'était pas à une portée d'arbalète lorsque Juan Ponce fondit sur lui. Les Maures, faisant un détour, revinrent au nombre de huit à l'endroit où était passé Juan Ponce, au moment même où Martin Alonso rejoignait son père ; son écuyer les lui signala immédiatement.

Aussitôt, il vint reconnaître le terrain et marcha sur les huit cavaliers, qui étaient ceux que l'écuyer avait vus. Les Maures, voyant les Chrétiens et Diego Ponce se jetèrent sur lui. Diego Ponce, remarquant que les Maures étaient huit et que Martin Alonso n'avait avec lui que son écuyer, nommé Alguacil, et son valet, craignit de les voir tuer : il marcha vers les Maures avec un serviteur de D. Martin qui s'appelait Guzman, fondit sur eux, et porta un coup de lance à un Maure ; ce dernier le lui rendit et ce fut par miracle qu'il ne fut pas tué : il reçut en effet le coup dans le flanc et eut la fesse traversée. Les Maures passèrent par dessus lui, chargèrent Martin Alonso, et d'un coup de lance traversèrent plusieurs doubles de son manteau, qu'il avait enroulé autour de son bras. Une fois qu'ils furent passés, Martin Alonso s'approcha de son père et lui demanda s'il était blessé ; il lui fit, de la tête, signe que oui. Martin Alonso se précipita alors sur un des Maures, le frappa de sa lance par côté, et allait le refrapper quand le Maure saisit la lance ; Martin Alonso la lui arracha, et l'atteignit une seconde fois. Le Maure tira alors son sabre, et frappa Martin Alonso au bras gauche, heurta sa lance, et atteignit sa jument à la tête. C'est alors qu'arriva Guzman qui, je l'ai dit, était avec Diego Ponce ; il porta un coup de lance au Maure que Martin Alonso avait désarçonné et qui était à terre. Celui-ci était très-vigoureux, et comme Guzman allait l'atteindre avec sa lance, il la saisit, le frappa d'un coup de sabre au bras droit, et le désar-

çonna. Martin Alonso, voyant que le Maure avait pris la lance, se jeta sur lui avant qu'il eût pu la retourner et la lui arracha ; mais le Maure se trouvant près de Guzman, se précipita sur lui, l'étreignit à bras le corps, et le maintint comme un enfant sans le laisser remuer. Martin Alonso jugea que s'il faisait usage de sa lance il tuerait et l'infidèle et le chrétien ; aussi, mit-il l'épée à la main et sabra-t-il le Maure qui tourna sur lui-même ; il l'atteignit une seconde fois à la figure, et ce avec tant de violence qu'il lui coupa entièrement les machoires et la langue et lui fendit le visage ; l'épée ne s'arrêta même pas là, car elle entama l'écu de Guzman sur une longueur supérieure à un pan ; quant au Maure, il gisait à terre. Pendant ce temps, Diego Ponce cherchait à arracher la lance qui l'avait traversé, mais ne pouvait y parvenir parce que les clous qui maintenaient le fer de la lance l'en empêchaient ; il réussit cependant à la retirer, mais avec grande douleur, car la lance pleine de sang arracha des lambeaux de chair ; le reste des Maures se retira par le sentier, où un dernier d'entre eux fut tué. Don Martin arriva et se réjouit beaucoup de la victoire, tout en déplorant la blessure de Diego Ponce. Celle de Martin Alonso, au bras, fut si peu de chose qu'il ne la ressentit pas jusqu'à la nuit. Nous arrivâmes à Oran avec 10 têtes de Maures, qui furent suspendues à la porte de Tremecen ; quant à celui que Martin Alonso tua d'un coup d'estoc, il fut exposé tout entier, tant il était remarquable par sa taille. La blessure de Diego Ponce ne tarda pas à guérir parce que le coup, ayant porté dans la chair morte, n'était pas dangereux. Cette expédition eut une grande importance, d'autant plus que c'était ce jour là que les Maures nous avaient tué deux hommes.

Guzman. — Ce Guzman dont vous parlez, comment commit-il la maladresse de ne pas tuer l'autre Maure ? Comme c'est un Guzman, cela me chagrine.

Navarrete. — Ne vous chagrinez pas, il ne put faire mieux. Et, je vous affirme que c'était un homme. J'ai ouï dire bien des fois à Martin Alonso que dans différentes aventures amoureuses,

il n'osait confier le soin de sa garde qu'à Guzman, alors qu'en pareilles occasions le danger était de tous les instants. Pour que, parmi tous ceux qui l'accompagnaient, il eut fait le choix d'un seul homme, il fallait qu'il tînt sa bravoure en haute estime; cette estime était d'ailleurs justifiée.

Guzman. — Mais il me semble que le soleil s'est couché. Sortons d'ici et allons voir l'étang qui est magnifique : puis, il vous sera loisible de reprendre votre récit.

Navarrete. — De grand cœur, car je suis fatigué et le Seigneur Mendoza doit l'être, lui aussi, de m'entendre conter.

Mendoza. — Certes, il n'en est rien, vous m'avez charmé et je suis fort à l'aise; mais puisque nous devons être ici demain, nous entendrons la fin de ce noble récit, qui m'intéresse plus que toutes choses au monde.

Navarrete. — A coup sûr, Seigneur Guzman, l'étang est tellement beau qu'il n'en existe certainement pas de pareil dans tout le pays, ni même rien qui s'en rapproche comme pittoresque. Vous avez bien raison de l'apprécier, car c'est un endroit délicieux que ce bosquet, sous ces arbres aussi grands que majestueux. Et, à mon sens, vous avez bien tort de ne pas demeurer ici tout l'été, dans un endroit aussi charmant.

Guzman. — Vous avez raison. Mais le manque de société me porte vers la cité ; si j'avais avec qui causer, j'y demeurerais toujours. Néanmoins, quoique je me distraie avec des livres, il est pénible pour un homme de s'en tenir là ; et quoique je passe des instants agréables en entendant conter les gens qui travaillent ici ; quoique par moments ils disent des bons mots qui, à mon sens, sont meilleurs par le fait de leur spontanéité que ceux qui ont été longuement préparés; quoique parfois leurs farces n'aient, dans leur rusticité, rien qui les égale ; quoique leurs gageures, leurs luttes, leurs chutes soient plus charmantes à voir que je ne saurais le dire et plus attrayantes que celles des maîtres-lutteurs ; quoique je passe quelquefois longtemps entre ces arbres à écouter le chant des oiseaux, dont la mélodie est bien plus attachante que celle de ceux qui sont en cage ; malgré tout cela, le défaut

de conversation, comme je vous l'ai dit, me fait quitter tout pour trouver avec qui causer.

MENDOZA. — Personne sur ce point ne vous contredira. Mais dites-moi : soupez-vous donc de si bonne heure, qu'il me semble déjà voir les plats sur la table ?

GUZMAN. — Cela se fait ici, parce que nous nous couchons de bonne heure pour jouir de la fraîcheur du matin et des fleurs du jardin ; car une fois le soleil levé, tout ceci est bien moins beau.

NAVARRETE. — Il me semble que c'est fort bien fait, et je veux prendre place pour boire tout d'abord, car j'ai grand soif, ayant beaucoup parlé.

GUZMAN. — Pourvu que ce soit frais, car il fait bien chaud !

NAVARRETE. — C'est excellent comme cela, et je veux tenir le breuvage près de moi, pour que l'un et l'autre, vous ne puissiez boire que servis de ma main.

MENDOZA. — Loin de m'en plaindre, j'en serai et flatté et charmé. Oh ! que ceci est délicieux ! Je ne sais quel cuisinier vous avez pour donner si bon goût aux plats ; mais il me semble que je n'ai, de ma vie, rien mangé d'aussi délicat. Quant à ce vin frais, il est tout simplement exquis, et je ne l'aime guère que comme cela.

NAVARRETE. -- Cela n'est pas nécessaire pour moi : mais le Seigneur Guzman doit l'avoir préparé ainsi pour que nous nous couchions ivres.

GUZMAN. — Il y a si peu de chose !

MENDOZA. — Je n'admets pas qu'il y ait peu de chose. Ce qu'il y a ici suffirait pour beaucoup plus de convives, et beaucoup plus affamés que nous ne le sommes. Et, quoique tout soit excellent, je ne veux pas manger davantage, car cela me ferait mal.

NAVARRETE. — Moi non plus, je ne mangerai pas davantage, bien que la table soit encore abondamment servie.

GUZMAN. — Cessez ce dire et mangez : il n'y en a pas tant que vous pensez, et, comme on dit, c'est beaucoup de bruit pour bien peu de chose.

MENDOZA. — Vous insistez pour que nous mangions davantage. Pour l'amour de Dieu, que ce soit assez, et sortons d'ici.

NAVARRETE. — Oh ! que vous avez bien parlé ! Allons à la fontaine, en nous promenant dans cette charmille qui est aussi belle que fraiche, et où nous attendrons qu'il soit l'heure de dormir.

MENDOZA. — C'est cela.

GUZMAN. — Pensez-vous donc y aller sans moi ? Mais j'y vais aussi.

NAVARRETE. — A la bonne heure, venez ; il y a bien place pour nous trois dans l'allée, et nous ferons un peu d'exercice pour digérer ce que vous nous avez fait manger.

MENDOZA. — Ceci est fort beau et bien exécuté ; on voit bien que vous êtes un amateur.

GUZMAN. — Allez donc plus avant voir le corridor et les pièces qui sont là ; elles ne vous désagréeront pas.

MENDOZA. — Oh ! quelle belle chose que ces peintures à fresque ! Je n'ai jamais rien vu de pareil ; et puisque vous m'avez amené ici, je vous demande de me laisser coucher dans cette pièce.

GUZMAN. — C'était entendu ainsi : vous voyez cette alcôve ; on y a fait un lit pour vous, et là un autre pour le Seigneur Navarrete. Puisque vous êtes ici, demeurez-y. Adieu, jusqu'à demain matin ; je viendrai vous éveiller pour que vous jouissiez de la fraîcheur des fleurs.

MENDOZA. — Comme vous voudrez ; en tous points nous vous obéirons, le Seigneur Navarrete et moi.

GUZMAN. — A la garde de Dieu.

MENDOZA. — Qu'il vous accompagne !

(A Suivre).



MONOGRAPHIE DE L'ARRONDISSEMENT DE TLEMCEN

(Suite)

DEUXIÈME PARTIE

LE TELL

CHAPITRE II

SEBDOU *(Suite)*

II. — INSURRECTION DE 1845. — ASSASSINAT DU COMMANDANT BILLOT

Dans le courant du mois de décembre 1844, quelques mois après la victoire d'Isly, le colonel Cavaignac était nommé maréchal de camp (général de brigade) et commandant de la subdivision de Tlemcen.

Le sympathique général a tenu une grande place dans le pays et il y a marqué son passage par une foule de faits qui vont nous permettre d'offrir à nos lecteurs une étude des plus vraies sur le caractère et les hautes capacités de ce brillant général, élevé en 1848 à la magistrature suprême de son pays.

S'il était un lieu qui dut porter son nom, dans l'arrondissement de Tlemcen, ce devait être à coup sûr, *Sebdou* qu'il a créé et fortifié, *Sebdou* qu'il affectionnait particulièrement et qu'il visitait souvent, *Sebdou* où il allait se reposer des fatigues corporelles et des soucis administratifs que lui créaient sa situation sur la frontière et ses fonctions militaires, *Sebdou* enfin, où se trouve un

chêne gigantesque, sous lequel on le vit souvent tenant sa *hacouma* (1) et rendant la justice, à l'exemple de Saint-Louis, sous ce décor champêtre.

Ce chêne est connu dans le pays, et on le montre aux visiteurs sous le nom de : *arbre de Cavaignac*.

Bedeau, Lamoricière, Négrier, Bréa, et tout récemment Montagnac (2), localités de la subdivision et des environs de Tlemcen, ont reçu le nom de ces soldats illustres dont le dévouement au pays est légendaire ; seul, Cavaignac, qui a été le plus actif, le plus sympathique et le plus dévoué de tous, a été oublié.

Ce fait inexplicable passerait dans l'histoire pour un acte de la plus noire ingratitude à l'égard d'une de nos gloires militaires du siècle, s'il se perpétuait plus longtemps. Si mon humble voix pouvait être entendue, je voudrais que l'on donnât le nom de Cavaignac au village de Sebdou, lequel n'a pas d'étymologie, point d'histoire et ne rappelle absolument rien si ce n'est un nom de lieu.

Que les cœurs patriotiques du département qui liront ces lignes, me permettent de rappeler ce singulier oubli, et excusent cette parenthèse au cours de mon récit.

Précédemment, nous avons déjà fait connaître l'arrivée du général Cavaignac à la subdivision de Tlemcen où son chef et ami Lamoricière l'attendait pour l'installer. Nous avons raconté, d'après Martimprey, l'effusion avec laquelle les deux généraux s'embrassèrent, émus jusqu'aux larmes.

Le premier soin du général Cavaignac en arrivant à Tlemcen, *où sept ans auparavant il n'était que simple capitaine*, fut de visiter Marnia, Nemours et Sebdou. A son arrivée dans ce dernier centre, où la redoute était à peine commencée, les Oulad Ouriach allèrent au devant de lui pour faire acte de soumission. Une diffa lui fut offerte à l'entrée du village arabe, sous ce grand chêne qui porte son nom. De Sebdou, le général poussa jusqu'à Mazer, brûlé

---

(1) *Hacouma :* Justice populaire musulmane ; audience publique.

(2) C'est par décret du 2 août 1888 que le centre de Remchi a reçu le nom de : Montagnac. L'auteur de cette monographie s'ennorgueillit d'avoir contribué à cette désignation, accueillie chaleureusement par M. Tirman, notre Gouverneur général.

quelques mois auparavant par le général Bedeau et qui était désert. Il fit ensuite une pointe sur les Hauts-Plateaux jusqu'à l'oglat de Sidi Mohammed et opéra son retour en longeant la frontière marocaine. Arrivé à Missiouin, il regagna Sebdou par Sidi-Djilali, Sidi-Yahia et ce pays boisé des Oulad En-Nhar du Tell.

En mai 1845, des symptômes d'agitation se manifestaient déjà, dans toute la subdivision, sourdement travaillée par les émissaires secrets d'Abd-el-Kader.

Ce dernier, campé sur la rive gauche de la Moulouïa, avait pris un ascendant considérable dans la partie du Maroc qui s'étend depuis le Riff jusqu'à notre frontière du Kif, et avait des relations suivies avec les tribus insoumises du Sahara algérien. Les Oulad Mellouk et les Douï Yaya quittèrent en partie notre territoire; les Béni-Rouban, les Béni-Snous de Sebdou, les M'sirda à l'ouest de Nemours cessèrent leurs relations avec nos autorités militaires et deux grandes fractions des Trara; les Beni Mishel et les Oulhassa refusèrent de payer l'impôt.

Autour de Sebdou, les Oulad Ouriach, oubliant leurs bonnes dispositions et les protestations de fidélité faites naguère au général Cavaignac, se révoltèrent ouvertement.

Les effectifs de l'armée d'Afrique venaient d'être considérablement diminués par la rentrée en France de plusieurs régiments. Les Indigènes étaient renseignés sur ce fait, et ils savaient également que le général de Lamoricière, qui leur inspirait une crainte salutaire, avait quitté Oran pour remplir à Alger l'intérim du général Bugeaud parti en France, en congé.

D'autre part, l'ouverture des chemins de ceinture du Tell et des Hauts-Plateaux avait eu pour conséquence d'immobiliser dans plusieurs petits camps éloignés les forces disponibles de la subdivision.

C'est ainsi que les travaux du chemin stratégique de Sebdou à Raz-el-Mâ, retenaient à Teniet-el-Gor, la petite colonne de Sebdou aux ordres du colonel Gagnon.

Instruit de toutes ces ténébreuses intrigues, le général Cavaignac se mit en campagne avec la garnison de Tlemcen.

Il franchit d'abord la Tafna, au nord, et se montra chez les Oulhassa. Il ne négligeait aucun moyen de se mettre en communication avec ses commandants de cercle, et c'est du djebel Aïssa

qu'il écrivit au chef de bataillon Billot, commandant supérieur de Sebdou, la lettre ci-après :

« Bivouac du djebel Aïssa, le 11 mai 1845.

« Mon cher Commandant,

« Je vous annonce qu'Abd-el-Kader est en route, qu'il est sorti « par le Sahara. Je vais aller opérer vers le sud. *Tenez-vous sur « vos gardes.*

« Je tiens cette nouvelle du Caïd d'Oudjda ; il ne savait pas si « la deïra était avec l'Émir.

« *Le Maréchal de camp,*

« *Commandant la Subdivision de Tlemcen,*

« E. Cavaignac. »

Le lendemain, cet infatigable général était à 70 kilomètres de là, à Hadjar-Roum (Lamoricière) défendant l'entrée de la plaine des Oulad-Mimoun par le défilé des Béni-Smiel. Il écrivait de nouveau au Commandant de Sebdou :

« Je suis arrivé à Hadjar-Roum, amené par les nouvelles dont « je vous ai donné connaissance par lettre hier matin.

« Abd-el-Kader étant sorti du Tell marocain pour se rendre au « désert, nous devons redoubler de surveillance afin de n'être « surpris sur aucun point ; il convient que des renseignements « soigneusement pris nous tiennent au courant de ce qu'il fait, « des lieux qu'il fréquente, etc.

« Il faut que nous sachions les forces dont il dispose, ses « menées et ses intrigues, jour par jour s'il est possible, afin « de juger de ses intentions et de prévenir ses tentatives.

« Je vous prie de m'écrire souvent pour me dire ce que vous « saurez et ce que vous pourrez deviner d'après l'attitude des « Arabes qui sont autour de *Sebdou.* »

Et en post-scriptum, après la signature, on lit ceci, de la main même du général :

« *Soyez prudent ; ne sortez pas de votre fort sans nécessité.* « *Et si vous étiez forcé à le faire, ne vous en éloignez pas* « *beaucoup.* »

Nous soulignons à dessin ce dernier passage, car nous verrons bientôt que l'infortuné commandant Billot paya de sa vie l'oubli de ces prudentes prescriptions.

Le 21 juin, un bureau arabe était créé à Sebdou sous la direction du lieutenant de zouaves De Dombasle, qui venait d'arriver avec un convoi de 117 chameaux et 200 chevaux des goums indigènes.

Le relief des murs du fort de Sebdou était suffisamment élevé pour défier un coup de main.

La paix paraissait pourtant rétablie en Algérie, le maréchal Bugeaud ayant obtenu un congé, partit pour France, laissant au général de Lamoricière l'intérim du gouvernement général. Mais presque au même moment divers symptômes annoncèrent que de nouveaux désordres ne tarderaient pas à éclater.

Un certain Bou-Maza agitait les Flittas au sud de Mostaganem, et pendant que le général de Bourjolly était aux prises avec eux, de graves événements se passaient dans l'arrondissement de Tlemcen.

Quoique Abd-el-Kader n'eut pas eu de succès dans ses dernières entreprises il n'en conservait pas moins sa position sur la frontière du Maroc. Une infiltration journalière d'émigrants, traversant sourdement nos lignes, allait grossir sa deïra toujours campée sur la rive gauche de la Moulouïa, à la limite des districts de Garet et du Riff.

Vers la fin de l'été il comptait près de 6000 tentes autour de la sienne. Le gouvernement marocain le laissait faire, au mépris des engagements qu'il avait contractés d'après le traité de Tanger. L'Émir pensant donc que le moment était venu d'agir, traversa de nouveau les frontières à la tête d'une troupe nombreuse de cavalerie et d'infanterie régulière et se montra dans la vallée de la Tafna.

La tranquillité avait été telle, jusqu'alors, que la colonne de Sebdou avait pu continuer l'ouverture de la route d'El-Gor sans être inquiétée ; ce n'est que vers le 1er septembre; dès que les menées de l'Émir furent connues,que le commandant Billot réclama le renvoi à Sebdou des compagnies d'élite de son bataillon (1),

(1) Un bataillon du 41e de ligne.

ce renfort lui paraissant indispensable pour défendre le fort en cas de surprise.

Le 2 septembre le général Cavaignac lui écrivait :

« Mon cher Commandant,

« J'ai l'honneur de vous prévenir, en réponse à votre lettre du « 1er septembre courant, que j'ai donné l'ordre au colonel Gagnon « de vous rendre les compagnies d'élite du 41e. Pour le moment « il n'y a pas lieu de les détourner de Sebdou. Quant à la colonne « elle doit continuer à travailler au défilé d'El-Gor jusqu'à nou- « vel ordre ; je ne puis la laisser stationnaire sous Sebdou.

« Je vous autorise, si les circonstances l'y rappelaient, à vous « adresser à l'officier qui la commandera pour avoir des tra- « vailleurs. C'est dit une fois pour toutes.

« Recevez, mon cher Commandant, l'expression des mes sen- « timents affectueux.

« *Le Maréchal de camp,*
« *Commandant la Subdivision,*
« E. Cavaignac. »

Cette lettre dit assez quelle était la quiétude d'esprit du chef de la subdivision au moment où éclata cette formidable insurrection.

Huit jours ne s'était pas écoulés qu'Abd-el-Kader avait envahi notre territoire en provoquant une grande agitation dans nos tribus qui, presque toutes, coururent aux armes et se déclarèrent pour lui.

Le général Cavaignac sortit de Tlemcen et marcha sur les Trara révoltés avec cinq bataillons, six pièces de montagne et un peu de cavalerie ; il devait être joint dans les Trara par les troupes de Marnia commandées par le lieutenant-colonel De Barral et grossies de celles du lieutenant-colonel De Montagnac, commandant supérieur de Nemours, lequel n'avait sous ses ordres que le 8e bataillon de chasseurs à pied, avec un escadron du 2e hussards.

Nous avons relaté dans le chapitre précédent, ayant trait à la description du pays des Trara, la marche de la colonne du général Cavaignac qui livra combat aux Trara, révoltés le 24 sep-

tembre aux Oulad Zekri dans les Beni-Ouarssous, et le 25, à Bab M'teurba et à Bab-el-Mesmar. C'est là qu'il apprit la défaite et la mort du colonel de Montagnac, tué au combat de Sidi-Brahim, et l'impossibilité du colonel De Barral de pouvoir faire sa jonction avec lui. Il ne disposait alors que de 1350 hommes d'infanterie, 250 chevaux et deux sections d'artillerie de montagne.

Devant les forces décuples de l'Emir qui couvrait le pays de ses légions et qui, après l'éclatant succès qu'il venait de remporter à Sidi-Brahim, brûlait nos pont sur l'Isser et sur la Tafna, force fut au général Cavaignac de prendre le parti de regagner Tlemcen, afin d'éviter un nouveau désastre à ses propres troupes.

Toutefois, n'attendant pas sa rentrée, il crut devoir informer le Commandant de Sebdou de ce qui se passait. Il lui écrivit du bivouac de l'oued Guettara (1) le 25 septembre 1845 :

« Commandant,

« Un engagement a eu lieu sur le territoire des Souahlias entre
« M. le lieutenant-colonel De Montagnac et Abd-el-Kader.

« Je vais donc me porter sur Lalla-Marnia pour savoir ce qui
« s'est passé et parer à tout événement.

« De votre côté, redoublez de surveillance et de *circonspection*,
« méfiez-vous des Béni-Snous et enfin de tout ce qui vous envi-
« ronne, car l'agitation qui règne ici pourrait s'étendre chez
« vous.

« Signé : CAVAIGNAC. »

Le lendemain, 26, nouvelle lettre et plus pressantes recommandations encore :

« 26 septembre 1845 (7 heures soir).

« Mon cher Commandant,

« J'ai une bien triste nouvelle à vous apprendre. M. le lieute-
« nant-colonel *De Montagnac* serait tombé dans une embuscade
« d'Abd-el-Kader, où il aurait été conduit par les Souahlia.

(1) L'oued Guettara, dit ravin des voleurs, entre Hennaya et Marnia. C'est un affluent rive droite de la Tafna.

« Le lieutenant-colonel De Barral m'en informe et me parle de
« sa mort et de la destruction de sa colonne. C'est un déplorable
« événement qui nous prive, sans doute, d'un grand nombre de
« braves gens.

« Je n'ai aucun autre détail sur cette affaire. J'ai su seulement
« par des Arabes qui ont causé avec l'ennemi que le comman-
« dant Courby de Cognord et 90 des nôtres seraient prisonniers.
« Cela cause de l'émotion dans le pays ; faites donc bonne garde
« et *ne sortez pas*. Méfiez-vous *surtout* de vos Arabes.

« Recevez, mon cher Commandant, l'assurance de mes senti-
« ments affectueux.

« E. CAVAIGNAC. »

Si nous insistons sur cette correspondance c'est pour établir combien le général Cavaignac était soucieux des intérêts défensifs qui lui étaient confiés. Il ne ménageait pas les avertissements à ses subordonnés, et malgré ses ordres formels, malgré ses pressantes recommandations écrites dans le style le plus affectueux, le Commandant supérieur de Sebdou, imprudemment sorti de la redoute, ne devait pas tarder à subir le sort du colonel de Montagnac.

En effet, un émissaire de l'Emir Abd-el-Kader, originaire des Oulad bou Ghara (Maroc) était venu à Sebdou exciter les Oulad Ouriach à la révolte. C'était un marabout du nom de Si bou Médien. Le moment était des plus propices pour exciter le fanatisme des musulmans ; on était à la fin du *ramadham* et les têtes étaient échauffées. Ce mokadem exaltait les sentiments de l'Émir et sa fidélité à la bonne cause : celle de l'indépendance de la nationalité arabe. Il promettait aux Oulad Ouriach, s'ils parvenaient à chasser les Français de Sebdou, de leur faire reconquérir leur liberté perdue.

A la suite de ces prédications, de ces excitations répétées, les Oulad Ouriach finirent par lever, eux aussi, l'étendard de la révolte, se déclarèrent en faveur de l'Émir, prêts à recommencer la *guerre sainte*.

Ils se rapprochèrent du fort de Sebdou le 30 septembre au soir, et, dès le lendemain matin, ouvrant les hostilités, ils surprenaient un petit poste de quelques hommes chargé de surveiller le trou-

peau et de protéger les travailleurs occupés à extraire de la pierre pour le fort, à une carrière située au pied de la montagne, non loin du marabout de Sidi Moussa.

Ils enlevèrent les fusils des hommes de garde et volèrent une partie des bœufs du troupeau.

Le commandant Billot, aussitôt prévenu de ces événements, craignant une attaque du fort, fit ses préparatifs de défense et mit sa petite garnison sous les armes. Puis, vers neuf heures, malgré les recommandations formelles de son général, malgré le salutaire avertissement que la mort malheureuse du lieutenant colonel De Montagnac aurait dû lui donner, il oublia toute prudence et sortit du fort accompagné seulement du lieutenant De Dombasle, chef du bureau arabe, du Khodja Si Hamed bel Dia et d'une faible escorte composée du maréchal-des-logis Colin et de quatre cavaliers du deuxième hussards.

Au dire des Indigènes qui assistèrent à ce déplorable événement et d'après quelques écrits propagés par la presse, le commandant Billot, abusé sur les intentions pacifiques des Oulad Ouriach, aurait accepté une *diffa* près du marabout de Sidi Moussa, situé à 800 mètres à peine au nord de la redoute, et ce serait pendant ce repas qu'il aurait été tué.

Mais les faits sont là pour démentir cette invraisemblable version. Etant donné l'état d'agitation qui régnait dans le pays, le commandant supérieur ne songeait nullement à courir à une diffa. Ayant étudié cette question à fond, nous croyons tenir de source autorisée que sa reconnaissance autour du fort avait simplement pour but de se rendre compte de l'importance des rassemblements qui l'entouraient, et surtout, de tenter une démarche pacifique auprès du caïd Si M'hammed Ould Kebir, pour tâcher de se faire rendre le troupeau volé et les fusils enlevés pendant la matinée au poste de la carrière.

Il franchit l'Oued Sebdou au pied du fort, remonta l'autre versant et se dirigea avec ceux qui l'accompagnaient vers le campement des Indigènes situé autour de la source et du marabout de Sidi Moussa, au pied de la montagne de Sidi Amar qui domine Sebdou au nord-ouest.

Là, sans descendre de cheval, il demanda à voir le Caïd. On lui répondit qu'il était absent. Il entra alors en pourparlers, au

sujet des bœufs volés, lorsqu'il fut entouré, lui et ses compagnons, et, sans autres préliminaires, les Oulad Ouriach firent feu. Le commandant Billot tomba frappé à mort par le nommé Tahar ben Azouz qui a été plus tard reconnu coupable de ce crime et fusillé dans le grand bassin à Tlemcen. Le lieutenant De Dombasle, le Khodja Si Mohammed ben Dia, le maréchal-des-logis Colin et deux hussards tombèrent successivement, frappés presque à bout portant.

Deux des hussards d'escorte, dont l'un grièvement blessé, réussirent à s'échapper de la mêlée et accoururent donner l'alarme à la redoute.

Une partie de la garnison, sous le commandement du capitaine Brachet, se porta immédiatement au secours de l'infortuné commandant, dont la mort avait été instantanée. Une fusillade fut échangée, à la suite de laquelle une dizaine d'Arabes furent tués parmi les Ouled Ouriach qui fuyaient de tous côtés. Le capitaine Brachet fit enlever les corps de nos malheureux concitoyens, le commandant, le lieutenant Dombasle, le maréchal-des-logis et deux hussards et les fit enterrer dans un jardin au pied de la redoute.

Les Oulad Ouriach revinrent pendant la nuit pour enlever leurs tentes, après quoi ils s'enfuirent au Maroc, à l'exception du douar Oulad Moumen qui n'avait pas participé à cet acte de trahison. Cette tribu fit sa soumission et rentra dans le pays en 1846 ; seuls, les principaux coupables, qui ne furent atteints que plus tard, s'abstinrent de reparaître à Sebdou.

Le Gouvernement français consentit à donner *l'aman* (le pardon) aux Oulad Ouriach, mais, à titre de représailles, il leur confisqua les terrains qui constituent *la prairie* dans le bas-fonds de Sidi-Tahar. Cette prairie fit retour au domaines de l'Etat, qui la détient encore actuellement.

L'assassinat du commandant Billot, du lieutenant De Dombasle et de leurs infortunés compagnons, venant immédiatement après le désastre de Sidi-Brahim, jeta la consternation dans le pays.

Le général Cavaignac apprit cet événement en rentrant à Tlemcen et en fut fort affecté.

Voici en quels termes il répondit au compte-rendu du capitaine Brachet :

« Tlemcen, le 5 octobre 1845.

« Mon cher Capitaine,

« J'ai reçu la lettre par laquelle vous m'avez informé de la ma-
« nière malheureuse dont le commandant Billot et M. De Dom-
« basle ont été tués.

« C'est un fait que je déplore amèrement. M. le Commandant
« Billot avait fait ses preuves comme brave officier. M. De
« Dombasle s'était déjà fait apprécier pour son activité et son
« zèle.

« Javais cependant écrit à Sebdou pour faire connaître les
« événements de *Djemmâa Ghazaouet ;* j'avais recommandé
« d'user de la prudence la plus grande ; *de ne faire aucune sortie.*
« Ces lettres étaient parvenue, puisqu'il m'en a été accusé récep-
« tion. Je suis donc étonné, qu'au jour de ce funeste événement,
« il y eut encore des travailleurs à la carrière, et je déplore vive-
« ment que tout travail extérieur n'ait pas été suspendu après
« l'arrivée de mes lettres.

« Maintenant je ne puis aller de suite à Sebdou, les circons-
« tances m'appellent ailleurs ; vous n'avez de protection à donner
« à personne ; vous devez vous borner à assurer la conservation
« du poste en vous tenant sur la défensive.

« Dans le cas d'attaque, la garnison dont vous disposez sera
« suffisante, mais elle ne peut avoir une autre action en aucune
« manière. Il n'y a donc pas lieu de l'employer au dehors. Faites
« cesser tout travail extérieur. Vous êtes approvisionné pour
« longtemps en vivres. Je n'ai aucune inquiétude sous ce rapport.

« Dans le cas où vous seriez serrés de près par l'ennemi, la
« situation de votre troupeau porte 95,000 rations, c'est donc un
« service assuré pour 190 jours.

« Vous devez vous garder de tout mauvais événement et en
« particulier de l'enlèvement de votre troupeau. Vous ne pouvez
« l'envoyer paître hors de portée de canon du fort, parce que la
« garde n'en peut être nombreuse et que le pays qui vous entoure
« est favorable aux surprises.

« Si la vue d'un certain nombre de maraudeurs vous donnait « des craintes, tenez le troupeau sans le faire sortir et nourrissez- « le avec la meule. Vous n'avez pas assez de bêtes ayant droit « aux rations de fourrage pour que l'emploi de cette mesure vous « soit interdit.

« S'il vous est possible de faire paitre votre troupeau dehors, « ne l'envoyez au pâturage que *par moitié*. S'il survient un évé- « nement. vous n'aurez pas tout perdu. Dans ce cas là, chacune « des bêtes recevra, par jour, une demi-ration de fourrage.

« *Dans les circonstances présentes il est indispensable que vous* « *n'ayiez pas un seul accident de plus à déplorer.*

« Vos hommes ne doivent s'éloigner du fort sous aucun pré- « texte ; il faut au besoin leur défendre de sortir.

« La colonne de Sebdou vous demandera sans doute à entrer « dans la place ; établissez-là dans l'intérieur. Faites abattre les « gourbis qui leur servaient d'habitation ; il n'y a à cela aucun « inconvénient puisque le centre de population ne sera pas sur « l'emplacement du village actuel. Faites bonne garde, et, je vous « le répète encore, faites en sorte qu'aucun accident n'arrive afin « que l'ennemi n'ait pas l'occasion de s'en réjouir et d'en tirer « avantage.

« Recevez, etc.

« E. CAVAIGNAC. »

« P. S. — On me dit à l'instant que vous avez été attaqué le 3 ? « que vous avez fait une sortie pour rétablir l'eau ; que 22 Ka- « byles ont été tués et que nous avons eu 4 hommes hors de « combat.

« Je vous recommande de ne pas sortir, sauf le cas de l'eau à « rétablir, et alors, vous ne devez en aucun cas dépasser le canal.

« Les sorties doivent être faites de nuit et par peu de monde à « la fois.

« Je ne tarderai pas à aller à vous ; le général de Lamoricière « arrive avec des forces imposantes, ce soir, à l'Isser.

« E. C. »

Avec quelle sage prévoyance le général Cavaignac fait les plus minutieuses recommandations. Cette lettre est plutôt d'un père de

famille soucieux de la sécurité des siens, que d'un chef militaire dictant des ordres à un subordonné ; tout le caractère noble et généreux de Cavaignac est peint au vif dans les lignes qui précèdent.

Enfin, aucune autre complication ne survint à Sebdou. Ce poste reçut le 12 juin 1846 la visite du duc d'Aumale, qui avait remplacé depuis le mois d'avril le maréchal Bugeaud, au Gouvernement général de l'Algérie.

La discipline était plus que sévère sous son administration et les soldats de l'armée d'Afrique étaient tenus avec la plus extrême rigueur, si nous en croyons l'ordre de la place ci-après :

« Le Commandant supérieur s'est aperçu que des militaires de la redoute s'adonnaient au *jeu de loto*. Il défend expressément cet abus et prévient qu'il sera d'une sévérité exemplaire pour ceux qui contreviendront à cet ordre. L'argent du jeu sera confisqué au bénéfice des ordinaires.

« Cette défense comprend également les jeux de carte.

« LE CHEF DE BATAILLON COMMANDANT SUPÉRIEUR.

« *Par ordre, le Capitaine commandant la Place,*

« Signé : AINARD. »

La défense est un peu sévère, surtout dans un poste isolé, éloigné de tout amusement et de toute distraction.

On crierait évidemment à l'oppression si, de nos jours, pareille défense était faite.

En février 1847, l'autorité militaire fit entreprendre ces belles plantations d'arbres qui font encore notre admiration sur les avenues, rues et places de Sebdou. Des jardins furent créés pour les officiers et pour la troupe. Le 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique donna son nom à la belle pépinière qu'il créa à l'entrée du village annexé à la redoute, près du confluent de l'oued El Hadjar et de l'oued Sebdou.

C'est aussi à la même époque que les tombes du commandant Billot et des autres victimes de l'insurrection de 1845, situées dans le jardin même de l'ancien commandant supérieur, furent l'objet de certains soins. On plaça sur les fosses, des pierres tu-

mulaires en calcaire bleu ciselé, entourées d'une grille en fer, sur lesquelles on lit les inscriptions suivantes :

Sur la tombe du milieu :



M. BILLOT

LES OFFICIERS DU 41e DE LIGNE,
POUR PERPÉTUER LE SOUVENIR DU BRAVE CHEF DE BATAILLON
BILLOT,
MORT LE 1er OCTOBRE 1845,
VICTIME DE SA BRAVOURE ET DE SON DÉVOUEMENT.

Sur la tombe de gauche :



M. DE DOMBASLE

LES OFFICIERS DE ZOUAVES,
A LA MÉMOIRE DE LEUR CAMARADE ET AMI,
MATHIEU DE DOMBASLE,
MORT AU CHAMP D'HONNEUR LE 1er OCTOBRE 1845.

Sur la tombe de droite :



LE 2e HUSSARDS
AU MARÉCHAL-DES-LOGIS COLIN, AUX HUSSARDS
RIVET ET FAVROT
MORTS GLORIEUSEMENT LE 1er OCTOBRE 1845,
AVEC M. LE COMMANDANT BILLOT, DU 41e DE LIGNE

Ces trois tombes sont entourées de fleurs et la grille rectangulaire qui les entoure est soigneusement entretenue de peinture.

Le 8 juin 1847, le 41e de ligne fut rappelé en France, mais son colonel, M. De Mac-Mahon, qui s'était distingué, notamment dans la répression des Trara, en octobre 1845, avec les généraux de Lamoricière et Cavaignac, fut maintenu en Algérie comme Commandant supérieur du poste de Djammâa-Ghazaouet (Nemours).

En 1848, lors de la révolution de février, le général Cavaignac ayant été nommé successivement Gouverneur général de l'Algérie en remplacement du duc d'Aumale et, peu après, chef du pouvoir exécutif, il fut remplacé dans le commandement de la subdivision de Tlemcen par le général de Mac-Mahon, récemment promu maréchal de camp.

Nous le retrouvons à Sebdou, visitant le poste, en juillet 1849. En rentrant à Tlemcen, satisfait de son inspection, il adressait au capitaine Gibon, commandant superieur, la lettre suivante, dans laquelle sa sollicitude pour le soldat se manifeste aussi vivement que dans les lettres du général Cavaignac :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté, Égalité, Fraternité

« Mon cher capitaine,

« J'ai vu, avec un vif plaisir, que l'état sanitaire de vos hommes « continue à être très bon ; je ne doute point que cet heureux « résultat soit dû aux soins que vous prenez d'eux et je vous en « témoigne toute ma reconnaissance.

« Nous n'avons ici rien de bien nouveau ; nos tribus continuent « à jouir de la plus grande tranquillité, tandis qu'elles voient « leurs voisines de la frontière, dans un état d'anarchie com- « plet. (1)

« La comparaison qui représente la manière d'être sur des ter- « ritoires aussi rapprochés l'un de l'autre, ne peut que nous être « favorable.

---

(1) Ce fait est encore tout d'actualité à l'heure où nous écrivons ces lignes.

« Recevez, mon cher capitaine, la nouvelle assurance de mon « sincère attachement.

« *Le Général commandant la Subdivision de Tlemcen,*

« DE MAC-MAHON. »

Nous croyons devoir clore cette notice historique de Sebdou, par un document puisé aux archives de la Place.

Bien qu'il soit d'ordre général, et nullement particulier à la localité, nos lecteurs le liront sans doute avec intérêt, car il se rapporte à une époque très tourmentée de notre histoire politique : C'est l'ordre général du Ministre de la Guerre, prescrivant la proclamation de la République le lendemain du 24 février 1848 :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

« Paris, le 1er mars 1848.

« Général,

« En ce moment tout le monde devant être à son poste, vous donnerez les ordres nécessaires à cet effet.

« Les militaires de tous grades et de toutes armes qui peuvent être en congé dans votre division devront donc retourner immédiatement à leurs fonctions et rejoindre leur corps.

« Ainsi que je vous y ai invité par mon ordre du 25 février, vous avez dû déjà proclamer la République. En ce qui concerne les corps de troupe, les garnisons seront réunies dans les villes qu'elles occupent. L'officier le plus élevé en grade fera lire, à haute voix, devant le front des troupes, la proclamation suivante, qui sera ensuite mise à l'ordre et lue à trois appels consécutifs :

— « *Officiers, Sous-Officiers, Caporaux ou Brigadiers et Soldats, la République Française est proclamée.*

« *Enfants de la France, avant tout, vous êtes désormais les serviteurs de la République ; c'est au nom de la République qu'à l'avenir vos devoirs vous seront imposés. Il n'en seront que plus impérieux ; ils n'en devront être que mieux observés.*

« *Notre premier devoir, vous le savez, c'est l'oubli de nos intérêts particuliers sacrifiés aux intérêts de la Patrie.*

« *C'est donc une nouvelle protestation de dévouement et d'obéissance que doit vous rappeler chaque nouveau cri de : Vive la République !* » —

« Votre conduite, général, devra, ainsi que celle des chefs de corps et de service tendre à développer et à appliquer les principes énoncées dans la proclamation ci-dessus.

« Les couleurs nationales, telles qu'elles ont été adoptées par le Gouvernement provisoire, sont le seul signe de ralliement de tous les Français, aucun autre ne saurait être toléré.

« N'oubliez pas, général, que les obligations, que les circonstances nous imposent sont impérieuses.

« La responsabilité de l'ordre matériel et surtout de l'ordre moral parmi les troupes pèse sur vous.

« Je compte que cette pensée doublera vos forces et votre activité et que votre zèle et votre prudence ne resteront pas au-dessous des devoirs que vous avez à remplir.

« *Le Ministre de la Guerre,*

« Signé : SUBERVIE. »

Depuis les événements que nous venons de raconter, aucun fait insurrectionnel ne s'est produit à Sebdou et les Arabes sont restés soumis à notre domination.

Le village de Sebdou à été doté en octobre 1880 d'une brigade de gendarmerie ; il est le siège d'une recette des contributions diverses, d'un bureau des postes et télégraphes et d'un cantonnement des forêts régi par un garde-général.

Une justice de paix y a été créée peu après l'organisation de la commune mixte, laquelle fonctionne depuis 1880, sous la direction d'un administrateur civil assisté d'un adjoint. Les affaires municipales sont élaborées par une commission municipale composée de membres français élus et de l'adjoint de chaque section ou tribu indigène.

III. — DESCRIPTION SOMMAIRE DU TERRITOIRE

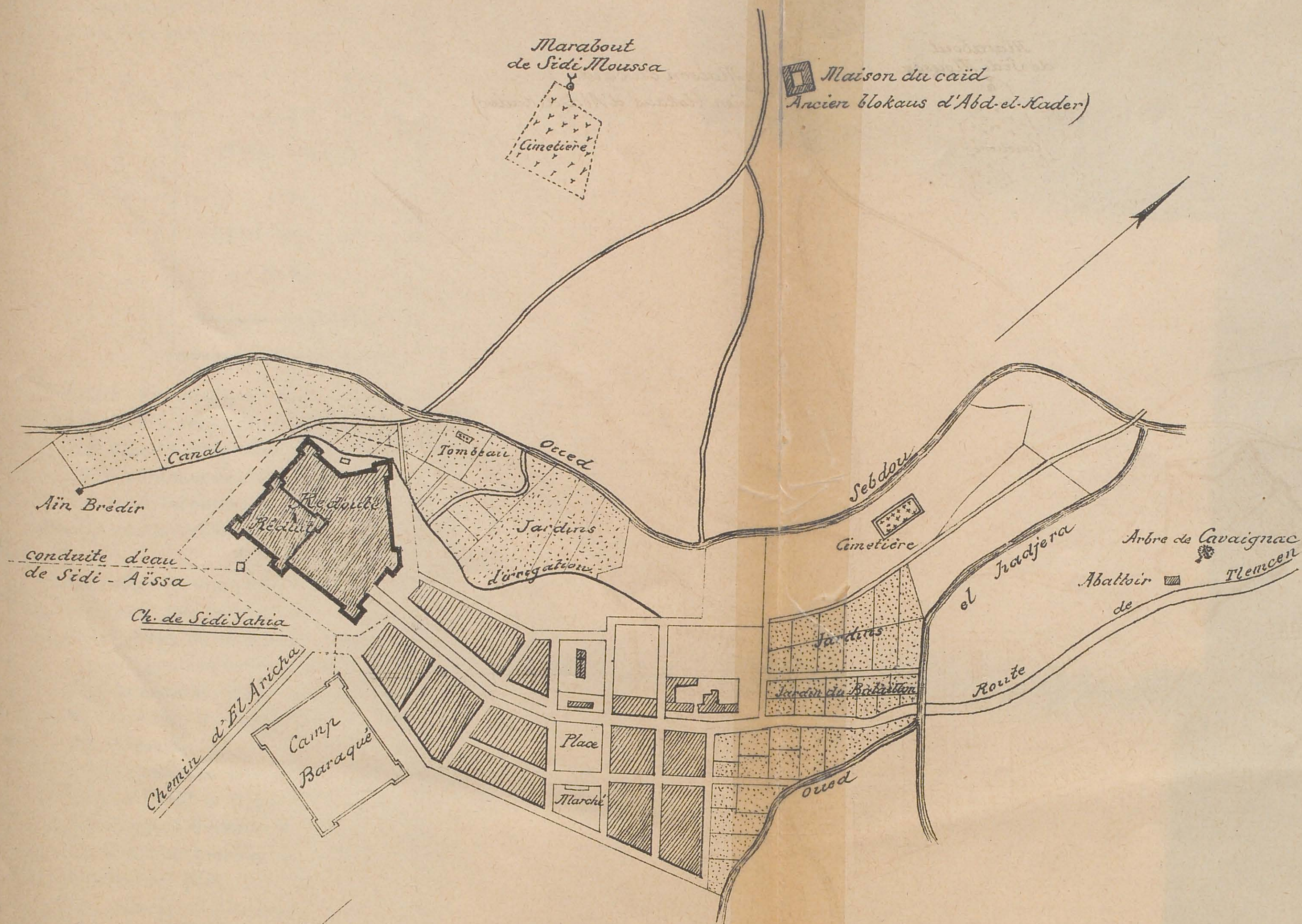
Le territoire de Sebdou a formé, jusqu'en 1882, un cercle dépendant de la subdivision de Tlemcen et administré par un commandant supérieur. Depuis la création de la commune mixte, le territoire est divisé en deux parties, et toute la bande qui touche à la frontière, depuis les Béni-Bou-Saïd de Marnia, c'est-à-dire le Kef, le Khrémis et les Oulad En Nhar, sont restés sous la direction de l'autorité militaire.

Le cercle de Sebdou, tel qu'il était antérieurement constitué, confinait à l'empire du Maroc, suivant une ligne droite joignant Téniet-el-Méchamich et Kheneg-el-Kada. Cette ligne se subdivise elle-même en deux tronçons correspondant : le premier, celui de Méchamich à Sidi-Aïssa, à la région du Tell ; le second, celui de Sidi-Aïssa, à Kheneg-el-Kada, à celle des Hauts-Plateaux.

Deux vallées, artères principales où viennent converger plusieurs routes, donnent accès dans le territoire de Sebdou : Celle de Méchamich à la Tafna, par la vallée de l'oued Tafrent ou oued Krémis ; celle de Missiouin à Sebdou, par Taddert, Téniet Er-Raâda, Aïn-Sfa et Sidi-Yaya.

La première de ces deux voies de pénétration dans le Tell, par le Sud marocain, s'avance par le col de Méchamich, point stratégique important qu'on ne manque jamais d'occuper en cas d'événement, et pénètre à travers les villages kabyles de Mazer, le Krémis, etc., en suivant sensiblement le cours d'eau jusqu'à son débouché dans la Tafna, au pied du village de Bahdel.

La voie de Missiouin à Sebdou se dirige au contraire perpendiculairement aux affluents de l'oued Khrémis et ne devient une voie naturelle de pénétration qu'à partir d'Aïn-Sfa où elle enfile la vallée secondaire de l'oued Sebdou, en contournant par le pied nord le coudiat Er-Ressas, à quelques centaines de mè-



Plan du village de Sebdou.

Echelle de 0.001 pour 8,00^{m}

Dressé par J. Canal.
Dessiné par V. Béätrix.

tres du marabout de Sidi-Yahia. En cet endroit, j'ai relevé une borne sur laquelle se lit l'indication suivante : (27 novembre 1888.)



Le coudiat Er-Ressas, au pied duquel se trouve le marabout de Sidi Yahia, serait donc à 14 kilomètres au S.-O. de Sebdou, et Sidi Djilali à 36 kilomètres.

La configuration tourmentée du terrain, au point de vue d'opérations régulières, lui assure une infériorité sur la voie précédente, mais la rend très favorable à des coups de mains de partisans ou de bandits.

Les divers sentiers, masqués par des bois, qui s'y entre-croisent dans tous les sens, ont toujours été suivis de préférence par les *djiouch* (1) algériens ou marocains qui ont saccagé le pays à diverses époques. Combien de gorges abruptes, combien de ravins cachés par la broussaille, n'ont-ils pas abrité les prises ou razzias faites dans l'intérieur du cercle, qui a été souvent le théâtre de hardis coups de main.

Djorf-el-Mahdjoub, Houdh-el-Amar, les escarpements du djorf-Abd-el-Malek, Akhelil et la gorge de Madderba, sont autant de repaires parfaitement abrités et difficilement abordables.

Néanmoins, comme tout pays de montagne, cette région, quoique bien accidentée, peut être défendue et surveillée par l'occupation des positions stratégiques de Taddert, Sidi-Djilali, Tin-Kial, Tadjertila et Sidi-Yahia

---

(1) *Djiouch*, pluriel de *djich*, bande armée, troupe irrégulière de cavaliers.

La kouba de Sidi Djilali notamment, dans les Oulad En-Nhar, située au croisement de sentiers venus des quatre points cardinaux, forme une position défensive de premier ordre. Par elle, on commande à l'ouest, la gorge de El Madderba ; au sud, le kheneg Sidi Djilali ; à l'est, un sentier venu du djebel Dourdas ; au nord, la route de Sidi Djilali à Râada par Houdh-el-Amar et Houdh Ali ben Brahim.

Par l'occupation de ce point, on peut prévenir les incursions des djiouch venant de l'ouest, et fermer la retraite aux malfaiteurs algériens. La position de *Taddert* remplacerait avantageusement celles de Missiouin et de Sidi Abd-el-Ouahed, plus généralement connues. Elle se trouve au point de convergence des routes de l'ouest par Téniet-Sidi-Abdallah, Téniet-el-Hahbal et Téniet-bou-Medjaz. Les points de Missiouin et de Sidi Abd-el-Ouahed, placés au contraire dans l'intérieur du secteur formé par ces différentes routes, pourraient être facilement tournés.

Le point de *Tin-Khial*, ou Oglat Tin-Khial, quoique plus éloigné de la frontière que les précédents, n'en est pas moins un refuge où les voleurs et les coupeurs de routes trouvent des abris faciles dans le dédale des mamelons qui constituent le Chebka de Tin-Kial. Cette position a été plusieurs fois le théâtre de coups de mains audacieux ; pour ne rappeler que les plus récents, il y a lieu de citer la marche du djich, qui enleva, en 1872, un grand troupeau de moutons aux Oulad Mansourah campés à El Oudjiat, et l'attaque des dissidents dans laquelle un indigène des Oulad En Nehar, El Fegrouch, voleur et bandit lui-même, trouva la mort.

Le voisinage du djebel Si-El-Abed qui s'étend au sud-ouest et est traversé par la frontière à Teniet-el-Sassi, favorise encore de ce côté, les tentatives des malfaiteurs. C'est ainsi que les Oulad En Nhar, installés à Saheb-et-Thagga, ont été surpris et razziés, vers le 30 mars 1878, par un parti de dissidents.

Sidi Yahia, à 14 kilomètres de Sebdou, est un point stratégique qui relie cette place à Sidi Djilali et autres points de la frontière.

Un marabout qui porte ce nom, mais auquel les gens de Sebdou ont donné celui de *marabout vert*, à cause de la couleur des tuiles vernissées qui recouvrent la kouba, est établi sur un mamelon dominé au sud par le coudiat Er-Ressas (la montagne du plomb), et au nord par le Kef-er-Koudjou, escarpement sur les

flancs duquel on a ouvert des galeries de recherche pour le minerai de plomb (galène argentifère) très abondant en ce lieu. Quelques ouvriers espagnols, employés par M. Villumbralès, de Bel-Abbès, travaillent, perdus dans ces solitudes, à pousser l'avancement des galeries de recherche.

Le marabout de Sidi-Yahia, que j'ai visité le 27 novembre 1888, n'offre rien de particulier. C'est une kouba à cinq coupoles, dont la partie centrale est supportée par de grossiers pilliers en mauvaise maçonnerie. Les quatre coupoles d'angle, de petites dimensions, sont crépies et recouvertes d'un lait de chaux à la façon indigène ; celle du centre, plus haute et plus grande que les autres, est quadrangulaire et recouverte d'une toiture en tuiles vertes vernissées surmontée d'un épi à double boule en terre cuite également vernissée. La kouba est précédée d'une cour autour de laquelle sont adossées des chambres de refuge pour le gardien et pour les passagers qui trouvent là, comme dans tous les marabouts similaires, un asile inviolable pour y passer la nuit.

Les autres lieux remarquables des environs de Sebdou sont : la vallée des Beni-Snous qu'arrose la Tafna et celle du Khrémis émaillées de petits villages berbères presque tous sous bois.

Nous reviendrons sur ce sujet lors de la description détaillée des douars-communes des Azaïls, du Kef et du Krémis, les citations ci-dessus, ne portant que sur des généralités.

Bornons-nous à ajouter, pour le moment, que le territoire tourmenté et difficile de Sebdou a été de tout temps le chemin des invasions armées et des incursions de maraudeurs venus du sud-ouest.

Pour exercer une surveillance plus active et prévenir le retour de ces déprédations, l'Autorité militaire a reporté à 50 kilomètres plus au sud, à El Aricha, le bureau arabe de Sebdou et la garnison de cette place, où on n'a laissé qu'une brigade de gendarmerie et une compagnie de zouaves détachée du bataillon d'El Aricha.

(A suivre.) J. CANAL.

LES FRANÇAIS SONT-ILS COLONISATEURS ?

Tous les peuples ont senti la nécessité d'avoir des colonies et tous, même dans l'antiquité, ont vu leurs états atteindre la prospérité et l'abondance ou la décadence et la ruine suivant le nombre et la richesse de leurs colonies.

Quant à ce qui concerne notre pays, si on consulte l'histoire, on voit que les Français bien conduits peuvent répondre à tous les intérêts du pays et lui donner tous les genres de gloire. Une observation attentive nous montre enfin qu'il est peu d'hommes aussi aptes que les Français à faire de courageux émigrants et d'excellents colons ; ils sont doués pour cela de qualités spéciales, qui leur ont permis de s'établir solidement dans plus d'une contrée où tout autre peuple n'aurait pu que languir impuissant.

On peut donc carrément dire oui, les Français sont colonisateurs, et pourtant, anomalie bizarre, si on se demande ce qu'est devenue l'œuvre de Richelieu et de Colbert, on serait tenté de croire le contraire.

Nous allons essayer de démontrer à quoi tient cette particularité.

Il est un fait historique indéniable, c'est que la France a été, jusqu'au milieu du siècle dernier, une des plus grandes puissances coloniales du monde ; l'Espagne, seule, pouvait lui disputer la prééminence.

En effet, dès 1365, nous avions déjà des établissements considérables au Sénégal et dans la Guinée ; au XVI[e] siècle nous possédions Terre-Neuve, enfin au commencement du XVIII[e] siècle nous possédions toute l'Amérique du Nord jusqu'au Mexique sur l'Océan et jusqu'à la Californie sur le Pacifique. Le golfe du S[t]-Laurent, le Canada, les lacs intérieurs, tout le bassin du Mississipi.

Nous avions dans les Antilles plus de la moitié de S[t]-Domingue, S[te]-Lucie, S[t]-Vincent, la Martinique et la Guadeloupe.

Dans l'Amérique du Sud, la Guyanne et les Malouines. En Asie, nous dominions dans l'Inde, et nous avions des traités qui nous assuraient un établissement en Cochinchine.

Sur la côte d'Algérie, le comptoir de La Calle.

En Afrique, le Sénégal et les comptoirs de la côte, les îles de France, de la Réunion et la suzeraineté de Madagascar, cette France nouvelle de la convention.

Toutes ces colonies étaient prospères, florissantes, malgré les fautes du gouvernement français et les erreurs de notre administration.

Ce fut sous le règne déplorable de Louis XV que succomba notre puissance coloniale. En 1763, par le traité de Paris, traité funeste qui coûta à la France toute la partie du bassin du Mississipi situé entre la rive gauche du fleuve et les monts Apalaches, le Canada — la Nouvelle France — fut définitivement cédé à l'Angleterre. Plus tard, en 1803, l'empereur vendit pour quelques millions la Louisiane aux Etats-Unis ; puis en 1814, nous cédions l'île de France à l'Angleterre.

Aujourd'hui, que nous reste-t-il de cet immense empire colonial que Richelieu et Colbert mirent deux siècles à édifier ? 13 îlots disséminés sur les mers, comme la Réunion, Miquelon, Mayotte, Nouméa, etc. ; 9 comptoirs presque abandonnés comme Mahé, Yanaon, Karikal, etc., acculés à la mer et enclavés dans les riches possessions anglaises. 3 colonies comme la Guyane, la Cochinchine, le Sénégal, que nos troupes de marine ne connaissent hélas, que trop ! et encore ces colonies par suite de notre incurie, des vices de notre politique sont-elles dans une situation moins que prospère. Et enfin l'Algérie, où nous n'avons su, dit M. Louis Say, ni engendrer la colonisation ni utiliser les indigènes et que nous n'avons pas même l'esprit de couvrir de voies ferrées quand nous la voyons manquer de fleuves.

Aussi, tandis que les Guyanes Anglaise et Hollandaise sont devenues d'importantes et riches colonies, la Guyane française est dans un état déplorable.

En Cochinchine, nous dépensons plus de trente millions et les revenus n'arrivent pas à 25. Au mois d'Octobre 1887, un Sous-

Secrétaire d'État aux Colonies, M. Etienne, eut l'idée d'éplucher le budget de la Cochinchine, et il constata que sur un revenu de 28 millions de francs, cette colonie en dépensait **14** pour ses fonctionnaires !

Le port de Saïgon n'est presque fréquenté que par des navires étrangers ; sur une moyenne de 353 navires, il n'y a que 71 navires français pour 162 anglais.

Parmi les 100 négociants de Saïgon, il n'y en a que quinze qui soient des français et encore n'est-on pas assuré de l'exacte origine de tous les 15. En revanche, nous y avons 833 fonctionnaires !

D'ailleurs en Cochinchine, comme dans toutes nos colonies, tout comme en France, nos fonctionnaires abondent ; on estime, d'une façon générale, que dans les colonies françaises il y a 8 fois plus d'employés que dans les colonies anglaises.

On n'a pas oublié cet étalage de gaspillages scandaleux fait par M. de Lanessan, à la Chambre des députés, l'année dernière. Il a démontré que sur les 30 millions inscrits à notre budget pour les dépenses de l'Indo-Chine, il n'y a que **2 millions** qui soient affectés à des travaux d'utilité publique, de sorte qu'on ne creuse point de canaux, on ne fait point de routes, on ne rend point les fleuves navigables, on ne fait rien enfin de ce qui est nécessaire pour développer le commerce du pays, mais nous y exportons une armée de fonctionnaires qui dévorent le budget. Rien que pour 11 fonctionnaires (les gros bonnets), nous payons 1,053,000 francs !

Un Gouverneur général....................	200.000 fr.
Un Secrétaire général........................	30.000
Un Résident général de l'Annam et du Tonkin...	100.000
Un Secrétaire général du Résident général de l'Annam et du Tonkin	25.000
Un Résident supérieur en Annam...............	50.000
Un Résident général au Cambodge	50.000
Un Lieutenant Gouverneur de la Cochinchine ...	70.000
Un Général commandant en chef......	68.000
Un Directeur général des Postes..	30.000
Un Directeur général des Douanes........	30.000
Un Amiral commandant en chef, son chef de pavillon, son aumônier, sa musique	400 000

Puis viennent les dépenses pour les cabinets de ces gouverneurs et de ces résidents. Est-ce que les autres puissances qui ont aussi d'importantes colonies, est-ce que la Grande Bretagne, elle-même ne seraient pas écrasées par une administration aussi coûteuse ?

Du reste, parmi les systèmes erronés qui sont une des causes de notre infériorité, ce déluge d'employés semble aujourd'hui faire partie des fausses idées qui président à la direction des colonies.

Quand les Anglais s'emparent d'un pays ou occupent un territoire nouveau, ils s'empressent d'étudier les routes, de créer des comptoirs, une banque, une école, une église ; ils ne tardent pas à passer des traités de commerce et d'alliance avec les chefs indigènes ; ils envoient des consuls qui ne cessent d'encourager leurs nationaux, de leur donner aide et protection et d'instruire leur gouvernement des besoins et des ressources du pays. Aussi un centre est-il bien vite fondé, l'exploitation du pays menée bon train, la culture s'y développe vite, le commerce prend bientôt une grande extension, et, en un rien de temps, ils ont une riche colonie : c'est ainsi que partout l'Angleterre possède à l'intérieur, des établissements et, sur les mers, des ports de relâche avec d'abondants approvisionnements de charbon.

C'est avec tous ces peuples si divers que l'Angleterre a su se créer un vaste empire quoique le plus hétérogène qu'il y ait au monde : on y rencontre des hommes de toutes les couleurs vivant sous les climats les plus opposés de l'un et de l'autre pôle, qui sont tous régis par les constitutions les plus diverses, depuis le libre exercice du suffrage universel, qui est la loi de l'Australie, jusqu'au despotisme militaire de Malte et de Gibraltar.

Tandis que nous autres, Français, quand nous voulons fonder une colonie, créer un centre, nous commençons par présenter au gouverneur un devis détaillant minutieusement tous les frais qui devront incomber à la mère-patrie : tant pour un gouverneur, tant pour chaque employé, puis avant qu'aucun colon ne se soit encore présenté nous envoyons des employés du fisc, des commissaires de police, des juges, des gendarmes, des douaniers, des troupes, tout ce qu'il faut enfin pour décourager le colon, entraver le commerce. Est-ce vraiment une façon de coloniser ?

Il suffit de jeter les yeux sur une carte ou d'avoir voyagé pour se rendre compte des immenses possessions anglaises. Aussi le regretté Paul Bert, arrivant à Saïgon en mars 1886, s'adressant aux membres du Conseil municipal, encore sous l'impression pénible de son voyage, s'est-il exprimé en ces termes : «... à la « vue de Saïgon, mon émotion a été d'autant plus forte que « j'avais souffert vivement dans mon patriotisme. Depuis Port- « Saïd, l'Angleterre règne seule, en effet, par sa langue et son « commerce ; partout flotte son drapeau, à Aden, Colombo, Sin- « gapour, et même dans le canal de Suez, cette œuvre créée par « un français de génie avec les capitaux de la France. »

Ce qu'a éprouvé Paul Bert, tous les Français l'éprouvent aussi, les marins surtout, qui sont mieux à même d'apprécier que l'Angleterre, avec ses dépendances coloniales, exerce réellement aujourd'hui une influence considérable en Amérique, en Asie et en Océanie ; elle s'est substituée dans cette grandeur coloniale à l'Espagne du XVIII[e] siècle, et elle continue à ne négliger aucune occasion de chercher à ruiner nos établissements. Partout on rencontre l'antagonisme blessant de l'Angleterre.

Déjà nous avons dû, par notre faiblesse, sacrifier les Nouvelles-Hébrides; en Octobre 1881, l'Angleterre a acheté les îles Dalhue (mer rouge), pour empêcher la France de s'établir à Adulis que nous avions acquise de l'Abyssinie dans le but d'y fonder un port de relâche et de ravitaillement ; aujourd'hui elle cherche encore à nous enlever les îles Cook, les plus importantes de nos possessions en Océanie. On a souvenance de la déplorable réponse faite tout récemment par l'amiral Krantz à une interpellation qui fut faite à ce sujet.

Mais si les temps sont changés aujourd'hui, nous savons aussi par l'histoire, que tous les évènements des siècles passés se représentent à un moment donné sur le théâtre du monde ; ce sont toujours les mêmes causes qui produisent les mêmes effets ; il n'y a de différence que dans le temps, les circonstances, les lieux de la scène et les acteurs.

Si on se reporte, en effet, par la pensée, vers les temps où l'Espagne régnait en souveraine sur ces contrées qui faisaient alors sa puissance et sa richesse, quelles réflexions profondes n'est-on pas réduit à faire ? l'Espagne en Europe, l'Espagne dans

le Mexique et aux Indes Orientales n'est plus que le fantôme de ce qu'elle était jadis dans ces mêmes contrées.

Cette puissance a traversé plusieurs siècles, peut-être en aurait-elle traversé encore davantage sans la jalousie d'une autre puissance maritime qui non seulement n'aime point à avoir de rivale marchant d'un pas ferme à côté d'elle, mais encore semble vouloir permettre à peine qu'on la suive dans la carrière qu'elle a su s'ouvrir à travers le monde entier.

Mais si l'Espagne a cessé d'être grande comme puissance coloniale, qui sait ce que seront dans l'avenir les puissances du même genre quoique établies sur des bases nouvelles ? chaque peuple a son époque, chaque époque a des institutions qui lui sont propres, et qui, en résumé, ne rendent peut-être pas les nations plus heureuses dans un temps que dans un autre.

En vivant au sein de notre siècle, le siècle du raisonnement, on n'est que trop porté à croire que dans l'ordre civil et politique rien ou presque rien de ce qui se faisait auparavant n'était bien ; l'amour propre sans doute peut se complaire parfois dans cette pensée, mais comme l'a dit M. Thiers, dans son histoire de la révolution : « dans la vie des hommes, comme dans celle des peuples, il n'y a que des moments ». Il pourrait donc bien se faire que dans un temps déterminé, d'autres puissances portassent une certaine perturbation dans ces véritables empires que l'Angleterre a su se fonder et qui font, par an, pour 37 milliards de francs d'affaires, c'est-à-dire 8 fois le commerce extérieur de la France.

Il est clair que nous traversons une crise économique très grave, que nos produits ne trouvent plus à l'étranger l'écoulement d'autrefois que, indépendamment de l'Angleterre, nous avons des adversaires redoutables, qui ont contribué à diminuer les exportations de la France, diminution qui tend à s'accroître encore dans des proportions alarmantes, mais il ne faut cependant rien s'exagérer et si nous voyons nos colonies des Antilles, de la Guyanne, de la Réunion, tirer une très grande partie de leurs approvisionnements de l'Amérique, de l'Allemagne et de l'Angleterre, nous ne devons pas perdre de vue que nous habitons un pays immensément riche, que notre France est grande, industrieuse et que si on dit que la Grande-Bretagne avait une

plus Grande-Bretagne que la Grande-Bretagne, eh bien, nous aussi nous pouvons avoir une plus grande France que notre France : nous voulons parler de l'Algérie.

Si la France a possédé de belles colonies, si les chances de la guerre ou les fautes du gouvernement l'ont dépouillée successivement du plus grand nombre d'entre elles, si presque toutes en changeant de maître ont plus ou moins changé de mœurs, d'institutions et de langage, nous avons le bonheur de posséder à 48 heures de Paris, une immense colonie pouvant, par sa fertilité et ses richesses, compenser largement la perte de nos anciennes colonies.

Le sol algérien a toujours été d'une fertilité au point de passer toute croyance, si on s'en rapporte aux auteurs anciens ; Pline et plusieurs autres écrivains assurent que le froment y rend 100 et 150 pour 1 ; ils racontent qu'un Préfet envoya à Auguste 400 tuyaux de blé et à Néron 340 provenant d'un seul grain.

Aujourd'hui on commence à apprécier à sa juste valeur tout le parti qu'on peut tirer d'un sol si particulièrement riche et fécond, et, bien que les Anglais — un peu sans doute comme le renard dénigrait certains raisins légendaires — qualifient dédaigneusement l'Algérie de colonie de poche, de loge à l'opéra, nous ne la considérons pas moins comme la France de l'avenir.

Et dire que, sous Louis-Philippe, on a été sur le point de l'abandonner ! « la première chose qui est à faire, disait dans son rapport du 10 Octobre 1830, un intendant militaire, M. Flaudin, chargé par le Ministre de la guerre, d'étudier la question de savoir si le gouvernement doit posséder pour son compte et administrer à ses frais la régence d'Alger, « la première chose c'est d'ouvrir de suite avec tous les États de premier ordre dont le concours est nécessaire, une négociation tendant à faire admettre et consacrer les principes suivants :

1° La régence d'Alger sera cédée par la France, à titre onéreux, à une *compagnie européenne* qui la possédera, la colonisera, la civilisera, aux conditions qui seront établies dans le traité de cession, et comme relevant de la France qui conservera sur cette régence son droit de suzeraineté ;

2° La régence d'Alger, ainsi cédée à une compagnie dont les titulaires seront des capitalistes sujets ou citoyens des différents

états de l'Europe, serait déclarée et reconnue par tous les gouvernements, et à toujours, colonie neutre.

3° Comme cette compagnie européenne ne pourrait pas improviser les moyens de résistance à l'insoumission qu'elle devra entretenir dans le pays, la France tiendra à sa disposition, pendant un temps convenu, telle force militaire et le nombre de bâtiments de guerre qui seront réglés par le traité de cession ;

4° Ce traité fixera le quantum de la redevance annuelle que la compagnie cessionnaire devra payer à la France ;

5° La compagnie européenne exercera sur la régence d'Alger, sauf le droit de suzeraineté sur la France, un pouvoir souverain.

Enfin, suivent encore cinq autres clauses aussi extraordinaires.

Malgré ces utopistes étrangers qui rêvent la grandeur de la France dans la suppression de ses agrandissements, il fut déclaré qu'Alger serait à jamais une colonie française.

Néanmoins, pendant dix ans, de 1830 à 1840, on semblait toujours indécis sur ce qu'on devait faire de l'Algérie, et le bruit d'abandonner cette conquête dont l'avenir promettait tant d'espérance allait toujours en augmentant. Cette perspective d'abandon devant évidemment sourire à bien des esprits malveillants, intéressés, circulait même couramment en Algérie. En 1832, peu avant sa défection, l'agha El-Hadj-Mahi-Eddin écrivait aux ministres du gouvernement du roi : « Si, comme nous l'avons entendu dire, vous voulez donner Alger à quelque puissance étrangère, le résultat certain et indubitable de cette cession sera une oppression pire que jamais, le désordre, la guerre, la mort d'une partie des habitants, la ruine entière de la contrée. Songez donc à notre sort ! occupez-vous de notre bien, pensez à tous les maux auxquels vous livrez tant d'êtres faibles et dignes d'intérêt. Maintenant nous ne faisons qu'un avec vous. De même que vous avez en France la tranquillité et le bien être, vous devez désirer que nous jouissions aussi de ces avantages dans notre pays. Si vous êtes décidés à nous donner à quelque roi, donnez-nous du moins à un gouverneur pris parmi nous. »

Heureusement que la sagesse du gouvernement, dans cette circonstance, a toujours prévalu et il ne peut plus jamais être question de cette erreur anti-nationale.

Oui, bien qu'on ait eu longtemps le tort grave de mêler trop les opérations de la guerre aux opérations de la colonisation, ce qui a nui du même coup aux uns et aux autres, la métropole a compris, grâce à l'effort de nos vaillants colons qui, malgré les fatigues souvent meurtrières d'un pays aride et tout à défricher, n'ont jamais cessé de lutter avec énergie et courage contre les nombreuses vexations des deux administrations, civile et militaire, qui semblaient vraiment n'avoir entre elles que des intérêts diamétralement opposés, la métropole a compris, disons-nous, l'utilité, la nécessité de posséder l'Algérie qui compensera bientôt, grandement, la perte de nos établissements d'outre-mer.

Il est bien regrettable qu'à ce sol de l'Algérie si puissamment riche, les bras manquent, que les voies de communications, les ports fassent défaut ; impossible encore de voir se réaliser cette parole si juste, si profonde du maréchal Bugeaud, *le père la blancheur*, *Bou-Chiba*, comme l'appelaient les Arabes : « la civilisation de ces contrées viendra plutôt du dessous que du dessus. »

Mais il en est malheureusement de l'Algérie comme de toutes nos entreprises coloniales, c'est le décousu, l'insuffisance des moyens, l'incohérence des procédés, le vague des solutions, c'est toujours ce manque d'esprit de suite et cette absence de toute direction qui caractérise notre politique française.

L'Algérie en est à son 30e gouverneur, combien en avons nous eu qu'on puisse appeler homme d'action ? tous sont venus critiquant les décrets, les arrêtés innombrables, incalculables, qui régissaient notre colonie, puis une fois dans leur palais ils s'endormaient dans les délices de Capoue ou ne faisaient que suivre les errements de leurs prédécesseurs. Semblables à cet ancien Sous-Préfet de Mostaganem, de Chancel, d'ailleurs poète de talent et d'infiniment d'esprit, ils pouvaient dire : j'ai des chefs-d'œuvre dans la cervelle, mais ils s'y trouvent si bien qu'ils n'en veulent sortir !

Nous disions que les bras manquaient encore et cependant ce n'est pas faute d'avoir employé tous les moyens possibles pour attirer des colons. A l'inverse des Etats-Unis, qui sont cependant par calcul autant que par principe politique, la nation hospitalière par excellence, mais plus adroits que nous, les Américains interdisent l'entrée de leur territoire aux émigrants qui ne peuvent

justifier d'une certaine somme d'argent, et, tandis que nous acceptions, nous, les yeux fermés tous les étrangers quels qu'ils fussent qui voulaient bien venir en Algérie, l'Amérique du Nord renvoyait impitoyablement, par l'intermédiaire de leurs consuls respectifs, tous les émigrants convaincus d'indigence. Ce qui n'a pas empêché l'Amérique de se peupler considérablement, à l'inverse de l'Algérie qui recevait pourtant pêle-mêle des gens ayant plus ou moins de titres à se plaindre de la vie et de leurs pays ; aussi avons-nous bon nombre d'étrangers qui ont fui leur patrie, les uns pour échapper au service militaire, d'autres aux recherches de la justice, fort mauvais colons, mais qui ayant trouvé sinon le bien être au moins les ressources pour vivre, se sont installés définitivement en Algérie se disant : *ubi bene ibi patria.* Ce sont là des constatations impossibles à refuter.

Sans doute bien des français sérieux sont venus s'installer en Algérie, depuis quelques années, mais l'élément étranger y est malheureusement toujours et de beaucoup bien supérieur.

D'après le tableau rectificatif du dénombrement de la population algérienne en 1886, il ressort que la population totale des 3 départements algériens était, au 30 mai 1886, de 3,324,326 habitants.

Indépendamment des 55,149 personnes comptées à part (militaires, marins ou détenus) il y avait 217,652 français d'origine ou naturalisés ; 22,689 israélites naturalisés en masse par le décret du 24 Octobre 1870 et 18,574 personnes nées de ces israélites naturalisés.

A côté de cette population française se trouvaient 202,036 étrangers de diverses nationalités européennes ; 2,787,033 sujets français (arabes, kabyles et m'zabites) ; 4,886 tunisiens et 16,207 marocains.

D'après le rapport de notre député, M. Etienne, en 1883, la population espagnole dans la province d'Oran était beaucoup plus nombreuse que la population française, 83,000 espagnols pour 58,000 français ; or, d'après les études du docteur Ricoux, la fécondité des espagnols étant supérieure à celle des français, il s'ensuit que depuis 1883 la population espagnole a dû s'accroître dans une proportion qui doit sensiblement augmenter encore la différence signalée par M. Etienne.

A Nemours, pour une population totale de 2,490 habitants,

nous avons 1,154 européens ; sur ce nombre il n'y a que 160 électeurs, y compris tous les employés civils de l'Etat.

Nous avons fait ressortir la somme énorme de 1,053,000 francs pour 11 fonctionnaires qui émargeaient au budget, sans compter l'inqualifiable gaspillage auquel le chauffage, l'éclairage et les fournitures donnent lieu ; eh bien, cette plaie de fonctionnarisme, ainsi que l'a si bien nommé un honorable député radical, s'est introduite partout, même à Nemours.

Ainsi, dans notre chef-lieu de canton qui n'a que 2,334 hectares et une population de 1,154 européens seulement, nous avons :

3 Juges.
1 Interprète.
1 Greffier.
1 Huissier.
6 Gendarmes.
1 Commissaire de police.
1 Garde champêtre.
1 Lieutenant de port.
1 Maître de port.
1 Chef-canotier.
6 Canotiers.
1 Syndic de gens de mer.
1 Garde maritime.
1 Gardien de phare.
2 Instituteurs laïques.
4 Institutrices Trinitaires.
1 Receveur des Contributions
1 Porteur de contraintes.
1 Garde du Génie.
1 Garde d'Artillerie.
1 Receveur des Postes.
2 Employés des Postes.
1 Facteur.
2 Consuls.
1 Employé des lits militaires.
20 Douaniers, y compris :
1 Receveur, 1 Peseur, 1 Lieut^t
1 Aumonier.
1 Notaire.
1 Comptable d'hôpital.
1 Médecin.
1 Pharmacien.
1 Receveur des Domaines.
1 Agent-voyer.

un total de 73 employés dont 70 qui émargent au budget, à Nemours !

Si maintenant nous ajoutons à cette débauche d'employés 14 conseillers municipaux — *14 conseillers* à Nemours pour 160 électeurs dont plus de 73 sont des fonctionnaires qui n'appartiennent même pas au pays ! — un Conseiller général et les 8 ou 10 employés de la Mairie, nous arrivons à un total de 98 employés.

On le voit, à Nemours presque tout le monde est une autorité, détient un morceau du pouvoir. Il est inutile de désigner les

inutilités ou tout au moins l'exagération du personnel dans la plupart de ces emplois ; le lecteur saura bien le voir à l'énumération que nous en donnons.

On se demande vraiment ce qui peut sortir de cette avalanche de lumières, de cette population d'employés qui se prennent tous au sérieux.

Conclusion : Le Français est colonisateur, nous l'avons démontré par la richesse qu'il a toujours su tirer de nos nombreuses colonies tant qu'il s'est vu livré à ses seules ressources, et, puisque l'histoire nous apprend que les hommes de tous les temps et de toutes les nations se valent les uns et les autres quoique sous différents rapports, et que leurs vices, leurs crimes, comme leurs vertus se compensent malgré même les modifications qu'amènent les progrès de la civilisation, pourquoi le Français d'aujourd'hui n'aurait-il pas comme le Français d'autrefois les mêmes aptitudes pour la colonisation ?

Que pour notre belle Algérie le passé soit la leçon du présent ; cessons ces essais d'administration parfois différents, souvent même diamétralement opposés, mais toujours fort onéreux. Ayons un programme, confions-le à un gouverneur qui ait de l'initiative, qui sache s'entourer d'un vrai conseil colonial susceptible de lui faire connaître les besoins de tout le pays, au lieu de ces conseillers dits supérieurs qui ne sont, en réalité, qu'un rouage administratif de plus. Laissons une fois pour toutes ces réglements militaires, nos entraves administratives, laissons de côté cette immensité de lois, d'ordonnances, d'arrêtés publiés par l'administration algérienne où l'on est vraiment bien étonné de n'apercevoir aucun plan, aucun pressentiment de l'avenir. Venons en aide aux colons en faisant des routes, des ports, et des émigrants sérieux viendront et de leur plein gré, ce qui sera moins onéreux et plus profitable à notre colonie que ces Allemands et ces Suisses que nous appelons depuis plus de 30 ans et qui ne viennent pas, ou s'en retournent chez eux, dégoûtés de cette colonisation officielle.

Sans doute, nous savons que les Français émigrent peu, mais aujourd'hui une génération nouvelle a pris partout position, elle s'est instruite, et quand elle saura que l'administration algérienne a quitté ses errements, qu'elle continue ces heureux résultats

qu'elle a obtenus depuis quelques années et qui sont dus au développement donné aux chemins de fer, à la promptitude et la régularité des transports maritimes, on verra arriver de vrais colons avec leurs capitaux, leur industrie et leurs bras, enrichir encore ce beau pays situé à 22 heures de Marseille et 40 heures de Paris.

Nemours, Juillet 1889.

J. Le Frotter.

GÉNÉALOGIES

DE

Mouley Hassan, empereur du Maroc
et de Sidi Abd Es-Sellam, chérif d'Ouazzan

Un de mes confrères, M. Bigonnet, ayant remarqué quelques divergences entre les textes arabe et français des notes généalogiques sur Mouley Hassan et El Hadj Abd Es-Sellam, données par M. Canal dans le numéro 39 de notre bulletin, octobre et décembre 1888, page 306, je fus chargé par le Comité de rédaction de rétablir le texte arabe qui semblait seul fautif.

Pour contrôler efficacement ces suites de noms, je cherchai dans les documents historiques sur le Maroc un texte qui m'offrit toute garantie d'exactitude et d'authenticité. Les documents modernes demandent à être accueillis avec la plus extrême circonspection, car les Arabes se fient trop à leur mémoire, et en s'éloignant des évènements, la tradition orale tout en conservant les traits généraux commet facilement une erreur sur une date ou sur un nom.

M. Canal avoue que le document qui lui a été remis par un de nos officiers de la mission militaire au Maroc n'a pas grande valeur historique, il ne le donne que pour ce qu'il vaut. Il y a deux ans environ, M. Erckmann, ancien chef de la mission à Fez, m'envoya un écrit arabe renfermant la généalogie du Chérif d'Ouazzan; cette pièce est identique à celle reproduite par M. Canal, elle doit provenir de la même source.

Des deux généalogies dont il vient d'être question, j'ai pu, grâce au livre d'un auteur du 17e Siècle de notre ère rétablir avec

toute certitude celle de Mouley Hassan, le chef actuel de l'empire Chérifien. Dans son ouvrage intitulé :

* نزهة الحادي باخبار ملوك القرن الحادي *

Nozhat el hâdi, bi akhbar moulouk el qern el hâdi.

« La récréation du chamelier, histoire des souverains du XIe Siècle (1). »

Mohammed Es-Seghir ben El Hadj ben Abd-Alla El Oufrani, l'historien de la dynastie Saadienne qui précéda celle des Alides dont Mouley Hassan est le chef actuel, et contemporain des événements qui amenèrent les Chérifs de Sidjilmassa au trône du Maroc, quelques pages avant la fin de son manuscrit, relate la généalogie des nouveaux conquérants. Il se trouvait, je viens de le dire, aux débuts de la nouvelle dynastie et la question de la légitimité des nouveaux venus, c'est-à-dire, de leur descendance effective du Prophète a du être certainement posée. Nous avons donc lieu de nous en référer à lui. Voici d'ailleurs les paroles mêmes de cet auteur (2) :

* لا بد اولا من ذكر نسبهم الشريف وان كان اجلى من
الشمس و احلى من الظل الوريف غني و اعتنا عن التعريف الخ *

« Je dois d'abord rappeler leur illustre généalogie bien que son « éclat plus brillant que celui du soleil, et la saveur qu'on y trouve « plus agréable que l'ombre qui s'épand à terre puissent me « dispenser de le faire, etc....

---

(1) « Nozhat el Hadj. — *Histoire de la Dynastie Saadienne au Maroc (1511-1670).* » Texte arabe publié par O. Houdas. Paris, Leroux, 1888.

Cf. également « *La bataille d'Al-Kazar El Kebir, d'après deux historiens musulmans* » par H. Dastigue. — *Revue africaine*, n° 62, Mars 1867, page 130.

(2) *Opus laudat*, page ٢٨٧.

En ajoutant les ancêtres immédiats de Mouley Hassan qui sont trop près de nous pour être discutés et adoptant à partir de Mouley Ech-Cherif la généalogie d'El Oufrani, nous avons :

* مولانا الحسن ابن مولانا محمد ابن مولانا عبد الرحمان ابن مولانا هشام ابن مولانا محمد ابن مولانا عبدالله ابن مولانا اسماعيل ابن مولانا الشريف ابن مولانا على ابن مولانا محمد ابن مولانا على ابن مولانا يوسف ابن مولانا على الملقب بالشريف ابن مولانا الحسن ابن مولانا محمد ابن مولانا الحسن ابن مولانا قاسم ابن مولانا محمد ابن مولانا بلقاسم ابن سيدي محمد ابن مولانا الحسن ابن مولانا عبدالله ابن مولانا ابى محمد عرفة ابن مولانا الحسن ابن مولانا ابى بكر ابن مولانا على ابن مولانا الحسن ابن مولانا احمد ابن مولانا اسماعيل ابن مولانا قاسم ابن مولانا محمد المدعو بالنفس الزكية ابن مولانا عبدالله الكامل ابن مولانا الحسن المثنى ابن مولانا الحسن السبط ابن علي بن ابى طالب و فاطمة بنت رسول الله صلى الله عليه و سلم *

« Notre maître El Hassan, fils de notre maître Mohammed, « fils de notre maître Abd Er-Rahman, fils de notre maître « Hecham, fils de notre maître Mohammed, fils de notre maître « Abd Alla, fils de notre maître Ismaïl, fils de notre maître « Ec-Cherif, fils de notre maître Ali, fils de notre maître Moham- « med, fils de notre maître Ali, fils de notre maître Youssef, fils « de notre maître Ali surnommé Ec-Cherif, fils de notre maître « El Hassan, fils de notre maître Mohammed, fils de notre maître « El Hassan, fils de notre maître Qâssem, fils de notre maître « Mohammed, fils de notre maître Bel Qâssem, fils de Sidi « Mohammed, fils de notre maître El Hassan, fils de notre maître « Abd Alla, fils de notre maître Abou Mohammed Arafa, fils de « de notre maître El Hassan, fils de notre maître Abou Bekr, fils

« de notre maître Ali, fils de notre maître El Hassan, fils de notre « maître Hamed, fils de notre maître Ismaïl, fils de notre maître « Qâssem, fils de notre maître Mohammed surnommé Ennefs « Ezzakia, fils de notre maître Abd Alla El Kamel, fils de notre « maître El Hassan El Moutsenna (second du nom), fils de notre « maître El Hassan Es-Sibthi (petit fils du Prophète), fils d'Ali « Ben Abi Thaleb et de Fatma l'épouse du Prophète, que Dieu « répande ses bénédictions sur lui. »

Moins affirmatif en ce qui concerne la généalogie de Mouley Abd Es-Sellam, car j'ai été obligé, faute de biographies plus anciennes, de m'en rapporter à des contemporains, cependant j'espère que grâce aux précautions dont je me suis entouré, et à la façon dont j'ai contrôlé ces témoignages, être arrivé à une quasi-certitude.

Les relations de Tlemcen avec le Maroc sont nombreuses, j'y ai trouvé des Chérifs qui ont pu me donner cette filiation. D'autre part, ici à Oran, je dirigeai mes recherches dans le même sens, et j'obtins d'un chérif de la famille même de Mouley Abd Es-Sellam un arbre généalogique qui confirmait pleinement ce que je venais de recevoir de Tlemcen.

En résumé, jusqu'à ce que le dépouillement d'historiens sur le Maroc nous révèle de nouveaux documents, la généalogie ci-après peut être considérée sinon comme rigoureusement exacte, mais tout au moins comme celle la plus généralement admise. Je copie :

* هذا تقييد شريف من تقييد منيف في اسلاف القطب
الكامل و الغوث الواصل مولانا عبدالسلام بن العربى ابن علال
ابن احمد ابن الطيب ابن محمد ابن عبدالله ابن ابراهيم ابن سيدي
موسى ابن سيدي الحسن ابن سيدى موسى ابن سيدي ابراهيم
ابن سيدى عمر ابن سيدي ابراهيم ابن سيدى احمد ابن سيدى
عبدالجبار ابن سيدي محمد ابن سيدي إملاح ابن سيدى مشيش
ابن سيدى ابي بكر ابن سيدى على ابن سيدي حرمة

ابن سيدى عيسى ابن سيدي سلّام ابن سيدى مزوار ابن
سيدى حيدرة ابن سيدى محمد ابن الامام مولانا ادريس
ابن الامام مولانا ادريس ابن سيدى عبدالله الكامل ابن سيدي
الحسن المثنى ابن مولانا الحسن السبط ابن الامام مولانا على بن
ابى طالب من الطاهرة فاطمة الزهرا بضعة الرسول صلوات الله
وسلامه عليه و عليهم *

Ceci est le relevé de l'illustre filiation de l'axe parfait, du pôle sur lequel nous nous dirigeons, notre maître Abd Es-Sellam, fils d'El Arbi, fils d'Allal, fils d'Hamed, fils d'El Theïeb, fils de Mohammed, fils d'Abd Alla, fils d'Ibrahim, fils de Sidi Moussa, fils de Sidi Hassan, fils de Sidi Moussa, fils de Sidi Ibrahim, fils de Sidi Amer, fils de Sidi Ibrahim, fils de Sidi Hamed, fils de Sidi Abd El Djebbar, fils de Sidi Mohammed, fils de Sidi Imelah, fils de Sidi Mechich, fils de Sidi Abou Bekr, fils de Sidi Ali, fils de Sidi Herma, fils de Sidi Aïssa, fils de Sidi Sellam, fils de Sidi Mezouar, fils de Sidi Haïdra, fils de Sidi Mohammed, fils de l'Imam notre maître Edriss, fils de l'Imam notre maître Edriss, fils de Sidi Abd Alla El Kamel, fils de Sidi El Hassan El Moutsenna, fils de notre maître Hassan Es-Sibthi, fils de l'Imam notre maître Ali ben Abou Thaleb et de la pure Fathma Zohra, épouse du Prophète, que Dieu répande sur lui et sur eux ses bénédictions.

G. Delphin.

CONTRIBUTION

au recueil des monnaies frappées sous les dynasties musulmanes du nord de l'Afrique *(Suite)*.

MONNAIES DES ALMORAVIDES

Le dinar décrit plus bas a été frappé sous le règne du célèbre Yousef ben Tachfine, le véritable fondateur de la puissance des Almoravides.

Nous allons résumer en quelques lignes l'histoire de cette dynastie, dont l'empire s'étendit un instant sur l'Europe et sur l'Afrique, depuis les rives du Tage jusqu'à celles du Niger et au-delà.

Son origine remonte à l'année 1047 de J.-C. A cette époque, l'Islamisme commençait à pénétrer chez les tribus sanhadjiennes qui habitaient le Sahara entre Ghadames, le Sénégal et l'Océan et parmi lesquelles on distinguait les Lemtouna, les Lemta, les Djedala et les Terga ou Touareg. Suivant l'usage conservé encore chez ces derniers, tous ces Berbères avaient le visage voilé, ce qui leur fit donner par les Arabes le surnom de Molathemin, du mot لثام voile.

En 1035, le chef de ces tribus, Yahia-Ebn-Brahim, converti depuis peu à l'Islamisme, partit en pélerinage pour la Mecque. A son retour, il s'enquit d'un lettré qui pût initier les Senhadja à la connaissance du culte et du dogme musulmans. Un nommé Abdallah ben Yazym, originaire de la tribu des Kezoula, habitant Sidjelmaça, lui ayant été désigné comme réunissant toutes les conditions voulues pour remplir cette mission, il l'emmena chez les Djedala, qui habitaient les bords de l'Océan (depuis l'oued Drâ jusqu'aux environs de la baie d'Arguin). Arrivé chez ces populations, Abdallah commença ses prédications, mais son rigorisme leur ayant déplu, elles restèrent sourdes à sa parole. Désespérant de les convertir, il accepta la proposition que leur fit Yahia de se retirer dans une île déserte vers l'embouchure du Sénégal, pour y vivre dans l'abstinence et la dévotion. Ils gagnèrent à pied cet îlot à la marée basse avec sept

disciples des Djedala. Leur renommée ne tarda pas à se répandre dans les tribus. On accourut de tous côtés pour les voir, et bientôt un certain nombre de visiteurs s'attachèrent à eux. On les appela les *Merabtin*, du verbe ربط lier, attacher, nom dont nous avons fait ceux d'*Almoravides* et de *Marabouts*.

Quand ils eurent ainsi réuni autour d'eux un millier d'adeptes, Abdallah et Yahia, s'inspirant de la doctrine du Prophète qui autorise l'emploi de la force pour amener les infidèles à conversion, sortirent de leur île à la tête de leurs compagnons et se portèrent contre les Djedala, qui furent battus et durent se soumettre. Les Lemtouna se convertirent à leur tour, et alors commença le mouvement à la fois religieux et politique des Almoravides vers le Maghreb. Montés sur leurs *mahara* rapides *(chameaux dressés à la course)*, les guerriers masqués, sous la conduite de Yahia ben Omar, s'emparent de l'Oasis de Drâ (1054) et se dirigent ensuite sur Sedjelmaça, dont les portes lui sont ouvertes. A Yahia ben Omar, tué dans un combat, succède son frère Abou-Beker, qui, en deux ans, se rend maître de l'Oued-Noun, de Sous, de Taroudant et d'Aghmat. En 1058, il pousse jusqu'à l'Océan et achève la conquête du pays des Masmouda. Abdallah ben Yezim est tué dans cette expédition, en un lieu dit *Kriflet*, mais sa mort ne ralentit pas cette œuvre de conversions et de conquêtes.

Abou-Beker, resté seul chef des Almoravides, confia à son cousin Yousef ben Tachefin, la direction des opérations dans le nord et l'est. Pour lui, rebroussant chemin vers le sud, il retourna chez les Djedala et les Lemtouna où il leva de nombreux contingents, qu'il entraîna vers le Niger, à 90 journées de marche de leurs campements. Dans l'espace de 15 ans, il soumit à son autorité et convertit à l'islamisme, par la force des armes, les vastes provinces de Djenné, M'la, Rachenah, Gouber, Zanfra et Kanou. Il mourut en 1087, laissant aux Almoravides un empire immense, qu'ils conservèrent jusqu'à la création du royaume nègre de Malli, par le Sousous en 1213.

Pendant qu'Abou-Beker ben Omar faisait ainsi la conquête du Soudan, son cousin Yousef ben Tachefin s'avançait vers l'est et vers le nord et s'emparait du Rif, d'Oudjda, de Tlemcen, d'Oran, de l'Ouaransenis et du pays d'Alger. En 1082, suivant les uns,

en 1069, suivant les autres, il jeta les fondements de la ville du Maroc, dont il fit sa capitale.

Il avait ainsi conquis la moitié du Maghreb, lorsque les Ommeïades d'Espagne implorèrent son secours contre Alphonse VI, roi de Léon et des Asturies, qui venait d'ajouter à sa couronne celle de Castille et de Gallice. Cédant à leurs instances, Youssef rassembla une armée formidable et passa le détroit. Débarqué à Malaga, il se porta aussitôt à la rencontre du roi et lui livra, le 21 octobre 1086, près de Badajoz, la célèbre bataille de Zellaka, où les troupes chrétiennes furent taillées en pièces. C'est à peine, dit Kairouani, s'il en resta 400 cavaliers, avec lesquels Alphonse s'enfuit en Castille.

Youssef laissa entre les mains d'un général almoravide le gouvernement de Séville et retourna au Maghreb. En 1088, il repassa le détroit, mais les princes musulmans qui avaient naguère imploré son appui lui refusèrent leur concours et se liguèrent contre lui. Youssef n'hésita pas à marcher contre eux et brisa leur pouvoir en s'emparant de Grenade et de Malaga et en faisant arrêter le roi de Séville, Ben Abbad, qui mourut dans une prison d'Aghmat.

Maître alors du Soudan et de la moitié du Maghreb et de l'Espagne, Youssef mit le sceau à ses conquêtes en proclamant la suprématie du Khalife de Bagdad, qui lui confirma le titre d'*Emir el Moslemin*, commandeur des Musulmans. Il mourut en l'année 1106, âgé d'environ 100 ans. Il eut pour successeur son fils, Ali, qui passa plusieurs fois en Espagne et battit, le 29 mai 1108, les troupes de Castille à la bataille d'Uclès, où périt Don Sancho, le fils unique d'Alphonse VI.

A partir de cette époque, la fortune des Almoravides commença à décliner, aussi bien en Espagne qu'au Maghreb, où dès l'année 1120, commença l'insurrection suscitée par les Almohades.

Ali-ben-Yousef mourut en 1143, après un règne de 36 ans. Son fils Tachefin qui lui succéda régna moins de trois ans ; il succomba dans la lutte qu'il eut à soutenir contre Abd-el-Moumen. Réfugié à Oran et désespérant de sauver la ville assiégée par le célèbre conquérant, il voulut fuir et se tua en tombant avec son cheval, du haut des falaises qui bordent le rivage (1146).

Son fils Isak appelé à lui succéder, ne régna qu'un an. Il fut massacré dans sa capitale de Maroc, par ordre d'Abd-el-Moumen, qui s'était emparé de cette ville (1147). Avec lui s'éteignit la dynastie des Almoravides. Maître de toute la partie du Maghreb soumise par ces derniers, Abd-el-Moumen envahit l'Espagne, appelé par les princes musulmans, et les Almoravides partout renversés ne reparurent plus que dans l'est de l'Afrique où Ali-ben-Ghania, parent d'Yousef-ben-Tachefin, chercha vainement à relever la fortune de sa famille.

DINAR DE YOUSEF-BEN-TACHEFIN



Avers



Revers

Avers. — Trois cercles concentriques avec légende centrale sur quatre lignes et légende circulaire.

Légende Centrale :

1re ligne ..	لا الـه الا اللـه	*Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.*
2e —	محـمد رسـول الله	*Mohammed est l'envoyé de Dieu.*
3e —	الامير يوسف بن	*L'Emir Yousef ben*
4e —	تاشـفـيـن	*Tachefine.*

Légende Circulaire :

ومن يبـتغى غـيـر الاسلام دينـا فلـن يقبل منه وهـو فى الاخرة من الخاسرين	*Quiconque aura désiré un autre culte que la résignation à la volonté de Dieu (l'Islam), Dieu ne le recevra pas, et dans l'autre monde, il sera du nombre des malheureux.*

(Sourate III, verset 79).

Revers. — Trois cercles concentriques avec légende centrale sur quatre lignes et légende circulaire.

Légende Centrale :

1re ligne...	الامام	*L'Imam.*
2e —	عبد	*Abd.*
3e —	الله	*Allah.*
4e —	امير المومنين	*Commandeur des Croyants.*

Légende Circulaire :

بسم الله ضرب هذا الدينار	*Au nom de Dieu, ce dinar*
با غمات سنة ثلاثة وتسعين	*a été frappé à Aghmat*
واربع ماية	*l'an 493.*

Cette pièce d'or d'une conservation parfaite et fort belle, a été trouvée à Aïn-Tellout, dans les fondations d'un vieux mur, par un détenu militaire, travaillant à la construction du chemin de fer de Tlemcen. Elle a été confiée par M. Arondel, adjudant de la justice militaire, son détenteur actuel, à M. Delphin, professeur d'arabe à la chaire d'Oran, membre de notre Société, et c'est à ce dernier que nous devons le dessin et la lecture ci-dessus.

L. Demaeght.

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE & D'ARCHÉOLOGIE D'ORAN

Assemblée générale du 25 Mai 1889. - Présidence de M. MONBRUN

La séance ayant été ouverte, il est donné lecture des articles 7, 8 et 14 des statuts. La parole est donnée ensuite à M. le Secrétaire général pour la lecture du compte-rendu des travaux pendant l'année 1888-1889.

MESSIEURS,

L'article 10 de nos statuts porte : *Le Comité se réunit le 1er lundi de chaque mois....* ; et l'article 14, fixe l'Assemblée générale dans la première quinzaine du mois de mai.

Mais nos statuts n'ont pas prévu qu'en 1889, le premier lundi du mois de mai correspondrait au Centenaire de la Révolution française. Ce jour-là étant presque férié, il n'y a pas eu de réunion du Comité. Par suite, l'assemblée générale, dont le Comité devait fixer la date, a du être reportée dans le courant de la deuxième quinzaine. C'est cette coïncidence particulière qui a motivé la réunion un peu tardive de notre assemblée générale.

Nos bulletins continuent à présenter beaucoup d'intérêt par la variété et la valeur des articles qu'il contient. On l'apprécie à l'étranger.

Sous le bénéfice de ces observations, je vais exposer sommairement le compte-rendu de nos travaux depuis la dernière Assemblée générale :

A cette époque, le nombre des membres actifs et honoraires était de..............................	415
Les admissions nouvelles ont été de..............	18
TOTAL........	433
Les radiations pour cause de décès, départ, etc.....	47
RESTE à ce jour.......	386
Les membres correspondants sont au nombre de...	79
TOTAL GÉNÉRAL.........	465

L'effectif général présente une certaine diminution par rapport à celui de l'année dernière. Aussi bien, nos efforts doivent tendre à appeler à nous de nouveaux adhérents, de nouveaux collaborateurs.

En ce qui concerne notre action extérieure, nous correspondons avec 70 Sociétes de Géographie étrangères, avec lesquelles nous faisons échange de bulletins. Grâce à ces relations internationales, notre Société, et par suite la province d'Oran, sont connues du monde entier.

Dans ces conditions, nous pouvons affirmer que nous accomplissons une œuvre de propagande intéressant l'Algérie et la France; elle intéresse également la science et l'humanité. En faisant appel à tous les gens de cœur, animés d'un sincère patriotisme, nous devons être entendus. Que de choses seraient perdues à jamais pour l'histoire et la science, sans notre publication trimestrielle. Aussi bien, nous ne saurions trop remercier les collaborateurs savants et dévoués, qui nous apportent le fruit de leurs travaux, et qui, en accomplissant une semblable tâche, n'ambitionnent d'autre récompense que la satisfaction du devoir accompli.

Parmi ces collaborateurs, nous devons maintenir, en première ligne, Monsieur le Commandant Demaeght, directeur de notre musée. Par ses travaux sur la numismatique et l'archéologie ; grâce aux découvertes importantes qu'il a faites, il a mis en lumière des documents épigraphiques jusqu'ici inconnus, et qui complètent les données que l'on avait déjà sur la Maurétanie Césarienne. C'est ainsi, que récemment encore, il a fixé le nom de la ville romaine, dont les ruines ont servi à l'édification d'Aïn-Temouchent : je veux parler d'*Albulæ*.

Dut sa modestie en souffrir, nous dirons que, très probablement, sans lui, cette double lacune de l'histoire romaine en Afrique, n'aurait jamais été remplie.

Notre collègue, M. Canal, a continué son étude historique concernant l'arrondissement de Tlemcen. Lui, c'est pour l'histoire future de notre colonie qu'il recueille et coordonne tous ces renseignements. J'exprimais ici, l'année dernière, l'espoir de voir des imitateurs de M. Canal, en ce qui concerne les autres arrondissements et les autres localités importantes de notre province. Et, puisque nous sommes sur ce sujet, je dois dire que

votre Comité s'est occupé de cette question pendant l'année qui vient de s'écouler. Il a décidé qu'un appel serait adressé à diverses personnes, notamment aux membres de l'enseignement. Des programmes des questions à traiter devaient être dressés, avec promesse de récompenses. La brièveté du temps nous a forcés de renvoyer à l'année prochaine l'accomplissement de ce projet.

M. Delphin, le savant professeur qui occupe la chaire d'Arabe, à Oran, a publié un travail très complet sur Fas et son ancienne université. Peu de personnes savent que cette université était autrefois très importante ; elle était fréquentée par une multitude d'étudiants ; on y enseignait la théologie, la rhétorique, la poésie, l'arithmétique, l'astronomie, la médecine, etc.

Le Maroc semble menacé d'une décadence irrémédiable. Certaines nations, dont les allures politiques sont fort suspectes, jettent déjà sur lui des regards de convoitise peu dissimulés. La France, sa voisine par l'Algérie, ne doit pas rester indifférente en présence de pareilles manœuvres. Nous devons donc remercier toutes les personnes qui nous fournissent de précieux renseignements sur l'histoire de l'empire chériffien.

M. De Cardaillac, quoique n'habitant plus Oran, nous continue sa précieuse collaboration. Après ses généralités historiques et minéralogiques, il nous a donné une intéressante note intitulée : Généralités numismatiques. Ces questions sont parfaitement traitées, quoique sommairement. Il est rare de rencontrer de semblables aptitudes chez des personnes dont les fonctions professionnelles sont délicates et très absorbantes, et embrassent un autre ordre d'idées.

M. Le Frotter de la Garenne, lieutenant de vaisseau en retraite, nous initie aux progrès vraiment extraordinaires accomplis dans ces dernière années par l'architecture navale, comparativement à un passé encore voisin de nous. Ces progrès ont été des plus rapides. Ainsi, on a terminé, en 1853 seulement, le vaisseau la *Ville de Paris,* mis en chantier en 1807. Tandis que dans l'espace de quelques années, nous avons vu apparaître ces énormes vaisseaux cuirassés, animés par des forces prodigieuses, dont une seule pièce d'armement coûte autant qu'une frégate de l'ancien type, plus, l'innombrable flotille de ces petits bâtiments, qui n'auront bientôt plus rien à envier aux poissons les plus agiles.

Mais la question sur laquelle M. De la Garenne insiste le plus, avec une juste raison, c'est la triste position faite au port de Nemours, dont le mouvement commercial est bien supérieur à celui de Mostaganem. Nous ne pouvons nous associer que moralement au succès de l'idée soulevée par notre collègue, et l'engager à persévérer dans son entreprise.

M. M'hammed ben Rehal, nous conduit, étape par étape, à travers l'importante tribu des Beni Snassen ; il en fait l'historique, il en donne la division administrative. On ne saurait passer sous silence, à ce propos, que le massif montagneux des Beni Snassen, borde la rive droite de la Moulouïa, ancienne frontière historique et naturelle, sur laquelle il faudra bien revenir un jour.

Je crois devoir faire ici un appel au dévouement et au savoir de notre confrère. Il existe, dans beaucoup de zaouïas, des ouvrages considérables se rapportant à l'époque brillante de la civilisation arabe. Un grand nombre de ces ouvrages risquent d'être perdus, si un chercheur mahométant et patient ne les sauve de l'oubli.

En ce qui concerne la question des chemins de fer transsaharien, dont la société a fait son objectif depuis sa fondation, je dois rappeler la conférence faite à Paris, devant le Comité de l'Afrique du Nord, par M. Bédier, et la brochure qu'il a publiée à ce sujet. Quoique tardif, le concours de M. Bédier nous sera très utile.

Je dois dire un mot maintenant au sujet du Congrès national de Géographie, qui s'est réuni à Bourg, l'année dernière, et où nous étions représentés par M. Sabatier, notre vaillant député, et M. Ch. Bayle, directeur de *La France Coloniale* et du journal *La Géographie*.

Parmi les questions soumises au Congrès il y avait celle-ci : « *Trouver le meilleur système administratif et politique à appliquer à chacun de nos établissements d'outre-mer, suivant le climat, l'état social politique et religieux.* » Dans la discussion, M. Sabatier a combattu avec succès la thèse de l'assimilation en ce qui concerne l'Algérie. Il a démontré la nécessité d'une certaine autonomie politique et administrative, en raison justement des mœurs, des coutumes et du milieu dans lequel se trouve le peuple conquis.

Dans une séance subséquente, M. Sabatier a fait une conférence très attrayante sur l'Algérie et l'état social des indigènes, eu égard

aux différences de races et des coutumes que l'on y trouve. Les renseignements fournis ont dissipé beaucoup d'erreurs et modifié certaines appréciations, qui ont encore cours en France, au sujet de la Colonie Algérienne. Il a soulevé d'unanimes applaudissements. Du reste, personne, mieux que M. Sabatier, ne pouvait traiter cette question avec plus de compétence.

Votre Comité a distribué, l'année dernière, comme les années précédentes, des livres de prix aux élèves les plus méritants des écoles communales, dont les municipalités sont inscrites comme membres actifs sur le tableaux des sociétaires. Cette année, nous avons fait appel aux autres municipalités du département, espérons que nous serons entendus.

Dans un autre ordre d'idées, je vous dirai, Messieurs, ce qui a été fait relativement à l'Exposition universelle de Paris. Selon la décision prise par votre Comité, j'ai adressé à M. le Commissaire général de la province d'Oran, qui leur réserve une bonne place : 1° Une carte donnant le tracé général du chemin de fer transsaharien, avec une notice, sous forme de légende, indiquant les principales données techniques, des renseignements statistiques concernant la population du pays traversé, les éléments de trafic, la consommation et la production locale, etc. ; 2° La carte des ruines et des voies romaines que l'on rencontre dans cette partie de la Maurétanie césarienne, dressée par M. le Commandant Demaeght ; 3° Le plan de la ville d'Oran, en 1831, époque de la conquête, et le plan de la ville actuelle ; leur comparaison permettra de mettre en lumière les progrès réalisés.

A cette époque de 1831, la population d'Oran était de 4 à 5,000 âmes à peine ; aujourd'hui, notre ville compte près de 70,000 habitants. L'anse qui servait alors de port abritait quelques balancelles. 3,270 navires de tout tonnage ont abordé cette année les quais du port neuf. Il existe peu d'exemple d'une prospérité aussi considérable : 4° Enfin, une carte graphique montrant le mouvement de la plantation de la vigne et la production du vin, depuis 1874.

J'aurai voulu vous parler, ne serait-ce que pour rendre hommage à leur courage et à leur abnégation, des différents explorateurs français qui viennent de parcourir ou qui parcourent encore pour les étudier, diverses contrées peu connues du continent africain.

L'énumération serait trop longue, et le temps me fait défaut. Je citerai cependant : MM. Trivier, Liotard, Binger, Gaston Angelvy, Jules Borelly, Charles Soler, Brémond, Douls, Briquelot, les Pères Blancs d'Alger, etc.

De sorte que, grâce à leurs travaux et à ceux des explorateurs des autres pays, dans quelques années le Continent africain n'aura plus rien de mystérieux, il sera aussi connu que notre Algérie.

Je ne m'étendrai pas sur le mouvement commercial du port de notre Province et particulièrement du port d'Oran ; ce travail figure au présent Bulletin, page 213. Je me bornerai à vous dire que ce mouvement, d'après les renseignements de notre ami Coudray, conserve toujours le premier rang parmi les ports de l'Algérie.

En terminant, et avant de passer la parole à notre consciencieux Trésorier, permettez-moi, Messieurs, d'adresser des remerciements chaleureux à notre cher Président, pour le zèle et le dévouement qu'il apporte, depuis plusieurs années, au succès de notre association et à la direction de nos travaux. Tous les autres membres du Comité administratif du dernier exercice méritent également des éloges, que vous ne leur marchanderez pas, j'en ai l'intime conviction.

Enfin nous devons un témoignage de reconnaissance à notre député, M. Etienne, à M. le Préfet, à M. le Président du Conseil général et à M. le Maire d'Oran, pour les subventions que notre Société a obtenues, grâce aux généreux concours de ces Messieurs.

M. le Trésorier expose ensuite la situation financière de la Société, laquelle situation est très satisfaisante, et a été approuvée à l'unanimité.

M. le Président remercie au nom de la Société, M. Bouty et M. Pousseur, pour le zèle et le dévouement que chacun d'eux apporte dans l'accomplissement des fonctions assujettissantes, parfois difficiles, que le Comité leur a confiées.

On passe ensuite à l'élection des membres du Comité pour l'année 1889-1890. Cette élection, effectuée dans la séance du Comité du 9 juin, a donné le résultat suivant :

COMITÉ ADMINISTRATIF

MM. Monbrun, *Président.*
Demaeght, 1° *Vice-Président,*
Cousin, 2° id.
Bouty, *Secrétaire Général*
Pousseur, *Trésorier-bibliothécaire.*
Bartibas, *Membre.*
Bédier, id.
Bigonnet, id.
Brunie, id.
Chancel, id.
Coudray, id.
Delphin, id.
Feningre, id.
Guerrier, id.
Jeanet, id.
Mondot, id.
Poisson, id.
Renard, id.
Sandras, id.
Tommasini, id.
Fabriès, id.
Jacques, id.
Lopéo, id.
Saint-Germain, id.

Sous-Comités de Géographie et d'Archéologie

MM. Demaeght.
Cousin.
Poisson.
Mondot.
Tommasini, *Secrétaire adjoint, section d'Archéologie.*
Coudray, *Secrétaire adjoint, section de Géographie.*

Le Secrétaire Général,
BOUTY.

MOUVEMENT

DES PORTS DE LA PROVINCE D'ORAN



Mouvement de la navigation dans le port d'Oran pendant l'année 1888

PAVILLONS	VAPEURS				VOILIERS				TOTAUX			
	NOMBRE de VAPEURS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de VOILIERS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de NAVIRES	Tonnage	Equipages	Passagers
Oran et Mers-el Kébir..	2 458	1 633.268	70.815	8.234	940	91 560	6 274	104	3.458	1 724.127	77 089	78.244
Mostaganem	203	141.208	5 537	183	24	2.237	144	7	227	143.445	5.681	190
Arzew	504	335 733	15.699	121	275	25.338	1 694	65	779	361.071	17 393	186
Beni-Saf	175	132.446	3 329	135	66	3.677	384	21	241	136 123	3 713	156
Nemours	364	185 676	11 744	2 635	163	5 724	871	102	527	191 400	12 615	2.737
Italiens	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Américains	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Autrichiens	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Allemands	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Belges	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Norvégiens	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Danois	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Néerlandais	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Portugais	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Grecs	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Marocains	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
TOTAUX en 1888	3.704	7 128 331	107.124	11 308	1.468	128 546	9.367	299	5.232	2 553 160	116 491	81 513
TOTAUX en 1887	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Différence en plus	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Différence en moins	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»

Mouvement de la navigation dans le port de Mers-el-Kebir pendant l'année 1888

PAVILLONS	VAPEURS				VOILIERS				TOTAUX			
	NOMBRE de VAPEURS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de VOILIERS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de NAVIRES	Tonnage	Equipages	Passagers
Français (Etat)......	19	»	5.765	1 094	»	»	»	»	19	»	5 765	1.094
Français communs ...	1	381	22	75	60	2 763	315	7	61	3.144	337	82
Anglais	»	»	»	»	10	428	43	10	10	428	43	10
Espagnols	»	»	»	»	34	1 063	220	»	34	1.063	220	»
Italiens	»	»	»	»	4	326	31	»	4	326	31	»
Américains...	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Allemands.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Totaux en 1888..	20	381	5.787	1 169	108	4.580	609	17	128	4 961	6 396	1.186
Totaux en 1887	26	15.667	6.031	20	133	11 458	865	20	159	27.125	6 896	20
Différence en plus...	»	»	»	1.149	»	»	»	»	»	»	»	1 166
Différence en moins..	6	15 286	244	»	25	6.878	256	3	31	22.164	500	»

Mouvement de la navigation dans le port d'Arzew pendant l'année 1888

PAVILLONS	VAPEURS				VOILIERS				TOTAUX			
	NOMBRE de VAPEURS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de VOILIERS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de NAVIRES	Tonnage	Equipages	Passagers
Français	344	290.822	13 290	73	34	6 085	258	1	378	296.907	13.548	74
Français-Algériens	118	13 736	1 315	48	186	9 156	955	51	302	22.892	2.270	99
Anglais	34	24.349	610	»	2	2 264	38	»	35	26 613	648	»
Suédois	4	2 266	72	»	»	»	»	»	4	2 666	72	»
Espagnols	»	»	»	»	27	988	198	13	27	988	198	13
Italiens	»	»	»	»	19	4 131	163	»	19	4.131	163	»
Américains	2	2.750	346	»	»	»	»	»	2	2.750	346	»
Allemands	2	836	32	»	»	»	»	»	2	836	32	»
Belges	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Norvégiens	2	574	34	»	3	980	36	»	5	1 554	70	»
Danois	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Néerlandais	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Portugais	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Grecs	»	»	»	»	2	596	18	»	2	586	18	»
Ottomans	»	»	»	»	2	1.148	28	»	2	1.148	72	»
TOTAUX 1888	504	335 733	15 699	121	275	25 338	1.694	65	779	361.071	17 393	186
TOTAUX 1887	531	394 278	15.724	213	369	26.384	2 290	41	900	420.662	18 014	254
Différence en plus	»	58 545	»	»	»	»	»	24	»	»	»	68
Différence en moins	27	»	25	92	94	1.046	596	»	121	59.591	621	»

Mouvement de la navigation dans le port de Mostaganem pendant l'année 1888

PAVILLONS	VAPEURS				VOILIERS				TOTAUX			
	NOMBRE de VAPEURS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de VOILIERS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de NAVIRES	Tonnage	Equipages	Passagers
Français	149	129.419	4 824	112	1	188	7	»	150	129 607	4.831	112
Français-Algériens	47	8.4 5	595	70	21	995	111	4	68	9 460	706	74
Anglais	6	2 76	100	1	»	»	»	»	6	2 760	100	1
Suédois	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Espagnols	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Italiens	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Américains	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Autrichiens	»	»	»	»	1	480	12	3	1	480	12	3
Allemands	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Belges	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Norvégiens	1	564	18	»	»	»	»	»	1	564	18	»
Danois	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Néerlandais	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Portugais	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Grecs	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Ottomans	»	»	»	»	1	574	14	»	1	574	14	»
TOTAUX en 1888	203	141.208	5.537	183	24	2 237	144	7	227	143 445	5.681	190
TOTAUX en 1887	147	111 0[illegible]6	5.249	273	41	2.810	234	4	187	113 731	5.483	277
Différence en plus	56	30.152	288	»	»	»	»	3	40	29 714	198	»
Différence en moins	»	»	»	90	17	573	90	»	»	»	»	87

Mouvement de la navigation dans le port de Beni-Saf pendant l'année 1888

PAVILLONS	VAPEURS				VOILIERS				TOTAUX			
	NOMBRE de VAPEURS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de VOILIERS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de NAVIRES	Tonnage	Equipages	Passagers
Français	5	5.575	123	1	»	»	»	»	5	5.575	123	1
Français-Algérien	56	6 594	709	118	53	1.789	283	2	109	8.383	992	120
Anglais	92	98.133	2.032	16	2	918	19	2	94	99.051	2 051	18
Suédois	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Espagnols	»	»	»	»	7	143	44	9	7	143	44	9
Italiens	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Américains	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Autrichiens	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Allemands	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Belges	22	22.144	465	»	»	»	»	»	22	22.144	465	»
Norvégiens	»	»	»	»	1	747	12	»	1	747	12	»
Danois	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Néerlandais	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Portugais	»	»	»	»	1	56	10	»	1	56	10	»
Grecs	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Marocains	»	»	»	»	2	24	16	8	2	24	16	8
TOTAUX en 1888	175	132.446	3.329	135	66	3.677	384	21	241	136 123	3 713	156
TOTAUX en 1887	171	142 475	3.677	106	29	788	147	1	200	143 263	3.824	107
Différence en plus	4	»	»	29	37	2.989	237	20	41	»	»	49
Différence en moins	»	10.029	348	»	»	»	»	»	»	7.140	111	»

Mouvement de la navigation dans le port de Nemours pendant l'année 1888

PAVILLONS	VAPEURS				VOILIERS				TOTAUX			
	NOMBRE de VAPEURS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de VOILIERS	Tonnage	Equipages	Passagers	NOMBRE de NAVIRES	Tonnage	Equipages	Passagers
Français	220	167 316	9 952	2.164	»	»	»	»	220	167.316	9 952	2 164
Français-Algériens	142	16.104	1.748	471	123	3.904	583	66	265	20.008	2.331	537
Anglais	2	»		»	10	430	50	12	10	430	50	12
Espagnols	»	»	»	»	14	198	64	»	14	198	64	»
Autrichiens	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Allemands	2	2.256	44	»	2	716	22	»	4	2.972	66	»
Portugais	»	»	»	»	6	380	72	»	6	380	72	»
Marocains	»	»	»	»	8	96	80	24	8	96	80	24
Totaux 1888	364	185.676	11.744	2 635	163	5.724	871	102	527	191.400	12 615	2.737
Totaux en 1887	336	110 458	8 154	1.971	307	10.631	1 961	145	643	121 089	10 115	2 116
Différence en plus	28	95.218	3.790	664	»	»	»	»	»	70.311	2 500	621
Différence en moins	»	»	»	»	144	5.907	1.092	43	116	»	»	»

PORT D'ORAN

État des Mouvements de la Navigation par Pavillons pendant l'année 1888

PAVILLONS	ENTRÉS								SORTIS								TOTAUX ENTRÉS ET SORTIS			
	VAPEURS				VOILIERS				VAPEURS				VOILIERS							
	Nombre	Tonnage	Equipages	Passagers	Nombres	Tonnage	Equipages	Passagers	Nombres	Tonnage	Equipages	Passagers	Nombres	Tonnage	Equipages	Passagers	Nombres	Tonnage	Equipages	Passagers
Français	801	593.380	25.042	27.936	199	9.829	1.060	4	805	593.900	24.609	25.864	186	8.020	970	»	1.991	1.205.129	51.681	53.604
Espagnols	182	40.773	2.964	13.777	118	4.097	741	80	181	41.050	2.946	9.605	126	4.730	870	»	607	90.650	7.521	23.462
Anglais	188	149.637	3.773	83	13	3.964	127	»	189	149.190	3.757	»	12	2.958	95	»	402	305.749	7.552	»
Norvégiens	16	6.086	237	»	9	4.939	122	»	15	6.611	239	»	11	6.050	141	»	51	23.686	739	»
Belges	15	16.158	318	»	»	»	»	»	16	15.725	317	»	»	»	»	»	31	31.883	635	»
Portugais	»	»	»	»	14	972	127	3	»	»	»	»	13	920	121	»	27	1.892	248	»
Russes	2	992	31	»	»	»	»	»	2	992	31	»	»	»	»	»	4	1.984	62	»
Danois	1	815	20	»	»	»	»	»	1	815	20	»	»	»	»	»	2	1.630	40	»
Autrichiens	1	442	16	»	7	3.182	86	»	1	442	16	»	8	3.547	90	»	17	7.613	208	»
Suédois	1	518	11	»	4	2.363	71	»	3	2.025	51	»	1	500	17	»	9	5.406	150	»
Allemands	7	5.542	130	»	»	»	»	»	7	5.542	128	»	»	»	»	»	14	11.084	258	»
Grecs	»	»	»	»	4	1.041	32	»	»	»	»	»	4	1.039	32	»	8	2.080	64	»
Américains	1	520	164	»	»	»	»	»	1	520	164	»	»	»	»	»	2	1.040	328	»
Hollandais	1	606	22	»	»	»	»	»	1	606	22	»	»	»	»	»	2	1.212	44	»
Marocains	»	»	»	»	2	24	16	»	»	»	»	»	2	24	16	»	4	48	32	»
Italiens	»	»	»	»	52	14.245	450	»	»	»	»	»	47	14.536	481	»	99	28.781	931	»
Totaux vapeurs	1.216	815.469	32.728	41.596	422	44.656	2.832	87	1.122	817.418	32.300	35.469	410	42.324	2.833	»	3.270	1 719.867	70.693	77.158
Voiliers	422	44.656	2.832	87	»	»	»	»	410	42.324	2.833	»	»	»	»	»	»	»	»	70.693
Total général	1.638	860.125	35.560	41.683	»	»	»	»	1.632	859.742	35.133	35.469	»	»	»	»	»	»	»	147.851
Total général 1887	1.752	772.770	33.602	34.411	»	»	»	»	1.731	752.429	33.411	33.602	»	»	»	»	»	»	»	»
Différence 1888	114	87.334	1.962	8.272	»	»	»	»	99	107.313	1.722	1.867	»	»	»	»	»	»	»	»

OBSERVATIONS

Le nombre des vapeurs entrés pendant l'année 1887 était de 1,146, avec un tonnage de 715,803 tonnes de déplacement.

Le nombre des vapeurs entrés en 1888, est de 1.214, avec un tonnage de 815,469 tonnes.

Il y a donc une augmentation de 68 vapeurs dans l'année 1888, qui donne en plus 99,666 tonnes de déplacement à l'entrée.

Le nombre des navires à voiles en 1887, était de 606 navires avec 56,967 tonnes à l'entrée.

En 1888, nous n'avons que 422 navires à voile entrés, ayant un tonnage de 44,656 tonnes de déplacement (différence en moins, 12,311 tonnes).

Il faut donc apprécier que pour la navigation à voile, le port d'Oran perd chaque jour; mais, d'un autre côté, nous avons une augmentation sensible sur la navigation à la vapeur.

En outre, nous constatons avec satisfaction, que le pavillon français prend la tête du mouvement commercial du port d'Oran.

En effet, nous avons une augmentation sur l'entrée de 1887 de 61 vapeurs fournissant un tonnage de 88,413 tonnes de déplacement.

Les autres pavillons figurent pour un chiffre de 7 vapeurs procurant 11.252 tonnes de déplacement en plus.

La différence que nous constatons en moins sur la navigation à voile porte sur le Pavillon Espagnol qui, en 1887, avait procuré à l'entrée 296 navires à voile, donnant 13,291 tonnes de déplacement; tandis que nous ne trouvons pour l'année 1888, que 118 voiliers qui ne nous ont donné que 4,097 tonnes de déplacement.

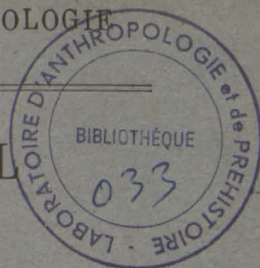
En résumé, nous constatons que malgré les 114 navires en moins à l'entrée en 1888, nous avons un tonnage de 87.355 tonnes en plus sur les entrées de 1887, qui, au total, entrées et sorties, donnent comme mouvement tonnage 1.719,867 en tonnes.

Oran, le 31 décembre 1888.

Le Capitaine du Port,

COUDRAY.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE
DE LA PROVINCE D'ORAN



BULLETIN TRIMESTRIEL DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE

DOUZIÈME ANNÉE. - TOME IX

FASCICULES XLII & XLIII. — JUILLET-DÉCEMBRE 1889

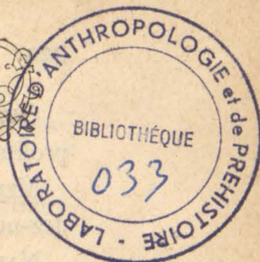
SOMMAIRE

ORAN

Typographie et Lithographie Paul PERRIER, boulevard Oudinot, 15.

1889





DIALOGUE TROISIÈME

MÊMES PERSONNAGES

MENDOZA. — Seigneur Navarrete, dormez-vous ?

NAVARRETE. — Non. Voilà longtemps que j'ai été éveillé par le chant d'un rossignol : jamais je n'ai rien entendu de si charmant.

MENDOZA. — Moi aussi je l'avais entendu ; mais je me suis rendormi bercé par son chant, et ce court sommeil m'a été plus profitable que celui du reste de la nuit.

GUZMAN. — Je ne supposais pas que vous fussiez aussi matinaux que je le suis, à moins que vous n'ayiez passé une mauvaise nuit : comment cela va-t-il ?

MENDOZA. — Mais fort bien ; pour moi, je ne me suis éveillé que ce matin, au chant d'un rossignol que vous me semblez avoir fait se poser tout exprès sur cette branche près de la fenêtre ; puis je me suis remis à dormir. Le Seigneur Navarrete l'a entendu comme moi et l'a écouté jusqu'à maintenant avec délices.

GUZMAN. — Je vois avec plaisir que cet oiseau a bien exécuté mes ordres.

NAVARRETE. — Sans raillerie, je crois que vous avez apprivoisé les rossignols de ce pays.

GUZMAN. — Allons, sortons et rendons-nous dans le jardin en profitant de la fraîcheur.

MENDOZA. — Soit : en un instant nous serons habillés ; attendez-nous dans le corridor.

NAVARRETE. — Vous semblez, Seigneur, nous inviter à nous hâter.

GUZMAN. — Dépêchez-vous, et je vois que le Seigneur Mendoza ne sera pas prêt de si tôt, car il me semble absolument calme.

MENDOZA. — Que dites-vous de moi ?

GUZMAN. — Je disais que vous ne sortiriez pas de sitôt d'ici, car vous me semblez bien calme.

MENDOZA. — Je suis expéditif quand cela est nécessaire ; autrement, je prends toujours largement mon temps.

NAVARRETE. — Que cette eau est fraîche et qu'elle est belle ! Je ne voudrais pas quitter ce lieu sans faire une ablution à la mode mauresque !

GUZMAN. — Passons un instant par là ; vous aurez tout le temps. Puis nous y mangerons, puisque l'endroit vous convient.

MENDOZA. — Ce lieu est si charmant que je ne saurais où en trouver un meilleur. Comme tout ici est délicieux ! Il me semble qu'il faudrait plusieurs jours pour tout voir, en consacrant plus de temps à chaque chose. Dites-moi : quel jardinier avez-vous donc pour que tout soit si beau ? Certes, cet endroit est aménagé de façon à ne rien laisser à désirer.

GUZMAN. — Un habitant de Valence est demeuré ici pendant une année, et a tout mis dans l'état où vous le voyez ; entrez dans cette allée, et vous en serez charmé.

MENDOZA. — Y a-t-il un labyrinthe quelconque ?

NAVARRETE. — L'entrée est fort belle ; et si l'intérieur répond à l'extérieur, nous ferons bien de nous y arrêter.

MENDOZA. — Entrez, et vous verrez les plus belles fleurs, toutes différentes et d'un parfum exquis.

NAVARRETE. — Vous avez bien raison : de ma vie, je n'ai vu de fleurs en aussi grand nombre et aussi diverses. Mais d'où ont-elles pu venir, si variées qu'elles sont ?

GUZMAN. — C'est d'Aranjuez qu'elles m'ont été apportées ; elles proviennent du jardin du Roi.

MENDOZA. — Le fait est qu'elles sont aussi belles qu'extraordinaires.

NAVARRETE. — Je n'en veux pas voir davantage, car dans tout le jardin il ne peut y avoir d'endroit plus délicieux. Seigneur Mendoza, avez-vous jamais rencontré autant de fraîcheur ? Certes j'ai vu bien des choses, mais jamais rien de semblable.

GUZMAN. — Je crois que vous voulez me flatter, et que ce n'est pas si beau que vous voulez bien le dire.

NAVARRETE. — Vous n'avez aucune raison de le supposer, et je vous jure que je suis de bonne foi.

MENDOZA. — Vous avez choisi un bon endroit, et je m'en réjouis, pour continuer le récit que vous avez interrompu hier et que vous nous avez promis de poursuivre.

GUZMAN. — Oh ! que vous avez bien parlé ! Je vous affirme que j'allais vous inviter à reprendre votre récit, au moment même où j'ai été devancé par le Seigneur Mendoza.

NAVARRETE. — J'y reviens avec plaisir : je vous ai déjà conté la défaite des Arabes et la blessure de Diego-Ponce. Au bout d'un an, le Comte revint à Oran, amenant quelques troupes qu'il utilisa, dès son arrivée, pour faire une sortie. Il fut châtier quelques douars appelés de la Zafina (1) qui avaient violé les conditions de paix, avaient parcouru le pays, accueillant d'autres Maures qui le dévastaient, ce qui avait occasionné la mort d'un certain nombre de chrétiens. Le Comte, en l'apprenant, fut fort affecté ; aussi, à peine débarqué, sortit-il de nuit et marcha-t-il contre eux. Les Maures étaient nombreux, car ils étaient sept douars, chacun de plus de 50 tentes ; ces tentes, ils les établis-

(1) *La Zafina*. « Çafina, dit Marmol, est une grande habitation près d'Oran, où sont plusieurs douars d'Arabes et de Berbères. »

D'après Suarez Montanes, on appelait ainsi toute agglomération du même genre : « *Los moros del regno llaman Safina donde hacen grande junta de aduares.* »

sent suivant une circonférence, laissant au milieu un espace où se réfugient les troupeaux du douar. Comme nous arrivions, Martin Alonso qui marchait avec les meilleurs cavaliers en avant-garde, poussa le cri de « Saint-Jacques » et attaqua ; mais comme les douars étaient si nombreux, on ne sut par où les charger, ce qui fit qu'on les attaqua de tous côtés ; c'est pour cette raison que cette nuit là on tua beaucoup plus de Maures qu'en aucune autre affaire.

Mendoza. — Comment Martin Alonso marchait-il en avant, puisque d'après vous il était si jeune ?

Navarrete. — Il était déjà capitaine de cavalerie, et le Comte l'estimait beaucoup. Précisément à cause de sa jeunesse, le Comte le plaça en avant pour les premières attaques ; son frère Juan Ponce marchait avec une autre troupe de cavalerie ; c'est ainsi que Martin Alonso poussa le premier cri de « Saint-Jacques. »

Les Maures, entendant le bruit et voyant notre troupe, prirent la fuite dans la plaine ; la cavalerie se déploya à leur poursuite et Martin Alonso, amorcé par les Maures, s'avança tellement parmi eux que peu s'en fallut qu'il ne fut perdu. En effet, lorsqu'il voulut revenir, il trouva le chemin tellement plein de monde qu'il ne devait pas en sortir ; il était en grand danger, et je le trouvai qui avait transpercé un Maure de part en part ; le Maure lui donna un coup d'estoc et atteignit la jument qui le portait, alors qu'il eut dû lui couper le bras. Martin Alonso essaya de dégager sa lance, mais ne put y parvenir, le fanion s'étant enroulé autour du fer ; il la prit alors de la main gauche, et porta au Maure un coup de taille qui lui coupa le bras et le démonta. Il ne put ravoir alors qu'un tronçon de sa lance : il en fut tant en colère que, sans attendre les nôtres, il se lança sur quelques ennemis qui sortaient du douar et frappa l'un d'eux d'un si terrible coup de son épée, dont la lame était fort large, qu'il lui trancha la tête, et que le Maure tomba comme s'il eût été frappé par un boulet de canon. Le jour commençant à poindre, nous attendîmes pour voir la blessure, et tout le monde

convint qu'avec une hache et un billot on n'eût pu mieux le décapiter. On prit quelques Maures et quelques troupeaux ; lorsque les trompettes nous rappelèrent, nous nous repliâmes sans avoir aucun des nôtres tué ou même blessé. Dans la matinée, nous fûmes attaqués par quelque chose comme 400 cavaliers qui escarmouchèrent avec nous, mais sans que le combat eût eu d'importance. Alors les Maures retournèrent à leurs tentes, et nous, nous reprîmes le chemin d'Oran ; nous y arrivâmes sans rencontrer un ennemi, et ce fort heureusement, car il y avait nombre de jours que nous n'avions pas touché d'argent et nous étions fort dépourvus. Un jour cependant, les Maures vinrent courir le pays pour le dévaster, suivant leur habitude ; il y avait nombre de cavaliers qui pénétrèrent dans une embuscade appelée la *Rambla de los Alarbes* (1). Ce jour-là le troupeau était sorti pour paître à l'endroit appelé *las Piletas* (2) au-dessus de la source d'où sort la rivière d'Oran ; avec le troupeau était sorti un drapeau des troupes ordinaires, ce qui suffisait généralement pour le garder.

MENDOZA. — Des gens d'armes sortent donc pour garder les troupeaux ?

NAVARRETE. — Tous les jours, il en sort pour les garder afin que les Arabes ne les enlèvent pas, ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire. Ce jour-là donc, des Arabes qui étaient embusqués

(1) *La Rambla de los Alarbes,* littéralement *le ravin des Arabes.* Nous avons vainement cherché dans tous les textes, une indication permettant de préciser l'endroit dont il s'agit.

(2) *Las piletas,* littéralement les petites auges, les abreuvoirs. On désignait sous le nom *de la Sangre y Piletas* deux ravins qui aboutissaient au-dessus de la source Raz-el-Aïn. Un rapport du Maréchal-de-camp D. Eugenio de Albarado, qui commandait la place en 1770, parle d'une tranchée avec parapet qui court « à la tête orientale du Pont de « Tremecen depuis la herse de communication des forts de San Andres et San Phelipe et « se termine au corps de garde de San José ; elle a pour objet d'empêcher que les Maures « de guerre puissent, comme ils le faisaient auparavant, circuler à l'abri des ravins *de la « Sangre y Piletas* et arriver jusqu'à ce pont par les hauteurs orientales du ravin *del « Nacimiento.* »

La Rivière d'Oran, l'Oued-er-Rehhi (le ruisseau des moulins) appelé aussi Oued Raz-el-Aïn, « prend sa source, — dit le même rapport, — au pied du fort de San Fernando, « et coule seulement un quart de lieue avant de se jeter dans la mer. »

il en vint une cinquantaine, les autres restant dissimulés pour voir ce qui se produirait. Lorsqu'ils parurent dans la plaine, une tour, appelée *de los Santos* (1), sonna une cloche qui sert à signaler ce qui se passe dans la plaine. A cette cloche répondent les autres cloches de *la Alcazaba* (2), (qui est la citadelle), et de Razaelcazar. (Au bruit des cloches, on donne l'alarme et on voit de quel côté ont paru les Maures). Le Comte sortit avec tout son monde au secours de la troupe qui se trouvait dehors, pour la garde du troupeau ; lorsqu'il arriva, on lui dit que les Maures étaient peu nombreux et qu'il n'y avait pas lieu d'en faire cas ; aussi donna-t-il l'ordre de rentrer, car il faisait un vent d'ouest des plus violents. Quand on fut rentré, les Maures qui étaient restés cachés sortirent de l'embuscade ; ils étaient 200 à 300 cavaliers, parfaitement en ordre ; 10 ou 12 d'entre eux s'avancèrent même assez près de la cité. Diego Ponce de Leon, les voyant faire, dit au Comte : « Seigneur, ces cavaliers vont chercher à s'en prendre aux derniers sortis, et il serait bon d'aller à leur aide. » Le Comte lui dit de prendre avec lui quelques chevaux et de s'y rendre. Il sortit donc, emmenant son fils Martin Alonso qui, supris par l'alerte, était simplement vêtu de chausses, d'un pourpoint et d'un petit manteau léger : il n'eut que le temps de prendre le bouclier d'un des écuyers de sa compagnie nommé Pedro Hernandez de Guzman, musicien. A la sortie des étendards, à la distance d'un jet de pierre environ, les Maures retournèrent vers les Chrétiens ; l'un d'eux que nous connaissions tous, très-fameux et nommé Daho, prit les devants sur un très-beau cheval bai. Il était vêtu d'une robe écarlate, avait un écu et une lance avec un fanion jaune très-

(1) *La Torre de los Santos.* Il s'agit, non de la tour du Campo Santo dont on trouve encore les vestiges dans l'ancien cimetière, mais bien d'une tour qui se trouvait au-delà de la source. C'est une des tours-vigies, sortes de guérites que les Espagnols avaient édifiées pour abriter de petits postes d'observation. Elles étaient munies de cloches d'alarme. C'est très-probablement sur l'emplacement de cette ancienne tour de los Santos que, vers 1735, le général D. Alejandro de la Mote fit élever l'ouvrage connue sous le nom de Torre del Nacimiento.

(2) *La Alcazaba,* que l'on ortographiait aussi *Alcazava :* la *Casbah,* (palais principal, édifice d une ville, château, maison carrée) ; c'est la citadelle d'une place de guerre.

grand et des houppes cramoisies ; — j'ai vu bien des fois cette lance que possède Martin Alonso. — Ce dernier voyant Daho complètement séparé des siens, l'attaqua : le Maure de son côté, le voyant prendre les devants, hâta l'allure de son cheval pour rencontrer Martin isolé des siens, lesquels se trouvaient à environ cent pas en arrière ; comme ils marchaient l'un sur l'autre, ils ne tardèrent pas à se rencontrer. Le Maure mit la lance en arrêt, même avant d'être à dix pas de son adversaire pour l'atteindre et se retirer avant que Martin Alonso l'eût abordé. Grâce à Dieu, le vent était si violent et le fanion de la lance si grand que l'un fit dévier l'autre ; le coup porta à faux, mais passa bien près, et ce heureusement, car il eût été mortel. Martin Alonso fut plus heureux : au moment où le maure passait, il donna de sa lance dans le flanc de sa monture qu'il traversa d'outre en outre ; le Maure essaya d'arracher la lance de son cheval qui, non-seulement n'était pas tombé mais ne semblait pas blessé. Toutefois, quand il vit Martin Alonso venir sur lui l'épée à la main, il dégaîna son sabre au moment où Martin Alonso allait l'aborder ; mais celui-ci, d'un coup d'estoc sur l'épaule droite, lui fit lacher son sabre, et d'un second coup sur la tête, le jeta bas de son cheval.

GUZMAN. — Certes, ce fut un grand bonheur qu'il n'ait pas été atteint par la lance du Maure !

NAVARRETE. — Bien certainement, et ce fait d'armes fut très-remarqué, s'étant passé en présence des Chrétiens et des Maures. Je vous dirai, à ce propos, une aventure comique : lorsque Martin Alonso attaqua le Maure, ceux qui le suivaient fixèrent leurs regards sur ce qui se passait et ne virent pas sur quel terrain ils chevauchaient. Or, sur leur chemin se trouvait un ancien four-à-chaux ; celui qui allait devant y tomba, et par dessus lui, quatre autres, qui tuèrent son cheval.

MENDOZA. — C'est un épisode amusant, mais pas pour celui dont le cheval fut tué.

NAVARRETE. — Si celui-là n'était pas satisfait, par contre nous l'étions tous ; car cette semaine-là, ce Maure avait tué deux chré-

tiens dans les taillis au-dessus de la cité. Aussi tout le monde fut-il ravi, et on félicita Martin Alonso de n'avoir pas présenté son écu à la lance du Maure, car s'il l'eut fait, le Maure eut échappé. En quinze jours, et à deux reprises différentes, Martin Alonso tua deux cavaliers dans un combat corps à corps, séparé qu'il était de sa troupe ; il ne dut donc ce double succès qu'à Dieu et à sa vaillance. Aussi, le Comte le comblait-il de faveurs, d'autant plus qu'à cette époque il n'avait pas encore de barbe. Et je vous affirme, en chrétien, que je ne vous dis pas ceci à cause de l'amitié que je lui porte ; je dis la vérité, en témoin oculaire et je ne suis pas le seul à l'avoir vu. Nous demeurâmes quelques jours sans rien faire, les Maures s'étant retirés ; puis on sortit faire une reconnaissance, mais sans résultat. Sur ces entrefaites, le Comte fut à la Cour baiser la main au roi de Bohême, qui gouvernait alors à Valladolid, et de là dans les Flandres voir l'Empereur qui, à cette époque, était à la tête des galères d'Espagne. Don Martin resta à Oran : quelques difficultés s'élevèrent entre lui et D. Diego Ponce de Leon ; ils se brouillèrent, parce que Diego Ponce était lieutenant du Comte, tandis que D. Martin voulait être souverain maître. Il y avait donc compétition, ce qui était regrettable à tous égards. A cette époque, D. Martin fit beaucoup de sorties à cheval, et notamment une qui est la plus intéressante qu'on puisse imaginer. Le jour de Saint-Jacques, il fut avisé que dans les environs devait passer un convoi de chameaux chargés de sel, lesquels venaient des Salines (1). Dès qu'il en fut informé, il envoya chercher chez lui Martin Alonso, car il était minuit ; puis tous deux avec un page sortirent du palais et se rendirent à la maison de Gonzalo Fernandez, interprète, pour s'assurer de ce que voulait dire l'espion. En sortant de chez l'interprète, Martin Alonso prévint son frère Juan Ponce, et tous deux se mirent à avertir les gens d'armes de maison en maison. Deux heures avant l'aube, nous sortîmes accompagnés de peu de monde, avec le dessein de nous placer

(1) Il s'agit des Salines d'Arzew.

en embuscade avant le jour; mais nous n'y réussîmes pas, car le soleil était déjà haut quand nous arrivâmes à l'embuscade. Don Martin laissa la troupe à Juan Ponce, et avec Martin Alonso, ils se placèrent en vedettes pour voir si les Maures apparaissaient. Au bout de pas mal de temps, ils les virent se diriger vers l'endroit où nous étions. Don Martin dépêcha alors Martin Alonso avec l'ordre suivant : Juan Ponce, son frère, avec 20 chevaux, devait aller droit vers le Levant prendre les Maures à revers, et l'enseigne de Martin Alonso, appelé Iñigo de la Tobilla, un gentilhomme de Alcaudete, devait prendre avec lui 10 autres chevaux ; Don Martin et Martin Alonso avec le reste des chevaux et l'infanterie, donneraient au milieu des Maures qui étaient, avec 500 chameaux, au nombre de 400 tous à pied, sauf deux à cheval, dont l'espion qui leur avait fait prendre ce chemin pour que nous puissions les atteindre. C'est dans cet ordre que nous marchames à eux ; j'étais moi-même avec Don Martin : à la descente d'un mamelon, Martin Alonso se lança sur les Maures qui étaient déjà en masse serrée prêts à résister ; Don Martin et Martin Alonso se séparèrent l'un d'un côté l'autre de l'autre, et on cria de ne pas tuer d'hommes, tout homme tué étant une prise perdue ; aussi n'y eut-il aucun homme mort. Les Maures, croyant à un manque de bravoure de notre part, s'avançaient fort gaillardement ; ils nous blessèrent même un cheval. A ce moment, passa de l'endroit où se trouvait Don Martin vers celui où se trouvait Martin Alonso, un capitaine nommé Luis Alvarez de Sotomayor ; c'est miracle s'il ne fut pas tué d'un coup de lance. Je fus vers Martin Alonso et lui dis : « Seigneur, si vous ne les faites pas tuer, ce sont eux qui nous auront tués avant que l'infanterie arrive. » Aussitôt Martin Alonso ordonna l'attaque et s'élança en criant : « Par Saint-Jacques, messieurs, et que chacun se charge de son homme ! » Nous attaquâmes avec impétuosité, Martin Alonso donna sur eux, et m'invitant à l'accompagner nous pénétrâmes ensemble au milieu des Maures. Lui, arrêtant son regard sur le Maure qui commandait, il l'attaqua de si près que celui-ci ne put se dérober ; d'un coup de lance,

il lui traversa le gras du bras. Les autres culbutèrent d'autres Maures, en suivant le chemin qu'il avait pris. Martin Alonso attaqua alors un autre Maure qui paraissait plus vaillant ; quand ce dernier le vit venir à lui, il chercha à éviter sa lance ; Martin Alonso pressa alors son allure. Ce que voyant, le Maure se mit à fuir ; mais il lui planta sa lance entre les deux épaules, et elle transperça le Maure de part en part, le traînant à terre. Sa lance n'ayant pu être dégagée, Martin Alonso l'abandonna, mit l'épée à la main et fondit de nouveau sur l'ennemi au moment où arrivait notre infanterie. Pour éviter qu'on tuât du monde, il courait partout, défendant de faire des morts ; on en tua toutefois un qui avait blessé un des nôtres d'un coup de sabre. Les Maures eurent 70 ou 80 morts ; on en prit 270. Là où furent Don Martin et Juan Ponce on ne lutta pas, les ennemis, peu nombreux, s'étant rendus ; on ne combattit que là où se trouvait Martin Alonso. Nous revînmes à Oran à midi, après avoir fait la sortie la meilleure et du plus grand goût qui se puisse imaginer.

MENDOZA. — A coup sûr, avec autant de sel, cette expédition ne devait pas manquer de goût.

NAVARRETE. — J'y ai joué un rôle plus marquant que dans les autres, voilà pourquoi elle fut plus particulièrement de mon goût. Depuis lors, D. Martin fit d'autres expéditions fort profitables. Dans une rencontre, il fit prisonnier le caïd que le roi d'Alger avait placé à Tremecen, et s'empara de drapeaux, chose fort honorable mais accidentelle, sur laquelle je ne m'étendrai pas. Le Comte, sur ces entrefaites, revint des Flandres à Oran, où il resta jusqu'à ce que le roi d'Alger vînt devant cette place. Voici ce qui se passa : Depuis qu'il s'était emparé de Bougie, il lui semblait facile de prendre Oran. Il marcha contre cette place, et le grand Turc lui envoya 40 galères qui, avec sa propre flotte, devaient suffire pour cette expédition. Il fit la paix avec le roi du Cuco (1)

(1) *El Rey del Cuco...* « Ce chef, dit Marmol, était de bonne maison et de la race des anciens Seigneurs d'Alger. »

Koukô n'est plus actuellement qu'un petit village du *Soff* des Beni-Yahia, pouvant à peine réunir 150 combattants ; autrefois, c'était une confédération des plus importantes de la Kabylie.

qui est son voisin, et épousa une de ses filles pour avoir le concours de son armée ; tous réunis, les ennemis sortirent d'Alger. Le Comte, dont la vigilance était en éveil, l'apprit par les espions qu'il entretenait jusque dans la maison Royale. Dès qu'il en fut avisé, il commença à réunir les approvisionnements nécessaires, tant en artillerie qu'en munitions, vivres et autres choses utiles à la défense des places, fortifiant et faisant les terrassements convenables. Comme il connaissait le chemin que prenait l'ennemi, son premier soin fut de faire empoisonner toutes les eaux du voisinage, ce qui fut très efficace. Lorsque les assaillants furent en vue, le Comte envoya, pour les reconnaître, D. Gabriel de la Cueva qui fut depuis duc d'Albuquerque, avec une troupe de cavaliers et d'arquebusiers. D. Gabriel eut avec eux une vive escarmouche, mais se replia promptement, suivant les instructions qu'il avait reçues. Les Turcs furent camper au lieu dit *las Piletas* qui est au-dessus de la source d'où part la rivière. Le Comte, voyant qu'il leur était indispensable de boire à cette source, y envoya 500 soldats pour la défendre en s'abritant derrière quelques murailles qui entouraient les jardins ; les soldats exécutèrent l'ordre, et opérèrent de telle sorte que quiconque voulait une goutte d'eau ne l'obtenait qu'au prix d'une mesure de sang. Les vaillants soldats ne se contentèrent pas de couvrir la source ; ils défendirent aussi une petite tour en ruines qui se trouvait de l'autre côté de cette source. En effet, ils sortirent pleins de courage du retranchement, culbutant un ennemi quatre fois plus nombreux qu'eux, et occupèrent cette tour, chose fort téméraire. Ce que voyant, tous les Turcs s'avancèrent pour les déloger. Le Comte, se rendant compte des pertes que les nôtres pouvaient subir, leur manda de se replier en bon ordre. Mais le sergent-major, exécutant mal les instructions qu'il avait reçues, leur cria de battre en retraite, de sorte que les soldats revinrent débandés comme s'ils avaient fui. Aussi les Turcs les chargèrent incontinent, et grâce au désordre tuèrent quelques hommes, tandis que jusqu'alors nous n'avions eu ni tué ni blessé tout en ayant fait beaucoup de mal à l'ennemi. Aussi, le

Comte résolut-il de punir le sergent-major. Les Turcs occupèrent la source et aussitôt se mirent à établir leur artillerie, avec tant d'ordre et de silence que le reste du jour et la nuit leur suffit pour faire un bastion, le plus fort qu'on ait vu, et dans lequel les pièces qui devaient battre en brèche étaient abritées. Cependant, notre artillerie tirait sans désemparer, lançant dans les tranchées de l'ennemi des pièces d'artifice qui lui faisaient beaucoup de mal : de son côté, l'ennemi se mit à battre nos murailles, mais sans nous faire de grands dommages, bien que son artillerie ait été de gros calibre. Nos artilleurs qui sont, je crois, les meilleurs du monde, tiraient sur le bastion et avec succès, puisqu'ils démontaient les pièces turques, tuant artilleurs et mestres d'artillerie. Un coup fut remarquable, parce que les Turcs, au moment de tirer, enlevaient un abri et faisaient feu incontinent : un artilleur attendit qu'ils eussent démasqué leur pièce, et aussitôt qu'ils l'eurent fait, mit le feu à la sienne ; le coup porta si bien que la pièce ennemie fut brisée et ses servants tués. Pour ce fait, le Comte lui fit cadeau de 100 ducats. Cela dura cinq ou six jours pendant lesquels les affaires se traitèrent à Oran comme si nous n'avions pas été assiégés, les femmes sortant par une porte restée libre pour aller laver à la rivière, comme d'habitude. Entre temps, le Comte écrivit en Espagne ce qui se passait, demandant des secours et se déclarant perdu s'ils n'arrivaient pas : venant d'un homme déterminé comme lui, cette demande de secours fit grande impression à la Cour, et devint l'objet de toutes les conversations. Puis il imagina une ruse fort habile : il fit écrire en langue arabe à tous les principaux du royaume pour leur rappeler la parole qu'ils avaient donnée, et les engager à se trouver là quand il ferait une sortie contre les Turcs et à combattre avec lui. Cette lettre fût interceptée et portée dans la tente du Roi où on en prit connaissance ; les Turcs en furent stupéfaits et suspectèrent dès lors les Arabes : c'est le but que le Comte poursuivait. D'autre part, le capitaine des galères annonça qu'il allait se retirer, sous prétexte que l'opération n'était pas si aisée que le Roi l'avait écrit au Grand-Seigneur ; que les Ara-

bes étaient suspects et que des signes de mécontentement commençaient à se manifester dans ses équipages. L'ennemi commença donc à se retirer ; et à l'aube, il avait déménagé son artillerie, mais avec tant de précipitation qu'il avait abandonné beaucoup de matériel. Les Arabes eurent beau jurer de leur fidélité, ils ne furent pas crus, et les Turcs continuèrent à les suspecter. Lorsque nous vîmes l'ennemi se replier, quelques arquebusiers sortirent pour inquiéter ses derrières, mais sans grand succès tant ils étaient nombreux. C'est ainsi que les assiégeants se retirèrent.

Mendoza. — Certes, ce fut une ruse de guerre hardie que cette lettre écrite en arabe, et je ne sache pas qu'elle ait jamais été employée auparavant.

Navarrete. — On prétend que ce stratagème seul décida les Turcs à se retirer ; le fait est qu'ils étaient maîtres de la mer et de la terre, amplement approvisionnés en vivres et munitions, tandis que nous, nous manquions de tout ce que nécessitait la défense, sauf le courage ; et, nous n'en manquions pas en voyant notre capitaine faire si bonne figure qu'il paraissait heureux de ce qui se passait. Or, je sais à n'en pas douter qu'il était fort anxieux de se voir ainsi serré de près sans chance d'être secouru. Jamais il ne coucha dans son lit, se bornant à se reposer le jour ; la nuit, il faisait des rondes et surveillait les approvisionnements et les réparations. Parmi les boulets que l'ennemi nous avait envoyés, il s'en trouva qui pesaient 85 livres ; ils étaient énormes, et quand la pièce qui les tirait faisait feu, tout tremblait ! Peu après, nous eûmes à subir une guerre plus dangereuse contre la peste qui fut très violente et fit mourir beaucoup d'entre nous. Le Comte, pour conjurer le fléau, fit sortir tout le monde dans la plaine pour loger sous des tentes que l'on déplaçait souvent ; nous souffrîmes beaucoup jusqu'à ce qu'il plût enfin à Dieu de suspendre son châtiment. Lorsque l'épidémie eut cessé, le Comte rentra en ville pour de là regagner l'Espagne : tous ses serviteurs dûrent se vêtir de toile et de chemises neuves et laisser là celles qu'ils portaient. Arrivés en

Espagne et avant d'entrer dans un lieu peuplé, on demeura sous la tente jusqu'à ce que les serviteurs aient été vêtus à neuf; puis il leur fit abandonner leurs anciens vêtements et s'en fut dans ses domaines. Je lui ai entendu dire à plusieurs reprises qu'il avait plus souffert durant l'épidémie que pendant le siége ; et je le crois, car ce fut un temps terrible.

GUZMAN. — Certes, il devait en être ainsi; car le siège était une guerre contre les hommes, et la peste était le signe de la colère de Dieu.

NAVARRETE. — Vous ne pourriez certes dire plus vrai. Je vous assure que je n'ose penser à ce qui se passait, lorsque tout le monde venait à mourir dans une maison sans que personne, chose triste, pût enterrer les cadavres. Je partis avec le Comte et le suivis ici.

MENDOZA. — Vintes-vous avec lui à la Cour ? Dites-nous : que se passa-t-il ? On a dit tant de choses !

NAVARRETE. — Comme je viens de vous le dire, je l'accompagnai. De la superbe réception qui lui fut faite, je ne vous narrerai qu'un seul fait qui se produisit à l'entrée du palais avec le Connétable. Il rencontra, au moment où ils sortaient du palais, le Connétable et le Grand-Amiral qui venaient de baiser les mains à la Princesse de Portugal laquelle gouvernait le Royaume. Quand ils le virent, l'un et l'autre témoignèrent pour le Comte un grand empressement, lui faisant toutes sortes de politesses fort courtoises ; quand ils surent où il allait, ils revinrent avec lui et l'accompagnèrent chez la Princesse. Son Altesse, par ordre de l'Empereur qui était à Saint-Just, le reçut fort bien, et le fit dit-on se couvrir. L'accueil fut tel que le Comte sortit fort satisfait, et non moins que lui les deux Seigneurs. Puis ensemble ils se rendirent dans la salle où se trouvaient beaucoup de gentilshommes; tous furent émerveillés de sa prestance : il avait en effet une gravité de physionomie qui inspirait le respect même à ceux qui ne le connaissaient pas. Il y demeura quelques jours entouré du respect de tous jusqu'à ce qu'il vint chez lui prendre des troupes pour l'expédition de Mostagan. On s'em-

barqua à Carthagène ; vous savez ce qui arriva, je n'en parlerai donc pas.

Mendoza. — J'ai ouï dire que dans cette expédition le Comte commit de nombreuses et grosses fautes ; c'est peut-être pour cela que vous n'en voulez pas parler.

Navarrete. — Je voulais ne pas revenir sur ce triste sujet ; mais pour vous désabuser, je vais vous conter ce qui se passa. Lorsque le Comte arriva à Oran, un certain Gonzalo Fernandez le trompa en lui disant que les Arabes l'attendaient pour l'aider à conquérir le pays, et lui conta bien d'autres choses de ce genre. Il lui persuada qu'il devrait aller dans une province qui s'appelle Tacela et à Guardaz (1) qui est la clef du royaume, et que, s'appuyant sur ce point, il pourrait accomplir tout ce qu'il projetait.

Ce fut là la cause de la perdition du Comte ; car quand il fut en cet endroit, les Arabes ne vinrent pas. D'autre part, le roi d'Alger vint réunir tous les combattants du pays et de Tremecen. Pendant ce temps, on consomma tous les vivres, et ce sans rien faire. Le Comte voyant en somme, que les Arabes ne faisaient que mentir pour lui faire perdre du temps, se décida à marcher sur Mostagan, et on se mit en route.

Le lendemain du jour où il fut arrivé en face de cette ville, arriva de son côté le roi d'Alger avec 8,000 hommes aguerris, un très grand nombre de fantassins maures et une excellente cavalerie comptant plus de 10.000 chevaux : c'est avec cette armée qu'il se montra à nous. Le Comte, dès qu'il vit l'ennemi, envoya son fils Don Martin avec 4.000 hommes et la cavalerie pour l'attaquer et le provoquer à la bataille ; mais lorsque Don Martin s'approcha d'eux, ils battirent en retraite plus rapidement qu'on ne s'y attendait. Ce que voyant, le Comte revint et dit :

---

(1) *Tacela*, transcription inexacte du mot berbère *Tessalah*.

Nous avons recherché dans tous les textes espagnols, quelques indications sur Guardaz ; mais ces investigations n'ont pas abouti, et nous n'en avons trouvé nulle part même la trace la plus indirecte.

« Ils refusent la bataille : demain matin, elle aura lieu même malgré eux » ; puis il entra dans sa tente. Les capitaines qui étaient restés dans le camp furent à la tente du Comte, et lui représentèrent qu'en présence du grand nombre de Maures, mieux valait se retirer ; ils lui parlèrent peu révérencieusement et semblaient donner des ordres au lieu d'être subordonnés. Le Comte, se retournant vers Miguel de Antillon, son premier valet-de-chambre lui dit : « Qu'est-ce à dire ? Veut-on me retirer la victoire alors qu'elle est déjà gagnée ? » Il était tellement affecté qu'il semblait désirer la mort ; il se calma cependant et dit : « Mon fils va venir ; on arrêtera avec lui ce qu'il y a lieu de faire. » Sur ce, les capitaines se retirèrent. Ce que je ne puis contester, c'est que le Comte commit une grande faute : il n'avait, à mon sens, qu'une seule chose à faire : non-seulement il ne se fut pas perdu, mais encore il eut accompli un exploit jusqu'alors inconnu.

Mendoza. — Qu'avait-il donc à faire ?

Navarrete. — Voici : Je vous ai dit que les capitaines s'étaient présentés avec des allures qui respiraient le commandement plutôt que l'obéissance. Ce que le Comte devait faire, c'était, une fois qu'ils seraient rentrés dans leurs cantonnements, les faire appeler individuellement ; puis, commençant par ceux qui étaient les plus coupables, les faire décapiter, faire ensuite venir les soldats et leur montrer les cadavres des suppliciés, en leur expliquant pourquoi ils avaient été mis à mort. Puis il fallait élire sur le champ d'autres capitaines ; par ce moyen, on eût apaisé le tumulte et dominé l'impudence. C'est aussi l'avis paraît-il, de Juan de Vega le Gouverneur, un des principaux caractères d'Espagne, homme de grand jugement : voilà la faute capitale de cette expédition, et elle n'est pas de peu d'importance. Le Comte demeura donc dans sa tente, tellement affligé que son premier valet de chambre, le capitaine Miguel de Antillon, me dit ne l'avoir jamais vu dans cet état. Quand son fils Don Martin vint, il lui dit : « Que vous semble, mon fils, de ces capitaines qui veulent que nous battions en retraite ? »

Ce qui se passa alors, je l'ignore ; toujours est-il que les capitaines murmuraient qu'il fallait se retirer devant les Turcs. Don Martin leur déclara publiquement : « Messieurs, puisque vous demandez à vous retirer, soit ; toutefois, demain vous verrez ce qu'il en coûte de battre en retraite devant Turcs et Maures, et combien il est dangereux de combattre avec eux en rétrogradant. » Puis on commença à discuter la retraite ; à la nuit, on prit le chemin de Mazagran, qui est à une lieue de Mostagan, et où on arriva avec l'aube. Quand les Turcs surent notre mouvement rétrograde (qu'ils n'auraient jamais prévu car toute la nuit, on l'a vu, ils avaient attendu notre attaque tenant les chevaux par les rênes sans les débrider), quand les Turcs surent que nous avions levé le camp, ils s'élancèrent fort vigoureusement sur notre arrière-garde, qui se composait d'infanterie et de cavalerie sous le commandement de Don Martin. Celui-ci avait plus de courage que tous ceux qui l'accompagnaient ; car ayant fait charger sa troupe, les nôtres montrèrent si peu d'entrain que lorsqu'il aborda les Turcs, il n'avait pas 30 cavaliers avec lui.

Mendoza. — On a prétendu que tous les Espagnols étaient presque morts de faim.

Navarrete. — Je ne conteste pas qu'on manquait de tout ; mais cela excuse-t-il la lâcheté ? Si on manquait de vivres, il fallait en prendre à l'ennemi qui s'avançait bien approvisionné ; voilà comment on eût dû se ravitailler. Or, non-seulement on ne fit rien pour prendre des vivres à l'ennemi, mais encore voyant Don Martin blessé, — dans cette charge il avait reçu un coup d'arquebuse, — tous ses soldats se mirent à prendre la fuite sans coup férir ; ce que voyant, les troupes rangées en bataille jetèrent leurs piques et se précipitèrent dans Mazagran comme si elles fussent entrées dans Cordoue, et cherchèrent aussitôt à s'y loger. Le Comte, voyant la mauvaise tournure que prenaient les évènements, revint de l'avant-garde à l'arrière-garde insultant ceux qui fuyaient aveuglément, car quelle que fut la supériorité numérique de l'ennemi, pas un seul n'avait rompu une lance ni

échangé un coup d'épée avec les nôtres. Les Turcs, avec leur agilité qui est étonnante lorsqu'ils sont victorieux, chargèrent nos troupes de façon à faire reculer même les vieux soldats d'Oran ; mais ceux-ci, loin de prendre la fuite comme les autres, se replièrent en tirant et en résistant aux charges sans se débander. C'est avec eux que le Comte arrêta les Maures et les Turcs pendant près de six heures. Durant ce temps, par trois fois, le Comte entra dans Mazagran demander aux soldats d'en sortir pour combattre, en leur montrant avec combien peu de monde il se maintenait.

Mendoza. — Et que répondirent ceux qui étaient entrés dans Mazagran et s'y étaient enfermés ?

Navarrete. — Ils ne répondirent qu'une chose, qu'ils refusaient de combattre ; d'aucuns affirment qu'ils dirent au Comte de marcher à l'ennemi si cela était son plaisir, mais qu'eux ne marcheraient pour rien au monde. Il en fut tellement affecté, que ceux qui étaient près de lui m'ont dit l'avoir entendu s'écrier : « Allons nous faire tuer, mais sauvons l'honneur de la maison de Montemayor. » Le fait est qu'il sortit avec l'intention de mourir. A ce moment, les Turcs infligeaient de grandes pertes aux vétérans avec quelques petites pièces de canon ; les chrétiens toutefois tiraient avec les leurs et Gines de Osete, un catalan, dirigeait vaillamment l'artillerie. Seulement, la poudre avait été brulée dans la fuite ; aussi, fut-on contraint d'enclouer les canons dans l'impossibilité où l'on se trouvait de défendre l'endroit où ils se trouvaient.

On prétend que c'est à ce moment que le Comte fut blessé par les Chrétiens qui tiraient du haut de la muraille, et qu'ils tuèrent Juan de Angulo, de Cordoue, qui se conduisait en vrai gentilhomme. D'autres affirment que le Comte tomba en cherchant à retenir les fuyards, lesquels frappèrent son cheval et le firent se cabrer et se renverser sur son cavalier ; qu'il fut piétiné par tous qui passèrent sur lui ; sans compter qu'ils l'avaient déjà blessé au bras. En ce cas, il n'aurait été que plus tard atteint par un coup de feu tiré de la muraille, les Turcs à ce

moment-là, ne pouvant l'atteindre. Toujours est-il que lorsque tous furent enfermés dans Mazagran, ils commirent l'action la plus mauvaise et la plus cruelle qui ait jamais eu lieu : ils se rendirent aux Turcs, et si quelque soldat vaillant et honorable se défendait du haut de la muraille et faisait usage de son arquebuse, certains capitaines le criblaient de coups d'épée, en disant : « Vas dehors toi, si tu ne veux être racheté », faisant ainsi les affaires du roi d'Alger au prix de leur déshonneur.

GUZMAN. — Et Don Martin où était-il ?

NAVARRETE. — On le pansait du coup d'arquebuse qu'il avait reçu. Lorsqu'il sut ce qui se passait, il harangua ceux qui étaient autour de lui, leur disant que son père était mort par leur fait, qu'ils prennent garde de ne pas se rendre coupables d'une action pire encore qui était de se vendre, et qu'il se chargeait de tous les sauver. Ce fut alors qu'on acheva de convenir que 50 capitaines seraient libres moyennant une rançon de mille ducats chacun. Don Fernando de Carcamo étant fort mal, on fut lui faire part de la convention ; mais il refusa de souscrire à cette condition et déclara qu'il voulait qu'on lui laissat la liberté de plein droit, que sinon il suivrait la fortune de Don Martin. Ce fut la réponse d'un vrai gentilhomme, peu flatteuse pour ceux qui l'étaient venus trouver. On arbora donc sur une tour le drapeau blanc qui est le signal de trève pour que les Turcs s'approchassent. Ils vinrent, en effet, et placèrent une certaine quantité d'hommes jusqu'à l'endroit où se trouvait Don Martin ; quand celui-ci les vit, il eut voulu mourir. Il essaya de se lever pour se défendre, mais les Turcs lui dirent de se calmer, que pareille garde était un usage de guerre. Quelques-uns tombèrent vaillamment dans cette rencontre, notamment Juan-Perez Baldoz, connu sous le sobriquet Juan-Perez Derrave, natif de Cordoue même, et qui, dit-on, aurait accompli des merveilles de bravoure : d'autres restèrent gravement blessés et mutilés ; enfin, les autres furent pêle-mêle faits prisonniers par le roi d'Alger qui les traita comme il devait traiter des lâches de leur espèce.

MENDOZA. — Comment un Capitaine, aussi distingué que vous nous l'avez dit, ne put-il pas prendre ses mesures pour se retirer de façon que l'ennemi ne puisse l'atteindre ?

NAVARRETE. — Je ne vois pas comment on eût pu se retirer autrement qu'en s'enfuyant. Le Comte crut que ses troupes se battraient comme elles l'avaient fait les autres fois ; mais c'est le contraire qui se produisit, car au lieu de combattre elles prirent la fuite.

MENDOZA. — J'ai ouï beaucoup de gens le blâmer à propos de cette expédition.

NAVARRETE. — La vérité est que celui qui réussit est toujours loué, et que ceux qui voient les choses de leur chambre les jugent à leur manière ; ceux qui en parlent n'ont jamais vu de leur vie ni Turc ni Maure, et s'entêtent par la raison même qu'ils n'ont pas vu. On ne peut donc dire de lui qu'il s'est perdu par sa faute puisqu'il est mort avec gloire, la seule chose qu'il put faire, attendu qu'on ne peut résister à la volonté de Dieu. Ainsi, Dieu permit, à cette époque, un autre événement fort pénible : je veux parler du désastre de Gelves (1), où se trouvait représentée toute la puissance du Roi d'Espagne avec les meilleures troupes du monde, où, comme vous le savez furent perdus tant et tant de galères et autres navires. Sur cet événement on a beaucoup glosé, on a beaucoup médit avec ou sans raison, je ne puis le dire faute de renseignements suffisants. Toujours est-il que le général fut comblé de dignités, fort bien traité par son Roi et que sa réputation n'en reçut pas la moindre atteinte parce qu'on ne vit là qu'un jeu de la fortune. Reportez-vous à l'histoire ancienne : vous verrez qu'Annibal qui avait vaincu si souvent les Romains et avait conquis l'Italie fut à son tour vaincu dans son pays et ne dut son salut qu'à la fuite. Et

---

(1) « L'île de Gerbe, Gerba, Djerba ou Gelves, ainsi que l'appelaient les Espagnols, se trouve dans les environs de l'endroit connu sous le nom de *lac Tritonide*, au sud de la petite Syrte et presque en contact avec le continent. » (Sandoval : *Guerras de Africa en la antigüedad*).

Pompée, qui avait vaincu tant de Rois et soumis tant de royaumes, Pompée à qui on avait donné le surnom de Grand, fut vaincu à son tour et mourut dans les conditions que vous savez. Ce sont là de fameux capitaines, et l'éclat de leurs prouesses n'a pas été terni parce qu'ils ont dû fuir en abandonnant leurs armées aux mains de leurs ennemis. Or donc, si ces hommes célèbres n'ont pas perdu leur renommée parce qu'ils avaient dû prendre la fuite, celui qui en combattant et en ralliant ses troupes mourut en vrai gentilhomme ne doit rien perdre de sa réputation de vaillance ; bien au contraire, à mon sens, cette fin confirme sa valeur, son courage et ses prouesses, car ne pouvant mieux faire, au lieu de fuir il se fit tuer. Voilà pourquoi, Seigneur Mendoza, il ne faut pas insulter à la mémoire du Comte, bien au contraire.

Mendoza. — Je suis absolument de votre avis, et déclare que vous avez parfaitement raison de parler ainsi ; ceux qui parlent mal du Comte sont absolument répréhensibles.

Guzman. — Dites-nous : Après la prise de D. Martin que se passa-t-il ?

Navarrete. — Voici : D. Martin demanda au Roi de l'autoriser à envoyer le corps de son père à Oran, c'est ce qui eut lieu sous la conduite d'un Maure. Ce fut pitié de voir dans un bât en sparterie celui qui tant de fois avait reçu les hommages des Rois et Seigneurs, de le voir en travers sur un mulet (1). Ce fut une grande douleur pour les gens d'Oran qui étaient moins affectés de leur propre malheur que de la mort du Comte, lequel avait l'habitude de les combler de récompenses à ses frais ; aussi, est-ce avec raison qu'ils versèrent d'abondantes larmes.

Mendoza. — Certes, ils eurent raison de pleurer ; il est fort triste de voir un homme comme celui-la rester abandonné, et se perdre par la faute de quelques lâches. Je me souviens que la

(1) C'est de cette façon que, de nos jours, les Arabes transportent les cadavres pour les inhumer.

lettre que D. Martin écrivit à sa mère disait que c'était la couardise de quelques capitaines qui était cause de tout.

NAVARRETE. -- Et c'est absolument exact. D. Alonso, fils aîné du Comte, ne put aller prendre de suite possession de cette lieutenance, retenu qu'il était en Espagne par la maladie : j'étais alors avec lui. Son frère, D. Francisco, avait le commandement des galères de l'ordre de Saint-Jacques. Dès qu'il eut connaissance de la mort de son père, il partit de Carthagène ; son arrivée fut accueillie avec joie à Oran où tout le monde se mourait de peur. D. Francisco fit réparer et fortifier les endroits les plus importants en vue d'un siège, car on attendait les Turcs. Pendant qu'on était occupé à ces travaux, se montra un navire portant 300 soldats qui devaient être jetés dans Oran ; le vent le porta près de l'Aiguille dite d'Oran (1) où le calme le surprit : quelques fustes s'avancèrent vers lui et se mirent à le canonner. Bien que Hieronimo de Mendoza, gentilhomme de Baeza, qui commandait ce navire, ait fait tout ce qu'il avait pu et ait combattu comme on était en droit d'attendre de lui, le navire était à ce point désemparé qu'il eut coulé à fond s'il n'eut amené son pavillon. D. Francisco de Cordoba, que personne n'égalait en habileté et en sagacité comprit ce qui se passait : il fit armer à la hâte ses deux galères, et sortit avec elles en manœuvrant de telle façon que les Turcs supposèrent que c'étaient leurs propres galères qu'ils attendaient du Levant ; D. Francisco opéra avec tant d'habileté que les navires turcs se portèrent tout près de l'Aiguille pour de là voir ce qui se passait. Ce fut alors que, à toute vitesse, il mit le cap sur le navire espagnol, l'accrocha, et de concert avec l'autre galère le remorqua jusqu'au port. Quand les Turcs virent ce qu'il en était, ils s'arrachèrent la barbe de désespoir ; car cette ruse avait réussi à leur faire perdre un navire dont ils étaient pour ainsi dire déjà les maîtres.

(1) *L'Aiguille dite d'Oran (la Aguja que dicen de Oran).* C'est sous cette dénomination que les géographes espagnols désignaient le *Cap des Aiguilles*, qui doit son nom à l'aspect topographique de la montagne.

MENDOZA. — Il est certain que cette ruse fut le fait d'un homme habile ; et je trouve que vous avez raison de la louer, car il ne saurait être aventure plus surprenante.

NAVARRETE. — En effet, et les soldats étaient tous d'avis qu'on n'eut pu mieux agir ; aussi les louanges à ce sujet ne tarirent pas. Le Comte D. Alonso arriva à Oran avec beaucoup de peine ; il prescrivit immédiatement, en homme vaillant, que toutes choses fussent remises en leur état habituel, car tout allait un peu à la débandade. Il se donna tant de mal qu'au bout de peu de jours il ne semblait plus qu'on ait subi un désastre ; il encourageait et égayait les hommes à ce point qu'on semblait avoir oublié le passé. A cette époque, le Comte D. Alonso reçut la nouvelle qu'il se trouvait, en un endroit situé vers le couchant, une grande quantité d'Arabes qui se souciaient peu du voisinage d'Oran. Pour leur donner à entendre qu'il ne faisait pas moins que son père, il sortit avec toutes les troupes et marcha contre eux, en tua une grande quantité ; et comme les troupes tenaient à racheter ce qui s'était passé auparavant, on ne faisait pas de quartier : on revint sans ramener un seul prisonnier. Les Maures, enhardis par leur victoire de Mostagan, montrèrent plus d'impudence que d'habitude ; mais on les traita de telle façon que nos troupes rentrèrent à Oran ayant reconquis leur ancienne réputation, que les Arabes eurent de nouveau leur crainte habituelle de nous, et qu'ils n'oublièrent plus ce qu'ils nous devaient. On fit d'autres expéditions brillantes, une surtout dans l'intérieur des terres qui fit grand bruit.

GUZMAN. — Et quelle est cette expédition dont on aurait tant parlé ?

NAVARRETE. — Voici : Le Comte sut que dans un endroit appelé Darcidizuliman (1), et qui est au midi, à seize lieues

(1) *Darcidizuliman*, transcription espagnole des trois mots arabes *Dar Sidi Souleïman*, maison de Sidi Souleïman.

Ici, les Espagnols ont connu tronqué le nom de Souleïman dont ils ont fait *Çulima* sans *n* finale. Les Français en ont fait Soliman.

d'Oran vers la province de Benarax, les gens de ce territoire étaient allés en combattre d'autres plus avant dans les terres. Dès qu'il en fut avisé, il sortit avec les troupes, et en deux jours arriva le matin en cet endroit qui était enclos et fort bien situé sur le bord d'une rivière ; comme on s'en approchait, la garde qui vit nos gens les prit pour des Turcs du royaume (car là on n'appréhendait pas les Chrétiens parce qu'ils ne s'y étaient jamais montrés), la garde cria : « Ala ! Yanzor Çultanzulima », ce qui signifie : Dieu bénisse le roi Çulima, qui est le Grand Turc. Les soldats, forts en colère, répondirent : « Chien, Alayanzor le Comte de Alcaudete » et tirèrent un coup d'arquebuse. Aussitôt l'ennemi prit les armes et le combat commença. Les soldats firent preuve de beaucoup de courage, et les efforts des Maures pour résister furent vains ; on combattit dans les rues, dans les maisons, pendant plus de cinq heures, en leur infligeant de grandes pertes.

Mendoza. — Quelle population comportait l'endroit dont vous parlez ?

Navarrete. — Il comptait plus de 200 feux et était fort riche ; c'est en effet là qu'on réunissait tous les approvisionnements en temps de guerre ; c'était aussi un lieu sacré, car là était mort un Maure saint, qui s'appelait Çulima : voilà pourquoi on l'appelait la maison du Seigneur Çulima.

Guzman. — Et qu'arriva-t-il ?

Navarrete. — On pilla et on se retira avec le butin sans perdre ni un homme ni rien, et en stupéfiant les gens du royaume par le fait d'avoir poussé une sortie aussi loin d'Oran. Aussi, cette expédition procura-t-elle au Comte une réputation plus grande et plus étendue encore que celle dont avait joui son vieux père.

Guzman. — Comment le fils se hasarda-t-il à entreprendre ce que n'avait osé faire son père que vous nous avez dépeint si vaillant ?

Navarrete. — Ce qui détermina le Comte D. Alonso, c'est que ces Maures étaient en hostilité avec leurs voisins, ce qui

était une occasion remarquablement favorable; si son père n'avait pas marché contre eux, c'est que de son temps ils étaient fort bien gardés et soutenus, et non faute de courage, qui certes ne lui manquait pas.

GUZMAN. — Vous avez fort bien parlé. Mais dites-nous: de quoi s'empara-t-on dans cet endroit si riche ?

NAVARRETE. — La prise fut excellente; on fit beaucoup de captifs qui furent répartis entre tous suivant la coutume. Plus tard, D. Martin revint de captivité et on fit d'autres expéditions qui rapportèrent beaucoup d'argent. Aussi, le roi d'Alger qui était aussi roi de Tremecen, ayant reçu les plaintes des Maures que l'on ravageait dans un rayon de dix lieues et plus autour de la place, résolut de réunir la meilleure armée qu'il put lever pour marcher sur Oran. Il vint donc l'assiéger et en deux jours s'empara de la tour dite des Saints qui est une vigie au-dessus de la source dite d'en haut (1) : après l'avoir prise, ce qui lui donna peu de peine, il marcha avec la majeure partie de son monde contre Mazalquivir et contre le fort qui était sur la montagne du Port (2); là on combattit, vous l'avez ouï dire, comme jamais Espagnols n'avaient combattu.

MENDOZA. — Contez nous donc ce qui se passa.

NAVARRETE. — Soit ; mais je vais vous le dire très brièvement. Lorsque les Turcs arrivèrent au fort qui est au-dessus du port, ils tentèrent de l'escalader sans l'avoir battu en brèche. Les capitaines et soldats les reçurent avec grand courage, quoi-

---

(1) *La source dite d'en haut (la fuente que llaman de arriba)* ; c'est le cours d'eau du ravin, dont il a été question plus haut, de même que la *tour dite des Saints qui était une vigie (la torre que dicen de los Sanctos que era atalaya)* est celle qui fut désignée plus tard sous la dénomination de *Torre del Nacimiento*.

(2) C'est ou l'ancien fort de San Salvador qui figure sur d'anciennes cartes sous la rubrique *fuerte de San Salvador arruinado*, ou bien un château qui avait reçu le nom de *San Miguel*. On lit dans un rapport officiel, daté du 31 décembre 1772 : « Autrefois, on « tenta d'occuper cette montagne *del Santo* en y établissant un fort ; on trouve quelques « vestiges de ses fondations ainsi que du mur qu'on avait commencé à élever ; mais « d'après la tradition, la construction de cet ouvrage fut abandonnée parce que lès « Maures surprirent la troupe et les travailleurs et les forcèrent à se retirer. » Ces vestiges se voient encore au-dessous du fort actuel du Santon.

que l'ennemi ait abordé l'obstacle avec beaucoup d'entrain ; on lui tua beaucoup de monde à coups d'arquebuses et avec des feux d'artifices, puisqu'on a affirmé que le nombre des morts atteignit le chiffre de 1000 hommes. En présence de ces pertes les capitaines et caïds firent retirer leurs hommes, laissant dans le fossé nombre de blessés. Puis survinrent cent soldats de renfort qui, en arrivant, tuèrent beaucoup de monde : c'était pitié d'entendre les gémissements des blessés qui étaient restés là depuis l'assaut. Le Roi barbare ordonna ensuite d'établir son artillerie et de battre en brèche, ce qui fut fait avec furie ; lorsqu'il crut avoir assez battu, il lança ses Turcs, qui subirent encore un échec et se retirèrent de nouveau, après avoir vu tomber un caïd fameux, qui monta à l'assaut avec eux, et qui commandait à Mostagan. Puis, avec une furie infernale, le Roi ordonna à toute son armée de marcher vers le fossé, jurant d'enlever cette fois l'ouvrage de vive force ; mais, chose remarquable, après cinq assauts et cinq mouvements de retraite il ne put y entrer.

Nos soldats avaient fait des trous où ils se cachèrent pour se mettre hors d'atteinte de l'artillerie, car il n'y avait aucun abri, le fossé et la muraille étant fort plats. L'ennemi voyant cela reprit courage, et se lançant avec de grands cris, pénétra dans la place. Les capitaines qui se trouvaient dans les trous avec leurs soldats en sortirent et à coups de sabre et de hallebarde tuèrent beaucoup d'ennemis, notamment un beau-frère du Roi, fils du Roi du Cuco ; tous prirent la fuite : quant à nos nombreux blessés, ils furent envoyés sur le champ à Mazalquivir à D. Martin de Cordoba, frère du Comte, qui était chargé de le défendre. Le lendemain, l'ennemi battit avec vigueur un retranchement qu'on avait élevé la nuit, et qui était peu important ne comptant que quelques gabions : à neuf heures, il attaqua de nouveau et entra dans l'ouvrage où on combattit pied à pied pendant une heure, ses drapeaux flottant déjà sur le bastion. Toutefois les nôtres se battirent si bien qu'ils le rejetèrent : il y avait de nombreux morts des deux côtés. Le Roi, sur le

champ, lança en avant ceux qui n'avaient pas encore donné, et marcha lui-même avec toute son armée pour l'encourager à monter à l'assaut. Les Capitaines et soldats, voyant qu'ils ne pouvaient échapper à la mort résolurent de se faire tuer, mais de faire payer chèrement leur vie. Aussi combattirent-ils de telle sorte que l'ennemi qui avait planté quatre étendards sur l'ouvrage, ne put en emporter que deux, et qu'il perdit son capitaine général qui fut tué en même temps que d'autres Turcs de marque.

Les nôtres restèrent à la suite de cet assaut fort affaiblis et avec de nombreux blessés ; ils envoyèrent dire à D. Martin dans quel état ils se trouvaient, lui demandant des instructions au cas où ils ne pourraient se défendre. D. Martin avisa le Comte de ce qui se passait, et celui-ci répondit qu'il lui envoyait 200 soldats de choix ; il lui enjoignit de faire semblant de se retrancher, mais d'enlever l'artillerie et les munitions et, au quart de l'aube, de se retirer en abandonnant le fort. Les soldats trouvant que les ordres étaient longtemps a arriver, sortirent du fort en désordre; les Turcs de garde s'en aperçurent et attaquèrent l'arrière-garde, tuant quelques blessés, parmi lesquels le Capitaine Galarreta qui s'était conduit lors des assauts en vaillant soldat. Tous les autres arrivèrent à Mazalquivir où ils se reposèrent un peu de leurs dures épreuves.

Le Roi barbare, bien qu'ayant perdu beaucoup de monde, se contenta de ce succès qui ne fut que relatif; car, des Turcs qu'il avait laissé devant Oran, le Comte en tua un grand nombre qui circulaient sans précaution dans la campagne. Les ayant aperçu, il sortit et prenant des sentiers tomba sur eux tellement à l'improviste, que tous sans exception furent tués ; aussi par la suite se montrèrent-ils plus méfiants, et ne se hasardèrent-ils plus comme au commencement. A cette époque, le Comte écrivit au Roi, notre seigneur, pour le supplier de le secourir et d'envoyer tout ce qui était nécessaire pour la bonne défense des places ; ce secours, il ne le demandait pas pour lui-même prêt qu'il était à les défendre, avec l'aide de Dieu, tant qu'il

resterait une pierre debout ; mais il manquait des munitions et autres choses importantes pour résister à des ennemis en aussi grand nombre. D. Martin, voyant que l'ennemi était maître du fort, fit toute diligence pour fortifier sa place : le Roi d'Alger bâttit en brèche sa muraille sans interruption du 9 au 22 mai, avec de nombreuses et grosses pièces. Quand il eut cru avoir abattu toutes les défenses, les Turcs s'élancèrent avec de grands cris croyant pénétrer dans la place ; mais le vaillant D. Martin à la tête de ses soldats, les reçut de telle façon qu'il en firent un massacre épouvantable : le Roi assistait à cette tuerie du haut d'une colline voisine ; pris de compassion à la vue de ce spectacle, il envoya pour faire battre en retraite un Turc rénégat nommé Maminapolitano ; mais il fut tué d'un coup de canon, ce dont le Roi fut fort affecté. Aussitôt les barbares, sans avoir reçu aucun autre ordre, se retirèrent promptement ; on leur tua force monde, beaucoup plus que sur la muraille, et on en eût tué bien d'avantage si la pluie ne s'était mise à tomber en abondance ce qui en sauva un grand nombre. Tous ces évènements étaient portés à la connaissance de Sa Majesté ; en bon Roi, Elle ordonna de ravitailler Oran sur le champ, et notamment de faire venir les galères d'Italie avec des soldats de Naples. André Doria les conduisit fort rapidement à Carthagène où se trouvait D. Francisco de Mendoza, général des galères d'Espagne, et avec lui une grande quantité de braves et loyaux gentilshommes lesquels partirent au secours d'Oran, avec un entrain dont Sa Majesté se montra fort touchée.

A cette époque le Roi d'Alger fit placer d'un autre côté des canons qui tiraient de fort près, disant qu'il voulait tout jeter par terre avant de donner l'assaut ; il fit garder avec beaucoup de soin ce qu'on appelle *la Isla*, parce qu'un mauvais chrétien lui dit que des hommes venaient d'Oran à la nage porteurs d'ordres et y rapportaient des nouvelles par la même voie, et lui fit remarquer qu'en occupant ce point on intercepterait toute communication. Aussi, le Roi y plaça-il 600 turcs pour que personne ne puisse passer d'un cap à l'autre, ce qui fut désas-

treux pour nous, parce que nous étions soutenus par l'espoir de la nouvelle d'un prochain secours. Malgré tout, notre capitaine nous donnait tant de courage que nous ne craignions rien. Pendant ce temps, les Turcs ne cessèrent de battre en brèche un seul instant, de sorte qu'il détruisirent nos ouvrages ; cependant avec la terre qui tombait du haut de la muraille on avait fait un épaulement derrière lequel se trouvaient un fossé profond et une muraille avec des traverses fort bien faites ; ce qui fait qu'une fois entré dans cet ouvrage, il était presque impossible d'en sortir. Le Roi envoya reconnaître l'effet du tir par un grand soldat janissaire qui, voyant ce qu'il y avait cria : « Tas de chiens, maintenant c'est fini. » Il reçut alors un coup d'arquebuse qui le coucha par terre ; un autre qui l'imita eut le même sort. Le Roi ordonna alors à sa flotte de s'avancer, de canonner nos ouvrages, et fit publier le ban que tous aient à s'apprêter pour l'assaut et à réunir tout ce qui était nécessaire, annonçant qu'il voulait accompagner ses soldats pour les voir à l'œuvre et se rendre compte de leur courage ; aussi s'avança-t-il en tête et sans aucune escorte. D. Martin, voyant ces préparatifs, se mit sur la défensive en brave gentilhomme, tirant grande quantité d'artifices qui brulaient beaucoup de ceux qui montaient ; les arquebusiers en tuèrent un si grand nombre que c'était effrayant, et que cela eut provoqué la pitié s'il ne s'était agi d'une race si barbare. Ce qui excitait le courage de l'ennemi c'était de voir son Roi en avant, à un poste fort dangereux puisque beaucoup furent tués autour de lui. Le fait est que les assaillants y mirent tant de furie qu'ils passaient par dessus les morts qui faisaient obstacle à leur marche. Mais nos braves et excellents soldats ainsi que leur bon capitaine faisaient des prodiges dans leur défense, les uns avec des boutefeux, d'autres avec des grenades de goudron, de sorte que tout paraissait en flammes.

Ceux qui étaient dans les flancs de la nouvelle muraille tuaient tant d'ennemis que le fossé était plein de cadavres ; toutefois les assaillants, sans reculer, s'élançaient de nouveau en

poussant des cris terribles sans que pour cela les défenseurs faiblissent. Ce combat dura plus de trois heures, deux Turcs de l'entourage immédiat du Roi furent tués : malheureusement lui fut épargné. Il était, le cimeterre à la main, au milieu des siens, les excitant et leur disant, ce qu'on a su depuis : « Tas de lâches ! Devant qui fuyez-vous ? Votre lâcheté dépasse ce que je pourrais imaginer, et si j'avais su, je ne vous aurais pas associé à cette entreprise, quelque minime qu'elle soit. » Ensuite vinrent à lui deux Turcs fort bien habillés, sur lesquels tirèrent les arquebusiers, et qu'ils tuèrent d'ailleurs tous deux en même temps. Bien que le Roi les ait vu tomber, il ne changea pas de place et ne voulut pas quitter cet endroit balayé sans cesse par l'artillerie et les arquebuses dont le feu semblait une salve bien réglée. Enfin, regardant ses troupes, il vit que peu d'hommes n'avaient pas souffert, il vit des monceaux de morts, des quantités de blessés grièvement ; se rendant compte des pertes qu'il avait subies il fit donner le signal de la retraite, ce que souhaitaient tous ceux qui pouvaient marcher. L'ennemi se retira donc très rapidement, plus vite qu'il n'eût dû le faire, abandonnant ceux qui étaient près de la brèche. Pour faire replier ces derniers, le Roi les envoya prévenir par un Turc fort brave ; mais il reçut un coup d'arquebuse qui l'atteignit sans le tuer cependant, d'après ce que dit un renégat qui vint porteur d'un message pour D. Martin. Le Roi lui demandait de le laisser faire enlever le blessé, ce à quoi il fut répondu qu'il pouvait emporter, non seulement celui-là, mais tous les autres ; le messager fut en outre chargé de dire au Roi que s'il persévérait dans sa tentative, ni lui ni aucun des siens ne reverraient Alger. Ce propos ayant été répété dans les tentes ennemies devant les plus fameux janissaires, tous déclarèrent que c'était l'expression de la vérité et que si les secours arrivaient comme on les annonçait, pas un seul d'entre eux ne retournerait en Turquie. C'est à ce moment qu'arrivaient à Carthagène les galères d'Italie ; D. Francisco de Mendoza, général de cette armée de secours, ordonna que D. Francisco de

Cordoba, frère du Comte de Alcaudete et de D. Martin, prit huit galères et avec elles se rendit à Oran pour s'emparer des navires qui étaient dans ces parages, ordre qui fut exécuté avec une promptitude incroyable. En arrivant, quand D. Francisco vit les navires Turcs qui doublaient la pointe, il crut que nous étions perdus ; or, peu après il vit le feu d'une pièce du bastion dit des gênois qui se trouve en face de l'ile : aussitôt il ordonna avec joie aux forçats de ramer pour arriver avant que l'ennemi pût attérrir. Néanmoins, les Turcs se hâtèrent tellement qu'ils purent débarquer leurs soldats sur la plage ; puis ils brûlèrent leurs navires aussitôt parce que le Comte, ayant vu les galères, sortit d'Oran en longeant le pied de la montagne avec toute son infanterie et de la cavalerie, et arriva tout près de l'ennemi. D. Francisco de Cordoba fit reculer les galères pour ne pas faire de mal aux troupes de son frère qui, grâce à lui avait pu s'avancer beaucoup. D. Francisco de Mendoza aborda au cap Falcon ; plus loin que Mazalquivir il rencontra les navires qui se trouvaient là, mais sans pouvoir s'en emparer ; puis il vira de bord pour entrer dans le port où se trouvait déjà le Comte de Alcaudete. Ce fut chose remarquable de voir comment ces gentilshommes de cœur traitaient tous les soldats et D. Martin, car nous étions noirs comme des charbonniers et si méconnaissables que nous tranchions sur tout le monde. Juan Andrea Doria voulut plus particulièrement visiter l'endroit battu en brèche ; il a dit que ce point était praticable à cheval et qu'il lui semblait impossible qu'on l'ait pu défendre ; que ses défenseurs devaient sans aucun doute être les meilleurs soldats du monde. Lorsqu'ils vîrent D. Martin avec la figure qu'il avait ce fut vraiment curieux de l'entendre féliciter, chacun voulant être le premier à l'embrasser, portant son nom au-dessus des nues et célébrant ses exploits.

Lorsqu'ils surent que le jour de l'assaut, les hommes n'avaient eu pour toute nourriture qu'un peu de viande salée et que D. Martin avait eu la même ration que le plus pauvre des soldats, l'admiration fut à son comble, car on lisait sur tous les

visages les privations que nous avions endurées. On décida qu'il serait bon de combatre l'arrière-garde des Turcs ; mais ceux-ci jugèrent prudent de s'éloigner, ce qu'ils firent avec grande diligence quand ils virent les galères, abandonnant leur artillerie qui se composait de grosses et petites pièces, abandonnant aussi des munitions et des vivres en grande quantité ainsi que des approvisionnements de guerre. Tout cela fut embarqué sur les galères pour le transporter à Oran, où on fut reçu avec joie, les religieux en procession chantant le *Te Deum laudamus* d'actions de grâces ; car la grâce de Dieu s'était manifestée, et les forces humaines seules eussent été impuissantes pour nous défendre. Le Roi, notre Seigneur, accorda des récompenses à tous, donna à D. Martin la commanderie de Hornachos et à son frère le Comte une autre commanderie.

Tout ce qui me reste à vous dire, c'est que le Comte, après la retraite des Turcs, vint en Espagne ; Sa Majesté le reçut fort bien, le combla de faveurs, et le créa vice-roi de Navarre, poste qu'il occupa et dans lequel il mourut, laissant un grand vide autour du Roi et dans le Royaume ; c'était en effet, un homme sage et prudent, qui traitait les affaires avec une grande sagacité. Sa mort fut profondément ressentie, et on le transporta à Alcaudete pour l'enterrer, au milieu de marques de la douleur générale, et en présence de la désolation de sa veuve.

GUZMAN. — Comment s'appelait la comtesse ?

NAVARRETE. — Doña Francisca de Mendoza ; c'était une femme si vaillante que peu sauraient l'égaler.

MENDOZA. — Certes, je serais heureux de la servir, non parce qu'elle porte le nom de Mendoza mais parce que j'ai ouï dire d'elle de grandes choses, qui prouvent ses sentiments chrétiens, son recueillement et son grand jugement.

NAVARRETE. — Si vous la connaissiez, vous diriez bien autre chose encore, car il n'y a personne sur terre qui lui soit supérieure sous tous les rapports.

GUZMAN. — Assez conversé, maintenant mangeons, la table est servie.

MENDOZA. — A la bonne heure. Espérons que tout sera à notre goût.

GUZMAN. — Il n'y a pas grand chose.

NAVARRETE. — Je n'en crois rien ; car, par votre vie, vous me paraissez singulièrement prodigue. D'ailleurs j'ai l'intention de vous quitter et de m'en aller dès que le soleil sera couché.

GUZMAN. — Mangez donc, puis vous ferez ce que vous voudrez.

NAVARRETE. — Que je mange, moi ! Impossible je suis rassasié jusqu'au cou, et ne puis en faire davantage.

GUZMAN. — Puisque vous ne voulez pas manger, buvez au moins un peu.

NAVARRETE. — J'ai tant bu que j'en ai honte ; mon excuse est que le breuvage est très-frais, plus frais qu'hier je crois.

MENDOZA. — Il est bon ainsi.

NAVARRETE. — Vous avez dit que nous agirions à notre guise. Je vous demande que nous cessions de manger, qu'on enlève la nappe et que nous partions.

MENDOZA. — Vous avez raison, car il fait la plus belle journée du monde pour marcher ; il fait de l'air et le temps est couvert.

NAVARRETE. — Oui certes ; mais mettons-nous en route afin que je puisse rencontrer le Corregidor que j'ai à voir avant qu'il sorte de chez lui.

GUZMAN. — Puisque tel est votre désir, prenez ce chemin qui est plus court que celui par lequel nous sommes venus.

NAVARRETE. — C'est vrai, et il est fort joli. Que Dieu vous garde.

GUZMAN. — Et qu'il vous accompagne !

AVEC PRIVILÈGE

IMPRIMÉ A CORDOUE, PAR FRANCISCO DE CÉA
IMPRIMEUR DE LIVRES, AL ALAMILLO

Année 1593

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE TLEMCEN

POMARIA

TLEMCEN

SOUS LA DOMINATION ROMAINE

PAR

J. CANAL

Officier d'Académie

Membre de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran

A

MONSIEUR TH. MONBRUN,

Bâtonnier de l'Ordre des Avocats;
Chevalier de la Légion d'Honneur;
Officier d'Académie;
Président de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran;
Vice-Président du Conseil Général d'Oran;
Président de la Société de Secours Mutuels d'Oran;
Membre du Conseil Départemental de l'Instruction Publique.

CET OUVRAGE EST DÉDIÉ COMME UN TÉMOIGNAGE
DE MA PROFONDE RECONNAISSANCE
ET DE MA RESPECTUEUSE SYMPATHIE

Tlemcen, 31 Décembre 1888.
J. CANAL.

INTRODUCTION

Je soumets à l'appréciation du Comité de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran une première partie de l'histoire de Tlemcen, *Pomaria*, correspondante à la période de l'occupation romaine, c'est-à-dire de l'an 47 avant Jésus-Christ, à l'an 438 de notre ère.

J'ai mis à profit pour ce travail les ouvrages qu'il m'a été possible de me procurer et dont je donne la bibliographie, mes propres études, et les renseignements qu'on a bien voulu me communiquer.

Les parties concernant la période des dynasties Arabes et Berberes; celle de l'occupation Turque; la domination d'Abdelkader, après le traité de la Tafna, et enfin la conquête française viendront compléter cette première étude.

En ce qui concerne le travail actuellement présenté, je n'ai pas la prétention d'avoir dit tout ce que l'on pouvait dire sur ce sujet, encore moins de n'avoir pas commis d'erreur : ceux-là seuls qui ne font rien ont le privilège de ne pas se tromper.

Quoique beaucoup de motifs m'y aient sollicité, je ne me suis point laissé aller aux hypothèses trop douteuses.

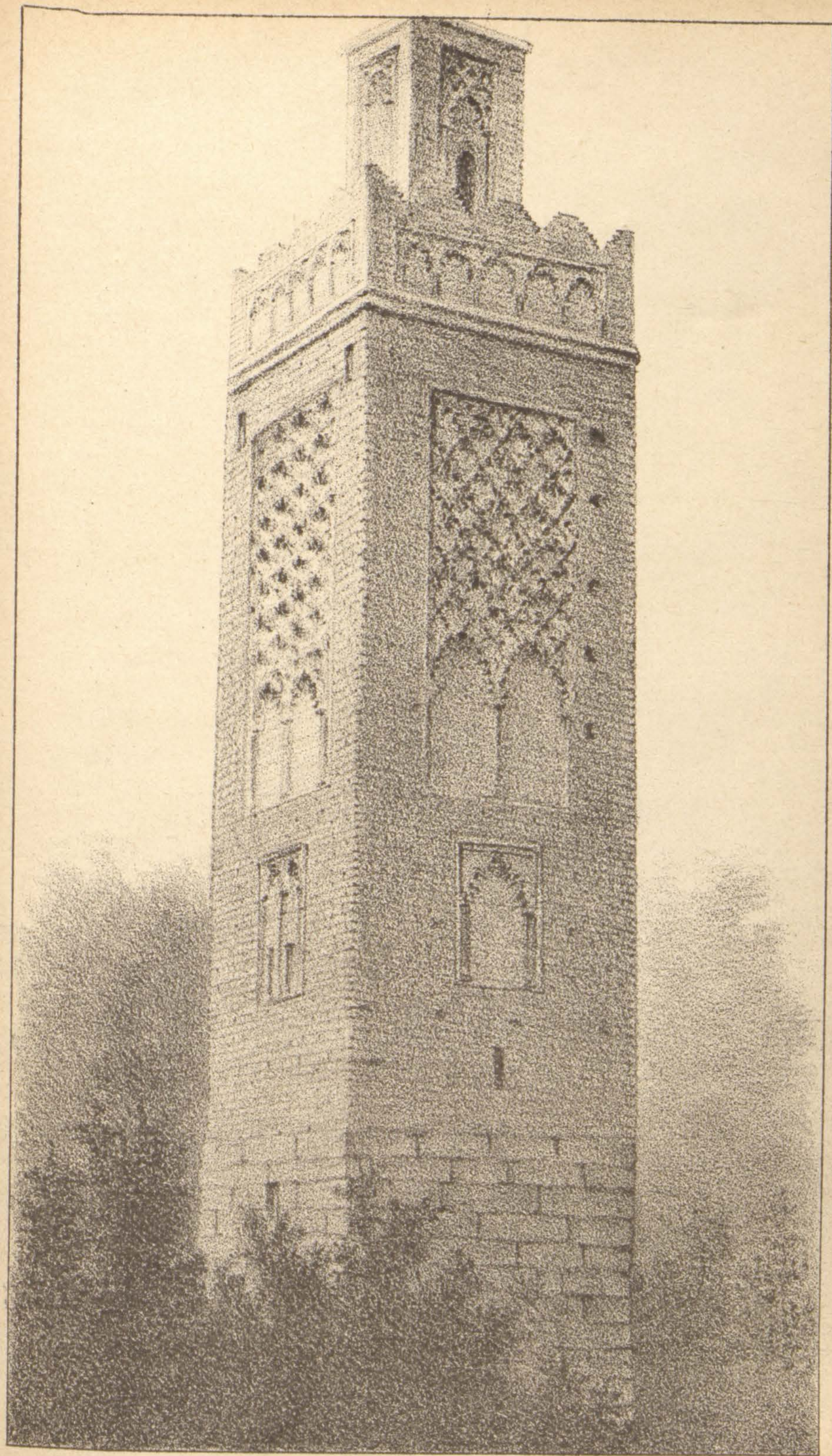
Si le champ conjectural du passé est vaste et attrayant, l'esprit qui s'y égare éprouve plus de plaisir que de satisfaction. J'ai préféré me livrer à un travail moins séduisant mais plus laborieux et plus fécond en résultats certains et qui fournit aux chercheurs des renseignements précieux.

J'ai reproduit presque toutes les inscriptions de l'abbé Bargès, non seulement pour rendre hommage à la mémoire du premier historien de Tlemcen, mais aussi pour rappeler au lecteur ces textes oubliés, très rares et devenus introuvables.

Je m'estimerais bien heureux d'avoir pu consacrer mes loisirs à des études arides, mais aussi remplies de charmes : « Les vieux livres, comme dit Jean Hubert, ne sont-ils pas « vos meilleurs amis ? Les affections qu'on se crée parmi « les morts, dont ils vous entretiennent, ont cela de bon « qu'elles ne vous trompent jamais, et qu'elles donnent « à l'âme cette trempe vigoureuse qui la rend forte et « inattaquable aux morsures de la jalousie mesquine « et de l'envie. »

Tlemcen, le 31 Décembre 1888.

J. CANAL.



Minaret de la Mosqué d'Agadir.

POMARIA

TLEMCEN SOUS LA DOMINATION ROMAINE

« De toutes les occupations qui sont du « domaine de l'esprit et de l'intelligence, « une des plus utiles, assurément, c'est « le récit des événements qui font revivre « le passé. »

SALLUSTE. *(Guerres de Jugurtha)*.

Origine de Pomaria

Le doute n'est plus permis, aujourd'hui, sur l'identification de l'ancien poste Romain connu sous le nom de *Pomaria*, avec la ville de Tlemcen.

Parmi toutes les inscriptions épigraphiques votives, funéraires ou milliaires, découvertes dans le pays et publiées avant nous, la plus importante, celle qui est de nature à nous éclairer sur la fixation du nom romain de Tlemcen, est, sans contredit, la dédicace placée sur la face nord, côté ouest, du minaret d'Agadir à la hauteur de 3 mètres environ au-dessus du sol.

DEO
SANCTO
AVLIS VAE
FL. CASSI
ANVS PRAE
F C. / LAE
EXPLOR ....
TOR ....
POMARI
ENSIVM
S..........
........AE
....

Inscription qui doit se lire ainsi (d'après l'abbé Bargès): *Deo Sancto Aulisvae, Flavius Cassianus praefectus Alae exploratorum Pomariensium susceptum votum solvit libeus mérito.*

La pierre portant cette inscription a dû être trouvée sur place avant d'être employée, sous le règne du Sultan Yargmoracen (650 H.), à l'édification du minaret de la Mosquée d'Agadir.

Elle indique un autel votif, consacré au dieu Aulisvae, patron tutélaire de la localité, par Flavius Cassianus, préfet d'une aile de cavaliers établis en ce lieu, sous le règne de Gordien III, dit le jeune (238-244) et portant le titre d'*Explorateurs Pomariensiens*.

Cette aile ou escadron de cavalerie romaine, commandée par un préfet, devait servir à éclairer les mouvements de l'ennemi et à protéger le pays contre ses incursions.

L'épitaphe suivante, d'après L. Piesse, est celle d'un enfant fils d'Antonius Januarius, préfet équestre de l'aile des cavaliers ou exploratores qui paraissent avoir pendant plusieurs siècles tenu garnison à Tlemcen.

Ꝛ MEMORIE. ANTONI
DONATI INNOCENTIS. VIXIT
ANNIS III DIES X. ANT. IANVA
RIVS PRAEF. EQQ. FILIO
AMANTISSIMO

A la mémoire du jeune Antonius Donatus qui a vécu 3 ans 10 jours. Antonius Januarius, préfet équestre à son fils bien aimé.

On sait que le quartier général des troupes romaines chargées de garder la province proconsulaire de Numidie et les Maurétanies, c'est-à-dire toute l'Afrique du Nord, depuis la grande Syrte jusqu'aux Colonnes d'Hercule, était établie à Lambèse, ville construite par la légion IIIe Augusta, seule protectrice des possessions de Rome dans l'Afrique septentrionale et qui, pendant quatre cents ans, porta à elle seule, tout le poids des guerres d'Afrique.

Cette légion d'Afrique, dont l'effectif pouvait s'élever à douze ou quinze mille hommes de troupes actives permanentes et à autant d'auxiliaires, était commandée par un Légat impérial — *Légatus augusti, pro-prétore* — dont les pouvoirs très étendus étaient absolument indépendants de ceux du Proconsul de Numidie, gouverneur civil et chef des administrations publiques dont la résidence était Carthage.

Ce légat était de rang sénatorial ; il était prétorien, mais n'appartenait pas au rang consulaire.

« La légion IIIe Augusta, qui a été le corps permanent d'occupation des provinces romaines de Numidie et des Maurétanies, n'a cependant pas été la seule dont on retrouve les traces en Algérie et en Tunisie.

« Les légions IX *Hispanica*, VII *Gemina felix*, VI *Ferrata*, XXII *Primigénia* ; d'autres encore peut-être ont plus ou moins séjourné dans la province à des époques diverses. » (1).

En dehors des cohortes (bataillons) et des centuries (compagnies) d'infanterie ainsi que des ailes (escadrons) de cavalerie, la légion d'occupation s'adjoignait de nombreux corps de troupes auxiliaires recrutés dans tous les pays, notamment dans la contrée elle-même.

Ces troupes auxiliaires dont la fidélité à Rome ne s'est jamais démentie, étaient détachées du corps principal et échelonnées sur les routes qu'elles avaient charge de construire. « A la tête des vallées où la colonisation se développa, l'Empire romain établit une foule de postes militaires, qui étonnent nos officiers par leur nombre et par le choix judicieux de leur emplacement. » (2).

M. Gustave Boissière, ancien recteur de l'Académie d'Alger, dans le tome II (page 454) de son *Algérie romaine* raconte que l'empereur *Hadrien* dans un ordre du jour adressé à la Légion de Lambèse, fit ressortir en termes sympathiques, parmi toutes les obligations qui pesaient sur elle, celle où elle était de suffire à toutes ces garnisons éparses, à ces stations multipliées de la Numidie et des deux Maurétanies, pour lesquelles elle détachait un certain nombre de soldats. *(Quod multae, quod diversae stationes, vos distinent)*.

Et il complimentait les troupes de la vaillante manière dont elles s'acquittaient d'un service si pénible qui les retenait loin de Lambèse en les condamnant quelquefois aux souffrances et aux privations d'une résidence ingrate, malsaine, solitaire.

---

(1) Pallu de Lessert (*Revue de l'Afrique française*, juin 1888).

(2) Boissière (*L'Algérie romaine*).

Lorsque l'empereur Gordien III, succédant à Maximin, licencia la légion IIIe Augusta, des troupes de divers corps furent envoyées en Afrique.

M. Ivan Lapaine, sous-préfet de Batna, ayant pratiqué des fouilles à Timsiouin (région de Saïda), en 1886, a découvert un oppidum elevé sur un mamelon dont l'enceinte mesure 300 mètres de côté. Il a recueilli dans les fouilles quarante pièces de monnaie dont quatre d'une conservation parfaite ; deux de Gordien, un Alexandre Sévère et un Commode. M. Lapaine croit être en présence de la cohorte II *Brevcorum*, dont on a retrouvé les traces à Tagremaret et qui, après la suppression de la légion IIIe *Augusta*, paraît avoir été chargée de garder la ligne des crêtes des Hauts-Plateaux et les têtes des vallées dans les bassins supérieurs de la Mina et de l'Oued Saïda.

Le souvenir de la cohorte II *Brevcorum*, dit le commandant Demaeght, est consacré par deux inscriptions, l'une trouvée à Cherchell et l'autre à Souïk, près de Tagremaret.

« Vingt-cinq autres corps auxiliaires ont laissé des traces de leur passage ou de leur séjour dans la Maurétanie Césarienne. Ceux qui, d'après le nombre d'inscriptions qu'ils ont laissées, paraissent y avoir séjourné le plus longtemps, sont :

« L'*Alae Parthorum*, qui avait sa portion principale à Caesarea (Cherchell), et des détachements à Altava (Lamoricière) et à (?) (Chanzy).

« L'*Alae Thracum*, qui occupait les postes d'Auzia (Aumale), Rapidum (Sour-Djouab), ? (Berrouaghia), Manliana (Miliana) et Altava ;

« La *cohorte des Sardes*, stationnée à Rapidum et à Altava ;

« La *cohorte des Sycambres* qui avait son état-major à Caesarea et peut-être un détachement à — ? — (St-Denis-du-Sig) ;

« Le *Numérus Syrorum* qui était stationné dans l'oppidum de Marnia ;

« Enfin l'*Alae Exploratorum Pomariensium*, constituant la garnison permanente de Pomaria (Tlemcen), d'où elle tirait son nom. » (1).

(1) L. Demaeght. — *Bulletin de Géographie et d'Archéologie d'Oran.* — Décembre 1886.

Ces détachements de troupes portaient le nom de *vexillationes* quand ils appartenaient à l'infanterie et de *numéri* lorsqu'ils étaient pris dans les corps de cavalerie. Dans la province de Constantine on a trouvé la trace d'un détachement prélevé sur la *légion IV Ferrata,* laquelle vers 145 tenait garnison en Syrie et surveillait la Palestine.

C'étaient aussi des auxiliaires originaires de Syrie qui occupaient Marnia en 222-236, sous le règne d'Alexandre Sévère et qui donnèrent leur nom à ce poste, ainsi que l'indique la borne milliaire suivante, déjà connue, qui nous a révélé le nom romain de Marnia :

IMP. CAES
M. AVRELIUS SEVERUS
ALEXANDER PIVS
FELIX-AVG P. P. COS DIVI
MAGNI. ANTONI
NI FILIVS DIVI
SEVERI NEPOS
MIL NOVA POS
VIT PER T. AELI
VM DECRIANVM
PROC. SVVM
A. N. SEVERIA
NVM ALEXAN
DRIANVM
SYR.
M. P. II (1)

Les cinq dernières lignes doivent être lues ainsi :

Ad numérum Severianum Alexandrianum Syrorum. (Nom romain de Marnia).

(1) Voir *Bulletin des Antiquités Africaines* (T. 3, 1885 ; p. 148).

Mais revenons à Tlemcen, dont le nom romain Pomaria, se trouve contenu tout entier dans les deux bornes milliaires ci-après :

La première, découverte à Marnia en 1845, a été érigée par le Procurateur Publius Flavius Clémens.

IMP. CAES
M. AVRE....
SEVERV.
//////////
PIVS FELIX
AVG. MILI
ARIA POSV
PER P. FLAV
CLEMENTE
PROC. SVV.
A SYR. POMAR
IA M. P. XXVIII
SIG. M. P. XXXIV

La quatrième ligne de cette inscription a été trouvée martelée; c'est ce qui fait que les avis sont partagés au sujet de la date que l'on doit lui assigner.

L'abbé Bargès, dans son *Tlemcen* édité en 1859, place dans la partie illisible de la quatrième ligne le nom d'*Antoninus* ou Marc-Aurèle. L'empereur Marcus Aurélius Severus Antoninus, plus connu sous le nom de *Caracalla* prince cruel, orgueilleux et barbare, a régné entre les années 211 et 217 de notre ère; il est mort assassiné par Macrin, préfet du Prétoire.

Mais M. C. Pallu de Lessert fait remarquer (1) que le nom d'Antoninus n'est jamais martelé dans les inscriptions trouvées en Algérie. Il en conclut que le nom à restituer à la 4e ligne est *Alexander*, c'est-à-dire celui de l'empereur Alexandre Sévère qui régna de 222 à 235 de J. C. auquel le procurateur Publius Flavius Clementem aurait dédié cette borne.

(1) *Bulletin des Antiquités africaines* (1885, p. 147).

La seconde inscription a été découverte par l'auteur de cette notice, en 1885, à 1.00 mètres N.-O. de Lamoricière (Altava), elle porte en entier les noms de Altava et de Pomaria :

(imp) CAES M. *(Julio phi)*
LIPPO INV *(icto)* P *(io)(felix)*
AVG. PONTIFI *(ci) (max)*
TRIBVNITIÆ POTES *(tatis)*
P. P. MILLIARIA NOVA POS
VIT PER LVCIVM CATILLIVM
LIVIANVM PROCVRATO
REM SVVM
AB ALTAVA POMAR *(ia)*
M. I.
A. P. CCV

Inscription qu'on doit lire ainsi : *Impérator Cesar Marcus, Julio Philippo, invicto, pio, félix Augusto pontifici maximi tribunitiae potestatis pro-prétore. Milliaria nova posuit per : Lucium, Catillium, Livianum, procuratorem suum, ab Altava Pomaria millia passuum I, annis provinciae 205* (244 de J. C.)

« Cette inscription, dit M. L. Demaeght (2), est des plus intéressantes : elle nous apprend qu'en l'an 244 de J. C., la première du règne de Philippe, la Maurétanie Césarienne avait pour gouverneur Lucius Catillius Livianus, un des descendants peut-être, des deux consuls L. Catillius Sévérus. De toutes les bornes milliaires trouvées en Algérie, aucune autre ne porte la date provinciale; enfin c'est la seule où le nom d'Altava (Lamoricière) figure en toutes lettres.

« L'identification des ruines romaines d'Hadjar-Roum, près de Lamoricière, avec l'antique *Altava* est donc aujourd'hui irréfragable. »

Nous ajouterons à cette citation du savant épigraphiste oranais que l'emplacement où a été trouvée cette borne (sur un

(1) *Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran.*

terrain appartenant à M. Germain Sabatier) lorsqu'on opérait les déblais du chemin de Lamoricière à Pont de l'Isser, était bien à la distance de un mille romain (1481 m.) (1) à partir d'Altava (Hadjar-Roum) et se trouvait bien dans la direction de Pomaria (Tlemcen) par les cols de Tagma et de Tizi.

Je me bornerai à la citation de ces dernières inscriptions, déjà publiées par la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, pour identifier d'une façon certaine, irrécusable, la Pomaria des Romains avec la moderne Tlemcen.

J'ajouterai, cependant, en ce qui concerne les deux bornes milliaires érigées par les procurateurs Publius Flavius Clemens et Titus Aelius Decrianus, que l'on a découvertes à Marnia, les renseignements suivants :

La controverse entre Bargès et Pallu de Lessert au sujet du nom à restituer à la quatrième ligne de la borne élevée par Flavius Clémens, me paraît devoir être tranchée selon l'appréciation de ce dernier épigraphiste, attendu que, m'étant rendu sur les lieux, à Marnia, le 5 novembre 1888, pour vérifier encore une fois cette inscription en présence de plusieurs personnes qui m'ont donné, elles aussi, leur appréciation, divers indices, découverts sous le martelage, nous ont permis de reconnaître quelques fragments de lettre permettant de reconstituer le mot : *Alexander*.

Cela nous conduirait à supposer que pendant le règne d'Alexandre Sévère (222-236 de J. C.) la Maurétanie Césarienne a été administrée par deux gouverneurs successifs, P. Flavius Clemens et T. Aelius Decrianus, qui lui ont élevé chacun une dédicace sur les bornes milliaires nouvelles qu'ils ont successivement fait ériger.

Ces deux bornes milliaires, très bien conservées, ornent l'entrée du pont-levis de la redoute de Marnia ; elles sont plantées debout et encastrées à leur base sur des massifs de maçonnerie ; celle de T. A. Decrianus à gauche et celle de P. F. Clemens à droite à l'entrée du pont.

---

(1) Le mille romain se divisait en 1000 *passus* (double pas) de chacun 5 pieds romains de 0m296296, et en 8 stades olympiques de 600 au degré. Il était égal à la soixante quinzième partie du degré, à 760 toises, ou enfin à 1481 mètres. - J. C.

Ce sont d'énormes pierres de taille brutes, de calcaire dur, mesurant 0m40 à 0m50 de large, 0m35 à 0m38 d'épaisseur et 2m20 de hauteur.

Les noms des deux procurateurs édificateurs de ces bornes sont très connus. Huit bornes milliaires nous ont conservé le souvenir de Titus, Aelius Decrianus; nous trouverons, plus loin, une des plus importantes, érigée en l'honneur d'Alexandre Sévère par la *République de Pomaria.*

« Les Gouverneurs des Maurétanies, dit M. Pallu de Lessert, ont, suivant les époques, porté des noms divers. Celui de *Procurator Augusti*, *procurator Augustorum* est le plus fréquemment employé sous le haut Empire. Quelquefois, comme Marius Turbo, le gouverneur est appelé *praefectus*. A partir de Septime Sévère le titre tend à se modifier ; on trouve fréquemment : *procurator et praeses*. Au temps de Dioclétien la qualification de praeses l'a emporté, mais alors elle prend une signification technique et désigne le magistrat chargé de l'administration et de la juridiction, par opposition à celui investi du commandement militaire.

« Au Ve siècle, le gouverneur de la Maurétanie Césarienne réunit les deux titres, il est *dux et praeses Maurétanias Caesariensis.* » (1)

C'est ainsi que de nos jours, on a vu les pouvoirs civil et militaire réunis dans les mêmes mains, comme sous le gouvernement général de l'Amiral de Gueydon et du général Chanzy. Mais sous leurs successeurs, MM. les gouverneurs généraux, Albert Grévy et Tirman, les pouvoirs ont été de nouveau séparés : les généraux Saussier et Delebecque, auraient été les procuratores Augustorum et MM. Albert Grévy et Tirman, les praeses de l'Algérie romaine.

(1) C. Pallu de Lessert : *Les Gouverneurs des Maurétanies.*

Pomaria, cité romaine

Le nom de Pomaria, qui signifie en latin *vergers*, fut sans doute donné par les Romains à la colonie de Tlemcen, à cause du magnifique bois d'oliviers, des arbres fruitiers de toute espèce, des sources et des jardins potagers, qui faisaient de cette localité comme un vaste verger.

« Pomaria devait être dans le principe, un camp romain fixe, *Castra stativa*, avec ses portes prétoriennes et décumanes, son vallum, son prétoire, son forum, et son quoestorium : tel, en un mot, que ceux dont on voit les ruines à Lalla-Marnia, à Nédroma (?) à Oudjda (1).

« Il est probable que ces constructions militaires sont restées debout jusqu'à l'invasion musulmane. Il est même permis de conjecturer que les arabes s'en sont servis à leur tour, pour tenir le pays en respect et que le *ribat*, ou citadelle dont on voit encore les ruines à Agadir, n'est rien autre que le camp romain. (2) »

La première inscription dédiée au dieu Aulisvæ, que nous avons citée en tête de cette notice, ne contient aucune indication de date, mais une seconde pierre également dédiée au *Deo invicto Aulisvœ* et conservée au musée de Tlemcen, porte les mots

(1) Nous ferons remarquer que Nédroma ne possède aucune ruine romaine, bien que Bargès et Mac-Carthy aient propagé cette erreur jusqu'ici. (J. C.)

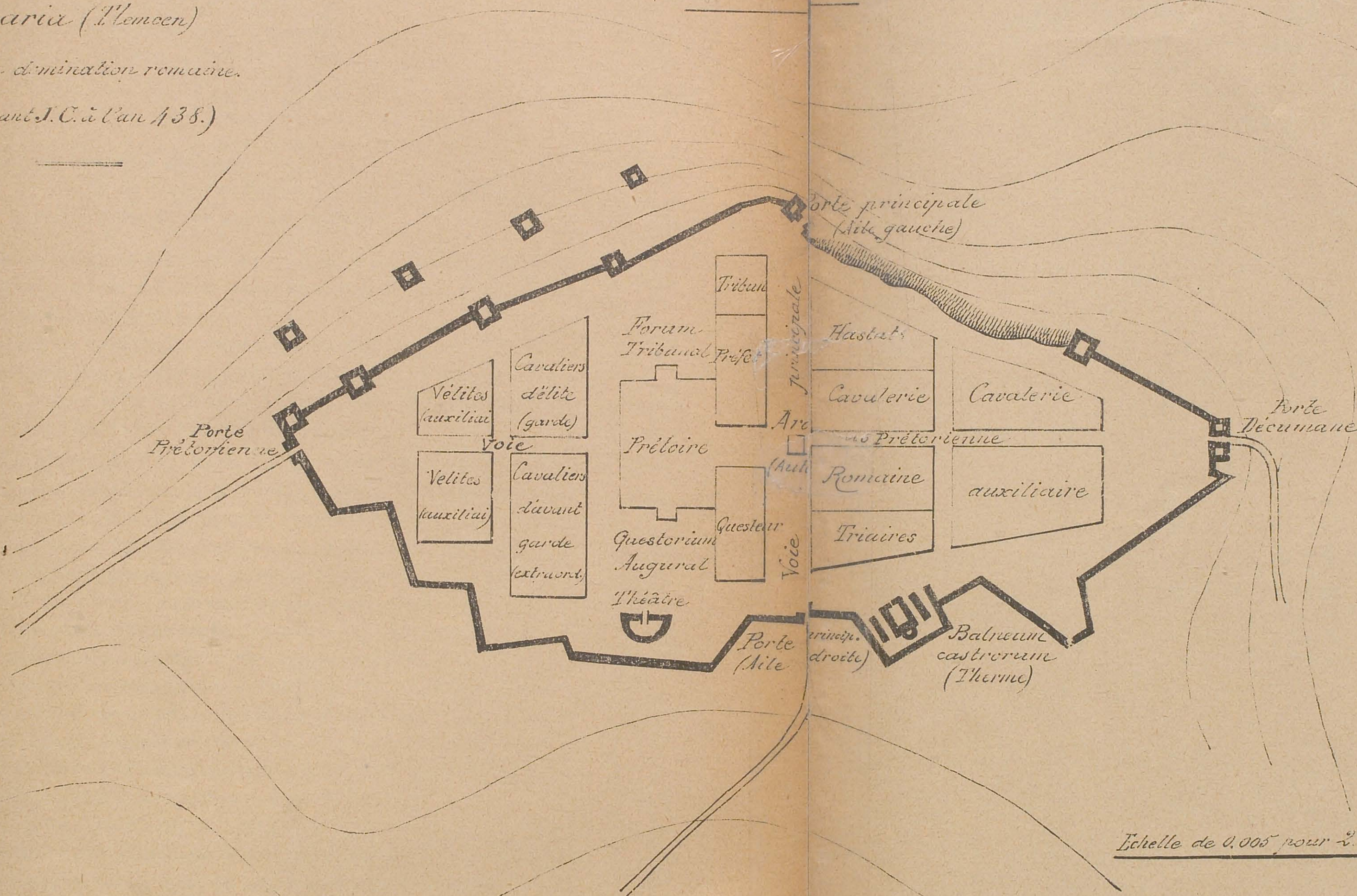
(2) Bargès. — *Histoire de Tlemcen.* (1846)

Plan du Castellum de Pomaria (Tlemcen) sous la domination romaine.

(de 47 avant J. C. à l'an 438.)

Pomaria (Tlemcen)

(Essai de restitution)



J. Canal fecit

V. Béatrix del.

ALAE GORDIANAE qui désignent un corps de cavalerie ayant existé sous le règne de Gordien III (238-244.)

DEO INVICTO
AVLISVAE
M.... ....
FL...PRAEF
ALAE EXPL... PO
MAR. GORDIA
NAE ET PROC
AVG. N.

Au Dieu invincible Aulisvae.
M. Fl. Préfet de l'aile Gordienne des explorateurs pomariensiens et procurateur de son auguste empereur.

Disons quelques mots de ces — ALAE — ou ailes de cavelerie romaine, perdues dans les Maurétanies et auxquelles on avait confié la défense du pays.

La Légion de Numidie reçut à différentes époques des renforts extraordinaires, provenant de corps étrangers, et notamment de Syrie, lorsque sous le règne d'Antonin (145) Rome eut à réprimer l'audacieuse insurrection des Maures.

« La guerre de Tacfarinas, dit Boissière (1) avait achevé la soumission complète de la Numidie ; les peuples de Syphax et de Jugurtha, étaient définitivement domptés et Rome vint à bout des populations vaincues par ce cordon de postes (*Castella*), par ce réseau de chaussées qui fermaient aux Sahariens errants la porte du pays fertile, cultivé, colonisé, c'est à dire du *Tell.*

« C'est ainsi que la légion romaine en Afrique, jalonnait le pays de distance en distance par un grand nombre de ces postes fortifiés, où l'on voit encore aujourd'hui, des restes caractéristiques, des pierres de taille, des blocs massifs qui, aussi bien que le site même et que l'emplacement choisi, attestent de la construction robuste et défensive, non pas d'une villa ou d'une ferme, mais de places d'armes destinées à garder le pays.

« D'autres peuplades de cette grande nationalité indigène défendaient énergiquement leurs droits et leur liberté, les unes dans les solitudes du Sud, où les Romains ne se hasardèrent que

(1) *Algérie romaine.* — T. II p. 468.

lorsqu'ils sentirent derrière eux une province éprouvée et sûre ; les autres dans les vastes espaces qui s'étendent à l'occident (Maghreb) : c'étaient les Gétules et les Maures.

« Ces derniers donnèrent au conquérant plus d'inquiétudes encore. Dès le principat de Claude, ils se soulevèrent en une redoutable insurrection. Suétonius Paulinus, le premier des généraux romains qui eut franchi et dépassé l'Atlas et qui pénétra jusqu'au Ger (Oued Guir) fit cruellement sentir aux révoltés l'audace et la vigueur des armes romaines.

« Plus tard, quand les colonies et les municipes furent créés, ils furent peuplés de vétérans ou soldats retraités, d'anciens officiers qui faisaient partie des assemblées municipales ; en un mot, d'une population au tempérament essentiellement guerrier qui apportait dans la vie civile l'esprit militaire avec ses robustes allures et ses mâles coutumes. »

La plupart des légionnaires et presque tous les soldats auxiliaires étaient nés dans le pays même. Boissière raconte, que sur une liste de cinquante sous-officiers qui, dans le camp de Lambèse, ont élevé un monument à l'empereur, trois seulement étaient étrangers à l'Afrique.

Ceux-là, une fois libérés, retournaient dans leur famille, sans quitter le pays ; quant aux étrangers qui depuis vingt ans s'étaient familiarisés avec cette terre d'adoption *(qui nous est si chère à nous mêmes, quinze siècles plus tard)*, ils étaient retenus par trop de liens intimes pour qu'ils songeassent à quitter l'Afrique après leur libération du service militaire.

« Une fois enrôlés dans la légion, ou les troupes auxiliaires, l'Européen, l'Africain, l'Asiatique oubliaient bien vite leur pays d'origine, pour se rappeler seulement qu'ils étaient soldats. Le camp devenait leur patrie ; ils s'y établissaient pour la plus grande partie de leur existence et il ne tardait pas à contenir tous les objets de leur affection.

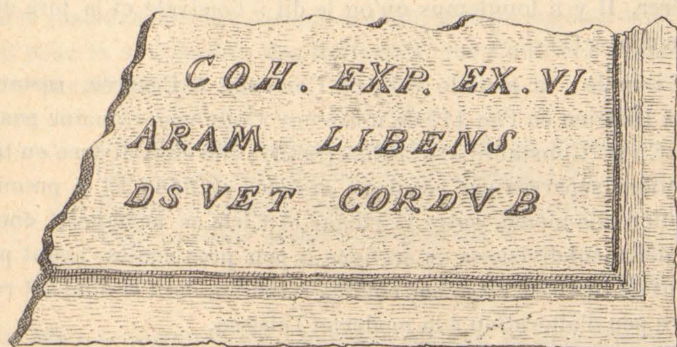
« Presque tous s'y mariaient; quelques uns, en entrant au service, épousaient la fille d'un de leurs camarades qui allait le quitter. Leurs enfants élevés au milieu des armes, se faisaient ordinairement soldats comme leur père.

« Tant d'attaches de camaraderie, de parenté, d'affection, ne se rompaient pas en un jour ; on continuait, on achevait sa vie où on l'avait commencée. »

C'est dans l'inépuisable *Algérie romaine* de Gustave Boissière que nous trouvons ces précieux renseignements et où nous puisons ces notes.

D'autre part, le 15 mai 1883, un père mariste d'Alger, venu à Tlemcen pour y relever des inscriptions, découvrit en passant à Aïn-Témouchent un cippe coupé en deux, dont la partie supérieure brisée par les maçons était déjà employée dans les fondations d'une maison.

Il fut assez heureux pour sauver de l'oubli l'autre moitié du cippe et de l'inscription qu'il consigna au presbytère d'Aïn-Témouchent. Sur le fragment conservé on peut lire ce qui suit :



C'est l'épitaphe dédié à un soldat ayant appartenu à une cohorte originaire de *Cordoue*.

Ainsi, le vétéran choisissait son lieu de retraite et s'installait de bon cœur dans le petit domaine de cent arpents que l'État lui concédait après sa libération.

« Or, pendant que tous ces vieux soldats éparpillés à travers la province maurétanienne, au hasard de leur goût, de leur intérêt, de leurs liens de famille, répandaient individuellement et pour ainsi dire propageaient les traditions, l'esprit qu'ils avaient rapporté de l'armée, les colonies militaires proprement dites, agglomérées, massées, sur certains points, remplissaient, plus puissamment encore, le même office et s'élevaient de distance en distance comme des citadelles pacifiques qui pourtant ne désarmaient point. » (1)

(1) G. Boissière. O C.

« La guerre n'était pas l'occupation unique de l'armée romaine En temps de paix on l'employait aux travaux les plus variés :

« Parmi ceux-ci, les uns, comme la construction d'ouvrages de défense dans les camps permanents de l'intérieur et aux postes avancés de la frontière, comme le percement des routes stratégiques, le creusement de canaux, l'établissement d'aqueducs, s'expliquent assez par la sécurité de l'Etat qui était directement intéressé.

« Par les occupations continuelles que donnaient ces travaux multiples et variés on entretenait parmi les troupes, l'activité que la vie sédentaire des stations permanentes finit toujours par altérer. Il y a longtemps qu'on le dit : l'oisiveté et la pire école du soldat » (1)

Exemple : la grande voie de Carthage à Césarée, restaurée sous Hadrien en l'an 119 de notre ère. Cette voie romaine passait par Cirta (Constantine) et Sitifis (Sétif) ; elle était divisée en trois fractions séparées par ces deux grandes stations, et la première fraction elle-même, entre Carthage et Cirta se partageait encore en deux subdivisions ou sections à peu près égales, ayant pour point de réunion *Theveste*, colonie romaine, dont le nom est resté avec peu d'altération à la moderne Tébessa.

La première subdivision de cette grande voie, fut repavée, sous Hadrien, par les soldats de la légion IIIe Augusta, ainsi que le constate l'inscription bien connue que voici :

I M P C A E S A R
DIVI NERVAE NEPOS
DIVI TRAIANI PARTHICIF.
TRAIANVS HADRIANVS
AVG. PONT. MAX. TRIB.
POT. VII COS. III
VIAM A CARTHAGINE
THEVESTEN STRAVIT
PER LEG. III AVG.
P. METELLIO SECVNDO
LEG. AVG. PR. PR.

L'empereur et César, petit-fils du bienheureux Nerva, fils du bienheureux Trajan le Parthique, Trajan Hadrien Auguste,

(1) Clément Pallu de Lessert.

grand pontife, revêtu de la puissance tributienne pour la septième fois, consul pour la troisième fois, a fait paver la route de Carthage à Théveste, par la Légion III[e] Augusta, sous Publius Metillius secundus, legat impérial et pro-préteur.

Cette pratique d'employer la troupe aux grands travaux publics des provinces d'Afrique, paraît avoir été généralisée car, plus tard, pendant la dernière période de la domination Gréco-Byzantine, nous retrouvons le nom de *Thomas,* un des préfets du prétoire d'Afrique, faisant construire des fortifications en Tunisie.

« Ce Thomas est célébré dans quelques vers de Corippe, comme le restaurateur de l'Afrique déchue, dont la sagesse avait plus fait pour la soumission des Indigènes, que d'autres n'avaient pu faire par les armes :

« Et Thomas Lybycae nutantis destina terrae
Qui lapsam statuit, vitae spem reddidit Afris,
Pacem composuit, bellum sine milite pressit,
Vicit consiliis nullus vicerat armis. »

CORRIPPE, *Louange de Justin*, I 18-21.

« De tels résultats ne s'improvisent pas, et déjà Thomas les avait obtenus au commencement du règne de Justin le jeune. Une inscription lapidaire encore encastrée dans les murs de l'ancien *Tubursicum Bure,* aujourd'hui Téberseq, déclare que ces murailles ont été bâties par ses soins :

SALVIS DOMINIS NOSTRIS XPISTIANISSIMIS
ET INVICTISSIMIS IMPERATORIBUS
IVSTINO ET SOFIAAVGVSTIS HANC MVNITIONEM
TOMAS EXCELLENTISSIMVS PRAEFECTUS
FELICITER AEDIFICAVIT

« *Sous le règne de nos seigneurs très chrétiens et invincibles empereurs Justin et Sophie, Augustes, cette fortification a été édifiée par le très excellent Préfet Thomas.* » (1)

(1) D'Avezac. — *L'Afrique ancienne.*

Importance municipale de Pomaria

Tlemcen dont le nom romain était, comme nous l'avons dit plus haut, *Pomarium* ou *Pomaria* fut vers 240, sous Gordien le jeune, une cité importante puisqu'elle possédait un corps de cavalerie commandée par un préfet, personnage consulaire du grade supérieur, chargé d'éclairer les mouvements de l'ennemi. Mais il est probable que déjà sous l'empire de Claude, elle comptait parmi les colonies militaires et qu'elle jouissait des prérogatives attachées à ce titre.

« Si je ne me trompe, dit Bargès, l'évêque de Tlemcen figure dans la liste des Evêchés d'Afrique sous le nom de *Pomarienses episcopus*. »

D'autre part, on lit dans l'*Afrique Chrétienne* de J. Yanoski, que *Pomariensis* était par lettre alphabétique, le 82e évêché des Maurétanies Césarienne et Tingitane.

Sous le règne de Claude, Pomaria comptait déjà parmi les colonies militaires. C'est sans doute de cette époque que date sa participation au christianisme. Ses origines sont aussi obscures que celles des autres colonies d'Afrique. Elle fut cependant une des premières à être érigée en siège épiscopal et placée sous la primatie des archevêques de Carthage.

C'est ainsi qu'à dû s'élever la citadelle de Pomaria dont les restes imposants et les nombreuses inscriptions funéraires nous révèlent l'importance.

« Pendant de longues années, dit encore G. Boissière, Rome a osé maintenir aussi loin de son centre d'action une poignée de ses légionnaires.

« Pendant des siècles, il a suffi d'une cohorte, d'une centurie, d'une aile de cavalerie, peut-être, pour représenter au milieu de

ces populeuses oasis, auprès de ces libres maîtres des solitudes sahariennes, le nom, la majesté, la justice et la menace de Rome! Quelle était donc cette obéissance de l'Afrique ?

« Quelle était cette solidité de l'autorité impériale, cette cohésion du monde romain, cette vaillante confiance du soldat, pour qu'à de si énormes distances un détachement de quelques hommes pût tenir bon, en sûreté, garder ses communications avec le reste de la province, s'y ravitailler d'hommes, d'armes, de subsistances, mieux encore de nouvelles et de relations régulières, et non pas seulement supporter, mais faire respecter cet isolement et cet exil ?... »

D'après L. Piesse, (1) Pomaria fut d'abord un camp retranché, destiné à recevoir les troupes chargées d'assurer la sécurité et la paix du pays. Bientôt auprès du camp se forma une cité qui, sous le règne d'Alexandre Sévère (222-235) possédait une organisation municipale et politique complète, comme le prouve le fragment ci-dessous d'une borne milliaire trouvée au cimetière israëlite de Tlemcen, dont les premières pierres tombales provenaient de Pomaria.

....
....
....
....
DIVI SEVERI NE
POS MILLIARIA
NOVA POSVIT
PER T. AEL DECRIA
NVM PROC SVVM
R. P. P.

A l'empereur Alexandre Sévère petit fils de Septième Sévère qui a fait placer de nouvelles bornes milliaires, par Titus Aelius Decrianus son procurateur. — La République de Pomaria.

(1) *Revue de l'Afrique française* – Tlemcen, avril 1888.

Les trois dernières lettres de ce texte sont l'abréviation des mots : R (es) p (ublica) P (omariensium). Cette expression *Respublica*, qui se rencontre si souvent dans les textes africains, indique une organisation politique municipale complète, très analogue à celle qui régissait Rome elle-même.

Cette organisation existait donc à Pomaria au commencement du IIIe siècle.

D'après le même auteur il existait aussi un établissement militaire de bains à Pomaria, si l'on en juge par l'inscription suivante qui se lit sur un morceau d'architrave encastré dans les murs du minaret d'Agadir :

(Bal) NEVM CASTRORVM
R E S T I T V *(tum)*
(c) VRANTE CAECILIO
I O V I N O

Elle nous apprend qu'il existait à Pomaria des bains spécialement réservés à l'usage de la troupe, et que cet établissement fut restauré par Cecilius Jovinus. Nous ignorons quel était ce personnage. Ce nom fut porté par un beneficiarus legati, officier de Lambèse occupant un grade inférieur à celui de centurion, et par un décurion d'Hippo-Zaritus qui vivait au temps de Tibère. (1)

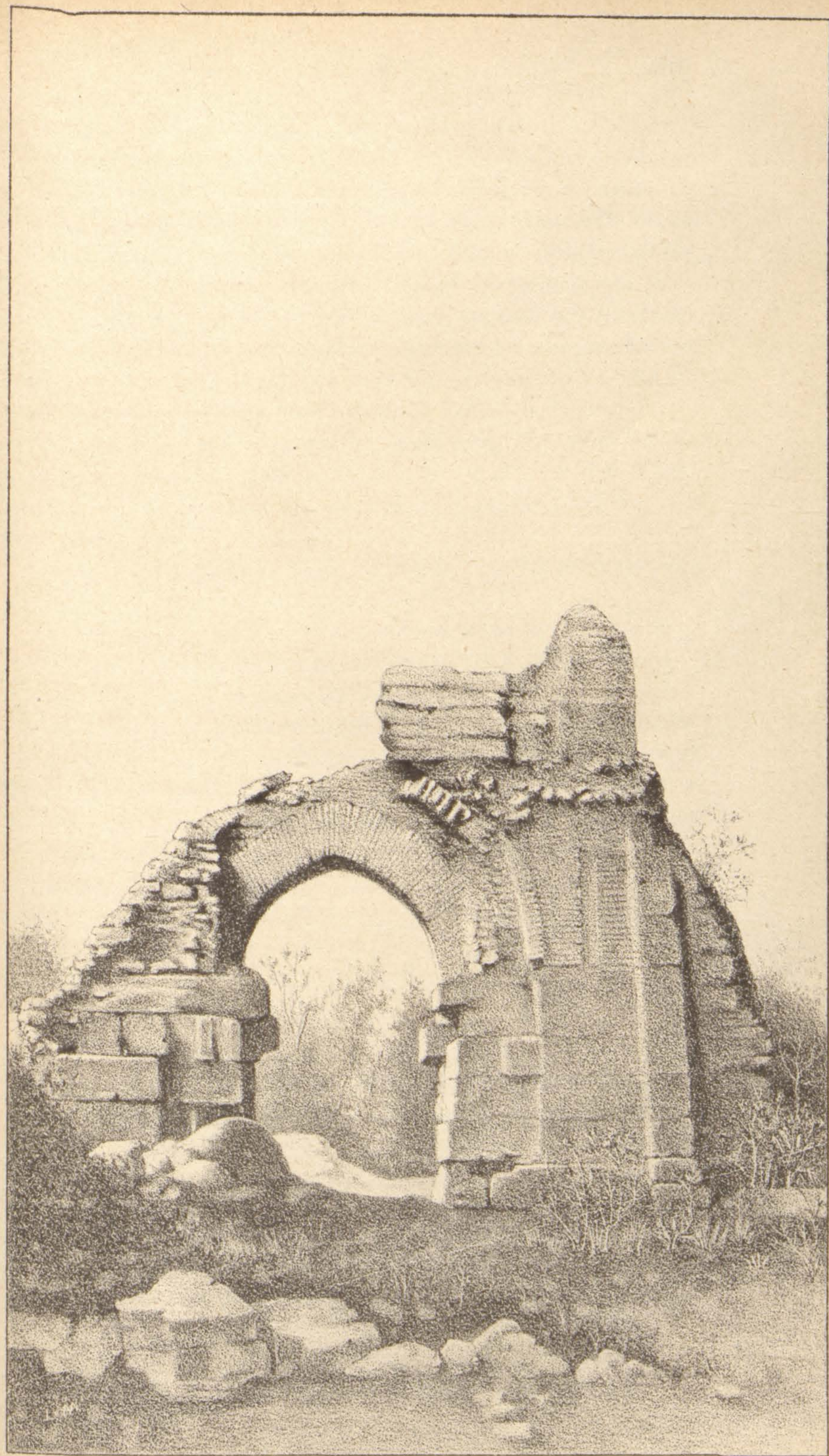
Nous avons tout lieu de croire que c'est sous le règne de Gordien III (238-244) qui avait erigé la Maurétanie Césarienne en légation impériale prétorienne, que la colonisation romaine s'est étendue à Pomaria et y est devenue florissante.

Mais, là où le caractère municipal et républicain de Pomaria brille de tout son éclat, c'est dans l'inscription funéraire n° 4 qu'on trouvera plus loin, où nous voyons une épitaphe érigée à la mémoire de Lucius Marius Namphamo *qui a bien mérité de la Municipalité et de la République.*

Ce monument ayant été trouvé dans les ruines d'Agadir par l'abbé Bargès, il ne saurait y avoir erreur sur son origine, et le Municipe dont il s'agit, ne saurait être autre que Pomaria.

---

(1) L. Piesse. – O. C.



Porte Bab-El-Akhbet à Agadir (côté extérieur).

Les municipes ou colonies romaines de la Maurétanie étaient des forteresses, ou comme on disait alors — des sentinelles — établies le long des côtes ou dans l'intérieur de la province, sur des hauteurs où on les entourait de fortes murailles, souvent on les juxtaposait à une ville qui existait déjà. Il fallait qu'elles dominassent une vaste contrée, ou quelles gardassent une position importante. Les *colons* étaient presque toujours d'anciens soldats. Ils s'établissaient avec leurs familles au nombre de trois cents environ ; arrivés au lieu prescrit, on assignait à chacun d'eux un lot de terre pris aux habitants indigènes du pays.

On donnait à ces colonies, ou municipes, une constitution semblable à celle de Rome et, suivant que la colonie était *romaine* ou *latine*, on leur reconnaissait le droit de cité romaine ou le droit latin.

Quant aux indigènes du pays, on finissait par les assimiler aux colons.

Les garnisons permanentes disséminées dans toute la province et chargées de couvrir le pays, en même temps qu'elles surveillaient les peuples conquis, elles empêchèrent bien des révoltes et consacrèrent la prépondérance de Rome. De plus, elles offraient au sein d'une région récemment soumise, le spectacle instructif de la sécurité et de la prospérité dont jouissaient les citoyens romains en possession de la plénitude de leurs droits. Elles encourageaient donc les peuples conquis à désirer ces droits et à les mériter par leur fidélité.

Monuments archéologiques et inscriptions chrétiennes de Pomaria (Agadir)

Tlemcen est, après Miliana, (Oppidum Manliana), la ville Algérienne où on a trouvé le plus d'inscriptions latines.

Parmi les monuments élevés sur l'emplacement de l'ancienne Pomaria, par les dynasties Maures et Berbères du Maghreb

central, avec les débris des anciens édifices romains, il convient de citer : la porte de Bab-el-Ahkbet, et le minaret d'Agadir.

La porte Bab-el-Ahkbet, ou de la montée, subsistait encore en 1842, lors de l'occupation définitive de Tlemcen par les troupes françaises.

Plusieurs archéologues, épigraphistes ou simples touristes, se souviennent encore de l'avoir admirée debout.

Mais hélas, il faut bien le dire, la négligence où l'indifférence de l'autorité militaire pour laquelle ce monument n'était que secondaire, l'a laissé tomber en ruines.

Aujourd'hui on contemple encore, avec tristesse, gisant sur le sol, ces énormes pierres de taille, ces monolithes de blocs de maçonnerie, ces fragments d'ogive de l'art le plus pur, qui avaient fait l'ornement de cette porte et qui encombrent le passage à l'extrémité du chemin d'Agadir, débouchant dans la plaine, entre le minaret et le marabout de Sidi Daoudi.

Heureusement qu'une photographie de Pédra, nous permet de la replacer sous les yeux de nos lecteurs, telle qu'elle subsistait encore en 1860.

Les arabes ont donné à cette porte le nom de Sidi-Daoudi, à cause de la proximité du marabout élevé à la mémoire d'un personnage de ce nom, ancien patron de Tlemcen, qui fut plus tard détrôné par le fameux marabout Si Chaïb ibn Hoceïn el Andaloci, surnommé Bou Médien et généralement connu sous le nom de Bou Médine.

« Le style mauresque de la porte est gracieux et charmant, dit Azéma de Mongravier ; elle faisait partie de l'enceinte générale d'Agadir (Tlemcen) sous les rois arabes. Elle est, ainsi que tout le reste des remparts, construite en pisé, mais revêtue de briques extérieurement. Elle affecte la forme gracieuse de l'ogive renflée vers le milieu, rentrante à sa partie inférieure. Son soubassement colossal, en saillie sur le reste de la fortification, est formée de matériaux romains jetés pêle-mêle, avec un abandon fort piquant pour l'artiste, mais désespérant pour l'antiquaire qui, reconnaissant la forme d'un cippe funéraire, ou d'un autel votif, ne peut s'empêcher de maudire l'architecte Sarrazin, dont



Porte de Bab-el-Akhbet à Agadir (côté intérieur)

la fantaisie a souvent placé les inscriptions de manière à forcer l'archéologue intrépide à adopter la position la plus gênante pour la déchiffrer. »

C'était plutôt un arc de triomphe, que la porte d'une cité. Toute la base, les piédroits avec les pilastres formant avant-corps, étaient construits avec d'énormes pierres de taille provenant du camp romain ; leur débris, trop gros pour être déplacés, couvrent encore le sol.

Le style général et les dimensions de l'édifice rappellent exactement la porte de la victoire (Bab-el-Khémis) qui est encore debout sur la route de Mansourah, à 500 mètres en avant des ruines de l'enceinte.

A partir des naissances de l'arceau et jusqu'au couronnement supérieur, les maçonneries étaient construites en briques mélangées de moellons. Les parements extérieurs en briques apparentes à joints creux, présentaient des saillies et des refouillements artistement traités. Quant à l'arc ogival, il était d'une grande purete de lignes. Entièrement en briques, il présentait une ouverture de 2^{m} 50 de largeur sur 1^{m} 50 de flèche et son épaisseur était de 0^{m} 75.

Rien de plus élégant, ni de plus hardi, que ces arcatures élancées sur des piédroits de trois mètres de hauteur.

L'ensemble du monument avait douze mètres de large, sur quatre de profondeur et huit de hauteur.

A quelques centimètres au-dessus de l'extrados de l'arceau, se voyait un arc de décharge en plein cintre en briques de champ, le reste des maçonneries supérieures est en briques et pierres alternées.

Cette porte établie sur le bord d'un escarpement du terrain, formait l'entrée côté est de la forteresse d'Agadir sous les Berbères et devait se trouver sur l'emplacement même de la porte Décumane de l'ancien camp romain.

Le minaret d'Agadir subsiste encore tout entier. Il a été classé, récemment, parmi les monuments historiques, ce qui le préservera de la ruine. Il y a quelques années, M. Duthoit, architecte régional, attaché à la conservation des monuments historiques, a fait dégager les abords de ce minaret des décombres qui l'obstruaient. La tour carrée dont la hauteur est de trente

mètres, repose sur une base élevée d'environ six mètres au-dessus du sol. Cette base est entièrement construite avec d'immenses pierres de taille, régulièrement équarries et en partie couvertes d'inscriptions latines.

Ce sont, conséquemment des matériaux ayant appartenu aux édifices publics de l'ancienne ville romaine de Pomaria.

La porte de cette tour s'ouvre du côté sud ; l'escalier est en maçonnerie et s'élève en hélice autour d'un noyau central ; il est faiblement éclairé par de petites lucarnes percées sur les parements des murs, à la hauteur de chaque travée. Après avoir franchi les cent vingt-six marches, formant l'escalier, on arrive sur la plate-forme d'où l'on jouit d'un coup d'œil merveilleux. Le panorama qui se déroule du haut de cette plate-forme est aussi grandiose que celui de Mansourah ou de Bou-Médine, mais ici le regard plonge de plus près dans ces massifs sombres d'oliviers, aux ombres vives et puissantes, émaillées de villas à demi noyées dans des flots de verdure multicolore.

Ce minaret a presque entièrement perdu ses revêtements de mosaïques et carreaux de faïence émaillée, ainsi que la plupart des colonnettes en marbre onyx qui décoraient les panneaux de chaque face, mais il est encore un des mieux conservés de Tlemcen.

Il porte, encastrées dans les épaisses parois de sa base, les pierres votives et tumulaires dont les inscriptions latines ont été relevées en 1845, par l'abbé Bargès et publiées depuis, dans plusieurs recueils épigraphiques.

Nous croyons toutefois utile de les replacer sous les yeux de nos lecteurs qui n'ont pu se procurer ces textes, inséparables de notre sujet, et qui deviennent de plus en plus rares, du reste.

1° D. M. S.
M. TREBIVS
ZABVLLVS VIX
AN. XLV M. TRE
BIVS IANVARIVS
FRATRI PIISSIMO
F E C I T

Diis manibus sacrum Marcus Trébius Zabullus vixit annis quadraginta quinque (45) Marcus Trebius Januarius fratri piissimo fecit.

2° D. M. S.

IO..... OCATO PATRI
CVI N IETVNIAE CONTEN
TE MATRI XXX M. VI D. XI
BENE MERI IVV FELICIANVS
F I L I V S F E C I T.

Diis manibus sacrum Jovino Vocato patri qui vixit annis trigenta (30) mensibus (6) diebus (9) et Juniæ Contentæ matri qui vixit annis (30) mensibus (6 diebus (11) bene merenti. Felicianus filius fecit.

3° D. M. S.

Q. MARCO RVS....
TICO FERRO PE
TITO CVI VIXIT
A N N X X X I I I
M. III D. XXI H. V
MAECII AFRI
CANVS ET DO
NATUS FRATRI
INNOCENTISSIMO

Diis manibus sacrum Quinto Marco Rustico ferro petito qui vixit annis trigenta tribus diebus uno et vigenti horus quinque Maecii Africanus et donatus fratri innocentissimo.

4° D. M. S.

L. M A R I V S
N A M P H A M O
V. A. N. I. XXXV ME II
M. ET REP. B. ME
FIL. F. H. S. C. E

Diis manibus sacrum Lucius Marius Namplamo vixit annis triginta quinque, mensibus duobus (de) Municipio et République bene méritus. Filius fecit hoc sepulcrum cum (h) eredibus.

5° D. M. S.
AEMILIA DOMNA VI
XIT ANIS XVIII CVI
MARITVS CRICINVS
F. B. M.

Diis manibus sacrum Emilia Domna vixit annis decem et octo cui maritus Cricimus fecit bene merito.

L'architecte musulman qui a édifié le minaret d'Agadir a fait preuve de peu de goût et d'inintelligence en plaçant plusieurs de ces inscriptions en sens inverse, ce qui rend leur lecture très difficile.

Derrière le minaret s'élevait une grande mosquée dont nos soldats n'ont aperçu que les ruines croulantes lesquelles ont dû être abbatues de crainte d'accidents. C'est en 1845 que les restes de cet édifice furent détruits. Dans les décombres, l'abbée Bargès découvrit l'inscription suivante :

6° D. M. S.
A V R E L. I V L I A
V I X I T A N. X I I C V I
M A T E R F E C I T D. .
. E R N A A L A .
P R O . C C C C X X

Aux dieux mânes Aurelia Julia vécut pendant 12 ans sa mère lui fit élever cette demeure éternelle l'année de la province 420 (459 J. C.).

Sans multiplier à plaisir les citations de quantités d'inscriptions découvertes aux abords de l'ancien camp romain, qu'il nous soit permis de citer encore les suivantes, qui témoignent de l'importance du lieu et du grand nombre de sépultures chrétiennes qu'on y découvre sans cesse.

On remarquera que dans l'esprit de certains théologiens contemporains, la formule sacrementelle *Diis manibus sacrum*, était employée par les populations chrétiennes, malgre son origine païenne.

Peut-être employaient-ils cette formule avec un sens caché, afin d'éviter les persécutions ?

L'ère provinciale des Maurétanies, dont il s'agit sur ces inscriptions et celles qui vont suivre, commencerait, suivant Dureau de la Malle, en l'an 721 de Rome, 33 ans avant Jésus-Christ, lorsque la Maurétanie Césarienne fut réduite en province romaine et administrée par des procurateurs de l'empereur. Mais cet auteur a cru devoir, ensuite, changer d'opinion et admet comme point de départ de l'ère provinciale, la réduction définitive des Maurétanies en provinces, sous Claude, après la mort du roi Ptolémée, fils de Juba, c'est-à-dire en l'an 39 (1) de Jésus-Christ.

Il faut en conséquence ajouter 39 ans au chiffre de l'année provinciale pour avoir la date exacte correspondante à l'ère chrétienne.

Ce que nous pouvons dire de sûr, écrit Bargès, touchant des diverses époques, c'est-à-dire l'intervalle qui s'écoula entre les dernières années du quatrième siècle et la seconde moitié du sixième, c'est que la population chrétienne de Tlemcen était alors très considérable ; ce fait est attesté par le grand nombre d'épitaphes découvertes de nos jours dans l'enceinte du quartier d'Agadir et portant, soit des formules qui révèlent une main chrétienne, soit des dates où cette religion était incontestablement déjà établie dans le pays.

Nous allons les transcrire ici, pour ne rien omettre de ce qui intéresse les origines de Tlemcen, dont l'histoire est pauvre et obscure.

7°. — Inscription en double :

D. M. S.	D. M. S.
V A L E R	A V R E
I A S A R	L I V S I A
D O I V I	N V A R I V S
X I T A N	V I X I
N I S L X X	T ANN. XXX
H. S. R.	B A R I

D. M. S. Valeria Sardoï vixit annis septuaginta Hic sita requiescit.

D. M. S. Aurelius Januarius vixit annis triginta Bari.

(1) La 1re année de l'ère maurétanienne correspond à l'an 40 de J.-C. et non à l'an 39. (N. D. L. R.)

Ces inscriptions, bien qu'elles portent la formule D. M. S. ont paru à l'abbé Bargès avoir une origine chrétienne. C'était, selon lui, par un reste d'habitude païenne que l'on inscrivait quelquefois encore ces trois lettres sur les tombeaux des fidèles ; on les trouve, en effet, en tête d'épitaphes qui, sous des dehors païens sont incontestablement chrétiennes.

Les citations qui suivent sont concluantes à cet égard.

8°. — Inscription partagée par le milieu et les lignes se suivant :

D. M. S.	D. M. S.
A E L I A	M E R I T A
V I X A N I	S. L X X X V C V I
F I L E T N E	P O. F E C E R. D
M. E T E R N	ANO P. CCCC XXX.

Diis Manibus Sacrum. Aelia Emerita vixit annis octoginta quinque, cui filii et nepotes fecerunt domum æternalem, anno provinciae quadringentesimo tricesimo (430).

9° D. M. S.
IVL. CECILIA VIX.
ANNIS LI M XI CVI
VIR ET FILII FEC. DO.
M V M E T E R N A
M. P. CCCCLXXXVII

D. M. S. Julia Cécilia vixit annis quinquaginta uno, mensibus undecim, cui vir et filii fecerunt domum æternalem anno provinciae quadringentesimo octogesimo septimo.

L'année provinciale maurétanienne 487 répond à l'an 526 de l'ère chrétienne.

10° V A . . M A T . .
V I X I T. A N .
CVI FILI E. NEP.
FEC. ꟻ + — ERN
A⅂N : PRO. CCCC
XCVIII

Valeria Matrina vixit annis...... cui filii et nepotes fecerunt domum aeternalem, anno provinciae quadringentesimo nonagesimo octavo.

L'année provinciale 498, répond à l'an 537 de J. C.

11° D. M. S
IVL MONINA VIX
AN XXX CVI NE FE
.. D... M. ERLA PO
d. v.

Julia Monina vixit annis triginta (?) cui nepotes fecerunt domum aeternalem anno provinciae quingentesimo quinto.

L'année provinciale 505, répond à l'an 544 de J. C. Le chiffre XXX paraît avoir été altéré, car il est invraisemblable qu'une personne de cet âge ait eu des petits enfants. On suppose de même que le nom doit se lire : Monima et non Monina.

12° D. M. S.
IVLIVS FRVGI
NVS VIXT PLVS
. NVS LXXX CVI FL. FE
CI. DOMM. ETERN.
ANIS PRO. *dxi*

D. M. S. Julius Fruginus vixit, plus minus, octoginta. Cui filius fecit domum aeternalem, anis (pour anno) provinciae dxi (511) ou 550 de J. C.

13° Δ. M. ꝏ.
IVꓕIVꝏ IAΔ
IR VICXIT AN
ꝏ LXX CVI FIꓕI
FECERVNT
ΔOMVM ET
ERNALE
PROVINCIE *dxv*

Diis manibus Sacrum Julius Iadir vicxit (pour vixit) annis septuaginta cui filii fecerunt domum aeternalem (anno) provinciae dxv (515).

N. B. *Julius Yadir* n'étant un nom ni grec ni latin, il semble désigner un personnage punique ou numide. Un nommé Yadar,

figure dans la liste des évêques qui assistèrent au concile de Carthage, présidé par Saint-Cyprien, à l'occasion de la question du baptême des hérétiques.

Yadir est un nom presque semblable ; cette inscription mal gravée, en caractères presque grecs, atteste une origine orientale. L'an de la province 515, correspondant à 554 de notre ère, indique que cette inscription chrétienne a été érigée sous la domination des Grecs byzantins, lesquels ont occupé les Maurétanies de 534 à 670, époque où Bélizaire s'avança jusqu'à Césarée (Cherchel.)

14° D. M. S.
V A L E R I A
MANNICA VIX
T ANIS X L V
G. GENER .....
... R... . SSD
M. ETERNALE
VVU *dxc*

D. M. S. Valeria Mannica vixit annis quadraginta quinque cui gener (?) et fratres fecerunt domum aeternalem anno provinciae dxc (590) ou 629 de J. C.

15° D. M. S.
YALERIA MATRI
NA VIXIT ANNIS
XXXV CVI VIR.. FE
CIT DOMVM ET
ETERNALE ANN PRO
dxci

D. M. S. Valéria Matrina vixit annis triginta quinque, cui vir pius fecit domum aeternalem anno dxci (591).

Ces inscriptions, perdues de vue aujourd'hui, ont été publiées en 1837 par Hase *(Journal des Savants)* qui les attribue aux années 469 à 630 de notre ère. Les dernières remontent à l'époque de la grande persécution exercée par les Vandales qui, étant ariens, voulurent forcer les opinions religieuses d'une nation entière qui habitait alors notre pays.

Il est probable que Tlemcen située à l'extrémité occidentale de la province, isolée, protégée par des hautes montagnes et par les affluents de la Tafna, n'était pas complètement soumise aux Vandales et conserva, grâce à sa situation topographique, son indépendance politique et religieuse. Elle dut servir de refuge à beaucoup de familles chrétiennes, et cet accroissement de sa population explique le nombre considérable d'épitaphes remontant à cette époque de décadence et assez rares dans les autres parties de l'Algérie.

« Les évêques de Tlemcen, dit Bargès, comme ceux des cités voisines, telles que Timici, Quiza-Xénitana, Tigava, Arsennaria et autres durent être en butte à la persécution des Ariens et souffrir, sous le règne cruel de Hunéric, (484) pour leur attachement à la foi orthodoxe.

« La paix rendue aux catholiques, à la suite des armes triomphantes de Bélizaire, profita sans doute à l'église de Tlemcen, quoique très éloignée de la métropole ecclésiastique, et il est probable qu'alors la chaire épiscopale de cette ville fut occupée de nouveau par un pasteur légitime. Environ cent ans plus tard, lorsque l'Afrique septentrionale tomba au pouvoir des musulmans, beaucoup de chrétiens s'embarquèrent pour l'Espagne, la Grèce ou l'Italie, disant un éternel adieu au sol de la patrie.

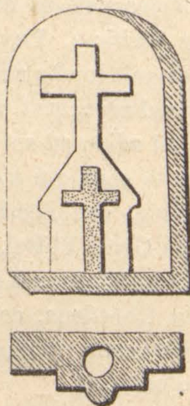
« Cependant le nombre de ceux qui n'abandonnèrent pas leurs foyers fut plus considérable, car l'écrivain arabe de Cordoue (352 H — 963 de J. C.) Abou Obéid El Bekri, nous apprend que de son temps, parmi les monuments antiques de Tlemcen, il y avait des églises fréquentées par les Chrétiens, ce qui suppose une nombreuse population professant cette religion et un clergé suffisant pour assurer l'exercice du culte. »

Bargès (1) ajoute : « Ce fait n'étonnera personne quand on saura qu'environ cent ans plus tard, du temps de Léon IX, en 1053, l'ancienne province proconsulaire, devenue alors une des foyers les plus ardents du Mahométisme, comptait cinq évêques, qui se disputèrent la dignité de Primat d'Afrique ; que vingt ans après,

(1) Nous ne craignons pas d'abuser des citations puisées dans l'ouvrage de l'abbé Bargès qui est extrêmement rare et pour ainsi dire introuvable. J. C.

sous le pontificat de Grégoire VII, cet ennemi infatigable de l'hérésie et des tyrans, Cyriaque, primat de Carthage, se distingua par son zèle pour le maintien de la discipline ecclésiastique et mérita les éloges du Saint-Siège ; que, vers la même époque, c'est à dire en 1076, il y avait sur le siège d'Hippone (Bône) un évêque du nom de Servandus, que le pape avait sacré lui-même et envoyé en Afrique sur la prière instante du sultan de Bougie, El Nacer ben Ala el-Nès ; qu'enfin en 1114, sous le règne de El Aziz Billah, petit fils d'El Nacer, il y avait alors à Kaleah (Coléa) une église et un évêque. »

C'est à cette époque aussi, d'après Bargès, qu'il faut rapporter les débris de certains monuments précieux de la contrée, notamment d'une brique rectangulaire, arrondie seulement à sa partie supérieure et présentant sur l'une de ses faces la figure d'une croix latine qui repose sur une base dont le haut se termine en triangle, et sur laquelle se voit une autre croix plus petite.



Les deux figures sont en relief et la brique entière est recouverte d'une sorte de vernis ou d'émail de couleur blanche.

Jusqu'à la fin du XVe siècle les sultans du Maroc eurent à leur solde des troupes chrétiennes commandées par des officiers chrétiens, ainsi que l'attestent les écrivains arabes et une bulle du pape Nicolas IV (1)

(1) Bibliothèque de l'école des chartes.

Nicolaus episcopus servus servorum Dei dilectis filiis nobilibus, viris baronibus, proceribus, militibus et ceteris stipendiariis christianis marrochitanni Tunitii et Tremiscii regium servitus constitutis, etc., etc.

Extrait de la traduction :

Nicolas évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses fils bien-aimés, hommes nobles, barons, seigneurs, soldats et à tous autres chrétiens qui sont à la solde, au service des rois du Maroc, de Tunis et de Tlemcen..

....

Nous souhaitons ardemment que les chrétiens domiciliés au pays des infidèles et vivant au milieu d'eux se montrent d'une vie pure, etc, etc...

C'est ainsi que les fidèles qui habitent ces contrées et les infidèles eux-mêmes seront amenés à une meilleure vie par vos bons exemples, etc. etc.. ....

Donné à Rome le 3 des ides de février, l'an II de notre pontificat, Signé : NICOLAS, pape †.

Cette bulle fut adressée, pour être répandue dans toute l'Afrique occidentale, à Roderic évêque de Maroc et légat du pape.

Cependant à cette époque il y avait trente-six ans que les rois de Tlemcen n'admettaient plus de chrétiens à leur solde ; Yahia ibn Khaldoun nous apprend, en effet, que Yargmoracen, premier roi de Tlemcen, de la dynastie des Beni Zeiyan, avait à sa solde un escadron de 200 cavaliers chrétiens qu'il avait tirés des pays soumis à l'empire des Almohades. Le destin voulut qu'il passât un jour en revue toutes les troupes, hors des murs de sa capitale. C'était un mercredi, rebbi second de l'année 652 (H). Quand il fut arrivé aux chrétiens qui formaient les derniers rangs de l'armée, ceux-ci le trahirent et tuèrent son frère Mohammed. Le chef de leurs officiers s'étant alors jeté sur le roi, le saisit à bras le corps, cherchant à le renverser.

Heureusement Yargmoracen, plus vigoureux que son adversaire, parvint à se débarrasser de lui. Il appela à son secours, et ses officiers et soldats, tirant leur épée se jetèrent sur les chrétiens

et en firent un tel massacre que pas un seul n'en échappa. C'est la raison pour laquelle les rois de sa dynastie n'ont plus voulu prendre, depuis ce jour, des chrétiens à leur solde.

Quand Yahia ibn Khaldoun écrivait ce récit, il y avait 80 ans que cette exclusion avait été prononcée, ce qu'ignorait sans doute le pape Nicolas en rédigeant sa bulle. Ce fait attira sur les autres chrétiens de Tlemcen mille vexations ; leurs églises furent démolies, notamment à Agadir, et leurs matériaux servirent à élever la grande mosquée qui était attenante au minaret. Des pères de la Rédemption envoyés à Tlemcen pour y racheter des prisonniers, y furent eux-mêmes, retenus en esclavage.

Au commencement du XVe siècle des commerçants Gênois et Vénitiens vinrent cependant s'établir à Tlemcen et obtinrent l'autorisation d'y fonder deux églises qui furent visitées en 1581 par un évêque irlandais nommé Thomas, lequel fut fait prisonnier par les Algériens et racheté par le pape. Des hôteleries ou fondouks leur étaient spécialement affectées pour leur demeure et leur négoce. (1)

Les ruines de Pomaria ou d'Agadir, sont inépuisables en matériaux et en inscriptions épigraphiques ; dans tous les coins du bois de Boulogne on trouve des pierres tombales qui sont employées souvent par des mains inconscientes à la construction des bassins d'irrigation ou des maisons de campagne.

Parmi les objets trouvés récemment dans les ruines de Pomaria et d'Agadir, il faut citer des quantités de fragments de carreaux en faïence vernissée de couleurs, blanche, verte ou bleue, des poteries en terre cuite artistement guillochée, devant provenir de jarres ou autres récipients de l'epoque.

J'ai trouvé aussi il y a quelque mois une pièce de monnaie en cuivre, fruste, dont M. L. Demaeght a bien voulu me donner l'explication.

C'est une monnaie commune provenant de la dynastie des Ommiades d'Espagne, fondée en 756 sous le nom de Califat de Cordoue. Les princes de cette dynastie, après s'être emparés de l'Andalousie, intervinrent dans les affaires du Moghreb vers 955,

(1) Le Kessaria (caserne de cavalerie) était un de ces fondouks gênois et vénitiens.

y étendirent leur empire et soumirent les princes africains à l'autorité d'un gouverneur général qui leur conférait le manteau d'investiture, comme nous le faisons nous-même en Algérie pour les chefs indigènes. — Il n'est donc pas étonnant, me dit M. Demaeght, que les monnaies des Ommiades se retrouvent à Agadir, aussi bien que dans tout le Maghreb.

La pièce dont il s'agit est en cuivre, fruste, voici ce qu'on y lit :

AVERS :	1re	ligne,	entièrement effacée.
	2e	do	*Il n'y a de Dieu que*
	3e	do	*Dieu.*
REVERS :	1re	do	effacée
	2e	do	*l'aide de Dieu,*
	3e	do	*serviteur de Dieu.*

Cette pièce de monnaie est conservée au musée d'Oran.

D'autres inscriptions ont été découvertes plus récemment .

Au commencement de 1883, l'inscription funéraire suivante, a été trouvée sur une tombe en forme de caisson, dans le jardin de M. Roux à Agadir. C'est un bloc de grès de 1m40 de longueur, 0m50 de largeur et 0m 40 de hauteur.

16o D. M. S.
NONNIA MON
NVLA VIX ANN
PL. M. LV. CVI
FILII FEC DOM.
ETER (*nalem*)

D. M. S. Nonnia Monnula, vixit annis plus minus, 55, cui filii fecerunt domum aeternalem.

Nonnia Monnula a vécu plus ou moins cinquante cinq ans. Son fils lui a élevé cette demeure éternelle.

En 1884, l'inscription suivante a été découverte à un kilomètre au sud-est de Tlemcen, dans le jardin de M. Pancrasse ; hauteur $1^{m}55$, largeur $0^{m}26$; lettre $0^{m}04$ de hauteur.

17°
/ / / / / / / / / M S
/ / / / / / / R I I
/ / / / N E S I M I
V T R I T O R I S
/ / / / L I B E R T I
/ / N E V E R E N S
/ / / A L E R I V S
/ / / B R V T V S
/ / / T R O N V S
/ E C I T
A N N. L X X V I

(Pierre calcaire demi-ronde sur la face antérieure, en forme de stèle).

Pour ne pas fatiguer le lecteur par une lecture trop longue, je me bornerai à clôre cette série par la citation de trois dernières épitaphes découvertes par moi-même et relevées pendant l'année 1887.

Aux abords du minaret d'Agadir, dans le champ d'un indigène et publiée dans le *Bulletin* de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran, en septembre 1887, sous le n° 1076 :

18°
D. M. S.
VALERIA FLAVIA
VIXXIT ANNIS
XXV. SECVNDVS
MARITVS VNA
CVM SVIS DO.
MO AET FEC

Inscription traduite ainsi par M. Demaeght :

D (iis) M (anibus) S (sacrum) Valéria Flavia vixxit (pour vixit) annis 25. Secundus Maritus una cum suis domo (pour domum) aet(ernalem) fec (it) (1)

(1) Aux dieux mânes. Valéria Flavia a vécu 25 ans, Secundus son mari avec les siens lui a élevé cette demeure éternelle.

Dans le bois de Boulogne, aux abords de la route d'Oran, à quinze cents mètres de Tlemcen, dans une propriété appartenant au commandant Graulle, l'inscription suivante a été trouvée formant le seuil d'une ancienne maison turque.

19° Δ. M. S.
I V L I A C
AN C I L L A
V I X I T ANI
P L . M I N .
L X X X C V I FI
L I F E C E R.
Δ M M. ÀERN
L M A . P . *dx*
Ꮻ

Diis manibus sacrum Julia Cancilla vixit annis plus minus 80 cui fili (pour filii) fecerunt domum aeternalem anno provinciae 510 (549 de J. C.) (1)

Egalement dans le bois de Boulogne :

20° D. M. S.
V· A L E R I V S
Z A B V L L V S V I
X ✱ ANN + PL + M. XL
C V I F I L I O S
FEC + DOM + ETER.
AP. + CCCCXLϥII + ☧

Diis manibus sacrum. Valérius Zabullus vixit annis plus minus 50 cui filio (pour filii) fecerunt domum aeternalem anno provinciae 448. (2)

(Le dernier signe de la 7e ligne, est l'anagramme du Christ).

---

(1) Aux dieux mânes. Julia Cancilla a vécu plus ou moins 80 ans, ses fils lui ont élevé cette demeure éternelle l'année de la province 510 (549 de J. C.)

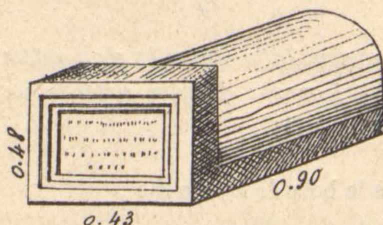
(2) Aux dieux mânes. Valérius Zabullus a vécu plus ou moins 50 ans. Ses enfants lui ont élevé cette demeure éternelle, l'année de la province 448 (487 de J. C.)

Cette dernière inscription a été découverte en janvier 1888, à sept ou huit cent mètres au nord de la précédente, dans la cour d'un vieux bordj turc, ou peut-être berbère, aujourd'hui abandonné et désigné par les arabes sous le nom de bordj-el-Kébir.

Elle est très bien conservée et taillée en forme de caisson. Les lettres sont très nettes, de 0,06 de haut ; de plus, elle porte la date de sa confection. Année provinciale 448, correspondante à 487 de notre ère.

Parmi les inscriptions anciennes conservées à Tlemcen par des mains bienveillantes, nous citerons encore cette dernière, en forme de caisson, scellée contre un mur de l'allée principale dans la villa de M. et Mme Guérin au bois de Boulogne, propriété qui a du faire partie autrefois des dépendances d'Agadir.

Voici la forme du caisson :



Quant à l'inscription elle est gravée dans la pierre en lettres de 0m05 de haut ; on y lit ce qui suit :

21° D. M. S
ARTEMIVS PATER
ATARBIO FIL. CARISS.
VIATOR QVOD TV ET
EGO QVOD EGO
ET OMNES
H. S. E

Dont voici, à peu près la traduction :

Aux Dieux Mânes (puis un signe qui est l'anagramme du Christ, qu'on indique aussi, parfois, par cet autre signe ☧); Artemius père, à Atarbio son fils très cher, Voyageur (pour passant), tu as là sous tes yeux, ce que toi et moi, ce que moi et tous deviendrons.

Il y a tout lieu de croire qu'on n'est pas encore au bout des découvertes épigraphiques susceptibles d'être mises à jour dans le sous-sol de cette vaste nécropole qui entoure Agadir et qui constitue aujourd'hui les jardins et les bois environnant Tlemcen.

L'avenir nous en revèlera, sans doute, d'aussi intéressantes pour contribuer à la reconstitution de l'histoire romaine du pays.

Quant aux inscriptions arabes, c'est par milliers qu'on les rencontre à chaque pas, et cette prodigalité de pierres funéraires indique que les Berbères étaient non moins soucieux que les Romains du culte de leurs morts ; elle dénote aussi l'importance des populations anciennes installées à Tlemcen et dans ses merveilleux environs.

FIN DE L'OCCUPATION ROMAINE

Conquête de l'Afrique du nord par les Vandales
Première invasion arabe

La fin du Ve siècle et le milieu du VIe virent la décadence et l'agonie de la domination romaine en Afrique, l'invasion des Vandales et la chute des Grecs byzantins, qui régnaient à Constantinople.

« Il a fallu, dit G. Boissière, cette crise de l'ancien monde, qui s'appelle l'invasion des Barbares et dans laquelle a disparu l'empire romain, pour engloutir une première fois l'Afrique, que Rome avait faite à son image ; il a fallu, après ce premier naufrage, après la renaissance encore assez vivace, qui date de Justinien, le flot destructeur des Arabes pour venir à bout de l'œuvre romaine en Afrique. »

Longtemps les Romains résistèrent à ces attaques impétueuses, mais un jour vint où ils devaient, eux aussi, subir le joug, *l'empire oscilla et tomba.*

« Il est vrai, dit Gaffarel, que toutes les parties de ce vaste domaine n'avaient pas accepté avec le même empressement le patronage de la métropole. Les stations militaires étaient impuissantes à contenir les haines nationales, que les exactions et les abus de pouvoir de certains procurateurs ne manquèrent pas de susciter ; on ne domptait les tribus que par la force et on les transplantait dans des lieux éloignés, mais à la première occasion elles s'armaient de nouveau et revenaient altérés de vengeance en massacrant tout sur leur passage.

« Ainsi s'explique, sans doute, par la perpétuité des antipathies, la facilité avec laquelle s'écroula en Afrique la domination romaine, bien que plusieurs fois séculaire.

« Appelés par un traître, le comte Boniface, et conduits par un barbare de génie, Genséric, les Vandales se précipitent à la curée. Ils s'élancent d'Espagne, envahissent l'Afrique septentrionale qu'ils traversent en la ravageant de fond en comble, et forment à Carthage un redoutable empire qui dura plus d'un siècle (429 à 545.)

« Ces barbares ont acquis une réputation de férocité qui parait bien méritée ; leur nom est resté comme un stigmate flétrissant pour tous les ennemis des beaux arts et de la civilisation.

« La domination vandale en Afrique ne fut qu'un sanglant épisode qui n'a laissé tant de souvenirs qu'à cause de l'immensité du désastre et de l'imprévu de cette invasion.

« Dans leur haine aveugle pour les Romains, ils prirent plaisir à saccager tout ce qui rappelait la grandeur et l'autorité impériale. » (1)

Bientôt l'Afrique septentrionale ne leur suffit plus, ils rappellent en toute hâte les troupes qui tenaient garnison dans les Gaules, prennent un jour la mer sur une flotte considérable, s'abattent sur le Latium et s'emparent de Rome elle-même, qu'ils livrent à un affreux pillage. Cela fait, ils reviennent en Afrique, où ils s'établissent et se maintiennent jusqu'au jour où ils en sont chassés par Bélisaire, ce valeureux général à qui, dit-on, l'empereur Justinien fit plus tard crever les yeux. (2)

C'est alors que les Grecs byzantins, maîtres de Constantinople, s'emparent de la Numidie et de l'ancienne province proconsulaire d'Afrique, Bélizaire place à Carthage un *exarque* réunissant les pouvoirs civils et militaires et s'élance dans le cœur du pays.

Mais cette domination est de courte durée, car les indigènes enhardis depuis la chute des romains, luttent avec une énergie

---

(1) Gaffarel. — *L'Algérie*.

(2) Bélizaire, célèbre général de Justinien, empereur de Constantinople, né en Thrace, mort en 565, prit Naples, Rome et Carthage aux Vandales. On a dit à tort qu'il eut les yeux crevés et fut réduit à mendier (Ch. de Bussy. — *Dictionnaire universel d'histoire*.)

désespérée pour reconquérir leur indépendance. Une guerre acharnée s'engage et toute l'Afrique du nord est bientôt le théâtre de la plus formidable des insurrections. Le vide se fait dans le pays ; vers la fin du règne de Justinien, un voyageur marchait des jours entiers sans rencontrer un habitant. Les guerres sanglantes, le climat torride, les luttes intestines avaient accompli leur œuvre de dévastation. La rapacité du fisc byzantin acheva la ruine de la contrée. Les généraux ou exarques successeurs de Bélizaire avaient considéré le pays comme une proie et ne songeaient qu'à s'enrichir, c'est pourquoi les indigènes redoublèrent d'audace et les traquèrent de toutes parts.

En 568, Théodore, préfet d'Afrique, est tué par les Maures.

En 569, Théoclíste, chef de la milice africaine, est tué par les Maures.

En 570, Amabilis, grand maître des milices d'Afrique, est tué par les Maures.

Tel est le résumé de ces tristes annales, donné par un chroniqueur du temps.

Aussi, moins d'un siècle après la destruction des Vandales, les Maures font cause commune avec les nouveaux envahisseurs et se fondent avec les Arabes venus d'Orient et chez lesquels ils trouvent identité d'origine, de langue, de mœurs et de manières.

Après la chute de l'empire des Vandales et jusqu'à l'invasion arabe, Tlemcen, après plusieurs tentatives d'indépendance, restait éloignée du théâtre de ces luttes. Elle dut se résigner à reconnaître l'autorité des califes de Fez, ou des émirs du Maghreb, qui gouvernaient en leur nom, puisque Cesarée (Cherchel) fut la seule place de la Maurétanie Césarienne dont Bélisaire put s'emparer, après avoir pris Carthage.

Cependant l'islamisme avait fait de grands progrès en Arabie, sous le souffle puissant de *Mahomet,* qui s'était appliqué à développer le génie militaire des Arabes en leur inspirant l'esprit de prosélytisme. « La persuation intime que Dieu avait donné aux fidèles le monde en partage, doublait leurs forces : une sorte d'exaltation religieuse s'était emparée de toutes leurs âmes ; avec ces mots : — *Le paradis est devant vous, l'enfer est derrière* — les chefs entraînaient leurs soldats au milieu d'une mêlée furieuse. Ce délire superstitieux, cette véhémence de sentiment et d'action,

renversaient les plus grands obstacles. Les généraux payaient de leur personne et, presque toujours vainqueurs dans ces luttes homériques, ils étaient les premiers dans le chemin de l'honneur. » (1)

Sous la conduite de chefs intrépides, le Coran d'une main, le yatagan de l'autre, ils conquirent l'Egypte, la Syrie, la Numidie et, au sud de Carthage, ils fondèrent Kairouan. Ces évènements se passèrent sous le règne du Calife Omar ben-el-Kétab, cousin de Mahomet, en l'an 23 de l'hégire.

Voulant ensuite subjuguer l'Afrique entière, on donna un chef aux provinces maurétaniennes.

Sidi Okba ben Nafé, auquel échut cette mission, était un homme d'une bravoure à toute épreuve, doué de générosité, de désintéressement et de grandeur d'âme. A ces qualités s'ajoutait une foi inébranlable.

En 646, l'exarque, ou patrice, Grégoire, Gouverneur de l'Afrique, s'appuyant sur les indigènes, avait brisé les faibles liens qui l'attachaient encore à l'Empire byzantin et s'était proclamé indépendant.

Sidi Okba à la tête de cinquante mille arabes, s'élance alors dans le pays qu'on appelait : *Maghreb* (occident) et le ravage de l'est à l'ouest.

La patrice Grégoire vaincu est tué près de Yacouba ; son armée est mise en fuite et Sidi Okba, traversant alors l'Afrique septentrionale, ravage tout le pays sur son passage. Trois centres de résistance assez sérieux arrêtent à peine cette avalanche humaine. Lambése, dont les ruines glorieuses servent de dernier bastion à ce pays que, debout et fière, elle a si longtemps protégé ; au-delà, Tihert (Tiaret) ; enfin dans le *lointain perfide,* la vieille capitale de la province Tingitane. (Tanger). (2)

Sidi Okba, dans un élan de son orgueilleux triomphe pousse son cheval dans les flots de l'Atlantique et s'écrie avec un enthou-

---

(1) Sédillot. — *Histoire des Arabes.*

(2) D'après la légende de Bab-er-Rouah, qui va suivre, Sidi Okba aurait également porté le siège devant Tlemcon qui se serait soumise peu après à son lieutenant Sid Abdallah ben D'jaffar (J. C.)

siasme chevaleresque : « *Dieu de Mahomet, si je n'étais retenu par les flots, j'irais porter la gloire de ton nom, jusques aux confins de l'univers et anéantir ceux qui ne croient pas en toi.* »

L'invasion des arabes amena une dépopulation considérable ; à leur arrivée en Maurétanie, fait observer Ibn Khaldoun, les Romains habitaient les villes, isolés au milieu de la dissolution générale, et les Berbères, les montagnes.

C'est au cours de cette invasion de l'Afrique septentrionale par Sidi Okba, que les villes de Tihert (Tiaret) et d'Archgoul (Raschgoun), près de Tlemcen, furent détruites et ruinées de fond en comble.

Tlemcen recueillit dans ses murs les malheureuses populations de ces deux villes saccagées, et sa population s'accrut ainsi de leurs débris.

« Les habitants du pays étaient étonnés de tant d'audace. Sidi Okba leur paraissait un être supérieur ; ils admiraient sans la connaître, dit Sédillot, cette religion nouvelle qui faisait entreprendre de si grandes choses. »

Les indigènes acceptèrent ainsi la domination arabe, parce qu'ils se crurent délivrés des exactions byzantines qui épuisaient le pays.

Le premier guerrier arabe qui s'empara de Tlemcen, fut, d'après El Kairouani, le lieutenant d'Okba ben Nafé, Sidi Abdallah ben Djâffar, dit El Mohadger, qui la prit d'assaut après un long siècle, en l'an 42 de l'hégire.

Agadir et Tagrart forment Tlemcen

Après cet exposé revenons à Pomaria abandonnée par les Romains et occupé peu après par les arabes conquérants de l'Afrique septentrionale.

Comme les premiers, ceux-ci s'adjoignirent des troupes auxiliaires, prélevées sur les contingents du pays.

Les conquérants musulmans ne tardèrent pas à absorber l'élément berbère ou autochtone, auquel ils firent adopter leur religion. Les montagnards du Maghreb se convertirent aisément à l'islamisme, dont les pratiques religieuses avaient tant d'analogie avec leurs mœurs, leur caractère, leurs idées d'indépendance et de liberté.

Sur les ruines du poste romain de *Pomaria*, les kalifes du Maghreb bâtirent une nouvelle citadelle, qui reçut le nom *d'Agadir*, c'est-à-dire : *murailles remparées, forteresse.*

La nouvelle conquête de l'Afrique du nord, fut divisée en trois provinces : 1° L'Ifrikïa comprenant la Tunisie et une partie de l'Algérie actuelle, jusqu'à Bougie. Elle avait pour capitale politique Carthage, et pour métropole religieuse Kairouan.

2° Le Maghreb central, capitale Tlemcen, correspondant à la Maurétanie césarienne et allant de Bougie jusqu'à la Moulouïa.

3° Le Maghreb-el-Aksa (c'est-à-dire l'occidental) qui correspondait à la Maurétanie Tingitane ou Maroc actuel.

Agadir, berceau de Tlemcen, fut mainte fois prise et reprise suivant les fluctuations de sa fortune et le sort des armes.

En 174 de l'hègire (790 de J. C. Idris ben Abdallah dissident de la Mecque, poursuivi par la vengeance du Kalife El Hadji, se refugia en Maghreb et y fonda, à Agadir, un état indépendant. Ce fut le fondateur de la dynastie Idrisside.

Reconnaissant tout le parti stratégique qu'il pourrait tirer d'une situation si avantageuse au point de vue défensif, il releva les remparts de cette place et y jeta les fondements d'une grande cité.

L'ancien poste romain de Pomaria, grandissant à vue d'œil et toujours sous le même nom d'Agadir, devenait une place de guerre de premier ordre. Au milieu de cette enceinte de murailles que l'on voit encore aujourd'hui, en partie, à l'est de Tlemcen, Idris fit construire une Mosquée attenante au minaret d'Agadir, dont il a déjà été parlé précédemment.

Dans la Mosquée se trouvait une chaire portant le nom du sultan Moulay Idris, avec l'inscription suivante : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ce *numbar* a été fait par l'ordre de l'iman Idris, fils d'Abdallah, fils de Hassan, fils d'Hoceïn ; et cela à la date du mois de Safar de 174.

C'est une année avant cette époque, dit Bargès, c'est-à-dire en l'an 173 de l'hégire, (789) qu'il faut faire remonter la fondation de la grande Mosquée d'Agadir, car ce fut cette année-là, même, que l'autorité de l'iman Idris fut reconnue à Tlemcen et que pour récompenser la prompte soumission de ses habitants, il leur fit construire cette mosquée.

D'après les expressions de l'historien arabe qui dit qu'Idris fit ériger la mosquée de cette ville, il est permis de croire qu'elle est la première qui ait été construite à Tlemcen ; elle fut élevée, ainsi que le minaret, avec les débris de monuments romains et probablement sur l'emplacement jadis occupé par les thermes, le *Balneum Castrorum* de Jovino, signalés ci-dessus.

Cette mosquée d'Agadir avait été fortement endommagée durant les guerres qui suivirent l'élévation d'Idris au trône du Maghreb ; elle fut restaurée, 25 ans après sa fondation, par le second roi des Idrissides.

Azéma de Mongravier dans son excursion archéologique raconte sa visite d'Agadir · Les vestiges d'Agadir que j'ai sous les yeux (vers 1850) proviennent de monuments romains que l'invasion arabe trouva debout, à la fin du séptième siècle. Les antiquaires peuvent y enrichir leur collection d'inscriptions presque toutes inédites, car on en retrouve tous les jours de nouvelles et la mine en parait inépuisable.

Les turcs en faisaient commerce ; ils les revendaient aux juifs qui, les trouvant toutes préparées pour servir de pierres sépulcrales les rendaient à leur destination première et en ornaient leurs tombeaux.

L'abbé Bargès découvrit parmi les décombres d'Agadir l'inscription suivante :

D. M. S.
AVREL. IVLIA
VIXIT AN. XII CVI
MATER FECIT
////ERNAL. AN.
PRO. CCCCXX

Diis Manibus sacrum Aurelia Julia vixit annis duodecim cui mater fecit domum æternalem anno provinciæ. (420)

Aux dieux mânes ; Aurelia Julia a vécu pendant douze ans, sa mère lui a fait élever cette demeure éternelle, l'an de la province 420 (459 de J. C.).

Les remparts qui entouraient Agadir sont encore debout, excepté du côté Sud et Sud-Ouest, où ils sont en grande partie tombées en ruines. On verra plus loin la découverte faite récemment de la base des remparts romains, qui formaient le côté Nord-Ouest d'Agadir, et sur lesquels, les arabes ont, depuis, superposé des murailles en pisé, qui limitent un chemin et la propriété Zerga, près de la villa Barat.

On doit regarder, dit Ibn Kaldoun, comme indigne de foi, ce que racontent quelques habitants de Tlemcen, hommes du vulgaire, qui disent : « Notre ville est d'une haute antiquité ; car on voit encore dans le quartier d'Agadir la muraille dont il est question dans le chapitre du Koran qui renferme l'histoire d'El Khidr et de Moïse. »

Il est certain que quelques auteurs arabes veulent que Tlemcen soit une des plus anciennes cités du monde, et voici le passage du Koran auquel ils font allusion : « Ils se mirent tous les deux en route et il marchèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés aux portes d'une ville (?) Là, ils demandèrent à manger aux habitants, mais ceux-ci leur refusèrent l'hospitalité. Les deux voyageurs trouvèrent un mur : l'inconnu le releva. » (Koran Surate XVIII, 76) — Et plus loin ; « Or le mur était l'héritage de deux garçons orphelins de cette cité, et sous ce mur était caché un trésor qui leur appartenait. Leur père était un homme de bien. Ton seigneur a voulu qu'ils atteignissent l'âge de puberté pour leur rendre le trésor. » (Koran, Sarate XVIII, 81.)

Les deux voyageurs dont il s'agit, ne serait autres que Moïse et le prophète El Khidr, qui, d'après les traductions orientales allèrent ensemble dans l'occident.

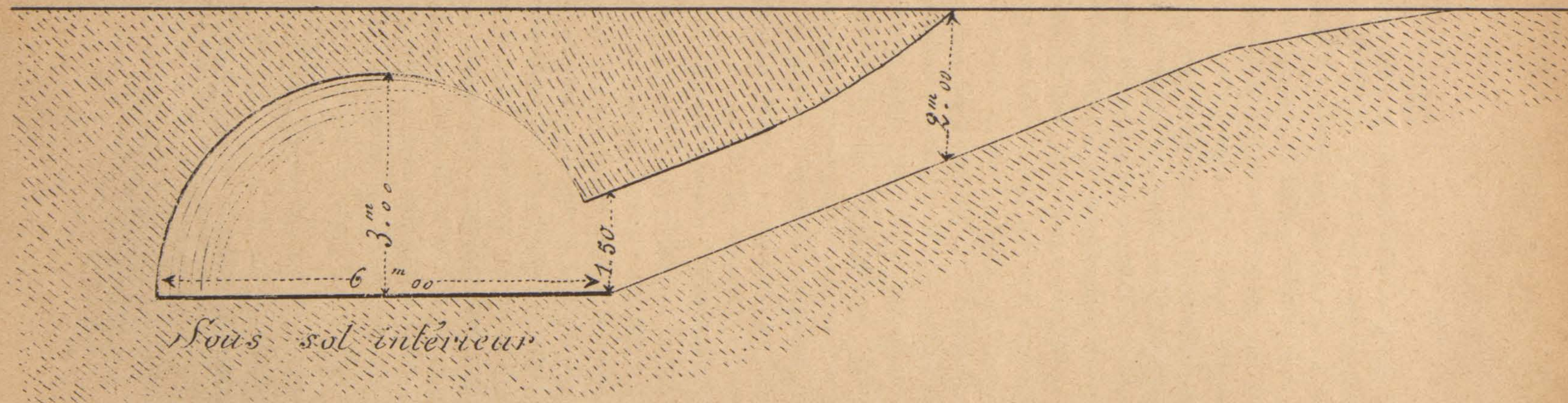
« Quoi qu'il en soit, dit Bargès, si nous en croyons certains traditionnaires, la ville dont il est question dans les passages du Koran précités, n'est autre que Tlemcen, et son origine remonterait par conséquent au-delà de l'époque de Moïse et d'El Khidr, c'est-à-dire environ quinze cents ans avant l'ère vulgaire. Si nous ne savions le cas qu'il faut faire, en général des calculs et

des dates apportés par les ignorants et trop crédules auteurs ou inventeurs des *hadiths* et des traditions musulmanes, ce serait le cas de dire ici que l'origine de Tlemcen, comme celle de bien d'autres villes, se perd dans la nuit des temps.

« Ce que l'on peut conjecturer de plus raisonnable touchant l'antiquité de Tlemcen, c'est qu'elle ne doit pas aller beaucoup au-delà du règne des Antonins. Auparavant, c'est-à-dire avant de devenir colonie romaine, Tlemcen était peut-être la résidence de quelque chef indigène ou un centre de population appartenant aux *Maghraouas* des géographes grecs, ou aux Macurebi de Pline, de la branche de Zenata et connus des anciens sous le nom de Masséssyliens. Diodore de Sicile nous apprend que les chefs africains n'avaient pas de ville sous leur obéissance, mais seulement des tours où ils renfermaient leurs richesses. Les indigènes aimaient à se grouper autour de ces tours et ils vivaient là dans des cabanes ou dans des grottes. Le château *d'El-Kalâah*, qui s'éléve sur le flanc de la montagne *Sakarataïn*, à une demi lieue au sud de Tlemcen, a été probablement construit avec les débris et sur l'emplacement d'un de ces antiques édifices ; les nombreuses cavernes que l'on voit encore dans le voisinage du château, ont dû servir de demeures aux premiers habitants de la localité, car plusieurs tribus Kabyles du voisinage (notamment des gens des Béni-Ournid) habitent encore les grottes, qui furent le séjour de leurs ancêtres, Dans ces temps reculés, Tlemcen était donc une bourgade *Troglodyte*. (1) »

Cette opinion est des plus vraisemblables, car en 1885, M. le Préfet Dunaigre ayant amené à Tlemcen mon éminent initiateur et maître Monsieur Julien Poinssot, nous visitâmes avec ce dernier, ce quartier d'El Kalaâ, qui selon moi mériterait plutôt qu'Agadir d'être qualifié de *premier berceau de Tlemcen*. En dehors des nombreuses grottes taillées dans les profondeurs de la montagne et rangées comme par quartiers, je montrai à Monsieur Poinssot d'autres grottes d'un genre spécial qui existent encore sur le plateau au-dessus des moulins Garcin et Brémond et qui affectent une forme tout à fait spéciale : Au lieu d'être

(1) Bargès. O. C. P. 171.



Sépulture Lybienne ou Phénicienne
d'El Kalâa (Tlemcen)

Echelle de 0m 01 p. mètre

creusées dans les parois de la montagne, elles sont creusées en pleine terre et à environ deux mètres au-dessous du sol. On y pénètre par un petit trou au moyen duquel on y accède à l'aide d'une rampe ou plan incliné au bout de laquelle s'ouvre la grotte. Celle-ci est de forme entièrement hémisphérique à fond plat et évidée en calotte régulière et demi sphérique.

Nous nous perdions en conjectures et M. Poinssot émettait l'avis que ce genre spécial de grottes souterraines ne devaient être autre chose que des sépultures Libyennes ou Phéniciennes.

L'opinion de l'abbé Bargès nous ramène vraisemblablement à la réalité de leur origine et il est fort probable que les anciens Troglodytes habitant les grottes supérieures choisissaient pour inhumer leurs morts des lieux souterrains mis ainsi à l'abri des souillures et de la férocité des animaux sauvages.

Cependant au dire des traditions musulmanes, si le prophète El Khidr et Moïse son disciple, s'arrêtent à Tlemcen au cours de leurs pérégrinations en Occident, ils ne furent pas les seuls personnages illustres par qui cette ville se vante d'avoir été visitée; selon les mêmes traditions, le grand *Salomon*, fils de David voyagea également dans le nord de l'Afrique et vint séjourner un an à Tlemcen. (1) Dix sept cents ans après le roi d'Israël, cette cité eut l'honneur de donner l'hospitalité à *El Menizez l'Africain*, l'un des compagnons de Mahomet, le prophète des arabes, lequel n'y fit que passer. Postérieurement à l'année 174 de l'hégire (780 de J. C.) elle donna asile à Soliman ben Abdallah le frère d'Idris qui fixa son séjour à Tlemcen et y laissa une nombreuse postérité. (2) « Ces avantages qui aux yeux d'un vrai croyant placent Tlemcen au-dessus de toutes les autres villes d'Afrique seraient sans contredit, parfaits sans l'existence d'un fait qui fait tache dans la gloire de notre cité. Je veux parler de ces sorciers abominables qui, dans leurs objurgations, invoquaient le *Pharaon submergé*, et qui se sont perpétués longtemps à Tlemcen, en souillant cette ville de leur présence et en y opérant leurs horribles maléfices. » (3)

---

(1) Yahia ibn Khaldoun. — *Histoire des Abd-el-Ouadites.*
(2) Abou Mohamed es-Saleh de Grenade.
(3) Yahia ibn Khaldoun. O. C.

El Kairouani nous apprend que le premier guerrier arabe qui s'empara de Tlemcen fut El Mohadjer, lieutenant de Sidi Okba ben Nafé (42 H.) Elle resta placée sous la domination des Khalifes d'Orient jusqu'au règne du célèbre Haroun-el-Rachid, 173 H. 789 J. C.) époque où elle tomba au pouvoir du fondateur de la dynastie des Idrissides.

En 393 de l'hégire (1008 de J.-C.), après la mort de l'Emir Ziri ben Athia, son fils, El Moëzz, devenu souverain de Maghreb, enleva aux *Senhadja* la ville et la province de Tlemcen, alors au pouvoir du prince Bologguîn ; il en confia le gouvernement à son parent Yala, qui s'établit dans cette ville, la servit fidèlement et transmit à ses enfants l'administration de Tlemcen et de tous les pays environnants.

Avant cette époque, la ville à laquelle on donna plus tard le nom de Tlemcen ne s'étendait pas au-delà de l'enceinte du quartier d'Agadir, telle que notre plan la reproduit; c'est pour cela que les auteurs qui ont écrit, postérieurement à cette époque, la nomment l'*ancienne cité*.

C'est donc à Agadir, et non à la ville actuelle de Tlemcen, qu'il faut appliquer tous les évènements qui se sont passés à Tlemcen dans les temps antérieurs à cette date.

Les successeurs du prince qui avait enlevé le pays des Senhadja à la famille Bologguîn eurent à subir tant de revers dans leurs guerres contre les descendants de Ziri ben Athia qu'ils conclurent plusieurs trêves avec les fils de Yala, et leur permirent ainsi de consolider leur autorité sur Tlemcen.

Vers 440 de l'hégire (1038 de J.-C) la ville obéissait à un descendant de Yala, nommé *El Bakhti*, lequel, d'après Ibn Khaldoun, eut pour vizir et général en chef un Idrisside appelé Abou-Sâda ben Khalifa.

Ce brillant officier sortait assez souvent de Tlemcen pour combattre les Zoghba, ses ennemis, dont le territoire, qui avait pour capitale Calâa (entre l'Hil-hil et Mascara), s'étendait à l'orient de son royaume ; au cours de ces campagnes il rassembla sous son drapeau les Magrhaoua, les Beni-Ifren ou Idrissides, les Beni-Iloumi, les Beni-Abd-el-Ouad, les Toudjin, les Beni-Mérin et toutes les autres tribus zénatiennes du Maghreb central, qui reconnaissaient l'autorité des Beni Yala.

C'est dans un de ces conflits, survenu avant l'année 450, que le général Abou-Sâda perdit la vie.

Après la mort d'El-Bakhti et l'avènement de son fils El-Abbas, un grand évènement se produisit dans le Maghreb. Les Almoravides s'emparèrent du royaume de Fez et leur chef, Youssef ben Tachefin, expédia aussitôt une armée lemtoumienne contre Tlemcen, dans l'espoir de se rendre maître de ce beau pays, objet de la convoitise de tous les compétiteurs au trône du Maghreb.

Après avoir fondé la ville de Maroc (472, Marrakesch) Mezdali, parent et lieutenant du Sultan, investit la citadelle d'Agadir. Le cheikh Mezdali avait l'ordre de combattre les Maghraoua établis dans cette ville, et les derniers restes de la famille de Ziri ben Athia qui s'y étaient réfugiés. Il soumit le Maghreb central, dispersa les bandes que Moalla, fils d'El-Abbas, fils de Bakhti, conduisait à sa rencontre et commença l'investissement régulier de la place.

L'année suivante (473 H) correspondant à 1080-1081 de notre ère, Youssef ben Tachefin en personne se rendit, avec de grands renforts, sous les murs d'Agadir, qui résistait encore.

A la suite d'un formidable assaut, les Maghraoua, défenseurs de la place, furent entièrement exterminés et El-Abbas, fils de Bakhti, leur seigneur et chef, fut mis à mort avec tous les autres membres de la famille Yala.

Après ces évènements, Youssef ben Tachefin installa dans Agadir une garnison almoravide, sous les ordres de Mohammed Tinamer, et s'empara de tout le pays environnant.

Le campement de ses troupes avait été établi au sud-ouest d'Agadir, sur un plateau au pied des montagnes. Voulant faire de ce lieu, riche en eaux, en jardins et vergers, et en fruits de toute sorte, un des boulevards de son empire et un lieu de stationnement et d'approvisionnements pour ses troupes qui tenaient toujours la campagne, il fonda une nouvelle ville, sur l'emplacement même de son camp et fit construire tout autour une ceinture de remparts.

On peut encore en voir les vestiges tout le long du ravin d'El-Kalâa, qui lui servait de limite du côté est, sous la pépinière actuelle et aux abords du cimetière. Ces remparts s'étendaient au sud, sous les crêtes de Lalla-Setti, où l'on voit encore des restes de tours et des fragments de remparts.

Du côté ouest, ils allaient bien au-delà des murailles actuelles et au nord entre l'ancienne porte Bab-el-Kermadir, qui est un croisement des routes d'Hennaya et de Négrier ; jusqu'au-dessus du village arabe de Sidi-Hallouy ; les fortifications suivaient sensiblement les crêtes sur lesquelles sont établis à pic les remparts actuels, en englobant au nord-est le village arabe de Sidi-Lhassen, qui en faisait partie.

Cette place nouvelle, formidablement remparée, reçut le nom de *Tagrart*, lequel en langue berbère du pays, signifiait station ou camp retranché.

L'emplacement de cette cité correspond sensiblement à la ville actuelle de Tlemcen, beaucoup plus petite que l'ancienne, qui contenait, sous le règne des Beni-Zeyan, au dire des historiens les plus dignes de foi, vingt-cinq mille familles, chiffre qui suppose 125 à 150.000 habitants.

C'est l'existence antérieure de ces deux places qui fait dire à l'abbé Bargès que « Tlemcen se composait autrefois de deux villes, séparées l'une de l'autre par *l'espace d'un jet de pierre*, et dont chacune était entourée d'une enceinte de murs. La plus ancienne était appelée *Agadir* et la seconde, qui est la moderne, Tlemcen, portait le nom de *Tagrart*. »

Plus tard, en 539 de l'hégire, lorsque les Almoravides eurent fondé cette dernière cité, qui était plutôt une place d'armes qu'une ville marchande, ils en furent délogés à leur tour par la dynastie naissante des Almohades ou unitaires, qui venaient de conquérir tout le Maghreb. A la voix du *mehdi* Ibn Toumert et de son disciple Abd-el-Moumen ben Ali, originaire du Tadjera (la grande montagne carrée des Trara) tout le pays tomba petit à petit au pouvoir de ces nouveaux maîtres.

Après être resté deux ans à Kernatha (Maroc) en face de l'Emir Tachefin, combattant le jour et se reposant la nuit, Abd-el-Moumen porta son camp vers le Djebel Ghomara (1), chaîne de montagnes qui fait partie du Riff marocain et s'étend depuis Tétouan jusqu'à Badis. Tachefin l'ayant suivi, il s'arrêta sur les bords de l'Oued-Thaly, près de l'Aïn-el-Kadyin (la source antique),

(1) Aujourd'hui : Peñon de Velez de la Gomera.

où il demeura deux mois durant lesquels ses soldats, pour remédier aux rigueurs de l'hiver, durent brûler les charpentes et les bois des maisons, jusqu'à leurs tentes mêmes

Abd-el-Moumen se mit alors en route pour aller attaquer Tagrart et Agadir, mais Tachefin ayant marché sans s'arrêter, il le devança et se fortifia dans ces deux citadelles.

Abd-el-Moumen dut se contenter de camper dans la vallée environnante et de harceler l'ennemi jusqu'au moment où il se décida à porter ses armes vers Waran (Oran), en laissant une partie de sa troupe continuer le siège de Tagrart.

Tachefin, de son côté, ayant confié la défense de cette place à une troupe de ses Almoravides, se mit en marche à la poursuite de son compétiteur et, c'est là qu'il tomba, une nuit, du sommet d'un escarpement et qu'il mourut de cet accident. On trouva le lendemain son cadavre au pied des rochers. Cet endroit doit se trouver aux abords de Sainte-Clotilde, entre Mers-el-Kébir et Oran.

Abd-el-Moumen, désormais maître du Maghreb, occupa Oran en 539. L'année suivante, revenant vers l'ouest, il fit son entrée à Tagrart, prise définitivement d'assaut par ses Almohades.

C'est alors que les troupes almoravides chargées de défendre cette place évacuèrent Tagrart et se réfugièrent derrière les remparts d'Agadir où, à l'abri de ces formidables défenses, elles purent se soutenir encore pendant quatre années, jusqu'en 554, époque à laquelle les Almohades les en chassèrent définitivement. Abd-el-Moumen fit passer au fil de l'épée toute la population de Tagrart, qui fut livrée au pillage et à la férocité des soldats, parce que, dit Ibn Kaldoun, les habitants étaient Almoravides.

Agadir seulement éprouva la clémence du vainqueur. Le nouveau sultan séjourna pendant sept mois dans sa nouvelle conquête; il en fit relever et réparer les remparts et y installa, comme gouverneur, le cheikh Soleiman ben Mohammed ben Ouanoudîn.

C'est à cette époque, 540 de l'hégire (1145 de J.-C.) qu'Abd-el-Moumen eut l'idée de réunir ensemble, dans une même enceinte fortifiée, Agadir et Tagrart. Il fit construire, en même temps, pour consacrer sa conquête, la grande mosquée (Djemaâ-el-Kébir), qui existe toujours sur le côté nord de la place de la Mairie. Les vestiges de ces puissantes et hautes murailles subsistent encore

de-ci, de-là, jalonnant l'antique citadelle berbère, qui fut plus tard la capitale de l'empire des Beni-Zeiyan.

La nouvelle cité, ainsi réédifiée, reçut le nom de *Tenin-cin* ou de *Telem-cen*, mot berbère qui signifie — je réunis les deux. — On peut donc dire que la vraie fondation de Tlemcen remonte à l'an 540 de l'hégire.

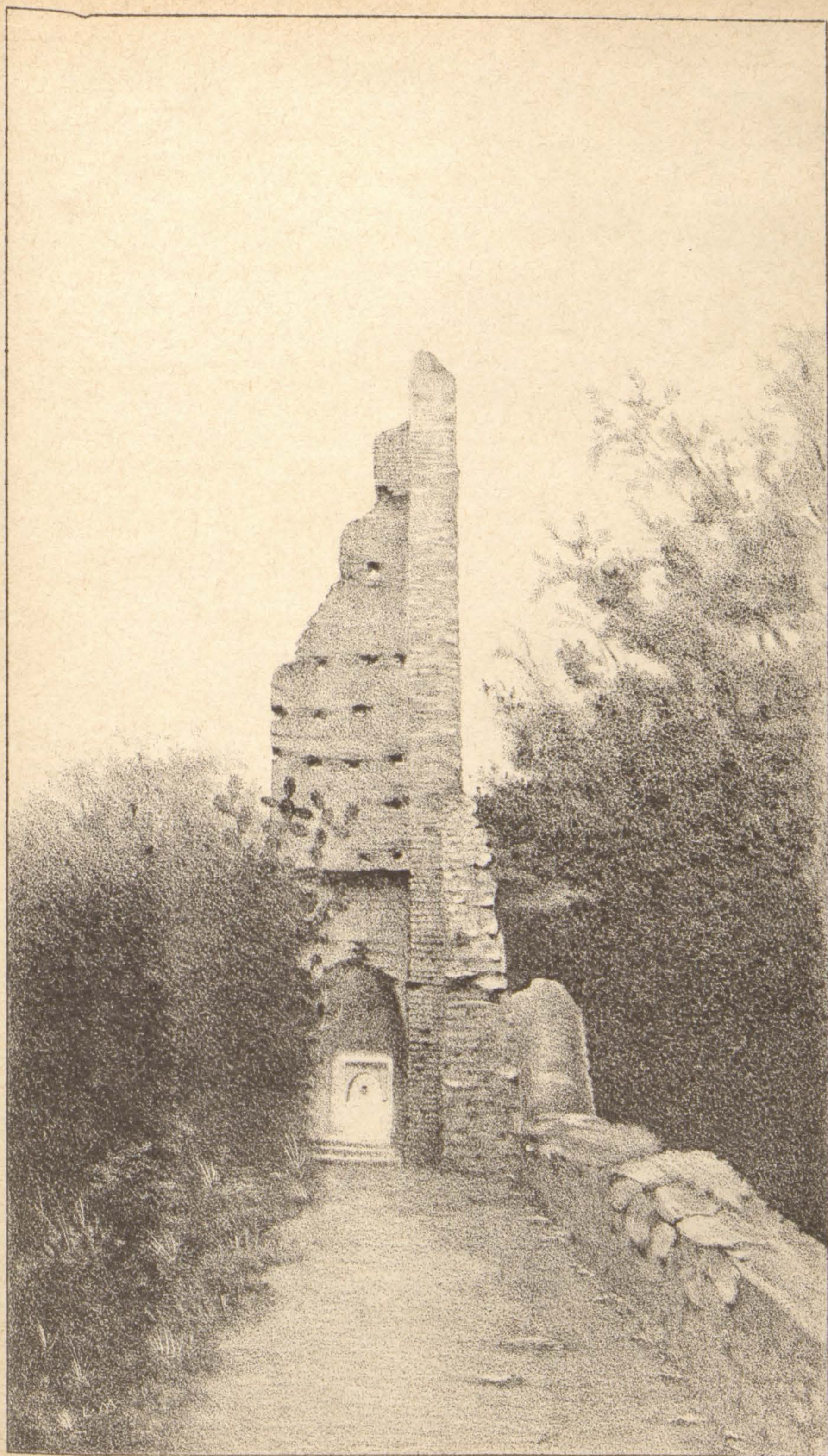
Yahia-Ibn-Kaldoun, frère de l'historien des berbères, dit que Tenin-cin ou Telem-cen était une dénomination signifiant la réunion de deux choses, probablement : le désert et le Tell. Cette explication rappelée dans l'histoire des Berbères, par son traducteur, le baron de Slane, est assez plausible, mais, ajoute ce dernier, il ne faut pas oublier que les Arabes étaient tout aussi habiles que les Grecs, quand il s'agissait d'inventer la dérivation d'un nom propre, appartenant à une langue étrangère.

C'est ainsi que fut fondée cette ville de Tlemcen dont l'histoire a eu à enregistrer tant de sièges mémorables, et dont les hautes murailles et les monuments anciens, derniers restes de son ancienne opulence, font encore, de nos jours, l'admiration de tous les archéologues et de tous les orientalistes.

Ce site délicieux, cette ville aux hardis remparts, aux blanches maisons, aux élégants minarets, noyée dans les flots de verdure d'un bois incomparable et arrosée par des eaux vives et limpides, ce séjour enchanteur, au ciel pur, au climat tempéré, élevé dans les airs et comme planant sur le littoral méditerranéen, a séduit tous les poètes qui l'ont visité.

C'est Tlemcen qui a arraché à Abou-Rehak Ibrahim ben Khefadja, poète arabe de Cordoue, cette exclamation :

« *Le paradis de l'éternité, ô Tlemcéniens, ne se trouve que dans votre patrie et, s'il m'était donné de choisir, je n'en voudrais point d'autre.* »



Ancienne porte Bab-Er-Rouah à Agadir.

Bab-Er-Rouah *(la Porte des Vents)*

Nous ne continuerons pas cette histoire sans dire quelques mots de la porte des vents, *Bab-Er-Rouah*, dont un des piliers et partie de l'arcade subsistent encore sur un chemin allant de Sidi-Lhassen aux tanneries, à côté de l'entrée de la propriété Barat.

Touchant cette ancienne porte, de l'autre côté du chemin, on peut voir un vieux bordj habité par une famille indigène. C'est l'ancienne demeure d'un Calife maure, du Maghreb central qui en avait fait son palais d'été, à une époque que l'on peut placer entre la dislocation et la décadence de l'occupation romaine et la première invasion arabe, c'est-à-dire entre 538 et 646 de notre ère.

A l'ouest de ce vieux château on voit les restes d'un conduit en pisé, qui amenait les eaux dans un moulin situé en contrebas et dont M. Barat a fait sa maison de campagne. Dans la plus basse pièce de cette sorte de donjon carré, dont les murs ont près de deux mètres d'épaisseur, on a retrouvé une vieille turbine cerclée en fer, mais dont les augets sont en poterie.

D'autres tours, disposées aux abords, défendaient les approches du château de Bab-er-Rouah et de ses dépendances.

Or, un manuscrit arabe, datant de cette époque, est parvenu jusqu'à nous ; nous devons sa traduction à M. Darmon, interprète traducteur à Tlemcen, le frère d'Amran Darmon, digne et fidèle

compagnon d'armes du colonel Durrieu et des généraux Bouscaren, Daumas et Bedeau, qui l'honoraient de leur affectueuse estime (1).

Légende

Le titre du manuscrit arabe mentionne l'histoire d'El Djidar de Tlemcen, et des faits s'y rapportant, ainsi que de l'auteur de l'édification du palais dit : Bab-er-Rouah, avec l'explication du motif qui lui fit donner ce nom. Le texte ajoute : « Les faits dont il s'agit sont expliqués ci-dessous, d'une manière complète :

« En l'année grégorienne 645, l'histoire rapporte qu'un Calife de race Numide, nommé *Dilak,* connu dans le Maghreb par sa puissance, sa force, son courage et ses immenses richesses, régnait sur Tlemcen.

Dilak avait une fille nommée *Choumissa* (fille du Soleil, ou l'ensoleillée) à laquelle il avait voué la plus tendre affection. Son amour pour elle lui inspira la pensée de lui choisir pour résidence

(1) Darmon Amran, interprète militaire de 1re classe, chevalier de la Légion d'honneur (22 décembre 1852), né à Oran en 1816, sous la domination turque, salua avec enthousiasme l'apparition du drapeau français en Afrique et se dévoua corps et âme à notre cause. Entré au service en 1834, il prit part à toutes les campagnes de la province, fut adjoint au capitaine Daumas, alors consul à Tagdempt, auprès d'Abd-el-Kader. Enfermé au Méchouar de Tlemcen, avec le général Cavaignac, en 1836, il accompagna le général Bouscaren à l'assaut de Laghouat et quand ce brave tomba au milieu d'une grêle de balles, ce fut Amran Darmon, qui l'enleva de la mêlée et qui le transporta à l'ambulance, où le général ne tarda pas à expirer.

Il fit, en 1845 et 1846, les campagnes des Traras, avec Cavaignac, Bedeau et Lamoricière : Amran Darmon, après une carrière brillante et des mieux remplies, mourut à Mascara en 1878.

Son frère, Mardochée Darmon, remplit depuis 40 ans, les fonctions d'interprète traducteur assermenté à Tlemcen.

Digne frère d'Amran, Mardochée jouit de l'estime générale ; les électeurs l'ont envoyé siéger au Conseil municipal à la suite des élections générales du 6 mai 1888 (Panthéon de la Légion d'honneur).

une contrée abondante en cours d'eau, un site ombragé de grands arbres, possédant des oiseaux, des fleurs et des fruits, et jouissant d'un climat tempéré, susceptible de réconforter sa santé chancelante.

Il cherchait dans les environs de la ville de Tlemcen un lieu privilégié, réunissant toutes ces conditions, sans trouver de site à sa convenance, lorsqu'un jour, ses docteurs et ses ingénieurs (mohaudès), signalèrent à son attention l'endroit connu sous le nom de Bab-er-Rouah, ou Porte des Vents.

L'emir Dilak l'examina avec la plus grande attention, et l'ayant trouvé convenablement situé, il y fit édifier un superbe palais, surpassant en beauté et en magnificence tous ceux qu'il avait été donné de contempler jusqu'alors.

Il établit des canaux autour de l'édifice construit avec beaucoup d'art ; cela fait, il y installa sa fille, avec ses dames de compagnie et ses pages. Il y avait en outre un grand nombre de serviteurs des deux sexes de la maison de l'Emir, tous mis à la disposition de sa fille Choumissa.

Ce palais avait été nommé Bab-er-Rouah, littéralement, porte des vents, parce que la brise fraîche, venant de la mer, s'y faisait constamment sentir, tant en hiver qu'en automne, aussi bien en été qu'au printemps.

Il existe d'ailleurs encore aujourd'hui.

L'Emir Dilak possédait dans son château trois cents tambourins en cuivre rouge et mille étendards aux couleurs variées et éclatantes.

Au printemps, il sortait du palais avec sa fille afin d'admirer la diversité des fleurs ; lorsqu'une espèce lui plaisait il en faisait cueillir une certaine quantité qu'il prenait à la main et qu'il emportait dans son palais. Là, il mandait auprès de lui ses tisserands en soie et en or et leur disait : « Je désire que vous me confectionniez un vêtement aux nuances des fleurs que je tiens à la main.

L'auteur du récit raconte que les tisserands retournaient à leurs métiers et se mettaient en devoir de fabriquer les étoffes demandées par leur souverain ; celui d'entre-eux qui mettait quelque négligence à l'exécution des ordres de l'Emir encourait la peine de la décapitation.

L'opulence de Dilak était telle qu'au renouvellement du printemps les tisserands étaient occupés à confectionner pour l'Emir des étoffes de la nuance de chaque espèce de fleurs.

Au bout d'un certain temps, le souverain ordonna le creusement, à proximité de la ville, d'un bassin portant aujourd'hui le nom de Sahridj-ben-Bedda (actuellement le grand bassin), long de 220 mètres du nord au sud, large de 150 mètres de l'est à l'ouest et profond de 3 mètres, dans lequel étaient amenés de nombreux cours d'eau descendant de la montagne.

Lorsque le bassin était plein, un héraut d'armes publiait à haute voix l'avis suivant :

« Quiconque sera aperçu demain matin, hors de chez lui, aura la tête tranchée. »

Le roi Dilak faisait alors sortir du palais ses femmes, ses servantes et sa fille qui était aussi belle que le soleil dans toute son éclatante splendeur. Elles se dirigeaient vers le Sahridj (bassin) où elles se baignaient dans des felouques, comme si c'eût été dans la mer, et prenaient leurs joyeux ébats en toute liberté et sans craindre les indiscrets. (1)

L'Emir Dilak, souverain de cette partie du Maghreb central depuis la chute des Romains, jouissait depuis longtemps de cette brillante situation, menant une existence douce, heureuse et tranquille, mais le moment où il devait en être arraché, par l'invasion des Arabes était proche.

En effet, ces derniers ayant fait la conquête de l'Afrique en l'année chrétienne 646 et s'étant ensuite emparés du Maghreb, Sid Abdallah ben Djâffar, dit El-Mohadjir, général de l'armée arabe, ne tarda pas à s'avancer à la tête de dix mille hommes.

Avec lui se trouvait le commandant en chef des troupes musulmanes, Sid Okba ben Nafé. Ils se dirigèrent avec leurs soldats sur la ville de Tlemcen et, dès leur arrivée sous les murs de cette place, ils entrèrent en lutte avec l'émir qui régnait sur le pays.

---

(1) Les historiens arabes attribuent la construction du Sahridj, ou grand bassin de Tlemcen, à Abou Tachefin, roi de Tlemcen, qui a régné de 1318 à 1337 de J.-C. 718 à 737 Hég.)

Le siège dura pendant longtemps grâce à la solidité et à la disposition des murailles qui défendaient la ville et la guerre traînait en longueur.

Une entrevue avait eu lieu entre Sid Abdallah ben Djaffâr, chef des assiégeants et Dilak, qui avait amené sa fille avec lui.

Choumissa ayant été frappée de la beauté, de la grâce et du courage de l'ennemi de son père, le Sid Abdallah, s'en éprit vivement et réussit à vaincre les résistances de son père qui le lui donna pour époux.

C'est ainsi que la ville de Tlemcen tomba des mains du père de Choumissa dans celles des Arabes venus de l'Orient. Puisse Dieu en être satisfait (sic) !

Tel est, continue le narrateur, le récit que fait l'ouvrage arabe ayant pour titre : *La Conquête de l'Afrique*, duquel il a été extrait. Ce livre explique aussi pour quel motif le palais dont il vient d'être parlé avait été nommé Bab-er-Rouah, et désigne le personnage qui le fit édifier.

Tous ces faits sont d'ailleurs parfaitement connus des historiens.

Dieu sait toutefois, mieux que personne, le fond de toutes choses. »

Pour traduction conforme :

DARMON.

Nous n'ajouterons qu'un mot ; les vestiges du palais de Bab-er-Rouah subsistent encore. Avec quelques pans de murs relevés on a reconstitué un bordj servant d'habitation à une famille de cultivateurs indigènes. On peut le voir à 25 ou 30 mètres de la maison de campagne de M. Barat, ancien moulin dépendant du château. Les canaux en pisé allant à l'ancien moulin sont encore à découvert près du chemin, entre le bordj et la maison.

Il subsiste encore une moitié de la porte du palais de Bab-er-Rouah. La moitié de l'arcade en ogive est surmontée d'un pan de muraille d'une quinzaine de mètres de hauteur ayant appartenu sans doute à la tour des veilleurs.

Quant au sahridj, ou grand bassin, il a été utilisé, dit L. Piesse, en 1846 comme bassin d'irrigation, au moyen de vannes et de tuyaux d'écoulement. Il est maintenant à sec, ses eaux s'étant

perdues par des fissures qui n'ont pu être retrouvées. On a renoncé à s'en servir comme réservoir et la garnison l'utilise comme champ d'exercices.

D'après l'abbé Bargès, ce sahridj a pu être destiné à des fêtes naumachiques, puisque la ville de Marakesh (Marok) en possédait un cent ans avant celle de Tlemcen.

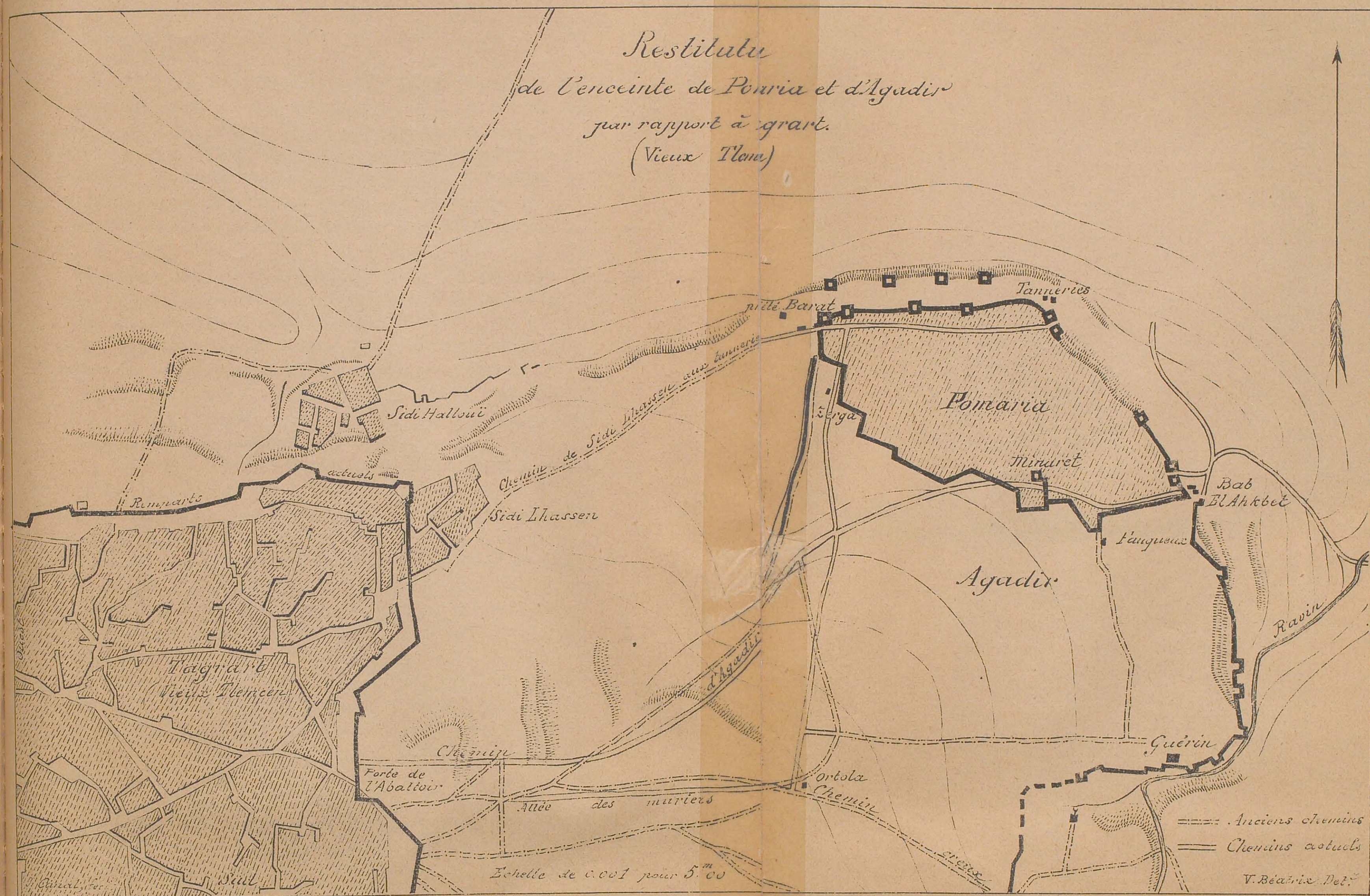
Un autre plus triste souvenir s'attache à ce bassin : on sait que le turc Baba-Aroudj, plus connu sous le nom de Barberousse, appelé à leur secours par les derniers princes de la dynastie des Beni-Zeiyan, y noya tous les membres de cette malheureuse famille, au nombre de soixante-dix princes ou princesses et s'empara du pouvoir à Tlemcen en jetant l'épouvante et la terreur parmi ses habitants, en octobre 1516.

Restitution de l'enceinte de Pomaria

Le cadre de cette étude ne comporte pas l'histoire complète de Tlemcen, qui est du reste en préparation et paraîtra sous peu. Nous l'arrêterons à ces quelques notes.

Notre but est simplement de reconstituer l'ancienne enceinte du camp romain de Pomaria, par rapport à l'état actuel des lieux, de façon à pouvoir montrer à nos contemporains l'emplacement primitif de ce qui fut le berceau de Tlemcen.

D'après les renseignements qui parviennent jusqu'à nous, sitôt après l'occupation d'Agadir par les arabes, la destruction des travaux romains commença. Les nouveaux conquérants se servirent des pierres de taille qu'ils trouvèrent à leur portée, pour construire leurs palais et leurs mosquées ; c'est ainsi que



Restitutu
de l'enceinte de Pomaria et d'Agadir
par rapport à grart.
(Vieux Tlem)
Tanneries
Barat
Pomaria
Sidi Halloui
Chemin de Sidi Lhassen aux tanneries
Zerga
Minaret
Bab
El Akkbet
Remparts
actuels
Sidi Lhassen
Fauguseux
Agadir
Ravin
Tagrart
Vieux Tlemcen
d'Agadir
Chemin
Guérin
Porte de
l'Abattoir
Ortola
Chemin
Allée des muriers
Anciens chemins
Chemins actuels
Echelle de 0.001 pour 5.m00
V. Béatrix Del.

l'on peut voir, heureusement encore, sur les parements extérieurs du minaret (ou soumah) d'Agadir l'inscription qui nous a révélé le nom de Pomaria.

Mais combien d'autres pierres de taille, portant d'intéressantes inscriptions, n'ont-elles pas été enfouies dans les fondations de cet édifice ou dans la formidable épaisseur de ses murailles.

Il n'y a pas que les Arabes, du reste, qui aient pris à tâche de détruire ce qui restait de souvenirs de l'occupation romaine, — les Vandales sont de toute nationalité — et les Turcs ne se sont pas fait faute de dévaster, eux aussi, ces antiques et vénérables ruines.

Puis, après l'occupation de Tlemcen par les Français, que de propriétaires n'a-t-on pas vus prendre ces ruines en coupe réglée, extraire, transporter et vendre des quantités considérables de pierres de taille romaines, portant ou non des inscriptions, aux constructeurs de bâtiments et édifices publics ou privés ?

Heureusement tout n'est pas détruit et il nous reste encore assez de traces du passé pour reconstituer, aussi exactement que possible, l'ancienne enceinte de Pomaria.

Il y a quelques jours, M. Barat, notaire honoraire et propriétaire à Agadir, nous fit remarquer près de chez lui, un vieux mur en pisé, qui borde un sentier allant de l'abattoir au chemin de Sidi-Lhassen et clôture la propriété Zerga. Au dehors, on ne voit que le parement du mur en pisé ; mais en pénétrant dans le jardin, en contre-bas du chemin, on remarque que ce mur est établi sur une base de fortes pierres de taille, correctement alignées, assises régulièrement et assemblées entre elles par des joints en queue de carpe.

Le doute ne peut être admis sur l'identité de cette antique muraille de pierres de taille, qui a été surélevée en pisé par les Arabes. C'est apparemment la limite ouest du castellum de Pomaria, dont le sentier ci-dessus indiqué devait être le chemin de ronde intérieur.

Sur toute la face nord, bordant un haut escarpement du sol, depuis la propriété Barat jusqu'au delà des tanneries, d'immenses murs en pisé, courant le long de cette crête, sont superposés aux anciennes murailles romaines, faites entièrement de pierres de taille.

En déblayant les abords de l'entrée de son jardin, M. Barat a découvert, il y a peu de temps, une immense pierre de taille d'angle, qui se trouvait au bord du chemin de Sidi-Lhassen à la tannerie, juste au point d'intersection des faces ouest et nord, ci-dessus indiquées.

Du côté est, les murailles du castellum contournaient la tannerie, passaient un peu au-dessus des ruines de l'ancienne porte Bab-el-Ahkbet (porte de la montée), que les Arabes ont plus tard reconstruite avec des pierres de taille de grand appareil, d'origine romaine, et venaient aboutir à l'angle de la propriété Fauqueux, située à quelques mètres au sud-est du minaret l'Agadir.

La face sud, partait de ce dernier point et longeait sensiblement le chemin actuel d'Agadir, par une suite de redans et de courtines bastionnées, se dirigeant de l'est à l'ouest et aboutissant à l'angle sud de la propriété Zerga, qui a été notre point de départ.

Telle qu'elle est figurée sur notre plan, cette enceinte pouvait avoir 350 mètres de longueur, est-ouest, et 200 de largeur, nord-sud.

La superficie ne couvrait à l'origine que sept hectares environ, ce qui est vraisemblable, eu égard au peu d'importance de la garnison romaine, qui ne se composait, nous le savons, que d'une aile de cavalerie, forte d'environ deux cents chevaux, et de trois ou quatre cents hommes de troupes auxiliaires, recrutés dans le pays.

Les dispositions du castellum étaient les suivantes : à l'est, sur l'emplacement de la porte arabe Bab-el-Ahkbet ou de Sidi-Daoudi, se trouvait l'entrée décumane du camp. Elle donnait accès au casernement des troupes et des chevaux, situé à droite et à gauche et séparé par la voie prétorienne, laquelle conduisait à un carrefour central où se trouvait, élevé en plein air, *l'ara* ou autel dédié au dieu Aulisvae, patron tutélaire de la localité.

La voie principale, très large, coupait cette voie prétorienne du nord au sud et aboutissait à deux autres portes.

A gauche de l'autel, longeant la grande voie s'élevaient les palais des tribuns et du questeur (trésorier de l'armée) encadrant le palais du Préfet. A ces édifices était adossé, du côté ouest, le prétoire occupant la partie centrale du camp. Au nord et au sud du prétoire, deux grandes places étaient affectées, l'une au forum

tribunal et l'autre au questorium augural. Deux grandes tribunes adossées aux murs latéraux du prétoire recevaient les orateurs et les hauts fonctionnaires.

Enfin, dans la partie ouest du camp, à droite et à gauche de la voie qui donnait accès à la porte prétorienne, réservée aux officiers et au préfet, se trouvaient les casernements des cavaliers d'élite de la garde préfectorale et les vélites auxiliaires de l'aile des explorateurs.

Plus tard, sous Alexandre Sévère, lorsque Pomaria devint municipe, siège d'un évêché et fut érigée avec toutes ses institutions *reispublicæ*, une cité se forma au sud du camp, dans la partie actuellement encadrée : au nord, par le chemin d'Agadir ; à l'est, par les escarpements remparés qui bordent les propriétés Fauqueux et Guérin ; au sud, par le chemin creux qui va de l'allée des mûriers à Sidi-Yacoub, et à l'ouest, par le chemin qui va de l'angle des propriétés Ortola et Lenepveu, vers la villa Barat, c'est-à-dire au croisement de ce dernier chemin avec celui allant de Sidi-Lhassen aux tanneries.

Aujourd'hui, sur toute cette ligne de circonvallation ayant servi de ceinture à l'antique Pomaria, lorsqu'un pan de muraille ou une vieille tour en pisé se démolit, quand on pratique des fouilles pour l'édification des charmantes villas qui émergent des frais ombrages du bois de Boulogne, on découvre le plus souvent de grosses pierres de taille artistement équarries, qui jalonnaient le castellum et la cité romaine.

En maints endroit, les murailles en pisé sont superposées à de grandes assises de pierres de taille romaines.

Il est permis de conjecturer que les califes du Maghreb, ainsi que les envahisseurs arabes qui ont relevé ces antiques murailles, après tant de sièges et d'assauts, se sont appuyés, dans la plus grande partie du pourtour, sur les assises de base des anciens murs qui formaient les soubassements de l'enceinte fortifiée de cette cité latine, à laquelle sa situation exubérante et exceptionnellement favorisée de la nature, fit donner le nom si pittoresque et si gracieux de Pomaria.

A Tlemcen, c'est la garnison romaine qui prit le nom du lieu, tandis qu'à Marnia, dont le camp était occupé par un détachement de cavalerie originaire de la Syrie — *Numérus Syrorum* — c'est, au contraire, la garnison qui donna son nom à la localité.

A cette même époque, au-delà de *Murustaga* (Mostaganem) et de *Portus Magnus* (St-Leu, près d'Arzew), en face de l'espagnole *Malacha* (Malaga) ancienne colonie phénicienne et port de la Bétique, survivait délaissée et comme sacrifiée par Rome, une autre capitale berbère, *Siga* (aujourd'hui Takembrit), sur la rive gauche, à 4 kilomètres de l'embouchure de la Tafna ; Siga, résidence de Syphax, roi des Masséssyliens, dont le port — *Portus Sigensis* — ouvert sur la baie de l'île de Rachgoun, redeviendra entre nos mains, nous nous plaisons à l'espérer, le riche et vivant débouché de toute cette contrée, grenier de Rome, jadis si florissante, où dominait l'antique Pomaria, la reine du Moghreb central, le paradis de l'éternité, la perle du moyen âge, la moderne *Tlemcen.*

BIBLIOGRAPHIE

DES

Ouvrages consultés pour la rédaction de Pomaria

BEAUMIER. — Roudh-el-Kartas.
BARGÈS. — Souvenirs d'un voyage à Tlemcen.
BUSSY (Ch. de). — Dictionnaire universel d'Histoire.
Bibliothèque de l'Ecole des Chartes (2e série).
Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran.
BOISSIÈRE. — L'Algérie romaine.
DEMAEGHT. — Archéologie de la province d'Oran.
GAFFAREL. — L'Algérie.
GUIRAUD et LACOUR-GAYET. — Histoire romaine.
IBN-KHALDOUN. — Histoire des Berbères.
PALLU DE LESSERT. — Les Gouverneurs des Maurétanies.
PÉLISSIER et RÉMUSAT. — Histoire de l'Afrique.
PIESSE (Louis). — Tlemcen (Revue de l'Afrique française).
POINSSOT. — Bulletin des Antiquités africaines.
LAPAINE (Ivan). — Fouilles de Timsiouin (Saïda).
Panthéon de la Légion d'Honneur (P. 165).
SLANE (baron de). — Abou-Obeïd-el-Bekri.
SÉDILLOT. — Histoire des Arabes.
SALLUSTE. — Guerre de Jugurtha.
D'AVEZAC. — L'Afrique ancienne.
YANOSKI (Jean). — L'Afrique chrétienne.

ÉTUDE SUR LA ROUTE DE SFAKES A GAFSA

Une route, certainement peu connue, dans la régence, et pourtant des plus fréquentées par les Indigènes à certaines époques de l'année, est celle qui conduit de Sfakes à Gafsa.

Des moins connues, elle l'est en effet, car la majorité des Européens de Tunisie la déclarent inaccessible aux voitures et dépourvue d'eau.

Fréquentée, elle l'est excessivement de novembre à avril par les caravaniers porteurs de dattes, céréales, laines, etc. Le reste de l'année, les alfatiers, les convoyeurs de poudre, les indigènes recherchant la figue du cactus, etc., la parcourent.

J'ai cru utile d'étudier les différents itinéraires que l'on peut suivre pour aller de Sfakes à Gafsa, au triple point de vue des *piétons*, des *cavaliers* et des *voitures*.

Je laisserai de côté la route que suivent actuellement les détachements de cavalerie. Elle passe par Guergour, El-Maharès, Oglat-el-Kelba, Skhira, Oued-Akarit, Ouderef, Siar Krebach, Mehamla, El-Hafey, El-Aïaïcha, El-Guettar. La durée du trajet est de 15 jours et la longueur 254 kilomètres. Même en passant par Zelloudja et Bir-Mrabot, elle atteint encore 244 kilomètres. Un des gîtes d'étape, Skhira, manque d'eau potable. Il n'en existe que dans la citerne de la Douane; on en envoie chercher à 5 kil. de là, à Sidi-Mahdeb où elle est magnésienne, mais abondante (14 puits).

Je ne m'occuperai que des routes *pratiques* parcourues par moi, soit en août et septembre 1883, soit en mars et août 1889.

Disons de suite qu'elles ont toutes du bois sur leur parcours *(retem, metiren, tamarins, thym, etc.)*

GITES D'ÉTAPE	Distance d'un gite à l'autre	POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES	Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ
		Route N° 1	
SFAKES			
Agareb	22	Puits à la sortie des jardins	13
		Bir Sidi Khélif (600 m. à gauche de la route) (1)	17
Hassian-ech-Chaâl	32		
Bir Ali ben Khelifa (Oued-ech Cheikh)	22	Bir-er-Haïreck (3 kil. à gauche de la route)	6
Oglat Sebbaya	22	Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-er-Rkham)	7
Bordj de l'Oued-el-Leben	25		
Ksar-el-Ahmar	20	Aïn-el-Hallouf	10
Oglat Sagoufta	28	Puits romain (2 kil.)	9
Oglat Mahmed	35		
Gafsa	25		

Total : 231 kil. ; 9 jours de route, séjour au bordj de l'Oued-el-Leben = 10 jours.

(1) Les chiffres entre parenthèses, accompagnant les noms, indiquent le détour total à faire. Ils sont compris dans la totalité de l'étape.

GITES D'ÉTAPE	Distance d'un gite à l'autre	POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES	Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ
		Route N° 2	
SFAKES			
Agareb	22	Puits à la sortie des jardins	13
		Bir Sidi-Khélif (600 m. à gauche de la route)	17
Oglat Batha	15		
Bir-er-Haïrech	25		
Oglat Sebbaya	36	Bir Ali ben Khelifa (Oued-ech-Cheikh)	14
		id. (Oued-er-Rkham)	21
Bordj de l'Oued el-Leben	25		
Ksar-el-Ahmar	20	Aïn-el-Hallouf	10
Oglat Sagoufta	28	Puits romain (2 kil.)	9
Oglat Mahmed	35		
Gafsa	25		

Total : 231 kil., 9 jours de route, séjour au Bordj de l'Oued-el-Leben = 10 jours.
Pour les renseignements, voir route n° 1.

GITES D'ÉTAPE	Distance d'un gite à l'autre	POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES	Distance d'un de ces points au gîte d'étape de départ
		Route N° 3	
SFAKES		Puits à la sortie des jardins	13
Agareb	22	Bir Sidi-Khélif (600 m. à gauche de la route)	17
Hassian-ech-Chaâl	32		
Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-Cheikh).	22		
Oglat Sebbaya	22	Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-er-Rkham)	7
Bordj de l'Oued-el-Leben	25		
Puits romain	28	Ksar-el-Ahmar	20
Oglat Mahmed	35		
Gafsa	25		

Total : 211 kil., 8 jours de route, séjour au Bordj de l'Oued-el-Leben = 9 jours.
Pour les renseignements, voir route n° 1.

GITES D'ÉTAPE	Distance d'un gite à l'autre	POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES	Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ
SFAKES		**Route N° 4**	
Guergour	19	Bir-El-Hadj-Em-M'Barek	13
El-Maharès	17	Nekta	5
Oglat Khefifia	16	Ounga	13
		Kobba Sidi-El-Fayadhi (1 kil.) à droite de la route	12
Oglat Hachichina	21		
Oglat Mghoddhia	16	Si Mohammed-en-Nouiggueuss	12
Aïn-Mezouna	23		
Bordj de l'Oued el-Leben	20		
Ksar-el-Ahmar	20	Aïn-el-Hallouf	10
Oglat Lagoufta	28	Puits romain (2 kil.)	9
Oglat Mahmed	35		
Gafsa	25		

Total : 240 kil., 11 jours de route, séjours à El-Hachichina et au Bordj de l'Oued-el-Leben = 13 jours.

GITES D'ÉTAPE	Distance d'un gite à l'autre	POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES	Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ
		Route N° 5	
SFAKES			
Guergour..................	19	Bir El-Hadj-Em-M'Bareck............................	13
El-Maharès.......	17	Nekta..	5
Oglat Atha........................	28	Kobba de Sidi-Ghrieb (1 puits).....................	9
Oglat-el Founi....................	20		
Aïn-Mezouna.....	20		
Bordj de l'Oued-el-Leben	20		
Puits romain......................	28	Ksar-el-Ahmar....	20
Oglat Mahmed.....................	35		
Gafsa.......	25		

Total : 212 kil., 9 jours de route, séjour à Aïn-Mezouna = 10 jours

GITES D'ÉTAPE	Distance *d'un* gite à l'autre	POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES	Distance *d'un* de ces points au gite d'étape de départ
		Route N° 6	
SFAKES			
Guergour	19	Bir El Hadj-Em-M'barek	13
El-Maharès	17	Nekta	5
Oglat Atha	28	Kobba de Sidi-Ghrieb (1 puits)	9
Oglat El-Founi	20		
Oglat Debaria	22	Aïn-Mezouna (2 kil.)	
Aïn-el-Hallouf	26		
Puits romain	20	Ksar-el-Ahmar	10
Oglat Mahmed	35		
Gafsa	25		

Total : 210 kil., 9 jours de route, séjour aux Oglat Debaria = 10 jours.

GITES D'ÉTAPE	Distance d'un gite à l'autre	POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES	Distance *d'un de ces* points au gite d'étape de départ
		Route N° 7	
SFAKES			
Agareb	22	Puits à la sortie des jardins Bir Sidi-Khélif (600 m.) ; à gauche de la route	13 17
Hassian-ech-Chaâl	32		
Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-er-Rkham)	30	Bir-er-Haïreck (3 kil.) ; à gauche de la route Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-ech-Cheikh)	6 22
Bordj de l'Oued-el-Leben	40	Oglat Sebbaya	15
Puits romain	28	Ksar-el-Ahmar	20
Oglat Mahmed	35		
Gafsa	25		

Total : 212 kil. ; 7 jours de route, séjour au Bordj de l'Oued-el-Leben = 8 jours.

Route N° 8

GITES D'ÉTAPE	Distance d'un gite à l'autre	POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES	Distance d'un de ces *points* au gite d'étape de départ
SFAKES			
El-Maharès	36	(Voir la route n° 4).	
Oglat-el-Founi	36	Kobba de Sidi-Ghrieb (1 puits)	9
Bordj de l'Oued-el-Leben	40	Aïn-Mezouna (4 kil.) ; à gauche de la route	23
Puits romain	28	Ksar-el-Ahmar	20
Oglat Mahmed	35		
Gafsa	25		

Total : 200 kil. ; 6 jours, séjour au Bordj de l'Oued-el-Leben = 7 jours.

GITES D'ÉTAPE	Distance d'un gite à l'autre	POINTS D'EAU A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES	Distance d'un de ces points au gite d'étape de départ
		Route N° 9	
SFAKES			
El-Maharés	36	(Voir la route nº 4).	
Oglat-el-Founi	36	(Voir la route nº 8).	
Oglat Debaria	22	Voir la route nº 6.	
Aïn-el-Hallouf	26		
Puits romain	20		
Oglat Mahmed	35		
Gafsa	25		

Total : 200 kil., 7 jours de route, séjour à Aïn-Mezouna = 8 jours.

Pour d'autres renseignements, voir les routes 1 et 5.

GITES D'ÉTAPE	Distance d'un gite à l'autre	*POINTS D'EAU* A PROXIMITÉ DE LA ROUTE DANS UN RAYON DE 2 KILOMÈTRES	Distance *d'un de ces* points au gite d'étape de départ
		Route Nº 10	
SFAKES			
Agareb	22		
Hassian-ech-Chaâl	32	Voir la route nº 1.	
Oglat Sebbaya	44		
Bordj de l'Oued-el-Leben	25		
Puits romain	28		
Oglat Mahmed	35	Voir les routes 1 et 3.	
Gafsa	25		

Total : 211 kil., 7 jours de route, séjour au Bordj de l'Oued-el-Leben = 8 jours.

Classement des routes au point de vue kilométrique :

8, 9, 7, 6, 10, 4, 5, 1, 2, 3.

Classement des routes au point de vue pratique :

PIÉTONS { 3 (211 kil., 9 jours) — 6 (210 kil., 10 jours) — 1 (231 kil., 10 jours) — 2 (231 kil., 10 jours) — 5 (212 kil., 10 jours) — 3 (240 kil., 13 jours.

CAVALIERS { 8 (200 kil., 7 jours) — 9 (200 kil., 8 jours) — 10 (211 kil,, 9 jours) — 7 (212 kil., 8 jours).

VOITURES { 10 (211 kil., 9 jours).

RENSEIGNEMENTS SUR DIVERSES ROUTES

Route N° 1

Il serait à souhaiter que l'on fît achever le forage d'un puits situé à droite de la route entre Agareb et les Hassian-ech-Chaâl, à 15 kil. d'Agareb, commencé par les soins de M. E. Avvocato (de Sfakes), ce puits couperait très bien l'étape de 32 kilomètres.

Pour se rendre de Bir Ali-ben-Khalifa (de l'Oued-er-Rkham) au bordj de l'Oued-el-Leben, on évitera de passer par les Oglat Msaïa qui manquent d'eau en été. Il est préférable de passer par les Oglat Sebbaya, bien que la route en soit allongée d'un jour. Ces derniers Oglat portent aussi le nom de « Dellaya ».

Pour y aller, on peut laisser Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-er-Rkham) complètement à droite. La distance est la même.

Le débit de l'Oued-el-Leben, au Bordj, est, aux basses eaux, de 100 litres à la seconde.

L'éminence sur laquelle s'élève ce bordj s'appelle « Henchir Blidah ».

Aïn-el-Hallouf ne se trouve pas sur la route, mais à 3 kil. à l'ouest. Le détour est d'ailleurs peu considérable si l'on s'y rend directement du bordj. C'est une des sources qui, avec « Aïn-el-Guettar », située à 4 kil. à l'ouest dans l'autre bras de l'Oued-el-Leben, forment le cours permanent de ce fleuve. A leur point de jonction, le débit des eaux de ces deux branches de l'Oued est de 50 litres à la seconde.

Entre Ksar-el-Ahmar et les Oglat Sagoufta, en faisant un détour de 2 kil. environ, on trouve près de la rive droite de l'Oued-Debouss, au point indiqué sur la carte au $\frac{1}{200\,000}$ sous la rubrique « R. R. Citernes », les ruines d'une ancienne ville importante ainsi que l'attestent une grande citerne effondrée, des tombeaux encore debout bien qu'éventrés, et deux grandes fesguias de 20 m. de diamètre sur 8 ou 10 de profondeur facilement réparables. Près de la citerne ruinée, un *puits romain* a été récemment décomblé et fournit de l'eau abondante (1).

Route N° 4

On trouve encore sur cette route comme points d'eau :

Oglat-el-Hazem, à 17 kil. de Sfakes, légèrement à gauche de la route, *Kobba de Sidi-bou-Akkazine*, à 5 kil. de Guergour, à 1 kil. 500 à droite de la route, à hauteur de Nekta ; *3 puits* dans l'Oued Messaouda à 500 m. à droite

(1) Dans la partie supérieure de l'Oued-el-Leben, les ruines d'exploitations agricoles jalonnent la route de 5 en 5 kil. environ.

de la route et à 11 kil. de Guergour ; *Aïoun-el-Guetha*, puits à l'entrée des jardins d'El-Maharès, à 14 kil. 500 de Guergour.

Entre El-Maharès et les Oglat Khefifia, *Oglat-el-Melah* (9 kil.)

Entre les Oglat Hachichina et les Oglat Mghoddhia, *Oglat Zitouna* (4 kil.) ; *Oglat-Bou-Drenna* et *Oglat-el-Fert* (6 kil.)

A 2 kil. au S.-O. des Oglat Hachichina, sur la route de Gabès, *Oglat-el-Kelba*.

A 1 kil. au sud d'Aïn-Mezouna, *Oglat Debaria*.

Pour les autres renseignements, voir la route n° 1.

Route N° 5

Pour aller d'Aïn-Mezouna au bordj de l'Oued-el-Leben, on peut contourner le Djebel Mazouna au nord, ou, passant par le sud, remonter l'Oued-Debaria, pénétrer dans le cirque du Douara en laissant à gauche un piton où se trouve le tombeau de Sidi-Ali-bou-Zid, prendre l'excellente route qui serpente entre les Djebel Mazouna et Zabbeuss ; on rejoint ainsi le chemin septentrional à 2 kil. environ au sud du Ksar-el-Khaïma (bas reliefs importants).

Les Oglat Magatchokot, de la carte au $\frac{1}{200000}$ entre El-Fousie et Mezouna, n'existent pas. Ce nom bâtard signifie d'ailleurs « on ne s'arrête pas ici ! ».

Comme renseignements complémentaires, voir les routes 1 et 4.

Route N° 6

Dans cet itinéraire, on traverse tout le cirque du Douara en largeur et l'on en sort à l'est du Ksar Khelifa-ez-Zénati par la route longeant la rive gauche de la partie supérieure de l'Oued-Boua.

Pour les autres renseignements, voir les routes 1 et 4.

Route N° 7

Si l'on gagne directement le bordj de l'Oued-el-Leben par les Oglat Msaïa, en venant de Bir Ali-ben-Khelifa, l'étape n'est que de 30 à 32 kilomètres.

Voir les routes nos 1 et 3.

Route N° 8

Cette route a été suivie d'El-Maharès au Bordj par des fantassins de la compagnie mixte de Sfakes au mois d'août 1883.

Voir les routes nos 1, 3, 4, 5.

Route N° 10

Cette route est celle que suivent les *voitures* et les *caravanes*. En dehors des remarques faites pour les routes nos 1 et 7, on peut encore faire les observations suivantes.

Entre Agareb et les Hassian-ech-Chaâl, il faudrait arranger les rampes au petit Oued-Marouga, au grand Oued du même nom, à l'Oued descendant directement du Ksar Marouga et à celui passant immédiatement à l'Ouest de la butte chargée de ruines sise au-delà du Ksar. Ce travail est de peu d'importance.

Le Bled-ech-Chaâl est sablonneux. La route doit être améliorée, mais, au delà des Hassian-ech-Chaâl et jusqu'au Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-er-Rkham), la route est bonne et aussi bien tracée qu'entre Sfakes et le Bled-ech-Chaâl.

Du Bir Ali-ben-Khelifa au Bordj de l'Oued-el-Leben, la route est un peu sablonneuse ; le passage de l'Oued doit être amélioré comme rampes.

A partir de la rive droite, afin de n'avoir que l'Oued Douiouira à traverser, il faut suivre les pentes septentrio-

nales et occidentales du Raz Beker. La piste frayée aboutit, non au Bordj, mais entre l'Henchir-el-Blidah qu'il surmonte et la Chebkat-el-Ahmra. On se trouve ainsi à la tête du sentier conduisant dans l'Oued dont les berges sont à pic.

Du Bordj au Ksar-el-Ahmar, la route traverse immédiatement un petit oued peu profond dont les rampes sont à adoucir. Elle passe, non à l'ouest du Ksar Khelifa-ez-Zenati comme l'indique la carte au $\frac{1}{200000}$ mais à l'Est. Il n'y a aucune difficulté jusqu'à Gafsa. On rencontre un plateau pierreux au delà de l'Oued-Debbouss. Il a 1500 m. de long. A partir des Oglat Mahmed jusqu'à Gafsa, on est dans les dunes, mais le passage n'est pas difficile. En arrivant au pied des dunes proprement dites, en vue de Gafsa, il faut marcher sur le Djebel Sidi-Younès pour passer l'Oued Baïach au point où la route de Kaïrouan le coupe. Le chemin, indiqué sur la carte au $\frac{1}{200000}$ comme venant de Sfakes et traversant l'Oued au sud de Sidi-Msir, *n'existe pas*. Les berges sont absolument à pic et, pour passer, il faut gagner ou la route de Kaïrouan ou celle de Gabès. *Il n'y en a pas d'autre.*

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

En 1883, les routes n°s 1 et 3 n'étaient pas fréquentées par les piétons en troupe (infanterie), car les Hassian-ech-Chaâl n'existaient pas. On suivait la route n° 2. Mais, avec ces nouveaux puits et surtout en achevant celui commencé actuel, on obtiendra une route parfaite, car elle est bien tracée. Aucune difficulté ne se présente sur son parcours.

Quant aux cavaliers en troupe (cavalerie), la route n° 8 a le grand avantage de n'avoir que 200 kil. et de ne demander que 7 jours au lieu de 15. Il n'y a qu'entre El-Maharès et El-Founi, entre le puits romain et les Oglat Mahmed que l'on ne puisse faire la grande halte à un point d'eau. Le lieu de séjour en outre est riche en eau, magnésienne il est vrai, mais excessivement abondante. Peut-être, à ce point de vue, serait-il préférable de prendre la route n° 9 qui, avec un jour de plus, permet de séjourner à Aïn-el-Hallouf dont l'eau est excellente.

Nomenclature des points d'eau précités avec leur qualité et la profondeur des puits

POINTS D'EAU	Profondeur	Qualité de l'eau (1)	OBSERVATIONS
Puits à la sortie des jardins..........	5 à 6m	E L S	
Bir Sidi-Khélif.......	8	E B	
AGAREB { Bir Sebbala	8	E L S	
AGAREB { Bir Zaouïa.............	8	E L S	Dans la Zaouïa, 3 grandes citernes pleines. C'est *la seule eau douce* de l'endroit.
Hassian-ech-Chaâl...................	1.50	E B	Creuser le lit de l'Oued pour en avoir de nouveaux.
Bir Ali-ben-Khelifa (Oued-Cheikh)...	62	E Su	Abreuvoirs, en amont, redirs nombreux en hiver.
Bir Ali-ben Khelifa (Oued-er-Rkham)	47	E Su	Moins d'eau que dans le précédent.
Oglat Sebbaya (ou Dellaya)..	2 à 2m50	E B	40 puits ont de l'eau. Creuser la rivière pour en créer de nouveaux.
Bordj (Oued-el-Leben)..............	Rivière	E M	20 kilom. en hiver, 16 en été.
Ksar-el-Ahmar (1 puits)...	48	E Su	
Oglat Sagoufta......................	1.50 à 2m	E B	L'abondance de leurs eaux leur ont fait donner le surnom d'*Aïoun* « sources ».
Oglat Mahmed.......................	8	E B	4 puits très abondants. — Abreuvoirs.
Oglat Batha..	50c à 1m	E B	Creuser le lit de l'Oued pour en créer de nouveaux.
Bir-er-Haïrech......................	32 à 35m	E B	Abreuvoirs.
Bir-el-Hadj-em-Mbarek	8 à 10m	E B	Abreuvoirs en mauvais état.
Oglat-el-Hazem.....................	2m	E B	
Guergour...........................	6m	E B	5 à 6 puits.
Nekta	8	E B	
Kobba Sidi-Bou-Akkazine...........	8	E B	

(1) E B = Eau bonne — E S = Eau saunâtre — E Su = Eau sulfureuse — M = Magnésienne — T = très — A = Assez — L = Légèrement. Toutes les eaux sulfureuses perdent une grande partie de leur goût en les aérant par 2 ou 3 transvasages.

Oglat Messaouda...	3	E B	Un nouveau puits vient d'être creusé entre ces Oghat et la route de Gabès.
El-Maharès — Biar Guetha.........	2m	E T B	Abreuvoirs — 3 puits.
El-Maharès — Bir entre le village et l'ancien camp......	5	E L S	
El-Maharès — Bir près de la grande citerne..............	5	E L S	Abreuvoirs. — Ne pas compter sur l'eau de la grande citerne.
Oglat Melah....	2	E T S	
Ounga..........................	6 à 8	E A B	1 puits.
Kobba Sidi-Ghrieb.................	5	E B	id.
Kobba Sidi El-Fayadhi.............	5	E B	id.
Oglat Khefifia	3m environ	E B	
Oglat Hachichina..................	id.	E Su	
Oglat-el-Kelba.................. .	id.	id.	
Oglat-el-Fert.........	id.	E B	
Oglat Zitouna.....................	id.	E B	
Oglat Bou-Drenna	id.	E B	
Si Mohammed en Nouiggeuss — Bir à côté du fondouk...	5 à 6m	E S	Abreuvoir et poulie.
Si Mohammed en Nouiggeuss — Bir Si Salah-bou-Ktir ..	id.	E B	
Si Mohammed en Nouiggeuss — Bir sur la hauteur en face des Kobbas......	id.	id.	Sur la rive droite de l'Oued. En creusant ce dernier, on trouve l'eau à 1 m. au plus.
Oglat Mghoddhia.................	2 à 2m50	E B	
Oglat Debaria.....................	3	id.	A côté, dans l'Oued-Mezouna, redirs nombreux ayant de l'eau pendant 10 ou 11 mois de l'année.
Aïn-Mezouna...............		E B	Bassin naturel, en forme de grotte, creusé dans le rocher.
Oglat Atha.......................	4m	E Su	Dans les dunes. En hiver, à 3 kil. au Sud, *Redirs Remad*, E B.
Oglat-el-Founi...	4m	E Su	
Puits romain.....................	30m environ	E Su	

Tozeur, le 28 août 1889.

Du Paty de Clam,
Contrôleur suppléant.

INSCRIPTIONS INÉDITES D'ALBULAE (Aïn-Temouchent)

M. le docteur Gaucher, notre zélé correspondant d'Aïn-Temouchent, nous a communiqué les inscriptions suivantes trouvées dans les ruines d'Albulae.

N° 1125. — Sur une tombe en forme de caisson. — Hauteur $0^{m}25$, largeur $0^{m}50$.

D M ❦
IVLIVS · DO
NATVS . V . X .
A . XX . QVINTA
F · C · ❦

N° 1126. — Sur une pierre tombale en forme de caisson. — Hauteur $0^{m}75$, largeur $0^{m}55$.

D · M · S .
IVNIA SINTI
FILIA . VIXIT AN
NIS · LV . AVRE
LIA · LVCIOS
A · MATRIBE
NE MEREN
TI FECIT

L. Demaeght.

MONNAIE INÉDITE TROUVÉE A AFLOU

M. le lieutenant Lacroix, attaché aux affaires indigènes, vient de faire don au musée d'Oran d'un denier en argent de Ptolémée, fils de Juba II et de Cléopâtre Séléné, roi de la Maurétanie Césarienne.

Ce denier trouvé près d'Aflou, à 166 kilomètres au Sud-Est de Tiaret, offre un intérêt tout particulier. On sait que sur la plupart des monnaies de Ptolémée et sur celles de son père, Juba II, sont mentionnées les années de leur règne, sans que l'on n'ait jamais pu connaître exactement à quelles années de l'ère vulgaire elles correspondent. Le chiffre le plus élevé relevé jusqu'ici sur les monnaies de Juba II étant 48, on lui a attribué un règne de 48 ans. De même, la durée du règne de son fils Ptolémée avait été fixée à 18 ans, parce que, jusqu'à ce jour, il n'existait dans aucun musée, dans aucune collection, une monnaie de ce prince portant un chiffre supérieur à 18. Or, celle trouvée à Aflou est datée de la 20e année du règne de Ptolémée. Ce roi, que Caligula a fait assassiner en l'an 40 de J.-C., n'est donc pas monté sur le trône en l'an 23 de notre ère, selon l'opinion généralement admise, mais au plus tôt en l'an 21, et l'avènement de son père, rapporté à l'an 25 avant J.-C., remonte au plus tôt à l'an 27. La chronologie de ces deux règnes devra donc être rectifiée.

Voici le fac-similé et la description de ce précieux denier :





PTOLEMAEVS REX. Sa tête imberbe, diadémée, à droite.

R. — Un rameau entre deux épis croisés. Dans le champ, à droite, le chiffre XX et un croissant.

L. DEMAEGHT

MONNAIE BYZANTINE TROUVÉE DANS LES RUINES D'ALTAVA (Lamoricière)

M. Wahlen, membre de notre Société, a bien voulu nous communiquer une médaille byzantine en or trouvée par un ouvrier dans les travaux de la station de chemin de fer à Lamoricière.

Cette médaille est assez bien conservée. Elle appartient au règne de Justinien Ier (527-566). En voici la description :

DN IVSTINIANVS PP AVG. Son buste de face et casqué, tenant le globe crucifère.

R. — VICTORIA AVGGGH. Victoire debout de face, tenant une longue croix et le globe crucifère ; dans le champ à droite, une étoile ; à l'exergue, CONOB.

L. DEMAEGHT

DEUX BASES OGIVALES

Depuis plusieurs années déjà, j'avais remarqué des fragments du cloître disparu de l'abbaye de Larreule, égrenés sur divers points de la Bigorre.

En 1888, je voulus remonter à la source et essayer de glaner sur le terrain d'origine quelques débris oubliés.

Vers la fin du dixième siècle, les Bénédictins fondèrent un monastère à six lieues de Tarbes, sur la rive gauche de l'Echez, à trois kilomètres du point de jonction de cette rivière avec l'Adour. La règle de St-Benoît, *Regula,* donna son nom au village, qui se bâtit à l'ombre de la chapelle. La nef, le transept et l'abside, récemment restaurés, appartiennent au style roman.

A la Révolution, après la vente du monastère, on renversa le cloître en laissant les ruines à l'abandon, sans connaître leur valeur artistique et archéologique.

Je suis parvenu à réunir une grande quantité de chapiteaux romans et de bases ogivales à riches motifs de décoration et à séries de scènes tirées de l'ancien et du nouveau Testament. Ces découvertes vont me permettre de reconstituer l'ensemble presque entier des monuments de l'art bénédictin sur ce point de notre Bigorre.

Je détache de mon étude la description de deux bases ogivales doubles, abandonnées dans un verger, voisin des ruines ; elle aura, peut-être, quelque intérêt pour les lecteurs du *Bulletin Oranais.*

*
* *

Ces deux bases ornées sont en marbre blanc — rappelant celui de Carrare — à fûts octogonaux destinés à supporter des colonnettes jumelles.

Elles offrent plus d'intérêt que bien des chapiteaux à personnages, et relèvent autant de l'art que de l'archéologie.

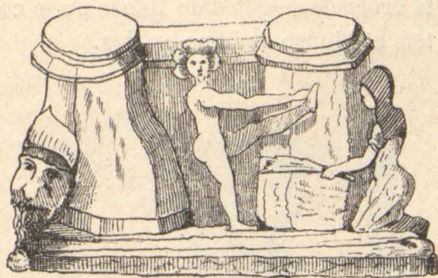
L'une représente des animaux fantastiques, l'autre personnifie humainement et diaboliquement la concupiscence. On peut les attribuer au XVe siècle. Lors de leur confection, le style roman d'inspiration monastique aurait fait place dans notre pays, depuis environ deux cents ans, au style plus laïque de l'ogive. Le moine n'était plus sculpteur alors, il n'était pas même resté architecte ; l'artiste nomade qui recevait de lui l'hospitalité, la payant en travail sans contrôle, mettait en scène bien souvent, avec impudeur, les vices supposés de son hôte.

*
* *

Celle des deux bases, que j'examine la première, en outre des sujets qui la décorent, se divise en trois parties : 1° une double assiette, la supérieure se recourbant sur les bords en talon renversé, l'inférieure à arête vive formant plinthe ; 2° deux fûts octogonaux, à larges panses, posés sur des tablettes carrées à filets ; 3° deux cimaises circulaires, en tronc de cône placé normalement, contournées par une gorge et reliées entre elles par une moulure horizontale à boudin et à méplats.

Les mesures d'ensemble, qui s'appliquent à cette première base, comme à la seconde, donnent 31 centimètres de hauteur,

48 centimètres de longueur et 21 centimètres de largeur, ces deux dernières cotes prises au pied. Le diamètre de la cimaise est de 16 centimètres 1/2 pour le cercle supérieur, et 19 centimètres pour le cercle inférieur, la longueur au couronnement est de 44 centimètres.



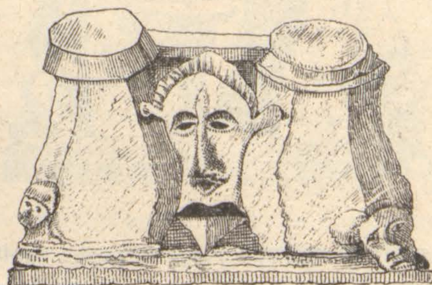
Les sujets sculptés se rapportent au péché capital : la luxure. Sur l'une des faces s'appuie, à gauche, contre la partie extérieure du dé, une tête à bonnet pointu, caractérisée par un nez mince à la racine et aux narines épatées, des lèvres épaisses, une barbe allongée : c'est le juif du moyen-âge, coiffé de jaune.

Entre les deux fûts est debout un homme nu, la tête, aux cheveux en auréole, se présente de face et s'appuie à la moulure reliant le double couronnement ; le corps est placé de profil, la jambe droite repose sur la plinthe inférieure, le bras est déployé horizontalement vers la droite et la main soutient en l'air, parallèlement au bras, l'autre jambe étendue, découvrant les nudités. L'attitude générale du personnage est soulignée par un détail que je ne décris pas et n'ai pas fait reproduire sur la planche. Accroupie contre le dé de droite et tournée vers l'homme, une femme vêtue allume, avec une branche, le « flambeau de la concupiscence. »

Cette scène est très curieuse par l'attitude différente du couple, tourmentée chez l'un, pleine de naturel chez l'autre ; leurs visages sont malheureusement effacés.

Je tiens à relever un détail de sculpture fort intéressant : la femme à la tête et les épaules recouvertes par une étoffe taillée comme un capulet. Au XVme siècle, les femmes de Bigorre portaient donc la cape et le capulet d'aujourd'hui. Ne serait-ce

pas une religieuse, dont l'irrévérencieux artiste a voulu carricaturer le prétendu libertinage ? Capulet de paysanne ou psautier de nonne, ce vêtement avait dans les deux hypothèses la même forme et devait se porter au couvent comme au village. Peut-être que nos braves Bigourdans suivaient, eux aussi, quelques siècles plus tôt, — à la croisade, — Bos de Bénac ou le comte Centulle, béret bleu en tête et blouse de laine au dos.



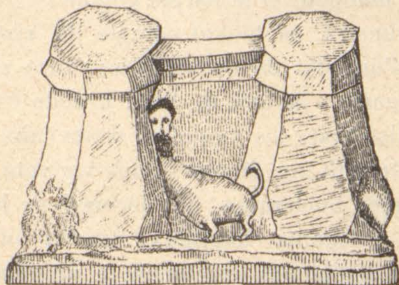
Sur le côté opposé de la base, à gauche, se voit une petite tête dont la figure a été mutilée. Au milieu, remplissant l'intervalle des deux fûts, se dresse une tête plus grande, à la mâchoire puissante, aux cheveux en baguettes ; de la bouche tordue sort une langue triangulaire ; deux oreilles d'animal se détachent des tempes accentuées ; une bosse cornue part des sourcils et coupe le front : c'est un diable. A droite, une tête, tirant du bouc par le nez, aux cheveux taillés droit encore, à la corne se recourbant au sortir du front en large spatule : une autre variété de démon.

Ces deux faces diaboliques, la figure à bonnet pointu du juif, le double sujet obscène forment un ensemble dans lequel le sculpteur hardi a voulu identifier les acteurs et les inspirateurs du péché de luxure. Cette base, complétée sans doute par les motifs du chapiteau disparu qu'elle supportait, devait se relier à la description des péchés capitaux, représentés sur d'autres bases correspondantes.

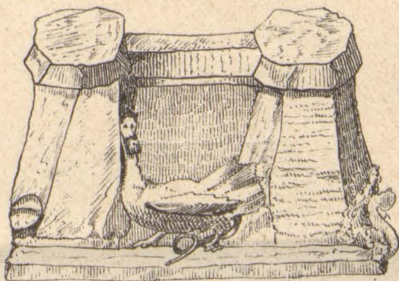
Celle que je vais étudier semble se rattacher à cet ordre de sujets ; j'espère pouvoir retrouver quelques traces des séries manquantes, dans mes futures recherches.

*
* *

Cette seconde pierre, aux mêmes dimensions que les précédentes, en diffère par les cimaises des fûts ; au lieu de former un tronc de cône lisse, elles adoptent le dessin général et présentent des faces octogonales, concaves. L'assiette supérieure du pied est aussi bordée par un talon renversé, mais dont la gorge est divisée en deux cavets par une ligne saillante.



Sur l'un des côtés, on relève à gauche la feuille de vigne frisée et dentelée, couramment employée comme décoration au XVme siècle ; à droite, tout brisé, un petit animal ; au centre un monstre bipède à visage d'homme, marchant vers la gauche et regardant de face ; le corps, soutenu par deux pieds humains, rappelle le porc par son ventre obèse et sa queue retournée ; la tête, barbue, d'un grand caractère et d'une netteté de lignes parfaites, est recouverte, ainsi que le cou et les épaules, d'un camail. Le sculpteur a bestialisé ainsi un moine et probablement un moine gourmand.



La deuxième face vient confirmer cette opinion. Aux deux extrémités se voient la même feuille de vigne et un motif encore

brisé; au centre, un second animal fantastique marchant à gauche; un long cou terminé par une tête défigurée laisse deviner une gueule énorme; une jambe à arêtes de dragon finit par un pied fourchu; un autre pied à quatre doigts sort de dessous le poitrail; de la croupe, terminée par une longue queue, se déroulant entre les jambes, se détachent deux ailes, dont l'une est déployée en éventail, tandis que l'autre est repliée sur l'épaule. N'est-ce pas là une double incarnation du péché de gourmandise: le moine grand mangeur et la harpie goulue?

Ces deux animaux, en tenant compte du visage défiguré du dernier, sont d'un état de conservation rare et d'une ténuité de détails étonnante; la tête de l'un, grande comme une noix à peine, laisse distinguer les moindres traits dans leur harmonie, les ailes de l'autre ont une finesse et une légèreté de dentelle.

D'autres images burlesques, qui décorent de hardis faisceaux de colonnes et d'élégants chapitaux, nous prouvent que dans ce siècle, où les sculpteurs excellaient à découper et à fouiller la pierre, tout fournissait d'heureux prétextes à l'esprit facétieux des artistes et qu'il fallait que la gaîté de nos pères trouvât sa place, même dans les ouvrages les plus sérieux et les plus vénérables.

Je n'hésite donc pas à attribuer ces deux bases géminées à ce XVme siècle aux fantaisistes et railleuses inspirations.

De Cardaillac.

Port d'Oran.

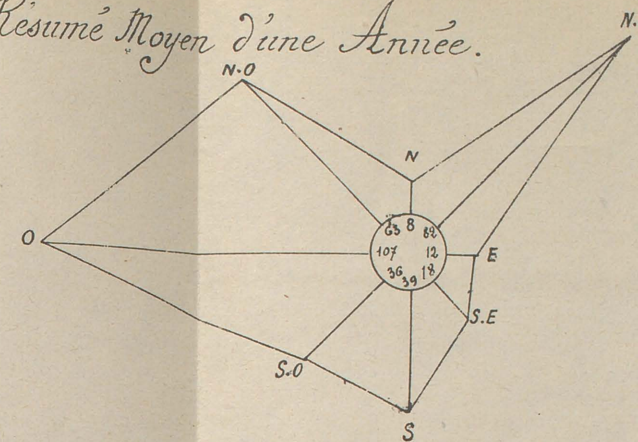
Graphique de la fréquence des vents.

Moyenne des observations des années 1883, 84, 85, 86 et 1887.

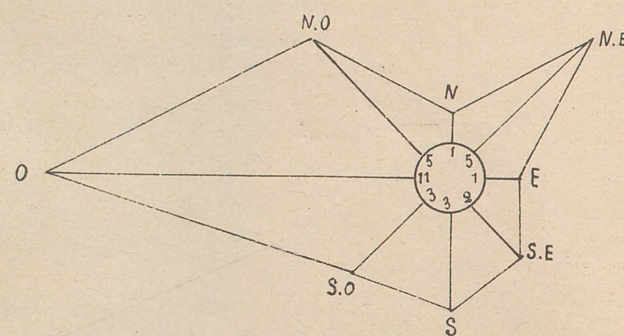
Nota : Les nombres au droit de chaque orientation indiquent les jours de vent

Dressé par Mr le Conducteur des Ponts et Chaussées **Demange**.

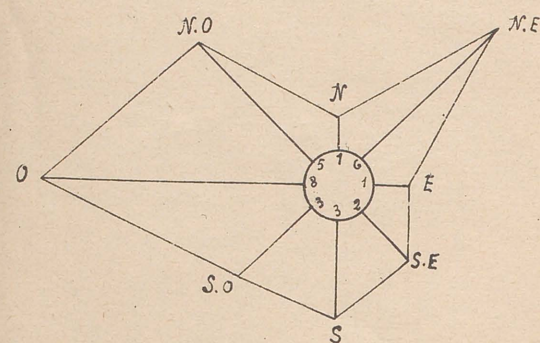
Résumé Moyen d'une Année.



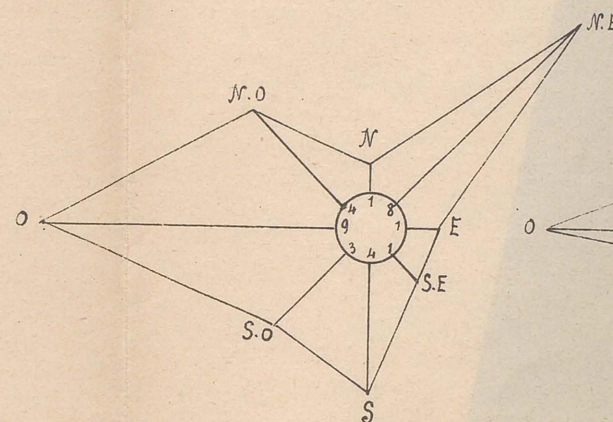
Janvier



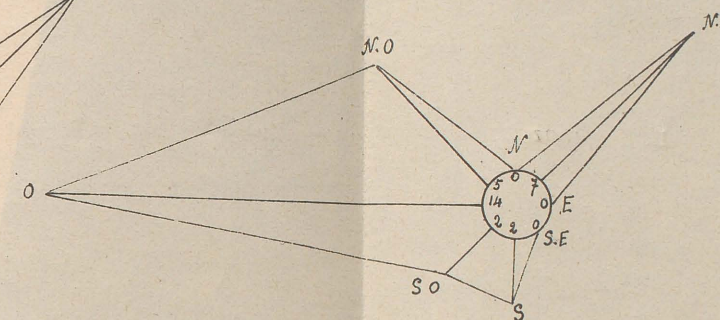
Février



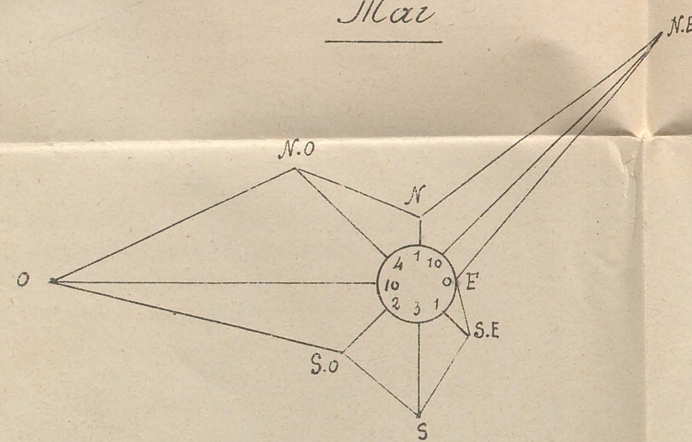
Mars



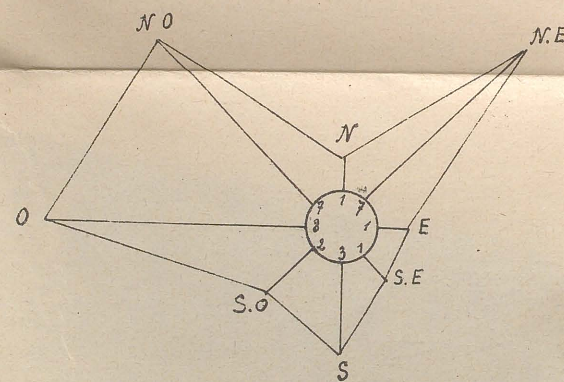
Avril



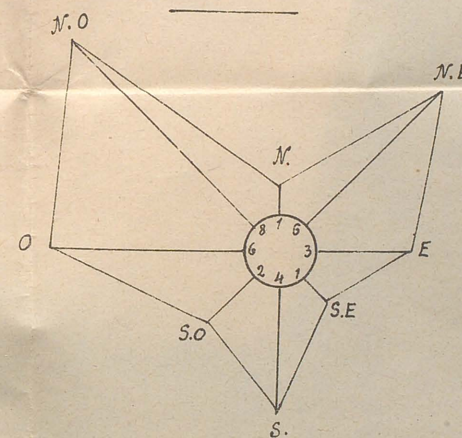
Mai



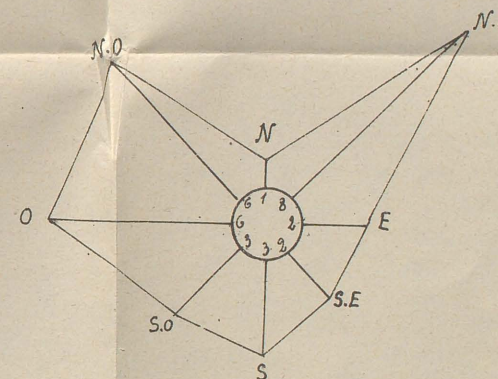
Juin



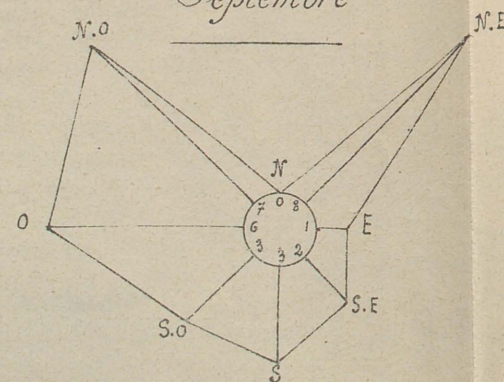
Juillet



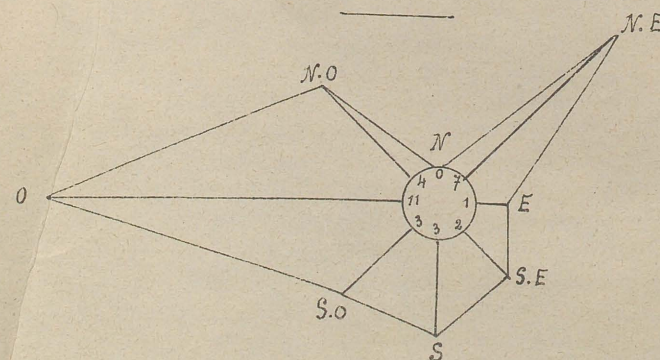
Août



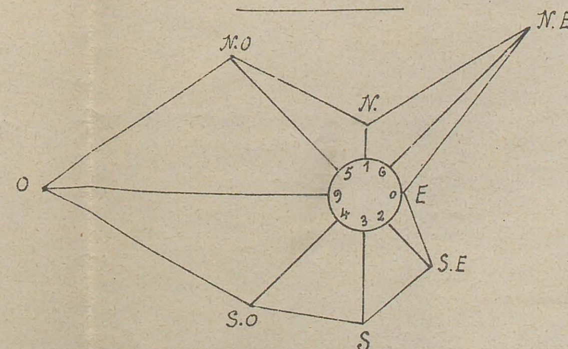
Septembre



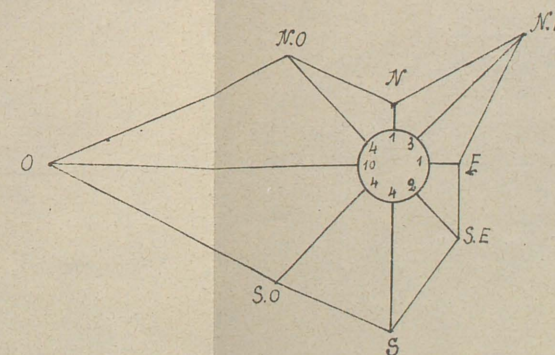
Octobre



Novembre



Décembre



COMPTE-RENDU SOMMAIRE

DES

SÉANCES DU COMITÉ ADMINISTRATIF



SÉANCE DU 7 JANVIER 1889

Présidence de M. MONBRUN, *président*

ORDRE DU JOUR :

Récompenses honorifiques à accorder aux auteurs des divers travaux intéressant la Géographie et l'Archéologie de la province d'Oran.

M. Delphin dit que cette question a été divisée en deux parties distinctes : Dans la première, on a maintenu la délibération antérieure, concernant la distribution de médailles d'or et d'argent aux auteurs de mémoires sur la Géographie et l'histoire de certaines localités de la province d'Oran. Les mémoires écrits selon ce programme, devront être adressées au Comité administratif avant le 1er mai prochain.

La deuxième question est relative à une récompense à décerner à l'auteur d'un mémoire sur un sujet donné.

La Société de Géographie de l'Est adresse une circulaire concernant la création d'un Institut géographique français.

Le Comité donne son adhésion en principe à cette question.

Un secours de 100 francs est voté au profit de Madame veuve Soleillet.

Avis de l'allocation d'une subvention de 500 francs accordée à notre Société par M. le Ministre de l'Instruction publique, sur la proposition de M. Etienne, député du département d'Oran. Des remerciements seront adressés à M. Etienne.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1889

Présidence de M. Monbrun

ORDRE DU JOUR :

A la suite d'une démarche faite par M. Bouty, M. l'Inspecteur d'Académie a promis tout son concours et celui des professeurs et instituteurs du département, en vue de la production de travaux ou mémoires intéressant la Géographie et l'Histoire de la province d'Oran. Une insertion sera faite à cet égard dans le Bulletin départemental de l'Instruction publique.

Le Comité décide qu'une circulaire sera adressée à MM. les Maires et Administrateurs des communes du département, pour les engager à faire inscrire ces communes comme membres de notre Société. M. Bouty rédigera cette circulaire.

M. Monbrun communique une lettre de M. Canal, demandant une avance de fonds pour l'impression de son ouvrage : *Le Littoral de Traras.*

Après discussion et vu l'état précaire des finances de la Société, le Comité manifeste le regret de ne pouvoir faire droit à la demande de M. Canal, l'accueil qu'elle mérite. Toutefois, et pour témoigner combien la Société s'intéresse à cette œuvre, le Comité souscrit pour 50 exemplaires au prix de 5 francs.

Ces exemplaires seront donnés, le cas échéant, en prix aux élèves méritants des écoles dont les municipalités sont inscrites comme membres de la Société de Géographie.

M. Bouty propose d'installer à Oran un bureau nautique où seraient réunis tous les documents, renseignements statistiques, etc., peuvant intéresser la navigation et le commerce. Des bureaux de cette nature existent à Bordeaux, au Havre, à Liverpool, à Hambourg, etc.

Il est décidé que M. Bouty présentera un rapport sur cette question à la prochaine réunion du Comité.

L'ordre du jour amène la discussion du Budget présenté par le Trésorier. Une Commission est nommée ; elle produira son rapport à la prochaine réunion.

M. Coudray annonce que le corps de M. Féraud, ancien Ministre de France au Maroc, décédé à Tanger, était à Oran, déposé dans une des pièces du Bureau de la Santé. — M. Féraud était membre de la Société de Géographie. Il propose que le Comité dépose une couronne sur son cercueil. — Adopté.

ADMISSIONS NOUVELLES :

MM. Patronnier, Directeur de Compagnie d'Assurances ;
Demange, Conducteur des Ponts et Chaussées.

SÉANCE DU 4 MAI 1889

Présidence de M. MONBRUN

ORDRE DU JOUR :

Circulaire du Comité des travaux historiques et scientifiques, concernant les documents et antiquités renfermées dans le Musée. Transmission à M. le Commandant Demaeght, directeur du Musée, pour faire le nécessaire.

Circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, invitant les Sociétés savantes à participer à l'Exposition universelle de 1889 ; renvoyée à M. Bouty, secrétaire général.

Autre circulaire du même Ministère, contenant un questionnaire sur les érosions marines contemporaines ; renvoyée à M. Poisson.

Autre circulaire, du Comité de la Société de Géographie de Paris, à propos du Congrès international de Géographie en 1889. Il est décidé que la Société de Géographie d'Oran se fera représenter à ce Congrès.

Autre circulaire, de M. le Ministre des Travaux publics, relative à la réunion annuelle des Sociétés de Beaux-Arts en 1889.

Vote d'un crédit de 200 francs pour l'établissement des cartes et plans à envoyer à l'Exposition universelle de 1889.

M. Bouty lit un rapport sur l'utilité de le création à Oran, d'un Bureau nautique.

Après discussion, le Comité ajourne cette question.

La Commission du Budget propose l'adoption des propositions formulées par M. Pousseur, trésorier de la Société, se balançant en recettes et en dépenses. — Adopté.

ADMISSIONS NOUVELLES :

Don VALERIO ALVAREL, vice-consul d'Espagne ;
M. LACROIX, capitaine au 2me Tirailleurs.

SÉANCE DU 1er AVRIL 1889

Présidence de M. Cousin, *vice-président*

ORDRE DU JOUR :

M. Bouty donne communication de la circulaire adressée à MM. les Maires et Administrateurs, de la rédaction de laquelle il avait été chargé dans la séance du 4 février. — Approuvée.

Communication d'un travail de M. Valette, capitaine de tirailleurs, concernant un projet d'exploration d'Aïn-Sefra à Tombouctou. Le Comité accorde son appui moral à ce projet.

M. Coudray dépose sur le bureau un graphique sur la fréquence et l'orientation des vents observées à la station du port d'Oran, par M. Demange, conducteur des Ponts et Chaussées; il est décidé que ce document figurera dans un des prochains bulletins.

SÉANCE DU 20 MAI 1889

Présidence de M. Monbrun

ORDRE DU JOUR :

Lecture d'une lettre de M. le Préfet, relative aux travaux historiques scientifiques pour l'étude de l'habitat en France.

Autre lettre, relative aux antiquités de l'Algérie.— M. Demaeght a déjà répondu à la même question posée par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Lettre de la Société de Géographie de Madrid, relative au don d'une médaille honorifique que cette société vient d'instituer.

M. le Lieutenant de vaisseau Caron, annonce une nouvelle brochure résumant les observations qu'il a faites dans le Soudan français. Des remerciements lui seront adressés.

Circulaire du Directeur de la Presse coloniale à l'Exposition, invitant les Sociétés de Géographie à adresser les publications qu'elles possèdent, sur le commerce et l'industrie du pays, le 1er mai au plus tard. Cette circulaire étant parvenu tardivement, on passe à l'ordre du jour.

Circulaire du Président du Congrès d'Archéologie qui doit se réunir à Evreux. Renvoyée à M. Demaeght.

Autorisation donnée à M. Feningre pour l'insertion dans le bulletin, d'une notice sur les stations préhistorique de la province.

Le Comité décide qu'à l'avenir M. le Commandant Demaeght sera seul chargé de la composition du bulletin, lorsque le Comité de rédaction aura approuvé les travaux à reproduire.

Le Comité fixe la réunion de l'assemblée générale annuelle au 25 mai.

ADMISSIONS NOUVELLES :

MM. Faure, entrepreneur de travaux publics à Oran ;
Godillot, notaire à Oran.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

SÉANCE DU 25 MAI 1889

Le compte-rendu de cette réunion figure au dernier bulletin.

SÉANCE DU COMITÉ DU 3 JUIN 1889

ORDRE DU JOUR :

Composition du Bureau (Voir le compte-rendu du dernier bulletin).

ADMISSIONS NOUVELLES :

MM. Rebuffet, conducteur des Ponts et Chaussées à Oran;
Ruault, rentier, rue de Gênes, à Oran.

Le Comité décide que les vacances d'été commencent à compter de ce jour jusqu'au premier lundi du mois d'octobre.

SÉANCE DU 7 OCTOBRE 1889

Présidence de M. MONBRUN

ORDRE DE JOUR :

M. Bouty, délégué de la Société au Congrès international des Sciences géographiques de Paris, rend compte de son mandat. Des remerciements sont votés.

La Société Languedocienne de Géographie, de Montpellier, annonce que le prochain Congrès de Géographie se réunira à Montpellier ; M. Mondot est prié de représenter la Société de Géographie d'Oran à ce Congrès.

ADMISSIONS NOUVELLES :

Le SECRÉTARIAT DE L'ÉVÊCHÉ d'Oran ;

M. AMILLAC, chirurgien, dentiste, à Oran.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1889

Présidence de M. COUSIN, *vice-président*

ORDRE DU JOUR :

Circulaire de M. le Ministre des travaux publics relative au Congrès des Sociétés savantes qui se réunira à la Sorbonne, en 1890. — Transmise à M. Demaeght.

M. le Général Détrie annonce au Comité que des ordres ont été donnés pour la remise au Musée des divers objets ayant un intérêt archéologique ou historique, qui seraient découverts dans la démolition du fort Saint Grégoire.

M. Bédier fait part au Comité d'un projet préparé par Mgr. le Cardinal de Lavigerie, ayant pour objet l'établissement d'une ligne de Bordj de l'Algérie au Soudan. — Il est décidé que la Société présentera à Mgr. de Lavigerie ses vœux pour la réussite de cette entreprise, par les soins de M. le Secrétaire général.

M. Bédier formule un vœu ayant pour but de modifier l'itinéraire des Services postaux qui desservent les côtes orientale et occidentale de l'Afrique. — Il est prié de rédiger une note pour la prochaine réunion.

ADMISSIONS NOUVELLES :

MM. Waille, professeur à l'École supérieure de lettres, à Alger.

Devet, pharmacien, boulevard Seguin à Oran.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1889

Présidence de M. Monbrun

ORDRE DU JOUR :

M. le Secrétaire général annonce au Comité que la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran a obtenu, à l'Exposition universelle, une mention honorable. Cette récompense, en apparence modeste, est néanmoins très flatteuse, si l'on considère le nombre très faible de distinctions de cette nature qui ont été accordées.

Lecture d'une lettre de M. le Lieutenant de vaisseau Caron, annonçant l'envoi de la carte du Niger. Des remerciements sont votés. M. Bouty fera le nécessaire.

M. Fenningre dépose sur le bureau un exemplaire de l'ouvrage intitulé « Les Mines et Usines en 1889 » de M. Francis Laur, ingénieur civil des mines. M. Feningre transmettra les remerciements du Comité.

M. Monbrun communique au Comité un vœu émis par le Conseil Général du département d'Oran, ayant pour objet de faire venir de Paris les différents objets qui ont figuré à l'Exposition universelle et intéressant notre département.

M. le Commandant Demaeght annonce que lui aussi s'est occupé de cette question au point de vue de notre Musée. Des arrangements ont été pris pour faire face aux dépenses de transport des objets.

M. Bouty fait part au Comité des démarches qui ont été faites, après entente avec M. le Commandant Demaeght, pour la cession gratuite au profit du Musée, de la collection entomologique existant dans les galeries du Service des Mines.

M. le Commandant Demaeght fait part au Comité d'une découverte numismatique très intéressante faite à Aflou, par M. le Lieutenant Lacroix, attaché aux affaires indigènes.

M. de Cardaillac, conseiller à la Cour d'Appel d'Alger, envoie une communication pour être insérée au bulletin.

M. Bouty fait part des lettres qu'il a écrites à M. Sabatier, ancien député du département d'Oran, et à M. Trotabas, lieutenant de vaisseau en retraite, pour les prier de représenter notre Société au Congrès colonial national.

Le Secrétaire Général de la Société de Géographie
et d'Archéologie de la province d'Oran,

J. BOUTY.

LISTE

DES

Membres de la Société de Géographie et d'Archéologie de la Province d'Oran

---

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. Pomel, ✻, ancien Sénateur d'Oran, membre correspondant de l'Institut, directeur de l'Ecole Supérieure des Sciences d'Alger.

PRESIDENTS HONORAIRES

MM. Derrien, O. ✻, O. ✪, chef d'escadron d'état-major, Oran.
Hugonnet, ✻, conseiller de Préfecture en retraite.
Trotabas, ✻, lieutenant de vaisseau en retraite, Paris.

MEMBRES HONORAIRES

MM. Détrie, général, G. O. ✻, commandant la division d'Oran.
Dunaigre, ✻, ✪, préfet d'Oran.
Héron de Villefosse, ✻, membre de l'Institut, conservateur au département des Antiquités grecques du Musée du Louvre.
Caron, lieutenant de vaisseau, Paris.

MM. Duveyrier (Henri,) O. ✠, (Seine-et-Oise), Sèvres.
Moustier, explorateur de l'Afrique centrale, Marseille.
Nordenskiold, professeur, Suède.
Pelletreau, ingénieur, Constantine.
Straur (Louis), consul honoraire, Anvers (Belgique).
Verminck, armateur, Marseille.
Zweifel, explorateur de l'Afrique centrale, Marseille.

LISTE DES MEMBRES ACTIFS

MM. Ali, Mustapha-Mahi-Eddin, ✻, interprète judiciaire, Oran.
Astier, ✻, ✪, pasteur protestant, Mostaganem.
Arnaud, architecte, Arzew.
Ancey, secrétaire de la sous-préfecture, Tlemcen.
Augé, entrepreneur, Oran.
Arnoux, ✻, adjoint du génie en retraite, Misserghin.
Allard, chef de l'exploitation F.-A., Arzew.
Alès, docteur-médecin, l'Hillil.
Aillaud, ✪, inspecteur d'Académie, Alger.
Amillac, médecin-dentiste, Oran.
Bastide, fils, ✻, propriétaire, Bel-Abbès.
Bouty, ✪, garde-mines, Oran.
Barber, négociant, Oran.
Bastide, Ernest, ingénieur civil à Nemours.
Brunie (Joseph), ✪, agent-voyer en chef, Oran.
Borelly, conseiller de préfecture, Oran.
Boozo, consul d'Angleterre, Oran.
Brunie (Jean), ingénieur civil, Oran.
Blanchard (Ferdinand), ✻, propriétaire, Oran.
Beyna, directeur de la Société algérienne, Oran.
Brémond, ✪, vétérinaire, Oran.
Blanchet, entrepreneur, Oran.
Boucher, ingénieur, Paris, membre perpétuel.
Bréjat, ✻, commissaire-priseur, Oran.
Bardoux, propriétaire, Oran.
Bernauer, docteur en médecine, Oran.
Bonnin (Sarauton de), vérificateur du Service topographique, Oran.
Bonnefoy, ✻, médecin-major au 15e d'Artillerie, Douai.
Brouard, lieutenant au 2e Zouaves, Oran.
Ben Daoud, O. ✻, colonel au 1er Chasseurs d'Afrique, Blidah.
Breuille (de), ✻, commandant supérieur à Aïn-Sefra.
Bojanol de René (de), ✻, secrétaire-général de la Cie *Le Soleil*, Paris.
Brunel, géomètre principal, Mascara.
Blanchot, ✪, inspecteur de la Voirie départementale, Oran.
Barnicaud, géomètre, Oran.
Barthélemy, pharmacien, Oran.
Bariat, vice-président du tribunal Civil, Oran.
Bister, interprète judiciaire, Oran.
Bézy, ✻, publiciste, Oran.

MM. Boué, entrepreneur de peinture, Oran.
Bloch, conseiller général, Mostaganem.
Bonnin, géomètre, Oran.
Blondel, contrôleur des Contributions directes, St-Denis-du-Sig.
Bartibas, pharmacien, Oran.
Boissin (Benjamin), directeur de l'école de Noiseux (Eckmulh), Oran.
Bédier, avocat, Oran.
Béatrix, employé à la voirie, Tlemcen.
Blondel, juge, Sfax (Tunisie).
Bregeat, docteur-médecin, Oran.
Bigonnet, inspecteur de l'exploitation P.-L.-M., Oran.
Cousin, ✻ (m. a.), chef de service de la voie P.-L.-M., Oran.
Cachard (de), ✻, directeur des Contributions directes, Oran.
Conseil Municipal, Bel-Abbès.
Conseil Municipal, Perrégaux.
Commune d'Arzew.
Commune de Tlemcen.
Commune de St-Denis-du-Sig.
Coudray, †, capitaine du port, Oran.
Cairol (Léon), photographe, Oran.
Cercle de la Mosquée, Oran.
Clerc, A. P., ingénieur de la Cie O.-A., Bel-Abbès.
Cuinet, ✪, ingénieur, Oran.
Chandelier (Marius), limonadier, Oran.
Chancel, chef de section, O.-A., Oran.
Canal, ✪, agent-voyer, Tlemcen.
Chancel (de), ✪, sous-préfet, Tlemcen.
Cazalis, propriétaire, Relizane.
Cardaillac (de), conseiller à la Cour d'Alger.
Choisnet, sous-préfet, ✪, Bougie.
Commune de Lamoricière.
Cosman (Adrien), banquier, Mostaganem.
Chape, ✪, professeur de dessin, Oran.
Cohen (Jacob), chef de comptabilité au Crédit Foncier, Oran.
Clausse, directeur du Crédit Lyonnais, Oran.
Claro, négociant, Oran.
Courtinat, avocat-défenseur, Oran.
Carli, représentant de commerce, Oran.
Cabrol, négociant, Oran.
Cabanel, chef de gare, Perrégaux.
Castanié, ✻, ingénieur en chef des mines de Beni-Saf, Oran.
Conrad (Shauderr), chef de bataillon, Ministère de la Guerre, Paris.
Canal, père, Nemours.
Cheylard, O. ✻, chef de bataillon hors-cadre, commandant le pénitencier, Douéra.
Chancogne, banquier, Tlemcen.
Cercle militaire (Réunion des Officiers), Tlemcen.
Collège de Tlemcen.
Chollet, directeur de l'Ouest-Algérien, Oran.
Cercle civil, Nemours.
Charpentier, ingénieur, O.-A., Oran.
Christiani, ingénieur, St-Raphaël (Alpes-Maritimes)
Cercle militaire, El-Aricha.
Durand, ex-triangulateur, Oran.

MM. DELINON, ingénieur civil, directeur du gaz, Barcelone, membre perpétuel.
DERRIEN, O. ✻, O. ✪, chef d'État-Major du Gouvernement de Nice.
DUREL, propriétaire, Oran.
DESSIRIER, O. ✻, colonel du 34me régiment de Ligne, à Mont-de-Marsan.
DEMAEGHT, O. ✻, O. ✪, commandant du Recrutement, Oran.
DANIEL, ✪, professeur de musique, Oran.
DANDRADE, chef de bureau au Gouvernement général, Alger.
DOLLFUS, ingénieur, Tlemcen.
DANIEL (Paul), négociant, Oran.
DELPHIN, professeur d'arabe, Oran.
DUZAN, médecin de colonisation, Arzew.
DELMONTE, propriétaire, Oran.
DELRIEU, pilote, Oran.
DELORD, ✻, O. ✪, directeur de l'école arabe, Oran.
DESSOLIERS, propriétaire, Alger.
DOUINE, propriétaire, Mascara.
DELMARÈS, ✪, sous-préfet, Médéah.
DOLAMBI (Joseph), entrepreneur, Oran.
DECOUFLÉ, adjoint de la Cie Mixte, St-Denis-du-Sig.
DESSARPS, receveur des Contributions diverses, Remchi.
DESNOYELLES, chef de dépôt, O.-A., Aïn-Temouchent.
DOASSANS, directeur des Messageries, Oran.
DANDOY, propriétaire, Aïn-Temouchent.
DENIS, officier d'Administration.
DEMANGE, conducteur des Ponts-et-Chaussées, St-Denis-du-Sig.
DEVÉ, pharmacien à Oran.
DON VALERIO-ALVAREZ-PEDREIRA (Augustin), secrétaire d'ambassade au Ministère des Affaires étrangères, Madrid.
EMERAT, fils, négociant, Oran.
ESCANDE (Paul), ingénieur, Paris.
ETIENNE (Eugène), député, sous-secrétaire d'État au Ministère des Colonies, Paris.
FOUQUE, ✻, ✪, entrepreneur, maire d'Oran, Oran.
FARMOND, commissaire-enquêteur, Oran.
FAURE, entrepreneur de travaux publics, Oran.
FREIXE (Ernest), propriétaire, Oran.
FONTENEAU, ✻, ✪, docteur-médecin, Oran.
FOURREAU (Fernand), explorateur, Bussière-Poitevine (Haute-Vienne).
FABRIÈS, ✻, docteur-médecin, Bel-Abbès.
FROGET (Louis), propriétaire, Oran.
FOUSSET, ✻, ingénieur civil, Paris.
FLEURY, propriétaire, Hennaya.
FAUQUEUX, notaire, Tlemcen.
FABRIÈS, pharmacien, Oran.
FIGARI, Oran.
FENINGRE, ingénieur civil, Oran (St-Antoine).
FÉRAUD, ingénieur civil, Alger.
FÉLIX, notaire, St-Cloud.
FLAHAULT, chef de bureau, O.-A., Oran.
FRANÇOIS (Jean), propriétaire, Tlemcen.
GALENS, Oran.
GAROBY, secrétaire général de la Préfecture.
GANGLOFF, ✻, ✪, capitaine au 2me Zouaves, Oran.

MM. Gachet (Paul), négociant, Oran.
Giraud (Jules), négociant, Oran.
Giraud (Alphonse), négociant, Oran.
Giraud (Hippolyte), avocat, Oran.
Grivel, ✻, propriétaire, St-Denis-du-Sig.
Guénard, ✻, chef de bataillon au 104[me] d'Infanterie, Argentan.
Gaillard, receveur des Contributions diverses, Oran.
Guisolphe, percepteur, Lunel (Hérault).
Gorges (veuve), propriétaire, Oran.
Guglielmi, docteur-médecin, Oran.
Gaucher (Louis), ✿, médecin de colonisation, Aïn-Temouchent.
Giraud (Edmond), avoué, Sidi-bel-Abbès.
Gabarou (Gaston), ingénieur, Oran.
Giraud, pharmacien, Oran.
Guinet (Émile), ✿, négociant, Oran.
Gramont, publiciste, Oran.
Guérin, propriétaire, Tlemcen.
Guérido, conseiller de Préfecture.
Genty, inspecteur des Postes et Télégraphes, Oran.
Guyonnie, inspecteur primaire.
Giraud (Louis), avocat, Oran.
Guettier, propriétaire, Aïn-Temouchent.
Gruesse, capitaine d'artillerie, Mécheria.
Grégoire, interprète judiciaire, Ténès.
Guttron, ✿, directrice de l'École Normale, Oran.
Godillot, notaire, Oran.
Herson, O. ✻, chef de bataillon au 2e zouaves, Oran.
Horoy, conseiller de Préfecture, Oran.
Hadj-Hassen, ✻, conseiller général, Oran.
Hassan (Raphaël), avocat, Oran.
Hassan (Léon), négociant, Oran.
Hentschel, ✻, ancien négociant, Oran.
Heintz, imprimeur, Oran.
Israel, propriétaire, Oran.
Jacques, fils, avocat-défenseur, Oran.
Jourdan, ingénieur, Mostaganem.
Jarsaillon, ✻, propriétaire, Oran.
Jouane, propriétaire, Aïn-Temouchent.
Jupeaux (Edouard de), propriétaire, Oran.
Jauffret, propriétaire, Oran.
Jacques, sénateur, Paris.
Jannet, ✻, directeur des Postes et Télégraphes, Oran.
Kriéger, ✻, pasteur protestant, Oran.
Kanoui, ✻, ✿, Oran.
Kriéger, pharmacien, Oran.
La Loge de l'Union Africaine, Oran.
Lemoine, ingénieur de la Cie E.-A., Alger.
Lemoine, conducteur des travaux, Cie P.-L.-M., Perrègaux.
Larcher, notaire, Oran.
Lisbonne, avocat-défenseur, Mostaganem.
Launay, ingénieur de la Compagnie F.-A., Oued-el-Hammam.
Lavergne, O. ✻, chef de bataillon, commandant supérieur, Lalla-Maghrnia.
Labadie, employé aux Contributions diverses, Oran.
Lejeune, receveur de l'Enregistrement, Oran.
Lescure, propriétaire, Oran.
Labouré (Albert), docteur-médecin, Aïn-Temouchent.

MM. Lallement (Eugène), président du tribunal de Commerce, Oran.
Lallement (Emile), négociant, Oran.
Lopeo, inspecteur du Crédit Foncier, Oran.
Lelarge, notaire, Oran.
Larguier, entrepreneur, Oran.
Laurent, conseiller général, Perrégaux.
Leclerc, receveur des Douanes à Mostaganem.
Lerebourg, adjoint de l'administrateur civil, Saïda.
Lapenne, sous-préfet, Batna.
Lupy, receveur municipal, Arzew.
Lupy (François), cultivateur, Arzew.
Lefeuvre, St-Cloud.
Léonetti, greffier de la justice de paix, St-Cloud.
Leroy (Ferdinand), conducteur des Ponts et Chaussées, Tunis.
Lévy, docteur-médecin, Oran.
Lépine, ingénieur à l'O.-A., Oran.
Laur, ingénieur civil, député de la Loire, Paris.
Lischtentein (Paul), propriétaire, Tlemcen.
Le Frotter de la Garenne, ✻, lieutenant de vaisseau, Nemours.
Lalagade (de), juge au tribunal civil, Mostaganem.
Leguay, capitaine détaché au Gouvernement militaire de Paris.
Lacroix, capitaine au 2e tirailleurs, bureau arabe, Mascara.
Morgera, propriétaire, Marseille.
Mantoz, contrôleur des Contributions diverses, Oran.
Mermod (Albert), horloger, Oran.
Marchand, ✻, chef d'escadron en retraite, Tunisie, membre perpétuel.
Marchand, répartiteur des Contributions, Oran.
Monbrun, ✻, ✪, avocat, Oran.
Mugnier, arbitre de commerce, Oran.
Maillet, ✪, chef de service, O.-A., Bel-Abbès.
Mayaudon, notaire, St-Denis-du-Sig.
Montessus de Ballore (de), juge, Oran.
Mondot, docteur-médecin, Oran.
Mathis, secrétaire de la sous-préfecture, Mostaganem.
Monchatre, chef de bureau du contrôle F.-A., Arzew.
Marignan, Th., libraire, Oran.
Maillot, administrateur, Saint-Lucien.
Milson, ingénieur aux mines de Beni-Saf.
Mahé, conducteur des Ponts-et-Chaussées, Cassaigne.
Massa, avocat-défenseur, Mascara.
Masson, directeur des Contributions diverses, Tlemcen.
Monbrun (César), huissier, Mascara.
Moisson, avocat, Oran.
Manégat, négociant, Oran.
Mage, entrepreneur, Oran.
Massot, négociant, Oran.
Mermod, père, horloger, Oran.
Merieul, carrossier, Oran.
Monier, agent-voyer, Tlélat.
Moulin, représentant de commerce Oran.
Merlé, consul d'Espagne, Oran.
Nicolas (Emile), négociant, Oran.
Nony, ingénieur des mines, Beni-Saf.
Noviant, ingénieur des mines, Beni-Saf.

MM. Nicolai, lieutenant de port, Arzew.
Noguier, interprète judiciaire, Cassaigne.
Nicolas (Missarel), ✪, greffier du tribunal de Commerce, Oran.
Nérat de Lesguisé, inspecteur des prisons, Oran.
Nessler, négociant, Oran.
Nelson Chiérico, directeur de la banque de l'Algérie, Alger.
Nogaro, entrepreneur, Tlemcen.
Ourry, chef de bureau, ministère des finances, Paris.
Obertreiss, avocat, Oran.
Oliva, propriétaire, Bel-Abbès.
Ortola, (Jules) entrepreneur à Tlemcen.
Perrier, imprimeur, Oran.
Pasteur, négociant, Oran.
Prudhomme, Oran.
Pousseur (Louis), ✪, directeur du Gaz, Oran.
Priou (Louis), ✪, interprète judiciaire, conseiller général, Mostaganem.
Pottier, F., Alger.
Pottier, notaire, Oran.
Peyrat, président du Comice agricole, Inkermann.
Poinsignon, receveur des Domaines, Tlélat.
Pons, administrateur, Aïn-Temouchent.
Prévet (Jules), ingénieur, Paris.
Pallu de Lessert (de), avocat, Paris.
Pauchard, ✪, sous-préfet, Mostaganem.
Pérez, ✱, ✪, banquier, maire de Mascara.
Paty du Clam (du), lieutenant, Sfax-Tunisie.
Playfair (le colonel de), consul général d'Angleterre, Alger.
Plat, huissier à Relizane.
Pouyer, entrepreneur, Oran.
Paris (Jules), propriétaire à Relizane.
Preire, receveur principal des Postes, Oran.
Pelissier, propriétaire, Hennaya.
Penet, commandant le dépôt de remonte, Oran.
Pelet, agent-voyer, Mascara.
Philippe, ✱, administrateur de la commune mixte, Saïda.
Pastre, agent voyer, Bel-Abbès.
Poisson, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, Alger.
Paul, docteur-médecin, Oran.
Patronnier, directeur à la Cie d'assurance, Oran,
Quiévreux, huissier, Oran.
Roubière, conseiller général, Bel-Abbès.
Réunion des officiers, Oran.
Reilhac, O. ✱, chef d'escadron en retraite, Oran.
Romani, employé des Postes, Oran.
Rouire, avoué, Mascara.
Riniéri, répartiteur des Contributions, Tlélat.
Ramier, conducteur des Ponts-et-Chaussées, Inkermann.
Renard, directeur de l'école de Karguentah, Oran.
Reclus (Onésime), géographe, Nemours.
Renoux (Georges), administrateur, Bel-Abbès.
Rebuffel, conducteur des Ponts-et-Chaussées, Oran.
Ruault, propriétaire, Oran.
St-Maur (de), propriétaire, Château de Bernadets, par Morlaàs (Basses-Pyrénées).
Sabatier (Camille), ✪, conseiller de Préfecture de la Seine.

MM. Solari, ✿, négociant, Saïda.
Saurin, avocat-défenseur, Mostaganem.
Saurel (Alexandre), ✻, propriétaire, Oran.
Sandras (Gustave), ✻, ✿, docteur-médecin, Oran.
Saintjean, négociant, Oran.
Sabatier (Germain), maire de Tlemcen.
Souin, ✻, capitaine en retraite, Lalla-Maghrnia.
Suzzarini, docteur-médecin, Arzew.
Saint-Germain, avoué, député, Oran.
Spréafico, docteur-médecin, Oran.
Secrétariat général de l'Évêché d'Oran.
Schild (Jules) propriétaire à Sebdou.
Sartin, greffier au tribunal civil, Oran.
Stefanopoli, ✿, chef de bureau à la Préfecture, Oran.
Si Mhammed ben Rahhal, Nedroma.
Le Supérieur du séminaire, Oran.
Stevard, vice-consul, Nemours.
Tournoux, ✻, receveur principal des Postes, Alger.
Tommasini, docteur-médecin, Oran.
Turot, ✻, docteur-médecin, St-Denis-du-Sig.
Tedeschi, ✻, avocat-défenseur, Tlemcen.
Tortosa, négociant, Oran.
Thieffin, chef de bureau, Cie O.-A., Blidah.
Toulot, géomètre, Oran.
Théus, négociant, Oran.
Tournier, architecte, Oran.
Tridon, ✻, capitaine commandant la Gendarmerie, Oran.
Tixador, chef de gare, l'Hillil.
Trapet, pharmacien à l'hôpital militaire, Tlemcen.
Ulhmann, ✿, docteur-médecin, Mascara.
Viénot, O. ✻, propriétaire, chef de bataillon de l'armée territoriale, Oran.
Varnier (Raoul), ✿, administrateur, Ammi-Moussa.
Viviani, ✿, propriétaire, Tlemcen.
Varnier (Maurice), administrateur, Mascara.
Vogley (Charles), consul de Belgique, Oran.
Vauvilliers, inspecteur des Contributions directes, Nice.
Vidal, menuisier, Oran.
Vallois, ✻, conseiller général, Arzew.
Vaugien (Emile), clerc d'avoué, Tlemcen.
Vrignault (Alphonse) directeur de la Compagnie d'assurances l'*Aigle*, Paris.
Villa (Pascal), propriétaire à Nemours.
Waille, professeur à l'École Supérieure des Lettres à Alger.
Wolters, chef de dépôt, O.-A., Bel-Abbès.
Wempffen, (comte de), consul d'Autriche, Mustapha.
Wahlenne, chef de section, O.-A., Lamoricière.
Ximénès, ✻, administrateur civil, Daya.
Zuani (Jean), capitaine au long cours, lieut. de port, Ajaccio.
Zimmermann, directeur du *Charivari*, Oran.

Le Secrétaire Général de la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran,

J. BOUTY.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Reçues par la Société de Géographie



Allemagne

Gesellschaft für Erdkunde, Baud. XV, n°s 4, 9, 10, 1889, Baud. XVI, n°s 1 et 2. — Berlin.
Vereins für Erdkunde, 1888. — Halle sur Saal.
Geographische Gesellschaft, Teil. 1, 1888. — Greifswald.
Geographische Gesellschaft, Baud. VII, Hek, 3, 4, 1889. — Sena.

Algérie

Revue Africaine, 1888, n°s 188 et 189. — Alger.
Académie d'Hippone. Réunion du 15 septembre 1888. — Bône.
L'Ouest Agricole, 1888, n°s 33, 34, 35. — Oran.

Angleterre

The Scottish Geographical Magazine, 1888, vol. IV, décembre, n° 12, 1889, n°s 1, 2, 3, 4. — Edimbourg.
The Journal of the Manchester Geographical Society, 1888, janvier à juin. — Manchester.

Argentine (République)

Academia Nacional de Ciencias, septembre 1887, janvier 1888. — Cordoba.

Belgique

Société Royale de Géographie, 1888-89, fasc. 3. tome XIII. — Anvers.
Cercle des anciens étudiants de l'Institut supérieur de Commerce, fasc. 2, 3, 1888. — Anvers.
Société Royale Belge de Géographie — Bruxelles.

Canada

Procedings of the Canadian Institute. — Toronto.

Cochinchine

Société des Études Indo-Chinoises. — Saïgon.

Égypte

Société Khédiviale de Géographie. — Le Caire.

Espagne

L'Excursionista. — Barcelone.
Boletin de la Sociedad geografica. — Madrid.

États-Unis

John's Hopkins University Studies. — Baltimore.

France

Société de Géographie commerciale. — Bordeaux.
Société de Borda. — Dax.
Société d'Études des Hautes-Alpes. — Gap.
Société de Géographie commerciale. — Hâvre.
Bulletin de la Société de Géographie. — Lille.
Société Bretonne de Géographie. — Lorient.
Société de Géographie. — Lyon.
Société de Géographie. — Marseille.
Société Languedocienne de Géographie. — Montpellier
Société de Géographie de l'Est. — Nancy.
Société de Géographie commerciale. — Nantes.
Histoire des Religions. — Paris.
Revue Géographique Internationale. — Paris.
Ministère Instruction. Revue des Travaux scientifiques. — Paris.
id. Bulletin de Géographie historique. — Paris.
id. Travaux historiques. Bulletin archéologique. — Paris.
Société de Géographie commerciale, tome XI, 1888-89. — Paris
Société de Géographie. — Paris.
Polybiblion. — Paris.
Association Philotechnique. — Paris.

Société d'Ethnographie. — Par's.
Société des Études coloniales et maritimes. — Paris.
Bulletin de la Société nationale des Antiquaires. — Paris.
Bulletin de l'Association de l'Afrique du Nord. — Paris.
Société de l'Afrique du Nord. — Paris.
Bulletin de la Société de Géographie. — Rochefort.
Société Normande de Géographie. — Rouen.
Société de Géographie. — Saint-Nazaire.
Société de Géographie. — Toulouse.
Société de Géographie. — Toulon.
Société de Géographie. — Tours.

Hollande

Bijdragen socet de Taal-Land en Volkenkunde. — S'Gravenhage.
Société Royale Néerlandaise de Géographie. — Amsterdam.

Hongrie

Société Hongroise de Géographie. — Budapest.
Jahresbericht der Gewerbeschule. — Bistritz.

Italie

Bulletino della Sezione Fiorentina della Società Africana d'Italia. — Florence.
L'Explorazione commerciale. — Milan.
Società Africana d'Italia — Naples.
Società Geografica italiana. — Rome.
Bolletino delle Opere moderne straniere. — Rome.
Instituto archeologico germanico. — Rome.

Malte

Monitore geografico e scientifico di Malta — Malte.

Portugal

Boletine da Sociedade de Geographia. — Lisbonne.

Russie

Société Impériale russe. — St-Pétersbourg.

Suède

Bulletin de la Société de Géographie finlandaise. — Helsingfors.

Suisse

Société Neufchateloise de Géographie. — Neufchatel.
L'Afrique explorée et civilisée. — Genève.
Mitteilungen der ostchweirerischen Geogr. commerc. Gesellschaft. — St Gall.

Roumanie

Societatca geografica Romana. — Bucharest.

OUVRAGES, NOTICES, CARTES, ETC.

En Océanie, par Arflic Marin. Ouvrage offert par l'éditeur, Ch. Bayle. — Paris.

Service géographique de l'armée. Rapport sur les travaux exécutés en 1888. — Paris.

Les premières nouvelles concernant l'éruption du Krakatan en 1883. (De la part du prince Roland Bonaparte). — Paris.

La Nouvelle-Guinée, par le prince Roland Bonaparte. — Paris.

Le Prince Roland Bonaparte en Laponie. — Paris.

Premiers voyages des Néerlandais dans l'Islande, par le prince Roland Bonaparte. — Versailles.

La Nouvelle-Guinée, même auteur. - Paris.

Derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée, même auteur. — Versailles.

Ministère, Instruction. — Répertoire des travaux historiques. — Paris.

Souvenir de la séance solennelle du 2e centenaire de la fondation de l'Académie des Sciences et belles Lettres d'Angers. — Angers.

Chartes de Notre-Dame de Bertaud, second monastère de femmes de l'Ordre des Chartreux, publiées sous les auspices de la Société d'Etudes des Hautes Alpes, par l'abbé Paul Guillaume, 1888. - Gap.

Die Völker des Urol and itne sprachen von Paul Hunfalvy. — Budapest.

Antiquités sibériennes par W. Radloff, tome I, livre 1. — St-Pétersbourg.

Archivos ou Museu nacional, Rio de Janeiro. — Brésil.

Le Secrétaire général de la Société de Géographie et d'Archéologie,

BOUTY.

BIBLIOGRAPHIE

NOS COLONIES

Par Onésime RECLUS

Le clairvoyant, suggestil, sagace et patriote écrivain auquel la science géographique doit tant d'admirables travaux, vient de couronner son œuvre par un ouvrage superbe : *Nos Colonies*.

Ce beau livre, édité avec un grand luxe d'illustrations par la librairie Hachette, est, sans conteste, le plus artistique monument que l'on ait encore élevé à la gloire de la France coloniale.

Écrit dans une langue souple, colorée, étincelante d'archaïsme expressif, ce nouvel ouvrage du plus attrayant des géographes est le plus captivant des livres.

A la séduction du style, à la maîtrise des peintures, Onésime Reclus joint le sens critique du savant, la clairvoyance du patriote et le coup-d'œil de l'homme d'état. Il ne ménage pas les critiques sur les erreurs du passé ni les avertissements pour l'avenir. A ce titre, il restera, comme le meilleur guide dont puissent s'inspirer les hommes politiques auxquels incombera la tâche redoutable de mettre en valeur les 450 millions d'hectares dont se compose notre nouvel empire colonial. Cet immense territoire peuplé par quarante millions d'hommes attend encore une organisation rationnelle.

De toutes nos possessions d'outre-mer, l'Algérie est celle qu'affectera de préférence Onésime Reclus. C'est là qu'il y voit le plus d'avenir pour la patrie française. Aussi, est-ce avec une angoisse patriotique qu'il constate que ce beau pays, portique et vestibule du Soudan, ne répond pas à sa mission qui est, d'un côté, de tendre la main au Sénégal par la vallée de l'Oued Messaoura ; de l'autre, de pénétrer jusqu'au lac Tchad par le lit desséché de l'Igarghar, sous lequel coule une onde souterraine facile à faire jaillir. Nous possédons les couloirs naturels qui conduisent au cœur du Soudan et nous hésitons à en profiter, alors que les Anglais, les Italiens, les Allemands, qui n'ont pas à leur service des chemins aussi faciles, font des efforts désespérés pour y arriver avant nous. Pendant que nous ergotons et que nous nous croisons les bras, nos ennemis se partagent le continent noir. Au train dont ils y vont, il n'y aura bientôt plus rien de disponible. Peut-être est-il déjà trop tard ; mais si nous tardons davantage à agir, la place proéminente que nous aurions pu occuper en Afrique sera prise par d'autres.

Laisserons-nous échapper le dernier don de la fée bienfaisante et trahirons-nous nos destins ?

W. MARIAL.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE & D'ARCHÉOLOGIE

DE LA

PROVINCE D'ORAN

TOME IXme — 1889

TABLE DES MATIÈRES

PAGES